

JULES CLARETIE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LA VIE A PARIS

— 1907 —

PARIS

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR

11, RUE DE GRENELLE, 11

1908

LA VIE A PARIS

1907

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR, 11, RUE DE GRENELLE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Dans la BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

à 3 fr. 50 le volume

La Vie a Paris (1895 à 1907)	11 vol.
Brichanteau, comédien	1 vol.
Brichanteau célèbre	1 vol.
L'Accusateur	1 vol.
Le Sang français	1 vol.
L'Américaine	1 vol.
Le Beau Solignac	2 vol.
Candidat !	1 vol.
Une Femme de Proie	1 vol.
La Fugitive	1 vol.
Jean Mornas	1 vol.
La Maitresse	1 vol.
Michel Berthier	1 vol.
Monsieur le Ministre	1 vol.
Noris	1 vol.
Le Petit Jacques	1 vol.
Le Prince Zilah	1 vol.
Robert Burat	1 vol.
Le Train 17	1 vol.
Le Troisième Dessous	1 vol.
Pierrille (illustré)	1 vol.
La Cigarette	1 vol.
Les Amours d'un Interne	1 vol.
Les Muscadins	2 vol.
Profils de Théatre	1 vol.
Le Mariage d'Agnès	1 vol.

JULES CLARETIE
de l'Académie française

LA VIE A PARIS

1907

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1908

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

10 exemplaires numérotés sur papier de Hollande.

PRÉFACE

A MON AMI JEAN BERNARD.

Vous publiez, mon cher ami, dans l'*Indépendance Belge* des tableaux et impressions de *la Vie de Paris* qui sont d'un observateur averti, d'un moraliste militant et d'un journaliste tout à fait supérieur. Vous rappelez-vous le Congrès de la Presse à Lisbonne et la réception du roi Carlos, puis celle de Rome et de Sicile et nos journées de vacances ? Il y aura, cette année, un congrès à Berlin. J'irai peut-être. Vous vous y rendrez sûrement. Il est bon de voir d'un peu près ceux qui nous observent jusque dans les yeux. Avant 1870, nous croyions que toute l'Allemagne se réduisait aux jeux de Bade ou à la trinkhalle d'Ems. Le réveil fut rude. Ne sommeillons pas trop.

Et puis les congrès de la presse ne sont pas seulement des occasions de voyager et de toaster. Les congrès de la presse ont une utilité évidente. Ils rapprochent, comme tous les congrès, les hommes d'une même profession et ils prouvent que les loups ne se mangent pas entre eux. Quelquefois du moins. Des confrères de divers partis, tout prêts à s'entre-déchirer la veille et à recommencer le len-

demain, causent ensemble, délibèrent en commun et montrent patte blanche dans les discussions corporatives. Plus de griffes, presque des caresses. On désarme de concert après avoir voyagé de compagnie. C'est la trêve des speechs et des banquets. M. Eugène Reynis en a célébré les bienfaits dans ses *Souvenirs d'un vieux journaliste*, et nos amis MM. Singer et Victor Taunay se sont faits les apôtres de ce pacifisme de la publicité. Vivent les congrès où l'on rêve la fraternité des journalistes comme à La Haye on a feint de croire à la fraternité des peuples !

Le dernier congrès de la presse, à Bordeaux, nous a donné un bon exemple. Sur la proposition d'un de ses membres, M. Raqueni, il a émis, entre autres vœux excellents, un vœu salutaire. Il demande que les journaux s'abstiennent dorénavant de publier les procès-verbaux des duels. Ce serait peut-être une façon pratique, toute simple, de faire disparaître cet abus contre lequel, au temps passé, s'élevait en larmoyant l'auteur du *Philosophe sans le savoir*, et qui est, en son genre, une autre forme de la guerre, la guerre intime, dirait M. Prudhomme. Il est certain que la publicité est un adjuvant aux rencontres de ce genre. L'espoir d'avoir son portrait dans la gazette et le procès-verbal de ses coupés-dégagés dans les faits divers donne du piment au point d'honneur. L'obscurité et le silence seraient des calmants.

A ce point de vue, le vœu du congrès de Bordeaux n'est point à dédaigner. « Nous ne ferons pas de réclame à cette guerre-là ! » répondait, en 1870, un

journaliste au général de Saint-Sauveur, qui nous refusait des permis pour suivre les opérations militaires. Les journaux auraient cent fois raison de ne point « faire de réclame » aux gens qui vont sur le pré comme à un assaut et ferraillent pour la galerie.

Seulement le congrès de 1907 aurait pu étendre la prohibition souhaitée à une infinité de sujets aussi redoutables, et par exemple, émettre le vœu qu'on ne parle plus désormais des assassinats quotidiens, des exploits, œuvres choisies et aventures des apaches, et généralement de tout ce qui peut troubler les faibles cervelles. Je lus un matin qu'un pauvre diable d'une trentaine d'années se réveilla subitement en se croyant poursuivi par la foule ameutée et s'écria en appelant à son secours des gardiens de la paix : « Sauvez-moi ! Ils veulent me tuer ! Ils me prennent pour Soleilland ! » Il est certain que la méprise eût été désagréable et que le malheureux fut une victime de la publicité. Jules Vallès avait écrit jadis un article amer et vrai : « Les Victimes du Livre ». Nous avons aussi les victimes du fait divers : M. le docteur Dupré, au Dépôt de la préfecture, en doit examiner un assez grand nombre.

On pourrait bien encore émettre un autre vœu, et le congrès de l'an dernier eût pu énumérer une infinité de vœux du même genre : ne plus parler des divorces, qui poussent les ménages à la désunion ; ne plus parler des suicides, qui ont leur terrible magnétisme, à ce point qu'on voit les « hommes sans bras » trouver le moyen de se décharger un revolver dans la bouche. On pourrait recommander

qu'il ne soit point parlé des opérations de guerre, capables de rendre les bonnes gens belliqueux. Nous en arriverions ainsi au journalisme discret, et la France, affamée de silence, disait l'homme d'Etat, ne s'occuperait plus que d'idylles, de mariages, — et encore ! — de jeux d'enfants, de Salons d'automne ou de printemps, de pensées roses et de vaudevilles. Mais je ne donnerais pas, hélas ! quatre jours à la curiosité — et même à la malignité publique — pour réclamer sa pâture de scandales et sa ration de drames. La France s'ennuierait.

Plus de procès-verbaux des affaires d'honneur ? Soit. Les reporters auraient tôt fait de conter, d'inventer des passes d'armes héroïques ou héroï-comiques et des duels dignes des *Quarante-Cinq* d'Alexandre Dumas. On ne parlerait plus des suicides ? Fort bien. Mais les « on-dit » donneraient bien vite à toute mort suspecte — et même naturelle — les noirs aspects d'une tragédie domestique. Les « Nouvelles à la main » du XVIIIe siècle colportées çà et là et les écrits vendus sous le manteau étaient aussi redoutables que nos informations tirées à un million d'exemplaires, et un quatrain qu'on aiguise et qu'on répète dans les ruelles est aussi meurtrier qu'un « Mot de la fin » dans les « Echos » d'un journal.

Ce qu'il faut dire, c'est que l'abus a fait de la publicité à outrance quelque chose de vraiment redoutable. C'est que l'effroyable méli-mélo de gloires réelles et de renommées faites d'épouvante a singulièrement détraqué les esprits. C'est qu'on

accorde plus d'attention à un meurtrier qu'à un grand homme, — car nous avons encore des grands hommes, — et que la notion de la mesure est perdue. Beaucoup de pauvres cerveaux débiles peuvent se croire Soleilland parce que tous les cerveaux sont pleins de l'image, du nom de Soleilland. En cela le malheureux fou, courant effrayé chez le commissaire de police des Halles, est tout à fait représentatif. Arrivera-t-on à supprimer les duels en les vouant officiellement au silence comme à l'*in-pace ?* Le huis-clos pour tous les crimes diminuerait-il le total des crimes ? On peut toujours poser le point d'interrogation.

Rien de plus ironique, vous l'avouerez, et de mieux fait pour rendre sceptique, tout en restant indulgent, que ce qui est advenu au mois de septembre 1907 au comte Tolstoï. Poursuivant sa tâche, le vieillard met sa signature au bas d'un essai nouveau où il proteste une fois de plus contre le meurtre de l'homme par l'homme. Il donne à son travail ce titre emprunté au Décalogue : *Tu ne tueras point*. Et son manuscrit terminé, envoyé à l'impression, il s'en va prendre l'air en son domaine, respirer un peu, ses pieds dans les souliers dont il a cousu le cuir lui-même. Il hume le frais, et le vent caresse sa barbe aussi longue que celle du *Moïse* de Michel-Ange ou du statuaire Rodin. Soudain des coups de feu retentissent et des balles sifflent autour de la demeure du grand seigneur écrivain. Léon Tolstoï a eu la veille je ne sais quelle contestation avec les paysans du voisinage, et ces discussions de

mur mitoyen se traduisent le lendemain en décharges de revolver. A son évangélisme supérieur, les moujiks répondent par un peu de plomb tiré d'assez près. Ainsi le vœu de fraternité humaine aboutit au meurtre possible, à la tentative de meurtre du moins. *Tu ne tueras point.* Les voisins du comte Tolstoï savent-ils lire ?

Le vœu émis par le congrès de Bordeaux risque fort sans doute de devenir platonique, et j'entends d'ici tel directeur de journal dire à quelqu'un de ses rédacteurs : « Vous savez que nous ne parlons plus des duels. Il y a eu une rencontre hier à Vélizy. Sachez donc bien vite de quoi il s'agit et apportez-moi là-dessus un petit papier. Il faut être renseigné et paraître avant les autres ! » Multipliez cette recommandation par le nombre de journaux et vous aurez la vérité sur le résultat du vœu, d'ailleurs excellent, qu'ont émis là-bas nos confrères. « Tu ne tueras point ! Tu ne parleras pas des duels ! Mais tu n'auras pas de discussions avec tes voisins, de querelles à la frontière et tu n'auras pas de longues colonnes de journaux à remplir pour la plus grande curiosité du public. »

Un autre vœu que le congrès de Bordeaux eût bien pu émettre, c'est celui de renoncer à l'injure et de s'en tenir aux raisons et à la raison dans les polémiques journalières. Voilà encore du platonisme ! Il est des gens qui vivent de l'injure et par l'injure. Comment les priver de leur gagne-pain ?

Mais quoi ! tout cela est consolant et gentil,

Puis cela fait toujours passer une heure ou deux...

Je lisais dans un des *Opuscules* d'un écrivain qu'on ne relit pas assez, soit dit en passant, une lettre que Rœderer envoyait au *Journal de Paris ;* car tout en écrivant des articles intitulés « De l'oppression des lettres par les journaux », il ne dédaignait point de se faire journaliste, — et comme il avait raison, mon cher Jean Bernard, — et l'auteur du *Mémoire sur la Société Polie* rappelait le journalisme de son temps à la modération, à la générosité et à la politesse.

« Il doit suffire, messieurs, à des Français, que la décence défende l'injure pour que vos feuilles se l'interdisent. La décence impose le respect de soi-même ; elle veut qu'on se montre plus fort que l'humeur et les passions dont on est agité. Elle peut permettre quelque écart à une colère de courte durée, mais elle condamne sans réserve un système d'invectives journalières et méthodiques... Les goujats qui sont sur les derrières des armées disent des injures à l'ennemi, mais les soldats se battent. Même en donnant la mort, ils épargnent les paroles insultantes. Il y a de la bienséance jusque sur les champs de bataille. Pourquoi n'en exigerait-on pas dans les journaux ? »

Le comte Rœderer raisonnait en l'an XI comme le comte Tolstoï raisonne aujourd'hui. « *Tu ne tueras pas ! — Tu n'insulteras point !* » Ils avaient raison l'un et l'autre, Rœderer plus narquois, homme du XVIIIe siècle, Tolstoï plus éloquent, citoyen de l'avenir.

Mais leurs vœux ressemblent tout à fait à celui

que le congrès de Bordeaux a émis, et cette diantre de nature humaine, comme disait Mme de Sévigné en parlant du Rhône, aurait grand besoin d'être réformée pour en arriver à détester l'injure et la haine. Tolstoï, pour faire cheminer à son gré, dans le droit sentier, les hommes, ses frères, devrait se faire non seulement cordonnier, mais orthopédiste. L'homme, sur la route dure, ne marche pas encore assez sûrement et assez droit.

Et si le journalisme a ses serviteurs du droit comme vous, absolument comme le barreau, dont vous faites aussi partie, a ses défenseurs de la justice, il a ses vendeurs de scandales comme le barreau a des avocats qui ne sont que les chiffonniers de l'injure. Hélas ! tous les congrès du monde n'y feront rien, parce que pour plaider sans insulter comme pour écrire sans calomnier il faut non seulement du talent mais quelque chose de plus. Avocat et journaliste, vous savez bien que c'est là le difficile.

Vous êtes de mon avis, mon cher ami, et vous prêchez d'exemple. Et c'est pourquoi cordialement je vous dédie ce nouveau volume d'une série déjà longue où l'on trouvera, j'espère, nombre de vérités et pas une injure.

Votre affectionné,

JULES CLARETIE.

3 Avril 1908.

LA VIE A PARIS

I

LETTRE A M. VICTORIEN SARDOU

4 Janvier.

Mon cher ami,

Mil neuf cent sept commence bien : l'an nouveau apporte de belles étrennes à ceux qui vous aiment. Vous voilà grand-officier de la Légion d'honneur, et le Conseil des ministres fut unanime à vous décerner cette haute récompense. Un tel hommage couronne toute une vie de labeur et de gloire. J'ajouterai bien haut : et de bonté. Le total est innombrable des gens que vous avez charmés par vos œuvres ; le nombre est grand de ceux que vous avez obligés, guidés, conseillés. Vous êtes le plus militant des amis, et vous apportez à la défense de leurs intérêts ou de leur renommée la même ardeur vaillante que vous mettez à écrire vos comédies ou vos drames.

Mme Réjane, l'autre jour, ajoutait spirituellement et cordialement votre nom à ceux des collabo-

rateurs de *la Savelli*, et je crois bien que M. Max Maurey n'a pas eu à se repentir de vos indications, pas plus que notre ami Georges Cain lorsqu'il se promène en votre compagnie à travers Paris, ou M. G. Lenôtre lorsque avec vous il part pour la province et retrouve, en de vieux châteaux, des trésors dramatiques enfouis depuis des années. Vous êtes resté aussi curieux, aussi ardent, aussi agile, — disons le mot qui résume tout : aussi jeune que lorsque nous allions par les bois devisant et riant sous les averses et cherchant de l'histoire, déterrant du passé, dans les environs de Marly.

Quand nous irons à Fourqueux rechercher ce qu'il peut y rester de souvenirs de Victor Hugo et de la première communion de sa fille, je vous retrouverai aussi leste que lorsque nous allions de Versailles à votre logis en nous arrêtant devant Monte-Cristo pour parler un peu du père Dumas. Il vous aimait beaucoup, le bon Dumas, dont vous aviez jadis dévoré les romans et applaudi les drames ; il vous aimait, malgré ce *Bossu* qui vous doit une grande partie de sa verve gasconne et ce Lagardère qui semblait avoir détrôné d'Artagnan, père de Cyrano. Un jour que vous faisiez répéter au théâtre Déjazet les *Prés Saint-Gervais*, lorsque arriva la scène du goûter sur l'herbe, avec toutes les grisettes groupées auprès du prince de Conti, voilà qu'à l'appel du régisseur, pas une des jolies actrices du boulevard du Temple ne répondit. On sonnait, on appelait, on cherchait. Personne.

— Mais enfin, disiez-vous, déjà un peu nerveux,

où sont-elles, ces demoiselles ? Pourquoi manquent-elles la répétition ?

— Ah ! dit Mme Déjazet (Déjazet, votre bonne fée, celle qui avait joué les *Premières armes de Figaro*, premières armes de Sardou), elles déjeunent chez Alexandre Dumas !

— Père ?

— Nécessairement.

— Toutes ?

— Toutes.

Et voilà votre courroux naissant subitement apaisé.

— Ah ! si c'est pour entendre le rire et écouter l'esprit de l'auteur des *Mousquetaires*, je leur pardonne ! Nous répéterons les scènes intimes aujourd'hui.

L'affection que vous aviez pour le père, le fils vous la rendait. Vous étiez voisins à Marly-le-Roi. Il n'avait qu'à traverser la rue pour aller du Champflour, sa maison, à votre château, et les sphinx de votre allée le connaissaient bien. J'ai même de l'aimable comte Joseph Primoli une photographie où vous êtes représenté causant avec Dumas devant ces sphinx célèbres — et le comte Primoli a écrit sur l'épreuve : la *Route de Thèbes*.

— Sardou, me disait souvent Dumas, Sardou, quelle que soit sa renommée, est supérieur à elle.

Et c'est vrai. Il faut vous connaître, ô conteur inépuisable ! pour savoir ce que valent votre parole entraînante et votre extraordinaire érudition. Avez-vous jamais songé à écrire vos Mémoires ? Les

Mémoires d'un Parisien de Paris, le plus beau Parisien des Parisiens, certes, et qui, de la rue Beautreillis où il est né, jusqu'à la ruelle la plus ignorée, connaît tout de ce grand Paris. Oui, sans doute, vous y avez songé, et M. Adrien Hébrard y aurait pensé pour vous en vous demandant de fixer vos souvenirs. Y a-t-il rien de plus agréable que les souvenirs ? Et voyez ce que nous contait l'autre jour Ludovic Halévy à propos de Rachel et de la *Marseillaise*. Le souvenir, c'est de l'actualité retrouvée. Rien ne vaut le passé pour distraire — et instruire — le présent. Quelles leçons dans ce qui fut ! On nous pose, çà et là, ces questions : « Que pensez-vous de l'avenir ? » Ce qui nous contraint à des réponses rapides, géniales ou banales. Vous avez, vous, dans votre passé de Parisien, un bagage de faits, de rencontres, de portraits, de science anecdotique ou historique — l'histoire, ce n'est que l'anecdote plus pompeuse, et l'anecdote, c'est l'histoire en robe de chambre — qu'il ne faut pas laisser perdre et que vous n'avez qu'à dicter comme vous les *causez*.

Votre amitié, mon cher grand-officier, aura été une des bonnes fortunes de ma vie. J'ai souvent rappelé votre première apparition au petit journal *le Diogène*, lorsque vous êtes venu pour remercier quelqu'un d'un article qui vous avait fait plaisir. C'était moi, ce quelqu'un. *Nos Intimes* avaient ébloui le public. Souvenez-vous du beau feuilleton de Théophile Gautier au *Moniteur*, ce *Moniteur* que nous lisions alors affiché sur les murailles des

mairies, une « Variété » de Sainte-Beuve nous attirant entre deux cours de la Sorbonne. J'avais eu la joie de vous applaudir, la plume à la main. Et j'étais heureux de voir venir à moi le jeune triomphateur de l'heure présente.

Je ne sais quelle volupté spéciale peuvent trouver les gens à écrire sur le contemporain qui les gêne quelque article amer et méchant. C'est une sensation qui ne m'a jamais tenté, pas plus que l'absinthe. L'encre corrosive tache souvent les doigts. Et n'ayant jamais insulté personne, il m'est en quelque sorte agréable — chacun prend son plaisir où il le trouve — de mépriser qui m'insulte et de dédaigner de donner publiquement les raisons de l'outrage.

Vous êtes de cette école, mon cher ami ; et vous qui avez rendu service à tant de gens, vous avez rencontré plus d'une fois des ingratitudes navrantes et de désolants adversaires. Que reste-t-il de leurs attaques ? Une gloire que l'on consacre et une noble existence de labeur éclatant que l'on admire. On pourrait écrire votre vie sous ce titre : *Sardou le Travailleur*. Vous êtes de ces grands abatteurs de bois vert dont parle Rabelais, et qui ne se reposent que par l'action. Lorsque j'eus le plaisir d'aller chez vous, là-haut, en cette mansarde de la place de la Bourse, où je vous revois toujours, debout, en veston rouge, parmi vos livres, écrivant ou lisant, vous m'avez tout de suite conté vos débuts pour me donner courage à l'heure des miens.

Ah ! les tristes et nobles heures de travail acharné, continu, pénible ! « Voulez-vous compter toutes les

balles que j'ai bravées, disait le maréchal Lefebvre, — votre Lefebvre, celui de *Sans-Gêne*, — et vous me direz après si j'ai eu de la chance ! » Il s'exprimait même de façon plus pittoresque. Si ceux qui vous virent *arriver* avaient compté toutes vos journées de jeunesse laborieuse, ils eussent vu par un fier exemple comment on *arrive*. Une pièce jouée cinq fois à l'Odéon, la *Taverne des Etudiants*, des vers sifflés, tout un espoir bafoué, un écroulement — et alors les heures lourdes qui, pour tout autre que vous peut-être, eussent été désespérées ! Les travaux pour la biographie de Didot ; une notice sur Jérôme Cardan, qui vous avait coûté des mois entiers de recherches, et donnée pour deux sous la ligne ; cet exquis travail sur Erasme, que j'ai là, calligraphié par vous (car vos pattes de mouche d'aujourd'hui étaient dignes alors de Saint-Omer et de Favarger) ; — oui, cet Erasme que j'ai, je crois, obtenu que vous donniez pour l'*Illustration* au pauvre et charmant Lucien Marc ; — des leçons de latin ou de grec données à des étrangers ; des préparations au baccalauréat de jeunes cancres qui vous faisaient regretter les soirées où vous auriez pu entendre les *Huguenots* ou applaudir Rachel au parterre, à l'amphithéâtre, à la « claque » ! Quelles années de luttes et de courage !

Vous m'avez confié (c'est un moyen que je recommanderai aux jeunes gens qui veulent faire du théâtre) qu'en sortant d'écouter une pièce, rentré chez vous, vous la refaisiez pour voir quel parti on pouvait tirer d'un sujet que souvent l'auteur avait

manqué. Vous vous imposiez, comme une utile leçon d'escrime, ce travail supplémentaire. Parfois vous quittiez le théâtre avant la fin du dernier acte. Ce dernier acte, vous l'imaginiez chez vous, à votre manière, et vous compariez ensuite les deux dénouements, le vôtre et celui de l'auteur. Et c'est ainsi que trompant votre faim de succès, vous appreniez cet art des préparations et de la progression dramatiques, poussé chez vous jusqu'au prestige. Les nouveaux ont une autre conception. Depuis Sophocle, votre méthode est la plus sûre. *Œdipe roi* est construit comme *Théodora*.

Notez que vous comprenez tout, et que dans Molière, le *Misanthrope*, étude de caractère, vous plaît autant que *Tartufe*, étude de caractère et drame en même temps. Tout comprendre, c'est le génie même de notre esprit français. Et vous êtes un Français de race, avec un peu de sang sarde dans les veines. Français, vous l'étiez par la crânerie et la gaieté. Car vous étiez gai, vous restiez gai, même en les années d'épreuves. Les duels projetés avec Boudeville (une sorte de Brichanteau, dirais-je, si j'osais citer ce nom) vous étaient des repos joyeux. Vous aviez foi en votre avenir.

« Caulaincourt, vous ne voyez pas cette étoile ? disait Napoléon. Eh bien, je la vois, et c'est la mienne ! »

Vous cherchiez et voyiez aussi la vôtre. Pourtant, un jour, désolé, désemparé (quelle pièce vous avait-on refusée au Gymnase où vous alliez faire acclamer les *Pattes de mouche* ?), un jour vous étiez

résolu à quitter ce pays, à accepter je ne sais quel emploi à vous offert en Amérique.

— Le Nouveau Monde sera peut-être plus clément que l'ancien !

Et vous songiez à partir pour la patrie du futur *Oncle Sam.*

Mais vous êtes superstitieux, je crois. Ou du moins vous avez foi dans l'avertissement des choses comme dans l'intervention des esprits. Voilà que songeant à votre départ, — et ayant, ma foi, pris déjà votre billet pour le steamer, ou je me trompe, — préoccupé, absorbé, comme le pauvre et grand Curie, vous vous mettez, pour fuir quelque averse, sous une porte ; puis vous quittez cet abri, et à la place même que vous veniez de laisser libre, une voiture chargée de grosses pierres meulières passe ; par un cahot, une pierre énorme se détache et vient précisément tomber à l'endroit où vous étiez trois secondes auparavant.

Vous deviez être tué, écrasé.

— C'est un avertissement. Puisque je n'ai pas été mis en bouillie, c'est que la destinée ne veut pas que je meure !

Et vous ajoutez :

— Décidément, adieu New-York ! Je ne partirai pas pour l'Amérique !

Comme vous aviez raison !

Ce jour-là, vous n'avez pas été tué, et vous alliez, grâce à la pierre énorme, devenir immortel !

Et à propos d'immortalité, vous rappelez-vous (moi, je m'en souviens) la façon dont vous me par-

liez, un jour, de cette immortalité passagère qui s'appelle l'Académie ? Je vous entends encore. C'était place des Victoires, il y a longtemps. Nous allions vers les quais bouquiner ou chercher une *Promenade* de Debucourt que vous m'aviez signalée et que je laissai échapper.

— Mon cher ami, me disiez-vous, le jour où je voudrai poser ma candidature à l'Académie française, je sais bien ce que je ferai : je m'enfermerai avec quelque belle idée de drame, je l'écrirai en vers, s'il le faut, comme au temps de la *Reine Ulfra* que je garde en mes cartons de jeunesse ; je le porterai à la Comédie-Française ; on l'y accueillera, j'imagine, et je me présenterai ensuite !...

Vous étiez l'auteur acclamé, populaire, envié, de *Nos bons villageois*, de *Fernande*, de *Séraphine* (qui, entre parenthèses, vous empêcha de recevoir la rosette à Compiègne), de *Piccolino*, cette fantaisie, de *Patrie*, ce chef-d'œuvre ; vous étiez un des maîtres incontestés du théâtre contemporain et vous ne trouviez pas que vos titres étaient suffisants pour aller demander la voix de M. Thiers et de M. Guizot. Combien les candidats ont aujourd'hui moins d'hésitations ! Et comme la Comédie, que vous appeliez un couronnement de carrière, est devenue un but immédiat, même pour les débutants !

On me reproche d'ouvrir la porte aux nouveaux, alors que j'avais pu croire, ô illusion ! qu'on m'en ferait un mérite. J'ai souvent pensé à votre prince de *Rabagas* qui, quoi qu'il fasse, est toujours blâmé par quelqu'un. Mais les nouveaux d'aujourd'hui sont

plus impatients que ceux de notre temps et ils gardent moins obstinément que nous leurs créations en portefeuille. Ils ont d'ailleurs le droit de vivre, et si les anciens sont les anciens, a dit Molière, nous sommes les gens de maintenant.

Vous n'avez pas eu besoin d'apporter à la Comédie un drame en vers pour entrer à l'Académie. Vous avez écrit la *Haine*, cette reconstitution d'un passé tragique ; vous avez (et dans cette conversation de jadis, vous me parliez de ces projets) évoqué Byzance, l'Espagne d'autrefois, l'Italie du moyen âge. Nous avons failli collaborer deux ou trois fois, et c'est un des regrets de ma vie de ne l'avoir pu faire. Lorsqu'on m'appela au périlleux honneur de succéder à M. Perrin (il me semble que c'est hier), nous avions, ou plutôt vous aviez jeté le plan d'un drame historique où le roi des *Cent Nouvelles nouvelles* devait être étudié dans sa gauloiserie débridée et sa cruauté à la fois et sa ruse. Et c'est là, dans la préparation de ce *Roy Loys*, resté à l'état de rêve, que j'ai pu voir quel étonnant génie du théâtre s'agitait en vous.

Vous alliez, vous veniez, vous causiez, vous indiquiez le lieu de la scène, les allures des personnages, leurs gestes, leur voix. Une nuit de Noël au mauvais vieux temps, chez de bons bourgeois de Tours en Touraine, avec l'oie grasse et le feu flambant, le piot qu'on hume, les rillons qu'on déguste, la politique à tout cela mêlée, des gens pendus, du saint-avertin bu à la santé de la France, la chère France, et le Roy gaulois montrant entre les

plats sa tête de renard. Ce n'était pas le *Gringoire* de Banville ; c'était une chronique vivante, animée par vous, jouée par vous, et avec quelle verve, quelle curiosité, quelle passion ! On entendait les cloches sonner, les passants chanter, les cantiques et les ribaudailles. Et je voyais là, agissant et entraînant, le démon même du théâtre.

Ces beaux projets devaient — vous en souvenez-vous ? — nous assurer sur la Côte d'Azur un coin où nous nous promettions de finir nos jours, en bons voisins ; et j'ai même, un moment, possédé le bout de rocher, sur la route de Nice, à Montboron, le rocher où nous devions bâtir la « villa Loys ». Ah ! bien oui, tout s'est écroulé, comme bien d'autres songes ! Je n'ai plus le rocher, je n'ai pas le logis. Le *Roy Loys* est resté dans les limbes, et j'ai, depuis ce temps, travaillé pour les autres. Je ne m'en repens pas. La reconnaissance de quelques-uns me suffit, et j'ai peut-être, après tout, le temps encore de dire un jour ce que j'ai vu.

Vous, cher ami, je vous en prie, dites-nous, je vous le répète, ce que vous savez. De tout ce que les hommes ont tenté, il ne reste souvent que les Mémoires. Et je ne sais personne, depuis Beaumarchais, qui ait manié comme vous, d'une main plus alerte, l'arme de la polémique, aussi française que la baïonnette. Le pauvre Paul Féval l'apprit, certain jour, à ses dépens, lorsqu'il lui prit fantaisie de railler les vêtements de votre jeunesse, et Mario Uchard quand il réclama la paternité de je ne sais quelle pièce. Vous savez être redoutable après avoir

été charmeur. Et je crois bien qu'il n'y aurait pas beaucoup de livres dans la littérature de ce temps qui valussent les *Souvenirs et portraits* de Victorien Sardou.

Ce qui me plaît et ce qui nous touche dans l'hommage qui vous est rendu et dont les journaux, tout heureux de vous saluer, ont parlé déjà, bien qu'il ne soit pas officiel encore, c'est qu'il est la constatation solennelle de votre popularité, de ce renom qui fait de votre physionomie une figure représentative universelle. Je regardais le portrait que l'on vient de publier de vous, puisque cette croix de grand-officier fait de votre personne, sans qu'il en soit besoin d'ailleurs, une *actualité*. Savez-vous bien que sous votre toque de velours noir, vous ressemblez à cet Erasme dont vous étiez si enthousiaste en vos jeunes ans ? Vous n'êtes plus le Bonaparte des *Prés Saint-Gervais*, mais le philosophe au sourire railleur dont je regarderai encore le profil dans quelques jours, tandis que vous suivrez, avec une attention passionnée, les examens du Conservatoire.

Quoi qu'il en soit, vous êtes resté tel que jadis, simple, familier, enthousiaste, emballé, le verbe franc, la main tendue, — et gai, toujours gai, jusque dans vos emportements, gai par nature et par raison, et chantonnant encore comme votre *Monsieur Garat* sur l'air *Gasconne* :

> On rit, on jase et l'on raisonne,
> On s'amuse un petit moment.

Il a passé vite, ce « petit moment ». Voilà devenus

grands-pères les coureurs des bois qui partaient, allègres, de la maison de Hoche pour tâcher de referons encore les mêmes étapes d'historiens en referons encore les mêmes étapes d'historiens en vacances et nous conduirons, quelque jour de printemps, les tout petits dans ces chemins fleuris de souvenirs.

En attendant, mon cher ami, recevez les compliments de vos confrères. Ce n'est pas un titre officiel nouveau qui grandira votre renommée. Les titres des écrivains, ce sont ceux de leurs œuvres, et les vôtres sont dans nos mémoires. Mais l'hommage est juste, et c'est ce qui en fait le prix. Dans une excellente brochure que M. E. Lelong vient de publier à Angers sur la vie et les travaux du savant archiviste de Maine-et-Loire Célestin Port, correspondant de l'Institut (vous connaissez la *Légende de Cathelineau* et la *Vendée angevine* de cet historien de vérité), je trouve une lettre de Quicherat qui, promu officier de la Légion d'honneur et félicité de sa rosette par Célestin Port, répondait à l'écrivain angevin (février 1880) : « Je n'aime pas les signes extérieurs qui peuvent donner à penser aux hommes qu'ils sont différents de leurs semblables... Il doit entrer dans le programme de la République de laisser tomber ces bamboches qui sont une dernière réminiscence des siècles où nos pères se tatouaient. » Je ne suis pas de cet avis, bien que les tatouages ne me plaisent guère, et sans doute le signe de l'honneur ne confère pas « l'honneur sans plus », comme disait Ronsard. Mais lorsque par un

décret, d'un simple coup de plume, un chef d'Etat peut témoigner à un homme de la reconnaissance d'une nation, la « bamboche » dont parlait Quicherat devient une marque de l'estime publique, et celui qui la reçoit doit y voir, mon cher ami, le témoignage du respect et la constatation aussi de l'affection de ces confrères qui vous saluaient d'une acclamation unanime, dans une récente assemblée générale des auteurs dramatiques.

C'est toute une vie qu'on honore en un moment.

Là-dessus, puisqu'il en temps encore, bon jour et bon an, mon cher ami ! Bons jours et bons ans ! Et à vous de tout cœur. (1)

(1) Cet article date, on le voit, du mois de Janvier 1907 (Mai 1908).

II

La mort du chah de Perse. — Un Asiatique de Paris. — Les voyages du père et du fils. — Un mot après un attentat. — Le duel de Viroflay. — Souvenirs d'un officier. — Une rencontre au pistolet d'ordonnance. — Les visites du jour de l'an. — Les *jours*. — La question de l'Opéra et la question de Shakespeare. — Tolstoï antishakespearien. — Comment Victor Hugo admirait Shakespeare et comment Lamartine voulait attaquer l'auteur d'*Hamlet*. — Une causerie à Saint-Point. — Des mots ! Des mots !

10 Janvier.

Je ne suis pas ce voyageur qui disait au pape, à la fin d'une audience : « Rome est superbe, mais il me manque une impression : je voudrais voir un conclave. » Je voudrais être à Téhéran et assister aux funérailles du chah de Perse.

Dans ces décors chers au peintre Pasini, la pompe funèbre doit être pittoresque et l'orgie de couleur sur le deuil populaire enfiévrerait un orientaliste. Téhéran est trop loin et Paris nous garde, ce Paris que Mouzaffer-ed-Dine aima et qu'il voulait revoir. C'était d'ailleurs là une sympathie réciproque. Il était chez nous populaire, le chah. « Allons voir le chah ! Viens voir le chah ! » L'aigrette de diamants sur le bonnet d'astrakan constitua pour le Parisien

un spectacle comme un autre, plus inattendu qu'un autre, et elle devint très vite légendaire, cette aigrette qui échauffait l'imagination des grisettes comme un trésor des *Mille et une Nuits*.

Que ce fût le père ou le fils, le chah de Perse était pour Paris le *chah*, un hôte aimable et curieux qui passait par nos rues et nos palais comme un personnage des contes de fées, mettant un peu de cette poésie de l'inconnu, un peu de soleil, un peu de bleu dans le gris de notre vie accoutumée. Le père nous était apparu, pour la première fois, quelques années après la guerre, dans l'éblouissement des feux d'artifice, et la venue de ce souverain d'Asie avait fourni aux Parisiens, las de porter le cilice, l'occasion, le prétexte d'une fête inattendue. Revues, illuminations, défilés. Nous retrouvions la frivolité et la grâce de notre Paris devenu triste, et pour cause. L'arrivée du chah fut une distraction et une renaissance. On lui sut gré de sa visite. Le souverain venu d'Asie constatait officiellement que la France, magnifique, attirante, existait encore, et Paris acclama le chah. « As-tu vu le chah ? » devint l'expression courante des Parisiens éblouis par les diamants du visiteur dégustant des sorbets, tandis que nos soldats défilaient devant lui. Vieux souvenirs !

Puis il revint, le chah de Perse, et recommença ses visites à Paris. On contait ses réponses un peu vives aux fonctionnaires qui lui servaient de guides à travers nos collections ou nos musées. Gustave Larroumet, directeur des beaux-arts, lui expliquait en souriant les beautés du Louvre. Un

geste brusque du souverain interrompait la conférence : « Allons, marche ! » Et le chah indiquait qu'il fallait passer vite devant les tableaux. Son fils, — celui qui vient de mourir, — plus doux, eut des observations moins brutales. M. Roujon lui montrait, en sa visite au Jardin des Plantes, les éléphants, amis des enfants et des bonnes. Mouzaffer-ed-Dine répondit : « J'en ai trois cents dans mon palais ! »

Je ne certifie pas le chiffre, mais la réponse fut bien celle-là.

Le chah était aimable. Je l'ai vu tout un soir à l'Hippodrome, avant que ce vaste établissement devînt le théâtre des évocations mystérieuses, admirablement artistiques, de Loïe Fuller. Il s'amusait comme un enfant au galop des chevaux et aux cabrioles des clowns. Visiblement ce spectacle l'intéressait. Il vint, un soir, à la Comédie-Française. Nous jouions *Horace*. Le vieux Corneille le chassa bien vite. Il n'attendit même pas les imprécations de Camille.

Il avait pourtant le sentiment des grandes choses, le sentiment et aussi le mot. A l'Hippodrome, dans la foule, on le surveillait de très près, le bruit ayant couru que quelque fanatique de la secte des bàbis le guettait peut-être, et un acteur de la troupe du théâtre persan de l'Exposition lui ayant, quelques jours auparavant, présenté quelque chose comme un placet au bout d'un poignard. Lorsqu'au moment de partir pour Versailles, une sorte de fou lui tira un coup de pistolet devant le petit palais des Souve-

rains, avenue du Bois-de-Boulogne, le chah de Perse ne broncha pas, et comme, en voiture, M. Crozier ou M. Mollard (car j'oublie qui m'a rapporté le trait) le félicitait du sang-froid montré sous le coup de feu :

— Mais comment ! dit Mouzaffer-ed-Dine du ton le plus simple, mais non sans fierté, vous oubliez que nous sommes tous soldats dans ma famille !

Sa crânerie l'avait rendu aussi populaire ici que sa bonne grâce. « Le chah est mort ! » Pour plus d'un Parisien, — et plus d'une Parisienne surtout, — cette nouvelle venue de si loin ne sera pas indifférente. Le chah, c'était précisément comme une sorte de « prince lointain » qu'un Edmond Rostand eût pu chanter. Il apparaissait et disparaissait ainsi qu'un météore, fournissant des dessins à Sem, à Cappiello ou à Albert Guillaume et des couplets et des rondeaux aux revues de fin d'année. On ne savait s'il était bien réel et si Sa Majesté n'allait pas tout à l'heure être interviewée par Scharazade. Il apportait un peu de fantaisie et d'illusion parmi nos préoccupations courantes. Il agrémentait la réalité d'un peu de rêve. Et si ce ne fut pas, ce voyageur furtif et tout-puissant, une figure de Paris, ce fut du moins un fantôme parisien, une sorte d'étoile filante dont l'aigrette, la fameuse aigrette, fut le rayonnement.

Et voilà pourquoi le deuil de Téhéran est une « actualité » comme la question de l'Opéra et la rentrée des Chambres, et pourquoi je donne un souvenir au chah que nos boulevards ne verront plus, mais dont le successeur sera toujours le chah de

Perse, au bonnet de diamants, lorsque le souverain nouveau fera son tour d'Europe, comme les compagnons de jadis faisaient leur tour de France.

Du duel dont on a tant parlé, je ne dirai rien, car on a tout dit maintenant. Et vraiment ce coin de terre de Viroflay, cette Sablière où l'on se bat, devient tragique. Un étudiant y tomba déjà, frappé à mort, sur le sable jaune. Et voilà qu'un de nos officiers marque le terrain de taches rouges. Chose ironique : c'est là que le jour de la fête du pays, les pompiers des environs, ceux de Chaville et de Ville-d'Avray, viennent disputer aux tireurs viroflayens le prix du tir. C'est à deux pas que les chevaux de bois tournent sur des airs de valse et que se dresse le bal où l'on danse sous la tente, près des boutiques de jouets et de macarons. Le coin est bucolique à la fois et joyeux. C'est le terrain habituel de la fête. La « Chaumière » est un restaurant où l'on boit et rit sous la tonnelle. Et c'est là qu'on va pour mourir !

La place occupée par les étudiants russes était encore marquée par des branchettes de châtaignier fichées dans le sable, lorsque j'allai voir l'endroit où les deux adversaires avaient échangé leurs balles. On a dû arracher les branches qui désignaient peut-être aussi le terrain réservé aux deux officiers. Un duel terrible ! Duel au revolver d'ordonnance.

— J'ai lu, m'écrit un ami, — un soldat, — j'ai lu dans plusieurs journaux qu'on ne connaissait pas de précédent à ce duel au revolver d'ordonnance. Eh bien, moi, j'en sais un, qui fut même tragique. C'était il y a quelque vingt-cinq ans, à Blois. Deux

lieutenants du 113e s'étant pris de querelle à la pension résolurent de se battre précisément au revolver d'ordonnance, et la chose fut mise à exécution presque aussitôt. Adversaires et témoins allèrent s'aligner dans une saulaie, au bord de la Loire, et une double détonation retentissait encore que nos deux officiers se tordaient l'un et l'autre sur le sable. G... avait une balle dans l'épaule, tandis que Z... était atteint en plein ventre. Le premier, qu'on croyait le moins grièvement blessé, mourut le lendemain ou le surlendemain à l'hôpital de Blois où une voiture régimentaire avait transporté les deux lieutenants, le projectile ayant, a-t-on dit, « offusqué » la moelle épinière. Quant à Z..., il guérit, mais en gardant au ventre sa balle qui n'avait pu être extraite. Toutefois il n'en souffrit nullement, au moins pendant les huit ou neuf années que je continuai à avoir de ses nouvelles. Et les détails de cette rencontre, les conditions du duel, la distance entre les combattants, de même que le motif de cette fatale querelle, ressemblaient terriblement à ce qu'on nous a conté du duel de Viroflay. Ils ne me sont pas sortis de la mémoire depuis un quart de siècle. Mes camarades étaient deux braves officiers, sortant des rangs, aimés et estimés de tous. Il n'y eut aucune poursuite judiciaire. A quoi bon ? Cela eût-il rendu G... au régiment, à la vie ?

Atroce bêtise du duel. On écrira et on récrira contre ces rencontres, et elles recommenceront, comme la guerre. J'écoutais tout à l'heure le bonhomme Vanderk, le philosophe sans le savoir,

s'élever contre le duel comme le pouvait faire Jean-Jacques. « Je vais écrire pour votre sûreté, dit-il à son fils, si le ciel vous conserve. Ah ! peut-on l'implorer pour un meurtre, et peut-être pour deux ? » Un meurtre, oui, et depuis Sedaine, depuis 1765, on a bien des fois montré l'odieux et le ridicule même de ce meurtre, de ces meurtres. Mais le sot amour-propre et la passion aussi, la colère, la haine emportent tout, font tout oublier, mettent la main de l'homme à la garde de l'épée ou à la poignée du pistolet.

Passe encore pour la haine. La sauvagerie humaine se traduit par la fureur, l'impossibilité de vivre sans se venger d'un rival. C'est la bête qui reparaît, rugit, veut déchirer. Soit. Mais le duel pour quelque cause médiocre, le meurtre pour la galerie, la parade de la vanité irritée, lorsque du moins on comprend, on excuse la fureur de l'honneur outragé ! Les moralistes auront beau faire, les législateurs légiférer, les dramaturges attendrir ou maudire, il y aura toujours (et c'est dommage et c'est absurde) deux hommes pour se viser à la poitrine et se sauter au visage.

Mais que dire de ces rencontres pareilles à celle qu'on nous annonce par avance aujourd'hui, « une fort belle passe d'armes en perspective » — entre « deux escrimeurs dont le jeu est très ferme et très serré » — et à laquelle « le Tout-Paris querelleur (mondains et journalistes, peintres et sculpteurs) assistera » ? Le Tout-Paris querelleur ! C'est une branche spéciale du sport, et les temps de Schom-

berg, de Quélus et de Saint-Mégrin sont-ils donc revenus ? Les adversaires de la Sablière de Viroflay réclamaient, du moins, je ne dis pas le huis-clos, mais en quelque sorte le plein-air discret, le plein-air secret. Le drame a d'ailleurs ému de pitié, et quel que soit le motif de la querelle, l'opinion publique a dit : « C'est dommage ! »

Deux jeunes hommes, deux amis, deux braves gens ! N'y avait-il pas moyen d'éviter ce que Vanderk appelle du mot juste, du mot exact : un meurtre ? Je vois les moins portés à accepter les accommodements, M. Gaston Jollivet, protester contre la brutalité de ces duels au pistolet. Sans être philosophe, ou plutôt en se montrant philosophe, il faudrait protester contre tous les duels, qui ne prouvent rien et qui font dire à tout adversaire de bonne foi comme au jeune héros de la comédie de Sedaine :

— Il faut que je cherche à égorger un homme qui peut n'avoir pas tort.

Mais je l'ai dit cent fois, on se fait toutes ces belles réflexions et les raisonnements ont raison. Un ennemi passe ou un butor ; une poussée, un geste, et toute la philosophie ne pèse pas plus qu'un fétu. L'homme est une sorte d'animal domestique qui a souvent la nostalgie et les retours de sa sauvagerie première. Il faut se consoler de la cohue féroce avec les héros et les sages. On n'a pas à craindre de les trouver trop nombreux.

C'est de ce duel, pourtant déjà vieux, et de Mohammed Ali Mirza, le nouveau roi des rois (mais qui sait si le chah d'aujourd'hui s'appelle Moham-

med Ali Mirza ?), qu'on a parlé dans ces jours de visites que les Parisiennes font pour leurs maris avec une patience et une énergie admirables. On a sa liste, on consulte la date des « jours » de ses amies, et l'on abat ses visites du jour de l'an comme une tâche. On a son carnet de « jours » comme une jeune fille son carnet de bal, et l'on s'acquitte de ses devoirs avec une hâte fébrile.

Et comme le dimanche est un jour choisi par quelques maîtresses de maison pour être réellement un « jour », on n'a pas, disait en riant une charmante jeune femme d'esprit, on n'a pas même le repos hebdomadaire !

Il faut visiter, il faut mettre à jour ses « jours », il faut souhaiter le bon jour et le bon an en personne. Et partout alors les mêmes sujets de causerie :

— Le chah est mort ! Vive le chah !

— Savez-vous la solution qui sera donnée à la question de l'Opéra ?

— Graves nouvelles d'Allemagne...

— Quoi donc ?

— On a interdit, paraît-il, la représentation de la *Fille Elisa*.

— Je croyais que vous alliez me parler des élections au Reichstag.

— Et Tolstoï ? Que dites-vous de Tolstoï ?

On se regarde généralement d'un air surpris quand ce point d'interrogation, tombant parmi les propos, mêle le nom de Tolstoï à celui de Shakespeare. Mais dans les salons comme dans les jour-

naux, il y a pourtant une question Tolstoï. Le grand écrivain de *la Guerre et la Paix* a déclaré la guerre à Shakespeare. C'est l'original sujet de causerie du moment. Depuis des années, Tolstoï était tenté de démontrer l'absurdité de l'auteur d'*Hamlet*, et de prouver la pauvreté d'un tel génie. Paradoxe comme un autre. Celui-là vraiment est de taille. Il me semble bien que Tolstoï a lu Shakespeare avec la volonté bien arrêtée de le trouver surfait et de démolir cette gloire usurpée. M. Gladstone, pour se reposer de ses séances au Parlement, prenait une cognée et abattait un chêne. Léon Tolstoï, pour se reposer de la politique, s'est avisé de vouloir abattre l'auteur de la *Tempête*. La *Sonate à Kreutzer* est un chef-d'œuvre, mais *Othello* en est un autre, et ce n'est pas la main du Slave, quelque robuste qu'elle soit, qui aura raison de la gloire de Shakespeare, l'étouffera sous un oreiller quelconque comme le nègre étouffe Desdémone.

Cette boutade épique du grand romancier russe arrive à l'heure même où les partisans de la doctrine baconienne — les érudits qui prétendent que William Shakespeare n'est qu'une sorte de prête-nom du chancelier Bacon — reprennent l'offensive. Pauvre et admirable Shakespeare ! Les uns lui reprochent de n'être pas l'auteur de ses ouvrages ; les autres — et Tolstoï à leur tête — lui disent tout net que ses drames et ses comédies n'ont ni rime ni raison, qu'ils ne sont pas humains, qu'ils offensent le bon sens, qu'ils sont bêtes. Le mot a été dit : Shakespeare est bête !

Je comprends parfaitement que la question « Tolstoï-Shakespeare » soit une question parisienne. Elle est amusante. Que l'on se plaise à considérer Bacon comme un collaborateur probable ou possible de Shakespeare, je n'y vois nul inconvénient. Il était loisible, je pense, à l'auteur d'*Hamlet* d'aborder en causant certains problèmes de philosophie avec Bacon. Il y a peut-être du Bacon dans le *To be or not to be*, comme il y a du docteur Mauvillain sans doute dans les plaisanteries médicales et pharmaceutiques de Molière. Molière avait le droit de consulter son médecin, même sur la cataracte d'imprécations de M. Purgon.

Mais que Bacon soit l'auteur des œuvres du poète, on nous la baille belle et il en faut sourire. Bacon a-t-il écrit aussi les admirables *Sonnets* douloureux de ce grand cœur attendri ?

Que le drame d'*Othello* ou celui de *Jules César*, que *Cymbeline* ou les pièces historiques soient de Shakespeare ou de Bacon, Tolstoï au surplus les déclarerait volontiers parfaitement ridicules. Souvenez-vous du mot de Victor Hugo : « Dans Shakespeare, j'admire tout comme une brute. » Tolstoï répondrait sans doute : « Dans Shakespeare, je fonce sur tout comme un taureau. »

Il me souvient qu'Edmond Texier, un journaliste de grand talent, causeur exquis, me conta que passant l'automne à Saint-Point, chez Lamartine, un soir, à table, le poète des *Méditations* s'assit tout joyeux et dit gaiement :

— Le père Havin m'a demandé une série d'ar-

ticles pour le *Siècle*. Je vais faire ces articles. Mais j'en cherchais le sujet, et il n'était pas facile à trouver. Eh bien, *eurêka!* J'ai trouvé !

— Qu'est-ce donc ? demanda doucement Mme de Lamartine.

— Voilà. Il y a longtemps, très longtemps, que je veux dire, proclamer hautement ce que je pense de Shakespeare !

A ce nom Mme de Lamartine, qui, s'il m'en souvient, était Anglaise, devint pâle et regarda Edmond Texier.

— Oui, dit le poète, je n'aime pas les gloires usurpées. Shakespeare est le génie de la déraison. Shakespeare est un préjugé, Shakespeare est une invention des romantiques. Voltaire n'était pas un sot : Shakespeare est un imbécile !

— Un imbécile ! s'écria Texier, effaré.

— Un imbécile. Un montreur de lantèrne magique. Un dramaturge pour enfants. Je le déclare et je veux le prouver. Mon premier article pour le *Siècle* partira demain matin. Je vais l'écrire cette nuit, et nous allons nous amuser avec William Shakespeare !

Mme de Lamartine savait que lorsque son illustre époux montait sur un « dada », comme disait non pas Shakespeare, mais Laurence Sterne, il fallait le laisser trotter. Au bout de quelque temps, la monture était fatiguée et le poète en descendait. Elle ne dit rien pendant le reste du repas, et Lamartine continua, malgré Texier qui résistait, à démontrer la stupidité des inventions shakespeariennes.

— Cet Hamlet, concevez-vous cet Hamlet qui se

demande s'il y a quelque chose au delà du trépas, qui déclare que nul n'est encore revenu de là-bas, et qui a vu, de ses yeux vu, son père, le spectre de son père, revenir et se promener sur la terrasse d'Elseneur ? C'est l'incohérence à jet continu ! Je le dirai, je l'écrirai !

Et Mme de Lamartine poussait des soupirs.

Le repas fini, la soirée fut silencieuse, puis chacun regagna sa chambre. Edmond Texier n'était pas encore couché lorsqu'on frappa à sa porte. Il ouvrit. C'était Mme de Larmartine, en camisole de nuit, un bougeoir à la main, qui venait supplier le journaliste du *Siècle* d'aller trouver Lamartine et le conjurer de ne pas écrire l'article projeté.

— Attaquer Shakespeare ! Vouloir prouver que Shakespeare est une bête, concevez-vous cela, monsieur Texier ? M. de Lamartine va se couvrir de honte. De honte ou de ridicule. Pour l'amour de Dieu et pour sa gloire, empêchez-le de faire cela !

La pauvre femme avait la tête aux champs. Texier, vainement, essayait de la rassurer :

— Peut-être, madame, vaut-il mieux le laisser écrire son article, épancher son *antishakespearianisme* et écrire à M. Léonor Havin de ne pas insérer la diatribe sans avoir fait à M. de Lamartine les observations voulues. M. de Lamartine réfléchira. Après tout, M. Havin est un rédacteur en chef. Il lui dira que le *Siècle* ne peut pas assumer la responsabilité du paradoxe.

— Vous avez raison, sans doute, monsieur Texier, dit la malheureuse femme éperdue.

Le lendemain, Lamartine descendait de sa chambre en brandissant les feuillets qu'il avait tracés pendant la nuit, ou le matin dès l'aube.

— Voilà mon affaire ! Le nommé Shakespeare n'a qu'à se bien tenir !

Alors Mme de Lamartine, de sa voix la plus tendre :

— Ainsi, mon ami, vous y tenez ? Vous tenez à exprimer vos idées sur Shakespeare ?

— Si j'y tiens ! fit Lamartine, éclatant.

— Vous savez qu'elles sont fausses, vos idées !

Lamartine haussa les épaules.

—Vous savez, dit l'épouse avec une lenteur douloureuse, vous savez, mon ami, que vous me ferez beaucoup, beaucoup de peine !

Elle avait parlé en étouffant un sanglot qui venait.

Lamartine la regarda un moment, puis ses yeux à leur tour s'attendrirent. Il fit un geste.

— Oh ! rien, par exemple, non, non, rien en ce monde ne vaut qu'on fasse de la peine à ceux qui vous aiment !

Et brusquement il déchira les feuillets sur Shakespeare qu'il avait tracés de sa belle écriture allongée en cursive.

— Ah ! que vous êtes bon ! fit Mme de Lamartine, joyeuse.

— Moi, bon ? Non, je suis bête, bête comme Shakespeare !

Et l'on déjeuna ce jour-là en riant, à la table de Saint-Point.

Je ne crois pas que la comtesse Tolstoï ait sur

Tolstoï l'influence qu'avait Mme de Lamartine sur son illustre mari. Elle ne l'empêchera pas de démonter, de disséquer, d'éreinter Shakespeare. D'ailleurs le mal est fait. Ce n'est pas ce livre nouveau qui grandira le grand Tolstoï. Il fera plutôt douter de ses facultés critiques. On le renverra à ses récits de guerre. « Contez-nous donc de ces romans que vous contez si bien. » Et pour le reste, Hamlet sourira, lui qui ne sourit guère, et répondra dédaigneusement :

— Des mots ! Des mots ! Des mots !

III

PIERRE LAUGIER

13 Janvier.

Le jury du Conservatoire achevait hier l'examen de la classe de M. Pierre Laugier, lorsque M. Paul Mounet, son collègue, entra dans la salle et nous annonça que le professeur était mort. Il mourait pendant que nous écoutions ses élèves. Depuis la veille, je le savais perdu ; mais on m'avait dit, le matin, qu'après une nuit terrible, le cœur avait repris un peu de force. Et j'espérais. Avec un homme de quarante-deux ans, taillé en hercule, on pouvait certes espérer.

Mais Pierre Laugier, qu'on accusait de jouer le *Malade imaginaire* à la ville, était, sous sa robuste apparence, souffrant, et il lui fallut plus d'une fois son courage et son dévouement au logis pour remplir ses devoirs d'artiste. On ne pouvait trouver un collaborateur plus vaillant, un sociétaire plus fidèle à ses engagements. Il était malade, dimanche, lorsqu'il prit congé de moi pour s'aliter après avoir fait l'effort de jouer en matinée. « J'ai un mal de gorge ;

mais ce n'est rien, absolument rien, si le public ne s'en est pas aperçu. » Et il riait, de son bon rire de grand enfant.

Il aimait d'ailleurs son art, ses planches. Tout petit, il déclarait qu'il voulait se faire acteur. Sa mère, Mme Laugier, veuve de l'astronome célèbre, fille de l'illustre François Arago, femme supérieure en toutes choses, par le cœur et par l'esprit ; son oncle, Etienne Arago, bien qu'il eût été auteur dramatique, s'opposaient à cette fantaisie. Mais ce n'était pas une fantaisie, c'était une vocation. Ses études achevées, Pierre Laugier, au lieu de se faire avocat, entrait au Conservatoire, et sa mère alors, comme elle lui avait fait réciter du Virgile ou de l'Horace, lui faisait répéter ses rôles, complétait l'enseignement admirable du maître Delaunay.

En 1884, Pierre Laugier obtenait au Conservatoire un second prix de comédie, et le premier prix en 1885 dans l'*Avare*. Il débutait bientôt à la Comédie-Française le 4 octobre, parmi tous les glorieux vétérans entourant leur jeune camarade. Et Delaunay, en pleine puissance de jeunesse, bien que sa retraite fût proche, et Mlle Reichenberg, et M. Febvre, et Maubant lui donnaient la réplique. Le duo d'amour entre Valère et Marianne enflammait la salle et il y avait eu rivalité entre Jeanne Samary et l'excellente Mme Granger pour jouer Dorine. Même M. Silvain acceptait, pour la circonstance, de dire les quelques vers de l'Exempt, et M. Coquelin aîné réclamait l'honneur de jouer intégralement le rôle de M. Loyal. Une duègne de talent, Mme Francis Four-

nier, qui parut et disparut, interprétait Mme Pernelle.

Le jeune comédien, trop jeune pour l'emploi, joua Orgon avec succès, comme il allait, lorsque j'entrai à la Comédie, jouer l'*Avare*. Cette même année, M. Albert Lambert fils débutait dans *Ruy Blas*, où avait débuté aussi, en un autre emploi, M. Raphaël Duflos.

Il fallait à Pierre Laugier un peu de temps et des années pour prendre possession des rôles auxquels il se destinait. Il y a toujours un peu de paradoxe à jouer les « vieux » lorsqu'on a vingt ans. M. Camille Doucet, qui aimait beaucoup Laugier, me disait : « Laissez faire. Avec l'âge, il prendra une grande place. Provost, qui portait si bien les longues redingotes des grands bourgeois de la comédie d'Augier, fut assez longtemps à s'acclimater. » Thiron mourait, ce merveilleux Thiron qui n'eut pas la destinée méritée ; au pied levé, Pierre Laugier jouait l'oncle Van Buck de Musset et M. de Riverolles de Dumas fils. Il avait le goût, l'amour, la tradition du répertoire. Il adorait Molière. Mais il savait donner à telles figures comiques des pièces modernes une physionomie vraiment et spirituellement bouffonne. Il amusait — parce qu'il s'amusait — dans des Vergettes, dans la pièce de son camarade Georges Berr, l'*Irrésolu*. Il avait composé une figure d'une fantaisie toute shakespearienne, épique de drôlerie, dans la *Mégère apprivoisée*. Mais ce n'est pas le comédien excellent que je veux évoquer. C'est le bon serviteur d'une grande Maison qu'il honora, qu'il

aima ; l'associé constamment préoccupé de ses devoirs ; l'artiste qui se faisait, dans la coulisse, l'ami, le défenseur des jeunes lorsqu'il leur trouvait du talent ; le professeur dévoué à ses élèves ; l'ami zélé pour ses amis ; le cœur le plus droit, l'âme la plus généreuse. Et quel époux ! Et quel père ! Quelle réponse que cette laborieuse existence de fils admirable, de chef de famille bourgeoisement attaché à tous ses devoirs, quelle réponse aux ignorances de la foule et aux légendes de coulisses !

Pierre Laugier, entre le foyer du théâtre et son foyer familial, ne voyait rien que son art et son travail. Apparenté comme il l'était, il ne demanda aucun appui officiel lorsqu'il briguait le sociétariat. Spirituel et accueillant, gai compagnon, causeur aimable — avec la verve méridionale des Arago, — il conta peut-être ses déboires (on en a toujours et partout) ; il ne réclama jamais l'intervention de journalistes, ses amis, lorsqu'il croyait avoir à se plaindre. Il allait droit à qui de droit. Instruit, toujours prêt, sachant tous les rôles de son répertoire, jouant toujours, toujours à son poste, il était de ceux (point rares autrefois) qui entrent à la Comédie-Française pour la servir et non pour s'en servir.

Tous ses camarades le pleurent et envoient à sa veuve, si courageuse aussi, l'expression de leur sympathie douloureuse. Le jour de ses obsèques, la Comédie fermera ses portes, selon l'usage lorsque disparaît un sociétaire en exercice. Mais ce ne sera pas seulement un deuil officiel, ce sera un deuil de famille.

IV

A propos de la décoration de Mme Sarah Bernhardt. — Les comédiens, les comédiennes et le ruban rouge. — Ce que pensait l'acteur Samson du titre de chevalier de la Légion d'honneur. — Une comédienne autrichienne, Mme Hélène Odilon. — Le procès de la *Belle Hélène*. — Deux maris, deux fous. — Une tragédie moderne. — Actrices fatales et actrices charmantes. — Catherine Schratt.

18 Janvier.

On a reparlé, à propos des décorations dernières, de la croix de Mme Sarah Bernhardt. On en reparlera tant que Mme Sarah Bernhardt ne sera pas décorée. Il est bien certain que si l'on disait aux étrangers (les étrangers, comme la postérité, nous jugent à distance) : « Vous savez que la grande artiste, par vous acclamée, va recevoir la récompense officielle que l'on réserve à quelques rares élus, mais c'est comme directrice de théâtre et non point comme comédienne qu'elle figurera sur les registres de la Légion d'honneur », les étrangers ouvriraient de grands yeux et ne comprendraient pas.

— Est-ce à votre cocher ou à votre cuisinier que vous désirez parler ? demande maître Jacques.

Le cuisinier ou le cocher, c'est le même homme pour Molière. La directrice et la tragédienne, c'est la

même femme supérieure. Mais l'admirable interprète des chefs-d'œuvre domine, à vrai dire, dans l'opinion publique, l'*impresaria* qui sait pourtant entourer ces œuvres et les *sertir* et les servir avec le goût le plus parfait. Non point que la directrice ne mérite pas la distinction suprême. La directrice a tous les soucis, les inquiétudes, les labeurs ignorés, tandis que la comédienne reçoit en face les ovations de la foule. La part de la directrice (ou du directeur) n'est pas égale à celle du comédien ou de la tragédienne. La directrice songe aux autres, la comédienne a le droit de ne songer qu'à elle-même. Le directeur pense à sa fin de mois, tandis que l'acteur pense à son rôle. « Serai-je applaudi ? » se demande celui-ci. « Ferai-je, se répète celui-là, honneur à mes affaires ? » Le comédien n'est responsable que de sa création présente : une « première » est pour lui une occasion de bravos, une suite plus ou moins nombreuse de rappels. Le rappel, pour le directeur, c'est cette pensée constante : « Voilà la toile levée. L'action qui s'agite, là, devant le public, sera-t-elle assez puissante pour payer ces décors que poussent et dressent les machinistes, ces costumes que viennent d'achever les couturières, cette figuration qui, à la fin de la semaine, viendra réclamer son salaire ? »

Il se trouvera toujours — l'homme étant un éternel joueur qui tient partie avec la destinée — il se trouvera éternellement des gens assez intrépides pour assumer la responsabilité d'une direction de théâtre comme pour prendre la rédaction en chef d'une gazette, fonder un journal. *Fonder !...* Ceux-là

sont des intrépides qui ne savent guère à quelles épreuves ils s'exposent. Macbeth avait tué le sommeil. Plus d'un directeur de théâtre fait comme Macbeth, et ses insomnies sont fréquentes.

— Quelle pièce jouerai-je maintenant ? Mon premier ténor ne sera-t-il pas malade ? Mlle X... avait une mine inquiétante à la répétition, hier. Et nous « passons » dans huit jours ! Si nous ne pouvions point passer ?

Lorsqu'on est une Sarah Bernhardt ou une Réjane, l'inquiétude de la comédienne apprenant son rôle se double de l'angoisse de la directrice à qui la fièvre de ses pensionnaires donne la fièvre. Car un directeur n'est pas seulement responsable de sa santé, mais de celle des autres. Et j'admire la philosophie de M. Guitry passant souriant à travers tous les tracas et disant, comme le Chrisalde de l'*Ecole des femmes* (car ce Molière avait tout prévu, même l'optimisme de M. Alfred Capus au théâtre) :

— Allons dans la maison...

> Payer à *nos* amis *leurs* soins officieux
> Et rendre grâce au ciel qui fait tout pour le mieux!

La tragédienne pouvait donc, certes, être décorée en qualité de directrice de théâtre, comme M. Guitry lui-même au titre d'*impresario*. Elle ne l'a pas voulu. « Comédienne suis, directrice ne daigne. » Et ce n'est pas dédain, à tout prendre, c'est fierté.

Je crois bien que M. Mounet-Sully est plus fier, lui aussi, d'avoir été décoré comme comédien que s'il l'eût été comme professeur. Quelles tempêtes

souleva (on ne s'en souvient plus) la décoration de Samson, l'éminent comédien, lorsqu'on lui accorda — après tant de discussions et de difficultés — le ruban de là Légion d'honneur !

— Va-t-il encore jouer la comédie ? s'écriait-on.

— Un chevalier de la Légion d'honneur montant sur les planches ! répétaient les journaux hostiles.

D'autres disaient :

— Voyez le paradoxe : l'acteur enlève sa décoration pour jouer ses rôles, c'est-à-dire précisément au moment où il va prouver qu'il l'a gagnée !

A quoi un peintre alors illustre répliquait :

— Eh bien, mais est-ce que j'attache mon ruban à ma vareuse ou à ma palette quand je me mets à peindre ?

Il y eut — Samson faisant des conférences et avec succès — une protestation du comédien lui-même lorsque le directeur du théâtre des Arts, à Rouen, voulut faire suivre le titre de la conférence et le nom du conférencier de ces mots : « chevalier de la Légion d'honneur ».

Un aimable donateur vient précisément d'offrir à la Comédie-Française quelques autographes de Samson, parmi lesquels celui-ci qui a trait à ces incidents oubliés :

Monsieur,

Depuis notre entrevue, j'ai réfléchi sur la qualification de chevalier de la Légion d'honneur que nous nous proposions d'ajouter à mon nom, et je pense qu'en faisant cela je m'exposerais à des attaques et à des épigrammes qu'il est toujours prudent d'éviter.

Vous savez les luttes qu'a soulevées cette question de la croix d'honneur attachée à la boutonnière d'un comédien ; les opinions contraires se sont livrées à ce sujet des batailles où j'ai reçu d'assez nombreuses blessures, moi qui ne m'y suis jamais mêlé et n'ai jamais sollicité la faveur que d'autres briguaient pour moi ; c'était sur mon dos qu'on se battait, et comme le Géronte des *Fourberies de Scapin*, j'ai senti plus que le « bout du bâton ». La mention de ma nouvelle qualité sur les affiches et les programmes réveillerait une querelle qu'il vaut mieux laisser dans l'oubli. J'aurais l'air d'un parvenu étalant avec ostentation un titre dont tout le monde ne reconnaît pas la légitimité.

Il est certain que si je jouais la comédie, je ne me parerais pas de ma chevalerie, et il ne faut pas donner prise à la malignité par cette différence entre l'acteur et le causeur dramatique. Je crois, monsieur, que vous penserez comme moi à cet égard.

Plus que tout autre, l'homme de théâtre a besoin de réserve et de circonspection, et dans cette circonstance, j'aurais contre moi ceux même qui ont approuvé ma nomination.

Je me suis hâté de vous écrire pour prévenir une annonce de ce genre. Je n'ai pas besoin de parler de ma décoration ; elle est connue et on la verra ; mais je dois la porter avec cette modestie nécessaire pour nous conserver nos amis et désarmer nos adversaires.

Agréez l'expression de mes sentiments les plus distingués

SAMSON.

Paris, 12 novembre 1865.

« L'homme de théâtre a besoin de réserve et de circonspection. » Il y a loin de 1865 à 1907, et la timidité de Samson semblerait aujourd'hui presque naïve. Cet indépendant, qui refusait d'aller jouer à Compiègne, était à tout prendre un modeste. On a vu, depuis, des comédiens mettre leur décoration sur l'affiche, et comme j'en faisais l'observation à l'un d'eux :

— Eh ! me dit-il, les notables commerçants ne mettent-ils pas leur croix sous verre à leur « montre » et en tête de leurs factures ?

Sans doute. Seulement les notables commerçants ne sont point des artistes et les produits industriels n'ont que peu de rapports avec les cris d'Œdipe ou les soupirs de Grisélidis. C'est bien pourquoi Sarah Bernhardt a tenu à ne point figurer à l'*Officiel* sous celui de ses titres qui prouve son incessant labeur, mais sous celui qui proclame sa gloire. Comédienne ! Elle a bien raison. C'est la comédienne qu'on salue en elle, et conférencière au besoin comme Samson, directrice, inspiratrice, auteur dramatique, femme de lettres, mémorialiste — que sais-je ? — elle est avant tout, par-dessus tout comédienne, et c'est la comédienne que nous fêterons en elle lorsque justice lui sera rendue.

Après tout, cette justice, elle ne l'aura pas attendue, et je ne sais quelle destinée pourrait être plus glorieuse, plus mondiale, pour me servir d'un mot dont on abuse, que celle de la jeune fille qui écrivait à M. Perrin, pour le remercier de lui avoir prêté le concours de la Comédie-Française lorsque l'on donna pour la débutante de l'Odéon incendié une représentation :

« *Une petite personne qui fera parler d'elle.* »

Ah ! le joli billet que reçut là M. Perrin !

Et un jour vint où « la petite personne » devenue la grande Sarah offrit son théâtre à la Comédie elle-même, que le feu chassait hors de chez elle !

C'est encore un de ces souvenirs poignants et chers à la fois et qu'on n'oublie pas...

Je ne crois pas que l'aventure de Mme Hélène Odilon, une actrice autrichienne qui joua à Vienne, avec

un succès comparable à celui de Mme Réjane, *Madame Sans-Gêne*, puisse assurer à la comédienne une récompense officielle de l'empereur François-Joseph. Le procès de Mme Odilon, dont l'*Eclair* nous donne le secret, est un imbroglio fort intéressant qui pourrait s'appeler, comme le dernier récit de M. Paul Flat, le *Roman d'une comédienne*.

Et quel roman ! Les coulisses ont leurs drames cachés. Celui-ci en est un, et son secret divulgué a passionné la société autrichienne. *Tout Vienne* est en émoi et Tout-Vienne s'intéresse autant à ses artistes dramatiques que peut le faire Tout-Paris. Mme Hélène Odilon est belle, — comme le sont les Autrichiennes quand elles ont mérité le prix de beauté, — elle est célèbre, elle est aimée. Elle a joué avec talent la comédie sur la scène. Elle l'a jouée étrangement à la ville. Si quelque écrivain à la poursuite de l'actualité écrivait une pièce dont Mme Odilon serait l'héroïne, il la pourrait intituler les *Mariages de la Belle Hélène*.

A vrai dire, cette pièce serait un drame. Mme Odilon, acclamée, adulée, charmante, épouse un jour un acteur autrichien que l'*Eclair* nous donne comme une « illustration locale ». Je voudrais pouvoir là-dessus me renseigner auprès de mon ami Guillaume Singer, qui est bien l'homme du monde le mieux renseigné sur les chroniques viennoises et qui les conte et les révèle avec infiniment d'esprit. Donc, M. Girardi, le premier mari de la belle Hélène, était un acteur haut coté, riche et aimable. Il fut heureux, puisqu'il épousait la belle personne pour qui Tout-

Vienne avait ses propres yeux. Il fut attristé et désespéré lorsqu'il s'aperçut qu'Hélène, mariée, était infidèle. La certitude même de son malheur n'était un secret pour personne.

Lorsque la réalité lui fut révélée, le malheureux joua Othello à la ville et menaça Desdémone, une Desdémone dont le Cassio était un des princes de la finance autrichienne. Un mari trompé, au théâtre, cela semble tout simple depuis Molière. On a fait et l'on fera sur le pauvre homme et sur Armande Béjart des comédies et des drames. Le mari d'Hélène Odilon, M. Girardy ou Gérardi, ne les composait pas, ces drames, il les vivait. Il les pleurait, il les saignait.

— Tu me rendras fou, dit-il un soir à la belle Hélène.

Le mot donna à « Madame Sans-Gêne » l'idée d'un moyen de théâtre qu'on a fort employé depuis le *Juif errant* d'Eugène Sue et Mlle de Cardoville. Elle fit appeler un médecin, un médecin aliéniste, un de ces docteurs qui, de bonne foi, voient des fous un peu partout. Et un homme qui souffre, un être agité de tous les démons de la jalousie, n'est-il pas temporairement un fou ?

Hélène Odilon, femme de Girardi, obtint la signature officielle du médecin, et voilà le mari d'Hélène menacé du cabanon. On l'avertit. Un ami vient lui dire : « Demain matin, on vous arrêtera chez vous. » Il y a déjà autour du logis des gens de police. Girardi s'habille à la hâte, sort sans chapeau et sans bottines, et par la nuit noire, erre au hasard dans les

rues de Vienne. Si quelque agent l'eût remarqué, il l'eût appréhendé non pas au collet, mais au col de chemise, il était perdu.

Que devenir ?

C'est alors qu'il songea à une femme dont la bonté et l'intelligence sont célèbres à Vienne. Une puissance : l'amie, la conseillère du plus haut personnage de l'empire. Lorsque, las des soucis que lui cause la vieille Europe, le philosophe qu'est le maître de tant de sujets veut écouter une parole calmante, c'est auprès de celle qui fut la Suzel de l'*Ami Fritz* qu'il va chercher un moment de repos. Influence toute intellectuelle, où la passion n'a rien de choquant.

Les grands de ce monde sont parfois les esclaves de leur situation même.

Mme Catherine Schratt, la bonne et dévouée comédienne qui reçoit parfois les confidences de ce tout-puissant personnage, l'entend dire parfois :

— Vous me croirez si vous voulez, madame, je ne peux pas obtenir que mon cuisinier me fasse un plat qui vaille celui que l'on sert à votre table !

Les tout-puissants ne sont heureux qu'à demi.

Et Girardi, le mari désespéré de Mme Odilon, savait la bonté, l'obligeance de Catherine Schratt. Il erra jusqu'à la demeure où vit la comédienne, aux environs de Schœnbrünn.

— Mon pauvre Girardi, je vous plains ! Restez chez moi. Ici vous n'aurez rien à craindre.

Et le logis de Mme Schratt était, en effet, lieu d'asile. En femme de théâtre qui connaît son réper-

toire, Catherine Schratt eut d'ailleurs bien vite l'idée d'opposer un docteur à un docteur. Elle fit appeler une célébrité de Vienne, un médecin aliéniste :

— Voulez-vous, herr doctor, me dire, je vous prie, si l'homme que voici est fou !

L'homme, c'était Girardi.

Girardi conta son histoire au savant qui haussa les épaules :

— Monsieur n'est pas plus fou que moi !

— Vous l'attesteriez ?

— Voici ma signature !

Armé de la pièce, Girardi plaida bien vite en divorce, et Mme Odilon eut devant les juges moins de succès que devant le public lorsqu'elle jouait *Madame Sans-Gêne*.

Alors elle quitte l'Autriche, elle va en Hongrie. Elle conquiert Budapest. Le portrait d'elle que nous donne l'*Eclair* représente une personne superbe, hautaine, les poings sur les hanches, bravant le regard, bravant l'opinion. Une mégère qui ne serait pas apprivoisée.

Un gentilhomme hongrois, le comte de Rakowsky, crut cependant l'apprivoiser. Il s'en éprit. Il l'épousa. Etre comtesse est une tentation. Quelque temps après, le malheureux mourait, écumant, dans le cabanon d'une maison d'aliénés.

Etait-il fou ? On n'en sait rien. N'était-il pas plus dément que le pauvre Girardi, protégé de Catherine Schratt ? Personne ne pourrait répondre. J'espère bien que le procès qui s'est ouvert hier à Vienne

nous le dira. Car il y a procès. Et procès tragique. Et procès moral, dirai-je.

La belle Hélène Odilon, revenue de Pesth à Vienne, s'était éprise d'une passion inattendue pour un beau garçon qu'elle ne voulut pas épouser (trop de mariages, trop de fleurs !), mais qu'elle choisit pour son héritier. Elle est riche. Elle assurerait les vieux jours de son ami, lorsque, brusquement, — comme la fatalité antique, — l'inattendu fit son entrée dans le drame. Cette Hélène Odilon, qui avait voulu frapper ses maris à la tête, au cerveau, fut atteinte précisément au cerveau elle-même. Elle ne devint pas folle. Elle tomba sous une attaque de paralysie. On la crut morte.

La paralysie, pour la belle créature implacable, adulée, adorée, acclamée !

L'ami, favorisé par elle, attendait le dénouement de l'affreuse crise. Mais elle guérit, la belle Hélène, la paralysée revint à la vie. Elle quitta Vienne de nouveau, passa en Croatie, et ce qui devait arriver arriva : elle s'éprit d'un Croate. C'est une collectionneuse !

Alors, au profit du Croate, la belle Hélène refit un testament. Ce testament, on l'attaque aujourd'hui. Qui ? Le favorisé, le favori dont elle ne voulut point faire son mari, mais dont elle fit son héritier.

Cette femme, qui a voulu cadenasser un homme comme fou, qui a jeté un second mari dans un asile d'aliénés, est accusée aujourd'hui, non pas de démence, mais d'incapacité intellectuelle. Un avocat,

ami du compagnon dépossédé, plaide la débilité actuelle de ce cerveau de femme.

— Le nouveau testament est nul, étant dicté par une quasi-démente !

Voilà le drame. Je n'en sais pas de plus terrible. C'est de la tragédie antique au milieu même de notre vie moderne. Il paraît que la belle Hélène veut en plein tribunal plaider sa cause elle-même. Au temps jadis, elle eût pu, comme Phryné, gagner rapidement son procès devant des juges stupéfaits et ravis. Mais « Madame Sans-Gêne » traînant devant le prétoire les restes de la paralysie d'hier, quel effet produira-t-elle ?

Que sera cette dernière représentation sinistre de l'impérieuse créature ?

On nous dit que toute la société de Vienne est en émoi. Je le crois sans peine. Je ne vois pas de « première » sensationnelle qui puisse être, à ce point, attirante. J'imagine que là-bas, les interviews et les commentaires vont leur train. Imaginez-vous un tel procès se plaidant au bord de la Seine ! Le Palais de Justice serait envahi comme au procès Zola. On publierait les portraits de la belle comédienne dans tous les journaux à la fois. Ce serait le grand *event* parisien, et tous les gazetiers du monde, gardiens zélés de la morale, crieraient contre la dépravation française et les mœurs effrayantes des comédiennes de Paris !

Et c'est à Vienne que le scandale s'étale, et c'est de loin que nous assistons à ce procès où la paralysie répond ironiquement à la folie ou à l'accusation de

folie. Ce n'est pas à Paris que se sont passées ces choses. A Paris, je vais, en sortant de l'Académie, au théâtre, où je trouverai de braves gens et de braves filles qui ne méritent pas les malédictions prodiguées aux « actrices fatales » et dont quelques-uns même ont mérité (et portent) le bout de ruban rouge que, quelque jour, à son corsage, attachera Sarah Bernhardt.

V

Au théâtre. — A propos d'une incinération et d'un suicide. — Un vieux boulevardier, une jeune chanteuse. — Comment on finit. — La fumée. — Le revolver. — Le rire de William Busnach. — Les rêves de Fernande Devoyod. — Les désespérés. — Comment on demande un ruban rouge ou un engagement. — Le froid et le givre. — Le mirage qui tue.

25 Janvier.

William Busnach était un auteur gai, un rieur de profession. Aussi a-t-il fini tristement. Les comiques, au théâtre, sont souvent lugubres lorsqu'ils rentrent dans la coulisse. Le rôle fini, ils ôtent le masque. Busnach ne jouait pas un rôle ; il était naturellement spirituel, volontiers mordant ; bon gros garçon se consolant de tout déboire en écoutant jaser son perroquet ou en caressant son chien. Mais sous ses boutades boulevardières, un peu grasses parfois, une ironie apparaissait, la note triste, et je ne m'étonne pas que ce « plaisant du parterre », comme on eût dit au XVIIIe siècle, ait demandé à être incinéré, afin de disparaître tout à fait d'un monde qui l'avait diverti un moment, qu'il avait diverti lui-même à ses heures, mais qui finalement l'ennuyait.

Il ne faut pas juger les gens sur l'apparence. Cet adaptateur qui faisait parade de mépriser des gens dont plus d'un sollicitait la collaboration était un esprit très fin sous sa drôlerie factice. Il voyait juste, il devinait bien. Son esthétique n'était pas seulement celle d'un chef de claque, il savait jusqu'où peut aller la hardiesse au théâtre, et son art, en ses adaptations, était de s'arrêter à temps. On avait déclaré jadis qu'il était impossible de transporter l'*Assommoir* sur la scène. William Busnach y réussit. Sa gaieté, cette gaieté qui semblait débordante emporta tout. Je crois bien que Zola ne l'oublia jamais.

Et il m'est très agréable de constater qu'un des poètes de ce temps, digne d'une anthologie, M. Gustave Kahn, l'auteur des *Palais nomades*, et le prophète du vers libre, a rendu justice, lui le fondateur de la *Vogue* et de la *Revue indépendante*, à ce faiseur d'opérettes et de vaudevilles qui avait eu, lui aussi, la vogue en son genre — et quelle vogue !

Busnach fut, un moment, le rebouteux habile à qui les directeurs demandaient de guérir les entorses dramatiques. Il ne s'y refusait pas. Il faisait même parade de son habileté orthopédique. Homme de métier, il continuait son métier honnêtement. On lui criait : « Ne touchez pas aux chefs-d'œuvre ! » Il répondait : « Je n'y touche pas. Je les popularise comme la chromolithographie popularisa le *Cid*, la *Tour de Nesle*, ou *Notre-Dame de Paris*. » Et je dois dire que plus d'un auteur illustre alla demander l'aide de cet orthopédiste en chambre qui, dans tout

roman célèbre, cherchait « la pièce » et se hâtait souvent, le livre à peine refermé, de télégraphier à l'auteur le fameux point d'interrogation de Lambert-Thiboust :

— La faisons-nous ?

Je sais bien ce que Gustave Flaubert lui eût répondu ; mais je sais aussi que Guy de Maupassant ne dédaigna point les conseils de l'habile homme. Je crois même que le théâtre Cluny représenta, un soir, une pièce en un acte que signa Busnach tout seul et que Maupassant avait écrite. Busnach m'apporta plus tard ce petit drame, qui était poignant, en me demandant de lui donner place au répertoire de la Comédie-Française, et je l'eusse fait peut-être si certaines discussions avec les héritiers du grand écrivain n'eussent arrêté tout projet, et si je ne m'étais souvenu d'une parole de Maupassant lui-même, à qui j'en avais parlé autrefois :

— Je ne considère pas la pièce comme de moi.

J'ignore ce qu'est devenu cet acte, et on le retrouvera sans doute dans les papiers du disparu. Ce qui est certain, c'est que la langue ferme et condensée, le dialogue d'une netteté admirable décelaient un maître, portaient la marque de Guy de Maupassant.

Busnach avait ainsi comme le prurit de mettre son nom au socle des statues. Il avait obtenu, je crois, l'autorisation de condenser un drame un peu sombre et touffu de Balzac, la *Marâtre*, qu'il fut question de remonter pour le centenaire du maître. Mais fêter Balzac en le montrant corrigé par Busnach eût semblé quelque peu paradoxal. Et pourtant...

Pourtant, comparez le merveilleux *Mercadet* de ce même Balzac, tel qu'il écrivit sa pièce sous le titre *le Faiseur*, avec le *Mercadet* tel que d'Ennery le mit à la scène. L'adaptateur n'a touché à l'œuvre du maître que pour la rendre possible. Tout est resté intact de ce qui est Balzac, ce volcan, moins les scories. C'est là qu'on peut voir ce qu'est l'homme de théâtre, celui qui enseigne, comme Nicolas, ce qu'un mot ou une scène mis en leur place ont de pouvoir, et il y aurait pour les apprentis dramaturges une excellente leçon de choses à faire la comparaison en question. La mise au point ! C'est un art aussi.

Le vieux d'Ennery, lorsqu'il parlait de ce *Mercadet*, disait fièrement — et finement :

— Le génie est de Balzac, le succès est de moi !

William Busnach eût, plus d'une fois, pu dire de même. Soyez tranquilles, il le disait. Il ne se surfaisait point, mais il connaissait sa valeur. Disons valeur marchande, si vous voulez. Valeur de menuisier, valeur de charpentier. Comme il avait infiniment d'esprit, il se vengeait d'une attaque par un mot, et ce bon garçon, à son heure, était redoutable. Redoutable comme Chicot quand il raille. Il amusait Victor Hugo, qui l'aimait fort et dont il fut l'hôte. « Mettons que je suis votre Triboulet », disait Busnach. Et ce Triboulet hugolâtre était sentimental aussi, à ses moments perdus. Je songeais à Busnach en écoutant *Poliche*. Cherchez dans je ne sais quel roman de Mme Liane de Pougy le portrait d'un bon gros compagnon, brave garçon, qui apparaît aux

heures de tristesse comme un chien fidèle — et battu. Ce portrait est celui de Busnach. Busnach, trop malade, n'a pas vu *Poliche*. Il eût fait un « mot », en l'écoutant, mais il eût essuyé une larme.

Son dernier « mot », c'est le dégoût de toute cette tapageuse vie de Paris : cercles, coulisses, baccara, fausses camaraderies, amitiés éphémères, pyrotechnies de quatre sous, fusées d'une minute, réputations d'un soir, amours d'une heure ; c'est l'incinération, le four crématoire, la fumée, noire fumée qui sort de la cheminée haute et qui est tout ce qui reste d'un être qu'on a connu, qu'on a aimé. *Fumée !* Le mot du roman de Tourguéneff. Le mot de la vie.

Pendant qu'elle monte, la fumée, s'évaporant là-haut, dans le brouillard de janvier, au-dessus des monuments du cimetière, les amis qui trouvent la cérémonie longue causent de leurs espoirs, les auteurs dramatiques de leur pièce future.

D'autres, impatients, interrogent :

— Combien cela durera-t-il ? Est-ce encore long ?...

Et un employé des pompes funèbres a un mot terrible qui rappelle le dialogue effrayant des fossoyeurs de Shakespeare :

— Vous en avez bien pour cinq bons quarts d'heure. Cela dépend de la graisse !

Busnach eût, pour le croque-mort de l'*Assommoir*, noté et redit la réplique.

Alors, pour tuer le temps, on erre autour du four qui brûle. On interroge, le long du cloître, les inscriptions mortuaires tracées sur les petits carrés

où l'on a encastré les urnes pleines de cendres, comme en un columbarium. De petits casiers, des tiroirs funèbres.

Mais je n'ai pas attendu qu'on ait rapporté à la famille, aux amis, l'urne minuscule en disant :

— Voilà ce qui reste de votre parent, de votre ami !

Je revoyais ce gai compagnon tel que la mort l'avait façonné : donnant à ce corps étendu sur le lit blanc la majesté, la sévérité marmoréenne des visages qui semblent apaisés, méprisants ou résignés. Ah ! on n'eût pas reconnu là le bon gros boulevardier dans cette effigie pensive, au profil devenu superbe ! Il nous avait tant de fois divertis ! « Une verve si drôle ! » dit Hamlet. Un soir même, il avait, oui, lui, William Busnach, il avait fait pleurer tout Paris.

Et c'était, notez bien, dans une revue de fin d'année, une de ces revues aux titres ridicules qui amusent les badauds et aussi les gens d'esprit. Busnach avait, au lendemain de l'évacuation du territoire, introduit dans cette revue, qui fit courir la foule au théâtre du Château-d'Eau, un tableau d'une émotion, d'une angoisse inexprimables. Un tableau muet, d'un effet irrésistible, parmi les couplets de facture et les jolies filles en jupons courts.

C'était, au fin matin d'un jour brumeux, la vue d'une petite place d'une ville de Lorraine. Personne sur la scène. Une demi-nuit. Au loin seulement le son d'une musique où des fifres s'alliaient aux cuivres — une marche militaire allemande qui s'éloignait,

s'éloignait, s'enfonçait au loin, et dès que les derniers sons stridents, insultants des fifres étaient devenus imperceptibles, le jour naissant, l'aurore venant, brusquement les portes des logis s'ouvraient ; des drapeaux tricolores apparaissaient aux fenêtres tout à l'heure closes ; les gens s'embrassaient comme échappés à un lourd cauchemar ; on entendait au loin les premières mesures d'une marche française, le son des clairons grandissait, approchait, et tout à coup les pantalons rouges apparaissaient, musique en tête, aux accents de la *Marseillaise*. Puissance du théâtre ! Tout le monde pleurait dans la salle.

On était tout près, il est vrai, des années terribles, l'invasion, l'occupation. On saignait encore de ces blessures de 1870-71, que Paul Déroulède vient de rouvrir bravement — comme on débride une plaie — dans son livre vibrant qui porte pour titre cette date même : *1870 !* Et l'on savait gré au faiseur de revues de nous donner un tel spectacle, une consolation, une secousse de patriotisme :

— Mon cher Busnach, disait alors Victor Hugo à son convive d'habitude, vous êtes un poète !

— En pantomime, répondait Busnach.

Il ne songeait pas alors à la cérémonie macabre du four crématoire. Mais il est dit que ces êtres gais ont des fins lugubres et parfois même des lendemains sinistres. Qui fut plus gai que Regnard ? Gai et bon vivant le verre en main, gai et bien rimant et chantant sur les planches. Il mourut tragiquement, on le sait, l'auteur du *Légataire universel*,

farce inquiétante ! Mais ce que j'ignorais, — et ce que nous apprend un historien érudit, M. Joseph Guyot, dans une étude des plus intéressantes : *le Poète Regnard en son chasteau de Grillon*, — c'est ce qu'il advint des restes mêmes de Regnard.

Pendant qu'on démolissait, vers 1854 ou 1855, le château de Grillon, près Dourdan, qu'avait habité le poète, on réparait, nous dit M. Guyot, l'église Saint-Germain et en particulier le carrelage de la chapelle de la Vierge, où J.-F. Regnard avait été enseveli. Or, un soir, les maçons mirent à découvert devant l'autel un squelette d'homme. Ils le laissèrent là, se disant : « A demain ! » et ils partirent. L'église n'était point fermée. Des gamins entrent, qui jouaient sur la place. Ils avisent, parmi les plâtras, les ossements, prennent les tibias pour en faire des quilles, et comme une boule, « un beau crâne qui montrait toutes ses dents et auquel adhérait encore une épaisse et longue chevelure ». C'était le crâne de Regnard, de ce Regnard qui avait été si charmant, séduisant, joli homme. Et les gamins, en se jouant, traînèrent le crâne par les cheveux jusqu'au seuil du portail. Alors, nous dit l'historien, à qui un témoin oculaire a conté l'aventure, là, le crâne, lancé sur les marches de pierre, rebondit d'abord, puis se brisa, ses éclats d'os mêlés aux débris de plâtre, aux morceaux de carrelage, aux décombres... Ah !... le rire d'Agathe et des *Folies amoureuses ! Alas ! Poor Regnard !*

Et du moins ils n'ont pas à craindre ces lendemains lugubres, les comiques qui demandent que

leurs os et leur chair finissent, dans l'air, en fumée.

« Qu'on arrange bien mes cheveux, afin que je sois jolie quand je serai morte... »

C'est un autre vœu, un vœu morbide, celui de cette jeune fille de vingt ans qui s'est tuée hier parce que le théâtre ne lui donnait pas tout de suite les triomphes attendus, parce que les portes du Conservatoire et de l'Opéra ne s'ouvraient pas devant elle toutes grandes. Une désespérée au seuil de la vie !

Elle portait un nom aimé, applaudi au théâtre. Elle était la fille du chanteur Devoyod, ce beau garçon qui mourut en scène, à Saint-Pétersbourg, en chantant *Rigoletto*, un des rôles où Paris l'avait le plus apprécié. Elle était la cousine des sœurs Devoyod, dont la mère a laissé un souvenir à la Comédie-Française dans les reines tragiques, et qui elles-mêmes ont eu leurs succès au Gymnase ou à l'Odéon. Et comme elles, Fernande Devoyod voulait prouver qu'elle avait du talent, monter sur les planches, arriver, conquérir Paris. Il y a des Rastignac femmes. Mais Rastignac est un fort et un acharné.

Je ne sais rien à la fois de plus touchant et de plus triste que ces vocations se heurtant aux nécessités inévitables, aux portes closes, aux théâtres encombrés, à tout ce qui tord les nerfs et brise la patience. Chaque jour le nombre croît des désespérés et des déçus. Chaque année les statistiques implacables font le total toujours grossissant des suicides et des fous. Et si Paris avait un *Club des*

suicidés, — celui de Stevenson, — il faudrait en hâte le fermer comme un cercle, comme le tripot de la Mort.

Il semble que la vie ne compte plus dès qu'elle n'est pas éclatante, bruyante, au premier plan, dans la lumière. Il faut à tout le monde aujourd'hui l'éclat de la rampe et la publicité du journal. Les impatients savent trop bien que le revolver ou le charbon donnent, au moins pour un matin, la gloire de la gazette. Et las de lutter, — à vingt ans ! — aux premiers obstacles, ils se tuent.

On se tue pour avoir son portrait dans les feuilles du lendemain. On se tue parce qu'on ne figure point sur la liste violette des officiers d'académie. Je ne plaisante pas. Je trouvai, un jour, dans son cabinet de la rue de Grenelle, le bon Eugène Spuller, alors ministre de l'instruction publique, tout pâle et très troublé, lui que j'avais vu si calme en des jours dramatiques.

— Vous ne devineriez jamais ce qui m'arrive, me dit-il. Avez-vous vu la personne qui sort d'ici ? C'est un peintre. Il m'a déclaré que si je ne le comprenais pas dans le prochain décret parmi les chevaliers de la Légion d'honneur il se brûlerait la cervelle. Et pour m'arracher ma promesse, il m'a montré le revolver qu'il portait dans sa poche. J'ai vu le moment où il allait tirer. « Je n'oserai jamais, m'a-t-il dit, rentrer chez moi vivant si je n'apporte pas à ma femme l'assurance que je suis décoré ! »

— Et vous avez promis ?

— Non.

— Et il ne s'est pas tué ?

— Non. Mais s'il allait le faire ! On ne sait jamais !...

Pareille aventure m'advint avec un pauvre garçon à qui Victor Hugo avait déclaré, après une audition intime, que personne n'avait joué comme lui le Triboulet du *Roi s'amuse*. J'ai, je crois bien, conté l'aventure, qui me fut pénible.

Le comédien — mort aujourd'hui — vint, fort du suffrage du maître, me demander un engagement. Il était maigre, d'aspect lugubre, la voix creuse du phtisique. Physique ingrat, comme nous disons. Plein d'ardeur et de foi, d'ailleurs. Un très brave homme.

— Monsieur, fit-il, après avoir énuméré ses talents, si vous ne m'engagez pas, je me jette à l'eau en sortant de chez vous !

Il ne me parla point de sa femme comme le peintre implorant ou menaçant Spuller, mais de ses enfants, ce qui était plus triste.

— Il faut bien que je les nourrisse, et si je ne peux pas, alors...

Que faire, lorsque, le budget voté étant épuisé, avec une troupe plus que complète, on ne peut répondre à de telles prières que par des raisons qui ne désarment personne ?

— Mais les autres aussi, cher monsieur, les autres, ceux dont vous demandez la place, ont des enfants qui ont besoin de vivre !

Ce sont les mauvaises minutes de ceux qui, puissants en apparence, ne peuvent faire cependant ce qu'ils voudraient faire.

Et les porteurs de manuscrits ! Eux aussi, parfois, mettent en avant l'argument inattendu du revolver.

« Si ma pièce est refusée, je vous en avertis, je me tuerai et vous porterez la responsabilité de ma mort ! »

Ne croyez pas que de telles missives accompagnant un rouleau de papier soient rares. Non, non. Elles sont douloureuses et inquiétantes, et l'on aurait bien envie de répondre qu'un directeur de théâtre a d'autres responsabilités encore, qu'il a charge d'âmes et d'existences, que tous ceux qui l'entourent, aussi pitoyables que lui, ont pourtant à songer à leur propre vie, et qu'après tout un manuscrit refusé ne doit entraîner la mort de personne. Mais ces raisons n'en sont pas pour ceux qui espèrent. Je sais bien des auteurs, et des plus célèbres, qui ont eu des pièces refusées. Ils les ont enfermées dans leurs tiroirs et ils en ont écrit d'autres.

Ce n'est pas en vain que je parle ici de ces menaces attristantes. On voudrait pouvoir consoler ces désespérés, et je suis bien certain que mon cher camarade Ernest Caron, qui, très artiste et très bon, fut excellent pour la pauvre Fernande Devoyod, fit matériellement et moralement tout ce qu'il put pour aider, conseiller, sauver la jeune fille. Il la présenta à M. Gailhard, il la recommanda à M. Fauré. Mais quoi ! les examens du Conservatoire sont un concours et tout concours a ses refusés ! Alors, grâce au conseiller municipal, la Ville accorda des subsides à la fille du baryton. Ses cousines aussi lui vinrent en aide.

On pouvait permettre à la jeune fille de vivre. On ne pouvait lui donner ce qu'elle ambitionnait : le théâtre, la scène, les bravos. Qui écrira ce roman, si différent de celui de Scarron : *les Victimes du théâtre ?* Fernande Devoyod, lasse d'attendre, acheta un revolver, monta à son lit de mort en chantant (on l'entendit) : « *J'ai perdu mon Eurydice* », cet air que Pauline Viardot rend inoubliable pour nous. Elle revêtit une robe blanche, écrivit quelques pensées suprêmes, et d'une écriture très nette, traça ces mots : « Au matin, je me tuerai. »

Elle se tua, le matin venu. Elle s'est tuée au matin de la vie. Charmante, intéressante, mais désarmée devant l'existence ; car ils sont désarmés ceux qui, dans la lutte *pro vitâ*, n'ont que le revolver pour combattre. L'effort, la patience, la résignation (une vertu qui n'a plus cours), voilà les vraies armes. Elles sont lourdes à porter sans doute, plus lourdes que le « petit bijou » dont parle Fernande Devoyod en le regardant avant de mourir. Ce « bijou », en revanche, est d'un maniement trop facile, si facile qu'à la moindre déception on presse la gâchette et tout est dit.

— Je ne peux vivre qu'à Paris ! Je ne peux vivre qu'en chantant ! disait la pauvre morte.

Il y a cependant d'autres cieux que le nôtre et d'autres métiers que celui des cigales. Par ce temps de neige et de froid qui met aux devantures des boutiques des dentelles blanches, des guipures de givre, — comme des fougères de glace cachant les fleurs roses des fleuristes, — une cigale est morte ainsi,

ayant chanté tout l'été, comme l'autre, mais en vain, et sans avoir à se plaindre des fourmis. Elle n'est pas morte du froid, — mais du rêve seulement, du songe éternel, du mirage meurtrier de la rampe où se brûleront encore tant d'espoirs, tant d'illusions et tant d'ailes !

VI

Philosophie du désastre. — Le malheur a sa consolation funèbre. — Allemands et Français. — Le bassin de la Sarre. — Pourquoi je suis partisan du tunnel sous la Manche. — Le mal de mer. — Opposition patriotique. — Le Japon à Paris. — Une idée de Loïe Fuller. — Mme Hanako. — M. Rodin. — Comment Loïe Fuller fit la connaissance d'Alexandre Dumas. — La science de la danseuse. — Ses projets et ses rêves. — *Salomé.*

1er Février.

Il ne faut pas être un bien profond philosophe pour s'arrêter, pensif, devant les fosses où meurent, le même jour, des mineurs français et des mineurs allemands, et se demander s'il n'est pas, même dans le plus épouvantable des sinistres, une pensée tristement consolante. Liévin et Reden ! Le même jour, oui, et presque à la même heure, les dépêches apportant la nouvelle des deux coups de grisou affichées en même temps, l'une près de l'autre, derrière la vitre des journaux ! Il y a là une sinistre leçon de choses, et l'inattendu vient rappeler soudain aux hommes que leur destinée est commune et qu'il n'est ni Français ni Allemands pour cet hôte qui arrive sans être appelé : le Malheur.

Tandis que les chefs d'Etat échangent des dépêches émues qui dépassent la formule protocolaire

pour aller au cœur des peuples, ils songent, ces peuples, que le fléau n'a pas de frontières et que la douleur tout à coup nous fait sentir ce qu'il y a de poignant dans la solidarité humaine. Je me souviens qu'au début de la guerre, dont le souvenir pèsera toujours sur le front, sur le cœur de ceux de mon âge, le général Coffinières de Nordeck, commandant la place de Metz, nous disait, aimable et confiant (je revois encore l'esplanade où nous causions et la statue de Ney qui semblait écouter, un fusil à la main) :

— Les adversaires sont maintenant sur le terrain, mais ce ne sera qu'un duel au premier sang. L'empereur n'a qu'un désir la paix. Nous nous contenterons, au premier succès, du bassin houiller de la Sarre et nous retournerons chez nous.

C'est ce bassin houiller qui est en deuil. C'est Sarrebrück et Saint-Johann-sur-Sarre qui voient arriver les sauveteurs et les cadavres ; et ces corps méconnaissables, ces pauvres corps carbonisés qu'on sort du gouffre en feu, en seraient-ils moins noirs et moins horribles si le « duel au premier sang » que l'empereur rêvait avait fait d'eux des électeurs français au lieu d'électeurs allemands ? Ils n'en auraient pas moins le même ennemi : le gaz morbide, l'incendie qui étouffe, dévore. Ils n'en auraient pas moins la chair brûlée et les yeux vides. La terre garde son grisou, sans se soucier de la nationalité de ceux qui lui déchirent les entrailles. Et qu'ils chantent, en leur labeur, la *Marseillaise*, la *Sentinelle du Rhin* ou l'*Internationale*, elle en-

gloutit à son heure ceux qui lui demandent du pain.

Mais alors un sentiment profond, supérieur, admirable, la suprême pitié rapproche, unit, fait fraterniser soudain, comme en une tragique étreinte, ceux qui, sous des uniformes divers, auraient pour devoir de s'entr'égorger. Il n'y a plus de rivalités et de querelles. Il n'y a que des hommes qui souffrent, des hommes qui accourent devant des femmes qui pleurent. Et les sauveteurs de Westphalie apparaissent devant les fosses de Reden, comme on les vit devant les fosses de Courrières ; ceux de Courrières étant prêts à porter secours aux sinistrés qui râlent à l'hôpital de Neunkirchen.

Neunkirchen, Saint-Johann, Sarrebrück, tous ces noms qui, pour moi, rappelaient des batailles, — d'autres morts, d'autres cadavres, — les voilà qui n'évoquent plus qu'une idée : celle d'un drame du labeur, un autre désastre qui n'est plus celui de la guerre. Ils n'ont ni casques à pointe ni pantalons rouges, les morts du bassin de la Sarre ou du bassin de Lens. Ils ne sont que des corps défigurés et des martyrs d'une autre guerre, celle du travail, du travail constant, du travail qui fait vivre, du travail qui donne au monde ce pain noir, créateur d'activité, nourricier de la vapeur, nourricier de mouvement : la houille.

Et c'est cette égalité funèbre, brutalement établie, constatée, soulignée par l'épouvante, qui fait comprendre bien mieux encore que les rêveries des pacifistes l'inutilité, la vanité et la bêtise de la haine. Toutes les phrases de douceur ne font rien quand les

roues des canons roulent, sur le sol, leur bruit de tonnerre. Elles ne font rien non plus, les phrases de colère, lorsque la terre tremble, unit les pauvres et les riches sous les décombres des maisons écroulées, comme à Kingston, ou lorsque ses flancs engloutissent les mineurs dans le lugubre écrasement d'une explosion. Et l'on se sent avant tout, alors, homme, c'est-à-dire esclave des fatalités ou des hasards, un pauvre homme jouet du vent ou du sol, partenaire quotidien au jeu de la mort, et dont l'égoïsme est secoué tout à coup par ces affreux coups de théâtre qui lui rappellent son destin.

Encore une fois, le désastre a sa consolation. Il semble venir dire à tous : « Entr'aidez-vous, plaignez-vous les uns les autres. » Ce qui est triste, c'est qu'il se répète volontiers et qu'il nous donne ces avertissements un peu trop souvent. Il a de terribles redites, le Malheur. Et puis, la pitié ne réveille pas les morts ! Mais c'est un sentiment tellement puissant, irrésistible, que l'on oublie tout à coup la géographie et que l'on ne sait plus si Liévin et Sarrebrück sont en France ou en Allemagne. On ne voit qu'une chose : c'est qu'ils sont en Humanité !

Où serait — puisqu'on en parle ou en reparle tant — où serait le tunnel sous la Manche si l'on parvenait à en faire adopter le principe ? Où il serait ? En anglo-franco-terre. Il rapprocherait un peu plus les nations. Il deviendrait un agent de paix et un instrument, un adjuvant d'industrie.

Pour moi, il aurait un avantage souverain : il sup-

primerait le mal de mer, qui est bien la souffrance la plus désagréable et la plus sotte que je connaisse parce qu'elle est la plus inutile. Le mal de mer !

Un mal qui répand la terreur
Mal que le ciel en sa fureur
Inventa pour ceux-là qui désertent la terre...

Un mal qui, pendant sa durée, supprime toute énergie chez l'homme, toute pudeur chez la femme, et donne momentanément l'absolu dégoût de la vie. Quel fabricant de pessimistes, ce mal de mer ! Qu'un orage survienne en une traversée, le danger pour l'être atteint de ce mal stupide n'est rien, absolument rien, comparé à cet écœurement qui l'abat et lui ôte même l'envie de lutter.

— Le bateau craque, on peut sombrer !

— Eh bien, qu'on sombre ! Ce sera fini ! Je ne souffrirai plus !

Le tunnel sous la Manche donnerait du courage à ces malheureux pour qui toute traversée est un acte d'héroïsme. On rencontre, dans des îles lointaines, des « déracinés » qui préfèrent une existence médiocre, là-bas, au retour par le steamer obligatoire. Ils restent, effrayés par le mal odieux et comique : leur terreur les attache au rivage.

Mais ce ne serait pas seulement le mal de mer que supprimerait le tunnel projeté, ce serait une infinité de préjugés qui subsistent encore malgré les rapports quotidiens et les voyages, toujours plus nombreux. Tout le malheur des humains, a-t-on dit, vient de ce qu'on ne sait pas rester chez soi. Quelle

erreur ! Tout le mal vient, au contraire, de ce que l'on se confine en son chez-soi. On se méconnaît parce qu'on s'acharne à ne point se connaître. Les Anglais et les Français ont vécu pendant des siècles sans établir enfin cette cordiale entente que les littérateurs et les modes, les poètes et les tailleurs (à défaut d'hommes d'Etat) indiquaient depuis le dix-huitième siècle comme nécessaire, inévitable. Le tunnel sous la Manche ne pourrait que resserrer ces liens.

Oui, mais le nationalisme est là.

— L'Angleterre est une île ! Sa puissance, sans parler de son originalité, est d'être précisément une île, répondent les patriotes anglais. Nous tenons à rester des « insulaires » !

Non pas qu'ils redoutent une invasion, comme au temps où ils organisaient leurs *riflemen* et où Gustave Nadaud chantait *Fortifions nos côtes !* Mais ils tiennent à rester intangibles dans leur *home*. Et pour sortir de leur logis, le mal de mer ne les effraye point, ces gens de mer.

Peut-être ont-ils raison. Je regrette l'opposition faite à un projet qui rayerait de la longue liste de nos maux une affreuse maladie temporaire. Mais consolons-nous : les ballons remplaceront peut-être les tunnels, et les adversaires de la traversée sous-marine ne pourront pas, j'espère, s'opposer à la traversée par les airs qui aura lieu un jour où l'autre. Verrons-nous le miracle ? « Nos petits-neveux sont bien heureux, disait Voltaire, ils verront de grandes

choses. » Ils en ont vu plus que Voltaire n'en pouvait prévoir.

Les Anglais, qui ont supprimé le tunnel sous la Tamise, — ce lugubre tunnel égayé seulement par de petites boutiques mélancoliques et par la *Marseillaise* jouée de façon navrante sur un accordéon plaintif par un aveugle, — ne tiennent pas à le remplacer par le tunnel sous la Manche. Toutes les meilleures raisons n'y feront rien. Quand vous seriez le plus pacifique des petits caporaux, on ne passe pas !

Ainsi continuerons-nous à souffrir de la moins poétique manière quand nous voudrons aller voir l'*Antoine et Cléopâtre* de Shakespeare, mis en scène par M. Beerbohm Tree, ou écouter au Parlement M. Balfour ou sir Charles Dilke.

Donc, attendons la prochaine station aérostatique installée à Boulogne ou à Calais et le signal du futur chef de gare aérienne : « Messieurs les voyageurs, en ballon ! » Voyage non plus sous la Manche, mais sous les nuages, et qui vaudra bien, en pittoresque et en imprévu, le *Voyage sentimental* de Sterne. Ce Sterne ! Un des premiers touristes qui travaillèrent à l'entente anglo-française. Et qui peut-être, lui aussi, eût voté contre le tunnel sous-marin. Car le caporal Trim était patriote, et ce n'est pas moi qui l'en blâmerai, son patriotisme n'excluant pas l'humour, c'est-à-dire l'esprit, la tendresse et la bonté.

Le mal de mer m'empêchera peut-être d'aller jamais en Amérique, et je voudrais pourtant, avant le « grand voyage », avoir vu le Japon, qui n'est déjà plus le Japon japonisant que d'autres ont visité.

Ce Japon, pittoresque et menu, si grand aussi et si puissant, nous allons peut-être l'apercevoir à l'Hippodrome où, sous des jeux de lumière électrique, des clairs de lune fantastiques, miss Loïe Fuller voudrait bâtir tout un village nippon, évoquer tout un drame japonais joué par cette Mme Hanako qui meurt si tragiquement après avoir souri et gazouillé si gentiment.

Mme Hanako est, à la ville, une petite personne délicieusement curieuse et charmante, qui, en ses belles robes bleues ou vertes, brodées de fleurs multicolores, ressemble à une poupée précieuse ou à une idole joliment animée qui aurait un babil d'oiseau. Le statuaire Rodin nous montrera peut-être ses traits fins et ses yeux vifs au prochain Salon, car il est occupé présentement à faire le buste et, je crois même, la statue de la comédienne. Il n'a jamais rencontré de meilleur modèle. Ces Japonais, si actifs, montant à l'assaut comme des fourmis sur un tronc d'arbre, sont capables aussi de l'immobilité la plus complète et de la patience la plus grande. Ce sont ces qualités diverses qui font la force de leur race.

Mme Hanako, que j'avais applaudie dans la *Martyre* au passage de l'Opéra, est venue me voir, conduite par miss Loïe Fuller, qui nous avait déjà révélé l'admirable Sada Yacco, il y a quelques années. Et c'est plaisir de voir de près, exquise en sa gracilité, cette petite créature, si effrayante lorsque, les yeux convulsés, elle mime les affres de l'agonie. Ah ! le joli sourire sur ces mêmes lèvres qui se tordent au théâtre sous la douleur de l'*hara kiri !*

Elle me faisait penser à Oreste montrant l'urne funèbre à Electre : « Comme tu vois, nous apportons les restes petits dans une urne petite. »

Loïe Fuller, qui fut comédienne avant d'être la fée de la lumière, l'enchanteresse des visions étranges. s'est éprise de cet art dramatique japonais, et elle l'a popularisé, par Sada Yacco, puis par Mme Hanako, à travers le monde. C'est une des intelligences les plus vives et les plus rares que j'aie rencontrées, cette Loïe Fuller, et je ne m'étonne point qu'Alexandre Dumas fils prît plaisir à l'écouter en me disant :

— Elle devrait écrire ses impressions et ses mémoires. C'est une femme supérieure.

Supérieure, on l'a bien vu. Elle a révolutionné toute une époque, créé un style, influé sur les étoffes, les couleurs, jusqu'à la statuaire. Les irrésistibles danseuses de Léonard eussent-elles existé sans les écharpes et les plis flottants de Loïe Fuller ?

J'aurais voulu savoir d'elle comment elle eut l'idée de ces danses lumineuses dont on ne se lasse pas et qu'elle vient de renouveler encore à l'Hippodrome. Mais elle parle plus volontiers de philosophie que de théâtre.

Gaie, charmante, avec son œil bleu et son sourire de faunesse, elle m'a répondu :

— C'est le hasard. La lumière est venue à moi plutôt que je ne suis allée à elle !

C'est le hasard aussi qui lui fit connaître Alexandre Dumas. Elle jouait les jeunes rôles de Shakespeare, Orphélie, Juliette, dans une troupe qui donnait des

représentations aux Indes. Un jour, à Calcutta, je crois, comme les comédiens dînaient en plein air, sous le ciel bleu, miss Loïe aperçut un nègre, vêtu à l'européenne, qui semblait errer, fort triste, autour de la table. Il semblait exilé, là-bas, en Asie, et chose ironique, il l'était en effet. Les comédiens l'invitèrent à leur table. Et le noir disparut le lendemain sans avoir dit son nom. Quelques années après, Loïe Fuller donnait ses premières représentations à Paris. On se rappelle avec quel succès. La danse des Robes, la danse du feu grisaient les poètes et les peintres. M. André Lebey chantait en ses *Poèmes de l'Amour et de la Mort* :

O Loïe ! Ton pas d'aile au remous de la brume
Dont tu tiens le secret entre tes bras levés
Dans le bouillonnement des robes déroulées...

Un matin, on passa une carte de visite à la danseuse :

« *Le ministre de la République d'Haïti à Paris.* »

— Faites entrer !

Le ministre entra. Et Loïe Fuller reconnut, étonnée, le convive nègre qui s'était assis à la table des comédiens, à Calcutta. Une révolution avait fait cesser l'exil qui le rendait errant. Il représentait maintenant son pays auprès de la République française.

Il connaissait Dumas. Ce fut lui qui présenta Loïe Fuller à l'auteur dramatique.

— L'auteur de la *Dame aux Camélias !* dit-elle. Je le croyais mort depuis longtemps !

Et Dumas fut étonné de la puissance cérébrale de cette femme, chercheuse de nouveautés, ayant vu tant de pays, comparant la société américaine — elle est née à Chicago — à notre société, analysant le « demi-monde », qui n'existe pas en Amérique, et les fameux « quatre cents », qui sont l'aristocratie américaine (nous avons en France les possesseurs d'automobiles, d'*autos*, qui sont plus nombreux, l'*autocratie*). Et Dumas écoutait, ravi, tandis que Joseph Primoli photographiait la danseuse et l'auteur de *Denise* philosophant péripatétiquement, coude à coude, dans les allées de Marly.

Loïe Fuller aurait pu parler de tout et parlait de toutes choses avec Dumas. Hier encore, elle me faisait songer au pauvre Curie en décrivant les merveilles du radium telles que Crookes les lui a montrées, décrites. Ce radium, c'est son obsession. Elle voudrait en fixer la lumière. Elle rêve d'éclairages fantastiques et nouveaux, de propections accompagnant les œuvres d'un Wagner, ajoutant leur harmonie à la puissance musicale du maître.

— Ah ! si je pouvais, si je pouvais !... A l'Opéra, la chevauchée des Walkyries, éclairée par moi, devenue vivante, telle que je la comprends, que je la vois !...

La petite Japonaise Hanako suivait du regard les gestes expressifs de l'Américaine, chacune d'elles poursuivant son rêve : Hanako le drame, la *Vengeance de la Geisha*, Loïe Fuller les visions de féerie, les évocations de mystère. Je voudrais bien que le village japonais nous montrât bientôt ses maison-

nettes de bois et ses fenêtres de papier. Là-dedans, Mme Hanako jouerait quelqu'une de ces pièces qui durent quatre ou cinq heures au Japon et qu'on réduirait pour le public parisien à trente ou quarante minutes. Et ce serait un spectacle curieux que les évolutions de la tragédienne minuscule dans ce vaste vaisseau de l'Hippodrome : un oiseau-mouche dans une cage immense, mais si doré, coloré, vif, insaisissable, charmant ! L'oiseau bleu, l'oiseau rare !

Puis Loïe Fuller quittera Paris, emportant encore un peu de rêve dans les plis flottants de sa robe. Elle semblera quelque vision de légende, apparue, disparue — la fée lointaine, la princesse des nacres, des lueurs lactées, des flammes bleues, des flammes roses... Elle s'évanouira, comme dans une apothéose, jusqu'au jour où elle nous rapportera quelque invention nouvelle, une mise en scène de songe, celle qu'on rêverait pour cette *Salomé* dont on vient de suspendre les représentations à New-York, la vue de la tête décollée de saint Jean semblant aux propriétaires du Metropolitan Opera une profanation !

Elle serait effrayante, nimbée par Loïe Fuller, cette tête pâle et sanglante du martyr. Nous la verrons peut-être ainsi, dans la lumière, à Paris. On nous la montre bien dans les tableaux des maîtres. Le théâtre n'aurait-il pas la liberté du musée ?

A propos de Loïe Fuller et de la femme au théâtre et dans les lettres, j'écrivais un peu plus tard (novembre 1907) les notes que voici :

« J'ai eu, l'autre soir, comme la vision d'un théâtre futur, quelque chose comme le théâtre féministe.

Les femmes, de plus en plus, prennent la place des hommes, supplantent le prétendu sexe fort. Le Palais voit affluer les avocates, la littérature d'imagination ou d'observation appartiendra bientôt aux femmes de lettres, et en dépit du brave homme déclarant que « les femmes docteurs ne sont pas de son goût », les doctoresses continuent à passer leurs thèses, et brillamment. Attendez-vous à voir la femme grandir en influence et en pouvoir, et si, au dire de Gladstone, le XIXe siècle fut le « siècle des Ouvriers », le XXe sera celui des Femmes.

C'était au théâtre des Arts, boulevard des Batignolles, à une répétition intime à laquelle miss Loïe Fuller m'avait prié d'assister. Elle allait créer là un « drame muet » — nous disions autrefois une pantomime, — la *Tragédie de Salomé*, de M. Robert d'Humières, qui a égalé Rudyard Kipling en le traduisant. Loïe Fuller y danse plusieurs danses nouvelles, la danse des perles, où elle se pare des colliers puisés au coffre d'Hérodias ; la danse des serpents, qu'elle manie dans une incantation farouche ; la danse de l'acier, la danse d'argent et cette « danse de la peur » qui la fait fuir, éperdue, devant la tête coupée de Jean, la tête du décapité, qui la suit partout et la regarde de ses yeux fixes de martyr.

Loïe Fuller a étudié dans un laboratoire spécial tous ces jeux de lumière qui transforment le décor de la mer Morte aperçue du haut de la terrasse du

palais d'Hérode. Elle est parvenue à donner, par des projections variées, l'aspect même de l'orage, la vision de la lune sur les flots, l'horreur d'une mer de sang. Là-bas, le mont Nebo, d'où Moïse mourant saluait la Terre promise, et les monts de Moab qui ferment l'horizon, s'embrasent tour à tour ou s'enveloppent de nuit. La lumière transforme fériquement l'aspect du pittoresque paysage. Les nuages courent sur le ciel, les flots se gonflent ou se nacrent, — et c'est un appareil électrique qu'un signal change ainsi en magicien.

Nous assisterons avant peu à des miracles de lumière, au théâtre. Lorsque M. Fortuny, le fils de l'illustre artiste espagnol, aura réalisé « son théâtre », nous aurons des visions délicieuses. Et le cinématographe, quelle révolution va-t-il faire ! Peu à peu le décor envahira la scène et peut-être un beau vers bien dit vaut-il tous ces prodiges.

Horace avec deux mots en fera plus que lui.

Mais il est certain que des moyens nouveaux s'offrent à l'art du théâtre, et miss Loïe Fuller aura apporté là sa forte part de contribution. Elle a je ne sais où à Paris combiné ses jeux de lumière, ayant reçu congé de son propriétaire à la suite d'une explosion dans ses appareils. N'eût-elle pas été si connue, on l'eût prise pour une anarchiste. Et dans ce théâtre des Batignolles où j'ai vu jadis les mélodrames les plus noirs faire frémir les publics populaires, dans ce théâtre devenu élégant, luxueux, avec sa décoration claire et quasi modern-style, au

Théâtre des Arts, elle a transporté ses rampes, ses lanternes électriques, toute cette féerie des yeux qu'elle inventa, perfectionna, qui fait d'elle une personnalité unique, une créatrice, une révolutionnaire en son genre, une révolutionnaire de l'Art.

Et là, le soir où je l'ai vue répéter *Salomé*, en robe de drap, sans costume, son pince-nez devant les yeux, dessinant ses pas, esquissant en sa robe sombre les gestes qu'elle fera demain, séduisants et provocants, dans ses costumes de lumière, j'ai eu la sensation d'une « impresaria » admirable, conductrice de troupe aussi bien que dominatrice de foule, donnant ses indications à l'orchestre, aux machinistes, avec une politesse parfaite, souriante devant les nervosités inévitables, toujours gaie en apparence, et se faisant obéir comme le font les vrais chefs, en donnant aux ordres le ton parlé de la prière.

— Voulez-vous avoir la bonté de donner un peu plus de lumière ?... Bien... C'est cela... Merci !

Sur la scène, une autre femme, en chapeau de ville, un cahier de notes à la main, très aimable aussi et précise en ses indications et ses demandes, se mêlait à Jean-Baptiste demi-nu, à Hérode en manteau de pourpre, à Hérodias superbe sous ses voiles, et faisait fonction de régisseur (on ne peut pas dire encore régisrice). Et j'étais frappé de la netteté de toute cette mise en marche d'une pièce compliquée, aux mouvements et changements divers. Ces deux Américaines, sans élever la voix, doucement, mais avec cette brièveté absolue des gens pratiques

(défiez-vous, au théâtre, de ceux qui parlent trop), ces deux femmes menaient la répétition comme une amazone experte conduit un cheval rétif, de leurs petites mains faites pour le commandement.

Puis j'avais un plaisir infini à voir cette Salomé en vêtements de tous les jours danser les pas sans l'illusion du vêtement de théâtre, avec un simple lambeau d'étoffe parfois rose, rouge ou vert, pour « se rendre compte », sous la lumière électrique, des reflets sur les plis mouvants ou les paillettes. Salomé dansait, mais une Salomé en jupe courte, une Salomé ayant sur les épaules sa jaquette, une Salomé en costume tailleur, et dont les mains, les mains mobiles, expressives, tendres ou menaçantes, les mains toutes blanches, les mains pareilles à des bouts d'ailes, sortaient des vêtements, exprimaient à elles seules toute la poésie de la danse, danse de séduction ou danse de terreur, danse infernale ou délicieuse. La lueur de la rampe se reflétait sur les verres du pince-nez de la danseuse et y allumaient comme des flammes, de fugitifs éclairs, et rien n'était plus fantastique à la fois et plus charmant que ces torsions de corps, ces mouvements de caresses, ces mains, encore une fois, ces mains de rêve s'agitant là devant Hérode, superbe en son manteau de théâtre et contemplant la vision de la danse idéale en robe de tous les jours.

Je crois bien que la Salomé de Loïe Fuller va ajouter une Salomé imprévue à toutes les Salomés que nous avons pu voir. A la musique de M. Florent Schmitt elle joint les prodiges des effets lumineux.

Cette femme, qui est — comment dirai-je ? — la fée de la flamme de punch, a encore trouvé des effets nouveaux, et je m'imagine le pittoresque de ses gestes lorsqu'elle s'entourera de ces serpents noirs qu'elle a seulement maniés, l'autre soir, dans la coulisse, parmi les accessoires.

Et j'ai enfin réussi à savoir de la Loïe Fuller comment elle eut pour la première fois, l'idée, l'intuition du charme de ces danses lumineuses qui ont popularisé son nom à travers le monde.

L'histoire est tout à fait curieuse et c'est le hasard qui, là comme en bien des inventions, fut la cause de cette sorte de découverte.

Le hasard, le grand Maître — comme le temps !

Loïe Fuller, qui avait débuté à deux ans et demi sur la scène, joué à cinq ans des rôles d'enfants à Chicago, — tantôt des rôles de garçons, tantôt des rôles de petites filles, ou des anges, ou des fées, — la petite Loïe, qui a huit ans s'était mis en tête de faire des conférences publiques, et qui les avait faites, s'il vous plaît, en prenant pour sujet « l'intempérance » (ce qui est bien américain) ; Loïe, qui avait joué tour à tour la Juliette de Shakespeare et la Serpolette des *Cloches de Corneville*, passant de l'opérette à la tragédie, jouant à seize ans les rôles d' « ingénue », et en une tournée à travers les villes d'Amérique remplaçant l' « étoile » qui mourait subitement, et sauvant ainsi la « saison » ; Loïe Fuller, qui avait joué quarante rôles en neuf mois, entre autres la *Dame aux Camélias*, appris le long rôle de Rosalinde dans *Comme il vous plaira* en sept heures,

et pris part, en chemin, à des réunions de controverse religieuse (car, je le répète, c'est un esprit supérieur) ; Loïe Fuller jouait un soir, à New-York, une comédie ayant pour titre *le Médecin*. C'était en 1891.

Ce médecin — une sorte de *Trilby*, le ou plutôt la *Trilby* du roman de Du Maurier, qui transportée à la scène fit la fortune de M. Beerbohm Tree — ce « médecin » avait avec une jeune fille qu'il hypnotisait en une scène de magnétisme. La jeune fille, c'était Loïe Fuller.

Un officier de l'armée anglaise, rencontré dans un de ses voyages, lui avait, en souvenir de Shakespeare, envoyé des Indes une caisse de cette fine mousseline hindoue qui est comme de la neige tissée. Entre parenthèses, l'aimable et remarquable amiral de Courréjolles me disait un jour : « J'ai rapporté de la mousseline des Indes pour Mme Bartet, et elle pourra l'utiliser lorsqu'elle reprendra *Antigone*. »

Loïe Fuller s'était fait de cette mousseline une robe blanche, longue et traînante. Lorsque vint dans *the Doctor* la scène de magnétisme, le médecin l'hypnotisant malgré sa volonté et la jeune fille se débattant sous le regard de « l'endormeur », l'actrice se sentit gênée par la jupe de son vêtement et releva d'un geste bref la traîne qu'elle jeta machinalement comme une écharpe sur ses bras étendus.

Et le magnétiseur continuait sa scène, ses passes ; l'héroïne, ses gestes de résistance et d'effroi

Or, en gesticulant, Loïe Fuller se trouvait, avec

ses longs plis flottants de mousseline, sous une projection de lumière électrique. Elle ne s'en doutait point, et son partenaire, le comédien qui lui donnait la réplique, ne s'en apercevait pas lui-même.

Tout à coup un grand cri retentit dans la salle, suivi d'acclamations répétées :

— Butterfly ! Butterfly !

— Papillon ! C'est un papillon !

Et ce même mot répété par les spectateurs, courut des fauteuils aux loges, du *pit* aux étages supérieurs :

— Butterfly ! Butterfly !

Loïe Fuller ne comprenait guère ce qui causait ce grand tumulte d'applaudissements. Quelque personnage important du nom de Butterfly venait-il tout à coup de faire son entrée dans le théâtre ?

— Butterfly ! Butterfly !

— Papillon ! Papillon !

Mais non, le papillon, c'était Loïe Fuller en personne. Butterfly, c'était l'héroïne de *the Doctor* dont les mouvements avaient, enveloppés par la blanche mousseline des Indes mordorée tout à coup, irisée, colorée des nuances du spectre solaire par la lumière électrique, la grâce, le charme des ailes — l'harmonie de ces mains que je regardais, l'autre soir — et avec cette grâce la couleur, la couleur changeante des papillons dans le soleil.

Violet, indigo, bleu, vert, jaune, orangé, rouge.

Oui, c'était une sorte d'arc-en-ciel mouvant que la comédienne enroulait, déroulait autour d'elle. Elle ne dansait pas. Elle n'était point danseuse. Elle

rythmait ses mouvements. Elle devenait, sans le savoir, dans la clarté électrique, cette poétique créature qui allait étonner, conquérir après New-York Paris, et Londres après Paris, et toutes les villes après Londres, avec ses danses lumineuses, inspiratrice des rimeurs, des peintres, des statuaires, des marchands d'étoffes. Et c'était — je le répète — une fois encore le dieu Hasard qui avait créé le « style Loïe Fuller ».

La représentation s'acheva dans un triomphe. On trépignait. On criait : « *Bis !* » Il fallut recommencer, répéter la scène deux fois, trois fois, dix fois.

Le « médecin » continuait à hypnotiser.

— Butterfly ! Butterfly !

La victime continuait à se défendre.

— Papillon ! Papillon !

Les gestes, les mains, les bras, la mousseline des Indes continuaient à charmer.

— Butterfly ! Papillon ! *Bis ! bis !*

Le lendemain l'héroïne du *Doctor* était célèbre. La danse désormais fameuse était inventée. Cette surprise d'art, délicieuse et foudroyante, devenait un événement.

La Rosalinde de *As you like it* se transformait en fée de « la danse serpentine ».

Danseuse ? Non.

Loïe Fuller est plutôt une prêtresse de la beauté. Elle cherche les attitudes esthétiques, hiératiques et comme sacrées. Elle évoque le rêve de la forme pure, celui que Gœthe réalisait sous le ciel, dans le plein air. Elle n'a pas plus « appris à danser »

qu'elle n'a appris à respirer. A son avis, la danse tient plus de l'art dramatique que de la chorégraphie. Et ce rôle de Salomé elle l'aime moins pour les prétextes à danses pittoresques qu'il lui offre que pour telle scène, la scène finale, où elle fuit, épouvantée, devant les visions sanglantes, la tête pâle, la tête coupée de Jean.

— Le silence et l'immobilité ont une telle puissance, nous disait-elle, et ces scènes muettes peuvent exprimer tant de choses !

La peur, l'horrible peur, la peur tragique d'un Maeterlinck, d'un Rollinat, Loïe Fuller tient à la rendre par son mutisme glacé, qui fait d'elle à ce moment précis une sorte de lady Macbeth névrosée, terrible par sa terreur. Et la « danse de la peur » dans l'orage et les vents furieux fait un singulier contraste avec ces danses de lumière où la Loïe Fuller apparaissait, la mousseline enroulée autour d'elle s'ouvrant comme une fleur, comme le calice d'un lis gigantesque dont la flamme semblait un des pistils.

Cette féerie, je l'ai vue préparée avec un ordre parfait, une précision admirable. Le silence ou du moins la douceur dans la voix, c'était ce qui me frappait dans la façon magistrale dont ces Américaines dirigeaient la répétition du « drame muet ». Nul emportement, aucun de ces tumultes qui éclatent parfois sur la scène, dans l'énervement des avant-premières. J'imagine que Mme Sarah Bernhardt, que je n'ai jamais vue à l'œuvre, doit avoir de ces qualités, et la directrice très artiste a laissé bien

loin les fantaisies de la sociétaire. Je suis certain que Mme Réjane apporte dans la mise en scène d'une pièce la même netteté, la même sûreté que miss Loïe Fuller, en y mêlant sa verve de Parisienne. Et lorsqu'elle monte une œuvre tirée d'un roman féminin, comme celui de Mme Mathilde Serao, elle donne deux fois raison à ce que je disais tout à l'heure : nous allons droit au féminisme, au théâtre féministe, à la prise de possession administrative du théâtre par la femme, qui l'avait conquis seulement jusqu'ici par son talent et par sa beauté.

Comédiennes ou chanteuses, danseuses ou tragédiennes, prêtresses de la lumière, reines du geste comme Loïe Fuller, ou révélatrices d'émotions profondes par la voix comme Mme Caron, on les loue, on les encense, on les gâte, dirait un esprit chagrin, mais on a raison. Toute leur gloire est viagère. Il est difficile, au lendemain de leurs triomphes, d'évoquer, de révéler, d'expliquer aux générations nouvelles la puissance de ces triomphatrices. Leur existence est aussi éclatante, mais leur renommée aussi fugitive que les éclairs zébrant le ciel et la mer Morte de la tragédie de *Salomé.*

Qu'est-ce pour moi, qui ne l'ai pas connue, qui ne l'ai pas entendue, que cette grande et superbe Sophie Cruvelli, qui vient de mourir à Nice, où sa charité la faisait adorer sous le nom qu'elle portait depuis sa sortie du théâtre : la baronne Vigier ?

Un nom, et rien de plus, comme cette Alboni dont on me répéta si souvent :

— Ah ! si tu l'avais entendue dans le *Prophète !*

— Sophie Cruvelli, me répétait mon père, ne m'a pas autant ému dans Valentine des *Huguenots* que Mlle Falcon ; mais il était impossible pourtant de chanter, de jouer avec plus de passion et de douleur le duo fameux !

Et voilà tout ce qui reste de ces dominatrices de foules : une tradition. Une mémoire qui peu à peu s'efface. Une ombre. Du moins ont-elles eu, dans leur existence, les succès, les joies, les enivrements que ne connaissent jamais à un même degré les musiciens qui les inspirent et les poètes qui les chantent.

N'est-ce pas Alphonse Rabbe, le « sévère historien », qui appelait ces triomphes « la gloire *argent comptant* » ?

Il faut lire dans les vieux journaux, si vivants quand on les feuillette, le récit de ces soirées où une Rachel chantait la *Marseillaise*, où une Dorval semblait en scène mourir de douleur, où une Malibran se pleurait elle-même en versant les pleurs de la romance du *Saule* pour retrouver la trace, l'écho des émotions passées. Papiers jaunis, poussière de souvenirs.

Mais j'y vois que la Cruvelli, née Westphalienne, italianisée par le succès, fille d'un petit marchand de tabac, disaient les uns, d'un musicien de paroisse, disaient les autres, soulevait l'enthousiasme lorsqu'elle chantait, casque en tête, superbe, éperdue, farouche, l'*Attila* de Verdi.

Un soir, qu'elle incarnait Pauline de *Poliuto*, elle fut si belle que P. Scudo — « sévère critique »,

comme Rabbe était historien — brisa sa canne sur le rebord du balcon tant il mit de fureur à applaudir. C'était du délire, une folie d'art et d'admiration.

Oui, mais pour nous, hélas ! qu'est-ce que la Grisi, la Cruvelli, Jenny Lind qui traversèrent le monde en souveraines ? Des noms, encore une fois, des noms, comme Hamlet dit : des mots. Il est certain, à recueillir les témoignages, que Sophie Cruvelli fut une grande artiste. A l'Opéra, elle a laissé une trace lumineuse. On lui tint rigueur là lorsqu'elle quitta brusquement le théâtre — pour se marier — et lorsqu'on parla de la « fugue de Sophie Cruvelli ». Car ces souveraines ont le droit de fugue et en usent. Et le public, qui a droit de grâce, ne leur tient pas longtemps rigueur.

— J'ai bien le droit d'être heureuse, disait la Valentine des *Huguenots*, la Norma de Bellini, lasse d'être applaudie.

Elle fut heureuse et elle fut excellente. Demandez aux pauvres de Nice. La baronne Vigier, toute vieille qu'elle était, chanta pour eux plus d'une fois et remit sur ses épaules le peplum de la Norma. Tous les ans elle leur donnait un concert. Maintenant la voix s'est tue, et « tout le reste est silence », ce silence éloquent que la Loïe Fuller regarde comme le comble de l'art, — ce qui n'est l'avis ni des musiciens ni des chanteuses.

VII

A propos de Mistral et de l'Académie. — Une halte au pays des cigales. — Arles, Avignon, Aubanel, Roumanille. — Le bonnet des filles d'Arles. — Le « musée Arlaten ». — Une lettre de Frédéric Mistral. — Avignon et un souvenir d'Alexandre Dumas. — Le maréchal Brune. — Le palais des papes.

15 Février.

Deux élections académiques auront lieu aujourd'hui, et notre ami Albert Sorel et notre doyen M. Rousse auront trouvé des successeurs. J'ai compris, en traversant la Provence, pourquoi Frédéric Mistral hésite — ou plutôt n'hésite pas — à se présenter à l'Académie française. Je suis certain que ce n'est point du tout par crainte des intransigeants du Félibrige qui lui reprochèrent, un moment, ses voyages à Paris et les ovations parisiennes. Non, mais c'est parce qu'il a là-bas non seulement sa vie, ses chères habitudes quotidiennes, mais en son royaume de poésie, son but, poursuivi avec une sorte de pieux amour. Il ne trouve pas qu'en élevant à sa patrie ces monuments immortels, *Mireille*, *Calendau*, *Nerto*, le *Poème du Rhône*, il ait assez fait pour la terre natale. Après en avoir noté les souvenirs dans ses *Mémoires*, il veut, par le « Musée Arlaten », en

conserver pour les générations futures les images, les traditions, les usages, les costumes. Il veut léguer à l'avenir tout le passé de la Provence, et de jour en jour, lentement — amassant les reliques avec une patience de fourmi, lui, la merveilleuse cigale, la cigale d'or — il a rassemblé dans un vieux logis arlésien tous les vestiges qu'il a pu trouver de ce qui fut, de ce qui est le charme et le triomphe de la race provençale.

J'avais lu sur le « musée Arlaten » le livre précieux qu'a publié Mme Jeanne de Flandrésy, une des femmes les plus charmantes et des écrivains les plus séduisants de la génération nouvelle ; et je n'aurais eu garde de ne point m'arrêter à Arles, en revenant de la côte bleue, où le soleil et les roses laissées là-bas vont me faire trouver si triste et si gris mon cher Paris. Ce « musée Arlaten » est logé dans une vieille maison de pierre grise, au-dessus des bureaux de la justice de paix. Demeure austère et d'aspect tout d'abord rébarbatif. Mais lorsqu'on a franchi l'étage officiel qui sent le greffe et les procès, des bannières polychromes accrochées à la muraille nous annoncent que nous entrons en pays de poésie, et même un monstre chimérique, au dos vert comme pré et au ventre blanc comme un œuf, avec une queue tordue et menaçante, nous fait mine accueillante, malgré ses gros yeux farouches. C'est la légendaire Tarasque, la Tarasque de Tarascon, celle que promènent les Tarasconnais de Daudet, comme les Tonkinois de M. J.-Charles Roux promenaient leur Dragon aux inoubliables fêtes de nuit de l'Exposition universelle.

Et la Tarasque nous fait ici l'office d'une sorte de portier pittoresque : « Entrez donc, vous allez voir exposé le trésor de toute une race ! »

Et c'est toute une race en effet que Mistral a voulu glorifier en lui élevant un musée. Une race alerte et séduisante, une race de belles filles et de braves gars, une race de gens solides, travailleurs, « ingénieux, spirituels et bons », a dit Mariéton. Le poète de *Mireille* a rassemblé là tout ce qui peut faire aimer le pays et les compatriotes de Mireille : les berceaux des petits, les jouets de l'enfance, les emblèmes et les costumes des fêtes votives, les caparaçons éclatants des montures, les bannières que portent les hommes, les vêtements que revêtent les femmes, les piques des piqueurs de taureaux et les panières élégantes, les armoires luisantes, les gâteaux des grands jours de l'année, puis, autour de la cheminée, les familles groupées, aux nuits étoilées de Noël.

C'est la chronique intime de la Provence, sa légende, son histoire reconstituées par ce qui est la vie de tous les jours : l'instrument de travail, la table du repas, le lit où l'on naît, le lit où l'on meurt. Chaque objet, chaque bibelot précieux, chaque relique, — un joujou de petit pauvre, une affiche de joie ou de deuil, — Frédéric Mistral l'étiquette lui-même, l'explique, le commente, et chaque bout de carton porte l'écriture autographe, cette fine et ferme écriture du grand poète qui ne dédaigne point de donner son temps à ce labeur de faiseur de catalogue !

Ne le disons pas trop : les touristes qui passent seraient capables (par respect) d'emporter quelques-unes de ces étiquettes. Un autographe de Mistral, cela vaut mieux pour les « collectionneurs » que quelqu'un de ces crânes que les Anglais glissent dans leur malle en descendant, chez Pinus, dans les catacombes ou les vieux thermes d'Arles.

— Il y en avait beaucoup autrefois, de ces crânes, me disait le domestique qui me guidait, une bougie à la main, dans les caves de l'hôtel du Nord. Maintenant les Anglais ont tout pris ou à peu près... Les vieux Romains sont en Angleterre !

En Angleterre, comme les sculptures du Parthénon, ou ailleurs comme tant d'autres débris. Et Mistral aura raison de faire surveiller ses étiquettes. Les « amateurs » n'ont point de scrupules. Mistral surveille tout d'ailleurs. De son logis de Maillane, il vient à Arles une fois par semaine. Il entre au « musée Arlaten » tous les jeudis. Tous les jeudis il y apporte quelque trouvaille nouvelle : un bibelot précieux, une statuette, un vieux livre provençal, un portrait.

Ils sont tous là, les portraits de ceux qui auront eu la gloire de collaborer à la renaissance de la littérature provençale. Ils ont, les rénovateurs, leur place d'honneur, une bibliothèque spéciale des œuvres du félibrige et des photographies ou des gravures à la muraille. Voici Jasmin, qui se sépara un peu des *troubaïres*, voici Reboul, et Tavan, et Mathieu, et Gaut, et Félix Gras, et Théodore Aubanel, et Roumanille. Voici Paul Arène, voici Daudet. Mistral est

là, avec son beau profil, le front coiffé du chapeau légendaire, et sculpté par Amy. Les félibresses figurent dans ce Panthéon de Provence, les reines des fêtes de poésie, la reine de Roumanie, et cette Mme de Flandreysy dont les traits incarnent la beauté arlésienne absolue, comme ceux de Mme Mistral, l'Arlésienne idéale — et qui est Bourguignonne.

J'ai même rencontré là, sous les grandes ailes d'une coiffe blanche, l'image de la Zani, d'Aubanel, qui se fit religieuse et dont la vie en quelque sorte légendaire rappelle les chroniques du temps de Pétrarque et de Laure. J'avais connu ces poètes lorsqu'il y a bien des années j'avais, pour la première fois, vu la Provence ; et mon vieil ami Emmanuel des Essarts, le premier, m'avait parlé des *Oubreto* de Roumanille et de la *Grenade entr'ouverte* d'Aubanel. Aujourd'hui, ces vivants de jadis ont des bustes de bronze et des monuments de pierre sur les places et dans les jardins de leur pays.

J'entre dans une librairie d'Avignon pour acheter un guide. Notre cocher, tout droit, nous a conduits chez Roumanille. Le nom glorieux est l'enseigne encore de la boutique de librairie dont j'ai franchi le seuil il y a si longtemps. Une dame aimable, d'aspect encore jeune, charmante malgré les années, est là, causant avec un prêtre qui lui demande un volume de Michelet. C'est la veuve du poète des *Songeuses*. C'est la sœur de l'excellent Félix Gras. Elle ne me reconnaîtrait guère.

— Oh ! que si ! Je me rappelle. Vous êtes venu ici voir Roumanille avec M. de Pontmartin !

— Oui. Et Aubanel aussi.

— Ils ne sont plus là ! dit-elle alors, attendrie. Le brave homme qu'était Roumanille a disparu... Aubanel... Félix Gras... tous partis !... Il reste Mistral... Mistral, lui, est immortel...

Elle sourit, la charmante femme :

— Immortel, quoiqu'il ne veuille pas l'être !...

Un tour de roue, et passant la boutique d'Aubanel que nous apercevons, près d'une église, le cocher me dit encore avec cet accent clair et montant qui donne tant de prix aux paroles, en fait comme une mélopée :

— Ah ! de pères en fils, c'étaient des braves gens, ça ! La crème des hommes ! Il n'y a rien de meilleur en Avignon !

Et cet éloge sincère, simple, profond, d'un homme du peuple valait tous les discours et tous les livres. Les savants allemands écrivent des thèses sur nos félibres contemporains, fort à la mode au delà du Rhin. Qu'ils n'oublient pas cette oraison funèbre du vieux cocher avignonnais. La politique passe, les passions sont balayées comme, par le mistral, la poussière blanche des routes. Restent les vers et les chanteurs de vers et les amoureux de cette cigale qu'ils ont prise pour emblème et à laquelle ils ont donné cette devise : « Le soleil me fait chanter ! » (*Lou sauleou me fai canta !*)

J'ai retenu sur Mistral le mot de Mme Roumanille : « Immortel malgré lui. » Il préfère à l'Académie française ce coin de terre où il institue (et comme il a raison !) des concours et des prix pour

les costumes et les coiffures des jolies Arlésiennes. Quand on pense que cet adorable costume, — ce fichu blanc en tenue de matinée, noir et serré, sur la poitrine ; l'après-midi, cette coiffe exquise, si délicieusement plantée sur le chignon — cette tenue qui double la beauté des filles d'Arles, elles y renoncent, elles en font fi, pour la plupart. Elles la laissent à leurs mères, à leurs grand'mères ! Elles se plantent sur la tête d'énormes chapeaux à la mode dont on dirait volontiers comme au théâtre : « Laissez-les au vestiaire ! Laissez-les au logis ! »

Sur la promenade des Alyscamps, les pittoresques costumes se font rares. Il n'y aura bientôt plus peut-être que les *tatas* et les *mamans* qui les porteront. Et quel dommage ! Voyez comme, parmi les jeunes, celles qui persistent sont jolies ! Ah ! la mode, la mode ! Mais c'est votre mode délicieuse, ô Arlésiennes, que la mode devrait suivre !

Mistral veut réagir, il réagit. Il a raison. Le costume d'Arles est un des charmes du pays. Mistral y tient. Il couronne celles qui lui sont fidèles et qui le portent le mieux. Et ces prix de beauté valent des prix de vertu.

Mais il n'a jamais fait fi de l'Académie, et il lui a même reproché de n'avoir point, comme elle le fit pour lui-même, donné un prix aux *Fleurs de Sauge* et aux *Contes provençaux* de Roumanille (Alphonse Daudet, Paul Arène, Pontmartin en avaient traduit plusieurs). « Elle a oublié, disait-il, ce vaillant enfant du peuple qui faisait tant d'honneur au peuple. » Le buste de Roumanille voisine à Avignon, soit dit en

passant, avec celui d'un autre enfant du peuple, qui honora le peuple aussi : Agricol Perdiguier, le compagnon du tour de France.

C'est que Mistral savait ce qu'apporte de joie et de réconfort un prix de l'Académie française, lorsqu'il est bien donné. Il y a quarante-six ans, lorsque l'Académie couronnait *Mireille*, il écrivait à une grande dame de Provence, protectrice des félibres, un peu félibresse elle-même, cette lettre qui m'est arrivée par hasard :

Madame,

Je suis profondément touché de la lettre affectueuse et vraiment maternelle dans laquelle vous avez bien voulu m'annoncer la flatteuse décision de l'Académie à mon égard. Je connaissais depuis quelques jours cette heureuse nouvelle par l'intermédiaire d'un ami qui la tenait lui-même de M. Legouvé.

N'osant remercier dès à présent les maîtres illustres qui viennent de s'occuper de moi, je vous prie, madame, de transmettre à M. Ampère l'expression bien émue de ma reconnaissance. L'Académie, en ne dédaignant pas de couronner la langue du Midi, manifeste l'impartialité de sa justice et la hauteur de son sacerdoce littéraire. Ne sommes-nous pas, nous aussi, les enfants de la France? Et parce que la cigale ne chante que l'été et seulement sur les coteaux brûlés de notre cher Midi, faut-il que les hommes du Nord nient le chant de la cigale? Pauvrette! Elle est l'enfant du sol et ne fait de mal à personne.

Sincèrement, madame, ce qui rehausse encore le bonheur qui me vient de cette récompense académique, c'est la grande part que vous prenez à ma joie, vous et madame votre fille. Vous aimez la Provence parce que vos ancêtres y ont vaillamment lutté et vaillamment souffert pour leur foi et pour leur langue. Et nous vous aimons, mesdames, parce que vous nous représentez cette généreuse race de Vaudois provençaux avec la liberté desquels tombèrent la nationalité et la littérature du Midi.

Merci de ce que vous me dites de mon ami Garcin. Je ferai votre commission à Roumanille.

Je vous prie d'agréer, madame, l'assurance de ma plus vive gratitude et mes plus cordiales salutations.

F. Mistral.

Maillane (Bouches-du-Rhône), 3 août 1861.

Cette lettre d'autrefois rappellera à Frédéric Mistral le temps où il était déjà le maître de Maillane, mais où il n'était pas encore, plus que roi d'Arles, souverain en Provence.

Son image et ses chants m'ont partout suivi, sur la route de Montmajour ou le rocher des Doms, où l'on voit, là-bas, de l'autre côté du Rhône à demi desséché — pour l'heure ! — le point d'où Bonaparte canonna Avignon et les tours dorées de Villeneuve. Ils m'ont suivi sous les platanes blancs et les oliviers gris. Et je comprenais que, chef en son Midi, le poète ne voulait pas quitter sa demeure, même pour venir ici proclamer la beauté du parler de Provence.

Et en pensant à lui, sur ce pont d'Avignon, où tout le monde passe, même une sorte de tramway, je me rappelais aussi ce que m'avait raconté Alexandre Dumas en passant par là.

C'était au temps des diligences, et le pont suspendu actuel n'était pas construit. L'auteur des *Mousquetaires* voyageait en fantaisiste, comme toujours, et il s'était fait arrêter de l'autre côté du fleuve, voulant mieux apercevoir le Rhône qu'on voyait seulement à demi par les vitres de la voiture. Et comme il voulait n'être pas ennuyé par les porteurs de bagages, il avait pris sa valise à la main et la portait, lui, malgré les réclamations des mouches du coche :

— Eh ! monsieur, votre malle !

— Té ! il se moque bien de nous !

— Est trop ladre, ce grand diable, pour nous donner la piécette !

— Vois donc, hé, ce nègre, là-bas, qui n'a pas le sou pour faire vivre le pauvre monde !

Le bon Dumas continuait sa route, souriant aux gouailleries des portefaix qui avaient alors la réputation d'être de terribles gens, aussi robustes et redoutables que les bateliers du Rhône.

Et les plaisanteries se faisaient plus amères à mesure que « le nègre » avançait vers le milieu du pont, contemplant les remous rapides du fleuve tout en portant sa valise. A la fin, les sifflets s'en mêlèrent, et Alexandre Dumas qui, en sa qualité d'auteur dramatique, trouvait ces sifflets détestables, s'arrêta net au milieu du pont et posa sa valise tandis que les portefaix qui le suivaient continuaient leurs lazzi assez menaçants.

Alors Dumas s'avança vers l'un d'eux, une façon d'hercule, celui qui criait le plus fort en montrant le poing, et de sa main large, il le saisit par la cravate ou le col de chemise, et le souleva comme une plume, le suspendit en le tenant des deux mains, sur le Rhône, par-dessus le parapet, le malheureux voyant l'eau à ses pieds, là, en bas.

— Mais diantre ! qu'est-ce que c'est ? Laissez-moi, moussu !

— Ecoute, dit Alexandre Dumas froidement en le suspendant toujours en l'air, jure-moi que tu n'as pas assassiné le maréchal Brune !

— Moi, moussu, moi ! Mais...

— Jure-moi que tu n'as pas assassiné le maréchal Brune !

— Je le jure !

— Ta parole d'honneur ?

— Ma parole ! Mais lâchez-moi !

— C'est bien, fit Dumas en reposant l'athlète sur le pont. Je te crois. Va te coucher !

Il reprit sa valise et continua sa route. Les injures le suivirent peut-être encore, mais de loin. Et le père de Porthos put faire librement son entrée en Avignon, comme son d'Artagnan en la bonne ville de Meung, mais sans monture. Je me demande ce que sont devenus les portefaix du temps de Dumas. En Avignon je n'ai rencontré que des gens aimables.

— Il faut entrer dans les villes à pied, quand on voyage, disait le gai conteur, qui était grand voyageur.

Il eût méprisé les voyages en automobile qui brûlent la route — et les arbres du chemin.

Je n'ai eu garde, à Avignon, de manquer de visiter le palais des Papes que j'avais vu jadis à l'état de caserne. Il appartient à l'architecte, aux maçons ; et l'on répare. On répare ce que le génie militaire avait « orné ». On enlève les grenades de plâtre, les fresques de la salle d'escrime. Les salles présentement en sont aussi blanches que les routes de Provence. On retrouvera peut-être, sous l'horrible badigeon blanc ou le noir coaltar, des figurines de Simone Memmi ou de quelque autre grand artiste italien amené ou appelé là par les papes. M. Dujardin-Beaumetz veille à cette restitution nécessaire. Cela coûtera cher, mais l'admirable monument en vaut la peine. Quand on pense que sous la Restauration (c'était une occasion de restaurer) une dame

avignonnaise offrait de sauver ces fresques et demandait 7.000 francs pour toute dépense ! Mais on n'avait pas le sens, le goût, le respect des monuments, l'amour des choses ! On eût traité d'*ensoleillé* celui qui, comme Mistral, eût collectionné de vieilles images et élevé un musée à de sublimes enfantillages !

Aujourd'hui, en pleine vie moderne, les races se cherchent et se retrouvent, et la Provence chante son poète comme le poète la chante elle-même.

Lagadigadéu déu !
Touro-louro-louro ! Lou gau canto...

Ah ! la gaie chanson ! comme dit Saboly, qui, lui, était de Toulouse. Le beau chant éternel et dont j'ai senti encore mieux tout le prix en m'arrêtant — pour un jour — au pays des cigales, au musée du grand cigalier !...

VIII

La vie à Paris du temps de Goldoni (à propos d'un bicentenaire).

21 Février.

L'Italie va célébrer, dans quatre jours, le bicentenaire d'un auteur dramatique mort à Paris il y a plus d'un siècle. Si vous passez rue Dussoubs (ce Limousin qui fut tué au 2 décembre) lisez l'inscription d'une plaque encastrée au numéro 21 : « Ici est décédé pauvre, le 6 février 1793, Charles Goldoni, dit le Molière italien. » M. Antona Traversi, qui vient d'écrire à la fois une étude très documentée sur *Carlo Goldoni à Paris* et une comédie anecdotique très vivante, *Goldoni chez Jean-Jacques Rousseau*, nous asssure que l'inscription est mal placée et que ce n'est point là que « le Molière italien » est mort. Ce qui est certain, c'est que le bon vieillard finit ses jours rue Pavée-Saint-Sauveur, section Bonconseil, à quatre-vingt-trois ans, et dans une misère noire. Joseph Chénier avait bien, à la tribune de la Convention, réclamé pour l'auteur du *Bourru bienfaisant* une pension. Le secours vint trop tard. On l'accorda à la veuve du bonhomme. Et les comédiens français, toujours prêts à secourir l'indi-

gence — ces comédiens qui avaient par une sorte de camaraderie cordiale prêté de l'argent à Goldoni vivant, — donnèrent une représentation au bénéfice des parents de Goldoni mort. Par un ironique rapprochement, ils jouèrent à la fois le *Méchant* et le *Bourru bienfaisant.*

J'aurais volontiers remonté, pour célébrer le bicentenaire de la naissance de Goldoni à Venise, ce *Bourru bienfaisant* qu'on jouait encore parfois il y a des années. Je ne crois pas que la gloire de Goldoni y eût gagné. Le Molière italien est surtout moliéresque en ses pièces vénitiennes. Son style a toute la couleur, tout l'accent, toute la fantaisie de sa race. M. Traversi nous dit que le public d'Italie ne se lasse point d'entendre et d'applaudir la *Serva amorosa*, la *Locandiera* ou *Don Marzio ou la Bottega del Caffé.* A Rome, à l'heure présente, le répertoire de Goldoni attire la foule au théâtre Quirino. Nous avons vu à Paris Eleonora Duse porter triomphalement le costume et parler avec une verve entraînante le langage de la *Locandiera*. C'est ce théâtre-là qui fait la gloire de Goldoni, c'est celui-là qu'il faudrait présenter au public parisien pour lui montrer la valeur de l'homme qui substitua aux étincelantes improvisations d'un Carlo Gozzi ce théâtre aussi capricieux, d'une fantaisie aussi capiteuse, mais plus humain, plus serré, écrit avec une maîtrise singulière.

Lorsque Goldoni, un peu las de lutter en son pays contre des rivaux, contre les habitudes du public aussi, volontiers satisfait par la *Commedia dell'arte*,

vint à Paris, je ne crois pas qu'il eût l'ambition de devenir un auteur français. Directeur d'un théâtre italien, tout au plus. Mais il aimait la France, il goûtait notre littérature, il écrivait couramment notre langue. L'air de Paris lui sembla léger, respirable, et si je puis dire, le parfum des salons parisiens pénétra la perruque poudrée du bonhomme tout imprégnée encore de la bonne odeur saline des lagunes. Il fréquenta les coulisses et le foyer de la Comédie. Il dut plus d'une fois s'entretenir avec Molé, avec Préville, des réformes qu'il avait tentées là-bas, au théâtre San Luca. J'imagine que ce fut quelqu'un de ces maîtres comédiens qui dit à Goldoni :

— Pourquoi n'essayeriez-vous pas d'écrire une pièce en français ?

Audace grande. Le bon Goldoni dut en parler à celle qui partagea sa vie, son labeur, sa misère, Maria Nicoletta, une de ces admirables épouses des gens de lettres qui sont pour ces pauvres diables les consolatrices et les collaboratrices de patience.

— Eh ! pourquoi en effet n'essayerais-tu pas ?

Il écrivit, traduisit de son italien l'*Eventail*. Il apporta le *Bourru bienfaisant* au comité de la Comédie-Française. Et le succès couronna l'entreprise. Molé, précisément, Préville et Mme Préville et Mme Bellecourt jouèrent la pièce. On ne parla que de l'œuvre du Vénitien, et Goldoni fut naturalisé Français par les bravos. Il était déjà Parisien et Français de cœur. « Aussitôt que j'ai vu la France, disait-il, dans sa dédicace du *Bourru* à Mme Adélaïde (il donnait à la princesse des leçons de

musique), je l'ai admirée et je l'ai aimée, et je n'aurais pu la quitter qu'avec le plus grand regret. »

Il ne la quitta pas. Il ne la quitta plus. Il y vécut sans luxe, et la pension de trois mille six cents livres que lui faisait Louis XV, pour le remercier d'avoir enseigné le clavecin et l'italien à ses filles, lui suffisait. Goldoni apportait encore aux comédiens des pièces écrites en français, comme l'*Avare fastueux*, qui n'eut point la fortune du *Bourru bienfaisant*. Mais le théâtre n'avait pas enrichi le Molière de Venise. Clavière, ministre des contributions publiques, écrivait, à la date du 17 février de l'an II de la République, une lettre « aux citoyens acteurs du Théâtre National », où il rappelait que Carlo Goldoni avait rougi de cette pension royale.

En vérité ?

« Il appartenait tellement à la Révolution, dit le ministre, que son plus grand tourment était de se voir contraint par des maux, la vieillesse et les besoins de sa compagne, à réclamer une pension qu'il tenait de Louis XV et dont le payement était suspendu. Je l'ai vu exprimant avec chaleur le regret de ne pouvoir en jeter la patente dans le feu qui a consumé les attributs de la royauté. »

Ah ! les pensions, les pensions qui attachent les gens de lettres aux rois quand les rois les donnent et aux conventionnels lorsque ce sont les conventionnels qui les accordent, les pensions et les rubans, les honneurs et l'argent, — l'argent surtout, — voilà ce qui change bien les âmes ! Le pauvre Goldoni voulait brûler la patente royale de

professeur de Mesdames pour obtenir un parchemin national. Le besoin le prenait à la gorge. Les souvenirs du passé s'en vont vite — adieu la gratitude ! — quand la poche est vide et le ventre creux.

Sedaine, l'auteur du *Philosophe sans le savoir*, bonhomme comme Goldoni ou plutôt à demi bonhomme comme ce Bernardin de Saint-Pierre qui gardait toute sa sensibilité pour ses livres, Sedaine fut passablement ingrat, lui aussi, pour ses bienfaiteurs détrônés ou disparus. Il ne se souvint guère qu'il avait eu pour interprète, pour actrice, la reine Marie-Antoinette elle-même. Et la *Gageure imprévue* avait pour post-scriptum ce qu'un boulevardier d'aujourd'hui appellerait « le lâchage imprévu ». M. Rey a constaté le fait dans son étude sur la *Fille de Sedaine*.

Ah ! l'argent ! la question d'argent ! La vie ! On ne parle aujourd'hui que de l'impôt sur le revenu, des revenus, et c'est bien ce qui préoccupe le plus les contemporains, inquiétés sur leur avenir. Je crois bien que c'est Pascal, plus attiré cependant par la pensée de l'infini, qui assure que l'homme est surtout effaré lorsqu'on l'atteint à la bourse. Goldoni manquait de pain. Voilà pour lui une circonstance atténuante. Il oubliait ceux qui n'étaient plus là pour accorder une pension. Il souriait à ceux qui étaient capables de la voter. Et puis lorsque Clavière contait qu'il avait déploré d'avoir été pensionnaire royal, Goldoni n'était plus là pour répondre à Clavière.

Pour démocrate, il l'avait été toujours et en toute conscience. Il était peuple. Ses souffrances de litté-

rateur, de manœuvre littéraire, de pauvre diable aux gages d'un impresario de théâtre étaient des souffrances populaires. Réformateur de la scène à Venise, il rêvait aussi de réformer les mœurs, et comme tous les esprits indépendants de son temps, l'état social. Ce Jean-Jacques Rousseau, que M. Jules Lemaître remet à la mode pour les lectrices qui n'ont jamais ouvert le *Contrat social* et qui font, grâce au conférencier, connaissance même avec les *Confessions*, Jean-Jacques sut trouver quelque agrément au *Bourru bienfaisant* et échanger avec son auteur des idées réformatrices. Sa misanthropie comprenait évidemment les boutades du faux brutal.

Et M. Traversi — un des auteurs modernes les plus justement applaudis du théâtre contemporain — a fort joliment opposé Goldoni à Rousseau dans cette comédie que publie la revue *l'Italie et la France.*

Goldoni conte là à Jean-Jacques ses déboires, luttes avec les comédiens, batailles avec les rivaux de Venise, et s'écrie que son seul espoir est, maintenant que le voilà vieux et pauvre, d'assurer « un morceau de pain à sa Nicoletta, qui a été et continue à être son ange consolateur » !

A quoi Rousseau répond, soupirant, attristé :

— Comme je vous envie !... Vous avez donc à vos côtés une femme bonne, tendre, intelligente, pleine d'indulgence pour vos erreurs et qui vous réconforte aux jours d'orage ?... Tandis que moi !...

Goldoni. — Après le talent, c'est le seul bien qui me soit venu du ciel !... Si j'étais tombé sur une

femme comme Mme Thérèse, à cette heure je l'aurais déjà perdue en route ou je serais allé me noyer... oui, certes !

La vérité est tout autre et Goldoni ne parla pas à Rousseau de Thérèse. Lui-même nous a conté en ses *Mémoires* comment il fit visite à Jean-Jacques et trouva l'auteur d'*Emile* copiant de la musique pour vivre. Rousseau même lui dit fièrement, en montrant son papier :

— Voyez si personne copie de la musique comme moi !

Goldoni venait prier le philosophe, l'auteur de la *Lettre sur les spectacles*, de lire sa pièce, le *Bourru bienfaisant.*

— Pourquoi écrire de tels ouvrages ? dit Rousseau. Vous ne serez jamais représenté !

— Mais ma pièce est reçue !

— Est-il possible ?

Et le misanthrope d'ajouter :

— Elle est reçue peut-être, mais elle ne sera jamais jouée. Et tant pis pour vous si on la joue !

On la joua pourtant (et quand je disais tout à l'heure qu'elle dut plaire à Rousseau, je ne suis pas certain qu'il l'ait jamais lue). Goldoni a conté avec bonne humeur et avec cette verve italienne qu'il garde en ses *Mémoires* comment il lut son œuvre au comité. Il parle des comédiens d'une tout autre façon que Le Sage dans *Gil Blas :*

« Tous les comédiens étaient attachés à cette pièce dès sa première lecture. La réception et l'exclusion des pièces se fait à la Comédie-Française par des

billets secrets signés par ceux qui composent l'assemblée. Tous ces billets n'étaient ce jour-là que des éloges pour moi et mon ouvrage ; les suffrages du public ont prouvé depuis que les comédiens avaient jugé avec connaissance, et que s'ils reçoivent parfois de mauvaises pièces, c'est par des causes étrangères qui les font agir contre leur sentiment intérieur. »

Puis, la première représentation arrive. Goldoni, très ému, s'était caché, « comme il avait toujours fait en Italie », derrière la toile. Il écoutait, épiait les bravos dans la coulisse. La pièce finie, Danberval arrive :

— Il faut vous montrer !

— A qui ? demande Goldoni.

— Au public.

— Non, mon ami, non, partons bien vite, je ne pourrais soutenir...

Mais Lekain et Brizard lui coupent la parole, le prennent par les bras, et le traînent sur le théâtre. Nicoletta, la fidèle compagne (très différente de Thérèse Levasseur), avait pleuré au *Bourru bienfaisant*. Elle rit en voyant son Carlo sur la scène.

Et le lendemain le maréchal de Duras présentait Goldoni au roi. Le roi accordait à l'auteur une gratification de cent cinquante louis lorsque la pièce était jouée à Fontainebleau et le succès fut tel que le *Bourru* eut, dit Goldoni, douze représentations consécutives.

Avec douze représentations, l'auteur était satisfait et pouvait alors crier au triomphe.

J'ai ouvert ces *Mémoires* de Carlo Goldoni pour y trouver quelques dates, et voilà que je les ai lus avec le plus vif plaisir et tout d'une traite. Ils m'ont rappelé ceux de Marmontel, si amusants et si vifs. Goldoni, qui n'aime pas le *Tableau de Paris* de Sébastien Mercier, nous donne là sur le Paris du temps de Louis XV et de Louis XVI des croquis qui valent les curieuses impressions de Kotzebue sur le Paris de Napoléon I[er].

Le Vénitien, dès son arrivée ici, court à la Comédie-Française. Il y voit jouer le *Misanthrope* par Grandval et il est charmé.

— Ah ! monsieur, lui dit-on, si vous aviez vu les acteurs d'autrefois ! La nature en a cassé les moules !

« C'est l'ordinaire de tous les temps, écrit Goldoni. On regrette toujours le passé, on se plaint du présent. C'est dans la nature. »

Il va à l'Opéra, et il a ce mot en sortant, ce mot qu'on lui a fort reproché :

— C'est le paradis des yeux, mais c'est l'enfer des oreilles !

Il a le droit d'être sévère en fait de chant. Il donne des leçons de musique à Mme Adélaïde. Après la première leçon à Versailles, il demande à la princesse quand aura lieu la seconde :

— A tantôt !

Et il entend, il comprend *tantosto*, qui veut dire en italien *immédiatement*. Alors il attend, le brave homme, il attend que le *tantosto* vienne.

Il attend une heure, deux heures, trois heures. Il

attend jusqu'au soir. Le soir venu, son élève lui demande :

— Où avez-vous dîné, monsieur Goldoni ?

— Mais, Votre Altesse, je n'ai dîné nulle part. J'ai attendu. Vous m'aviez dit : *Tantosto*, sur-le-champ.

— Je vous avais dit : A tantôt, monsieur Goldoni.

Et l'auteur dramatique, habitué aux quiproquos, se consola de n'avoir point dîné en se mettant à rire.

Il faut, en ses *Mémoires*, chercher les petits tableaux familiers d'un Paris disparu. Il s'est logé au-dessus du Palais-Royal, de ce Palais-Royal d'où il peut voir les nouvellistes groupés autour du fameux arbre de Cracovie où pérorait le neveu de Rameau. Il l'aime, ce Palais-Royal dont il dit : « Des gens de mauvaise humeur trouvent le Palais-Royal indécent. Il est charmant. Vive le Palais-Royal ! »

Et les boulevards, et les promenades ! Goldoni en est, en bon badaud de Venise et de Paris, l'hôte assidu. Il nous mène, en ses souvenirs, chez le légendaire Nicolet ; boulevard du Temple, il nous montre les danseurs de corde brevetés du roi, et voici son croquis à la plume : « Des chaises sur les trottoirs, des cafés bien décorés, des voix italiennes (les ténors, en ce temps-là, jouaient le rôle des tziganes), des pâtissiers, des traiteurs, des restaurateurs, des marionnettes, des voltigeurs, des braillards qui annoncent des géants, des nains, des bêtes féroces, des monstres marins, des figures de cire, des automates, des ventriloques, le cabinet de Camus !... »

Goldoni se grise de Paris. Il l'adore. « On dit, s'écrie-t-il, que pour jouir de Paris, il faut beaucoup de dépense. Cela est faux. Personne n'a moins d'argent que moi et j'en suis content ! »

Il fut content ainsi jusqu'au jour où la vogue passa, où vint la vieillesse, où ce monde, qu'il avait aimé, s'écroula. Il avait connu Mesmer et son baquet, Montgolfier et ses ballons. Il avait fait traduire ses comédies vénitiennes à Mme Elisabeth. Il avait vu, à la Comédie, substituer le parterre assis au parterre debout « en payant le double ». Il avait vu (première tristesse) tomber, en 1781, l'arbre de Cracovie dont il avait sentimentalement emporté une branche. Des femmes pleuraient en voyant abattre la grande allée des arbres du Palais-Royal.

Il vit tomber des têtes après les arbres. Il se consolait en repassant, ruminant ses souvenirs. Il ne se surfaisait point. « Je n'ai voulu qu'égayer le public. » Il eût souhaité sans doute qu'un peu de sa gaieté d'autrefois lui restât auprès de son âtre éteint.

Il avait écrit des Français, ses hôtes : « Si les Français perdent une bataille, une épigramme les console ; si un nouvel impôt les charge, un vaudeville les dédommage ; si une affaire sérieuse les occupe, une chansonnette les égaye ! »

Pouvait-il retrouver dans ses mémoires quelque *canzonetta* autrefois chantée à Venise par la bonne et tendre Nicoletta ?

« S'il y avait, écrit-il alors, résigné à disparaître, quasi oublié, quelque écrivain qui voulût s'occuper

de moi, rien que pour me donner du chagrin, il perdrait son temps. Je suis né pacifique. J'ai toujours conservé mon sang-froid. »

Et il ajoute :

« A mon âge, je lis peu et je ne lis que des livres amusants. »

Quelqu'un s'occupait de lui, en effet : ce mordant baron de Grimm qui, parlant des derniers écrits de l'Italien, les appelait « les radotages d'un bon vieillard qui, avec un vrai talent pour la comédie et de nombreux succès au théâtre, ayant manqué de mourir de faim dans son pays, ne peut se lasser de bénir les bonnes petites pensions et les bons dîners qu'il a trouvés en France. »

Eh ! mais, les bons dîners, l'Allemand les méprisait-il et n'avait-il pas, comme Goldoni, des subsides, lui aussi ? Il me semble entendre, me dit quelqu'un, Bridaine et Blazius, le Blazius et le Bridaine de *On ne badine pas avec l'amour*, se reprocher les plats engloutis en leurs « ventres copieux ».

Nous avons, à la Comédie-Française, un bas-relief de bronze que l'éditeur d'un artistique journal italien, la *Scena illustrata*, nous offrit généreusement et que M. Caponi, le doyen de la presse italienne, salua lorsque je le fis accrocher à la muraille. Il représente Goldoni et Molière soulevant un rideau qui laisse voir les personnages caractéristiques de la comédie italienne, Pantalon, Mezzetin, Brighella, Stenterello, le Docteur — tous ces types divers et ces drôles si drôles que l'auteur des *Fourberies* incarna, fondit en son éternel Scapin.

Ainsi Goldoni, Carlo Goldoni, a son image en ce logis qu'il aima et où il fut applaudi.

A Venise, quand nous allions de l'hôtel Danieli à la poste, nous regardions toujours, sur la petite place, la statue de Goldoni, si vivante et comme parlante, semblable à un brave homme de promeneur vénitien qui serait en bronze. Effigie familière, bourgeoise, bonhomme, antithèse du fameux et superbe Colleone debout sur sa monture. Je penserai à la statue de Venise le jour où les compatriotes de Carlo Goldoni porteront une couronne à celui que Paris accueillit, fêta, aima — et laissa mourir non pas attristé, mais abandonné.

L'oubli, la plus triste des morts pour les amoureux de la gloire...

IX

Un théâtre parisien. — Les Variétés. — A propos d'un centenaire.

1er Mars.

Et voici que les Variétés célèbrent à leur tour leur centenaire ! Avec les centenaires nous n'en aurons jamais fini. C'est tant mieux peut-être. Il y a plaisir à profiter de l'occasion pour jeter un regard en arrière, et ce théâtre des Variétés est — qui sait ? — avec son antique façade, le plus parisïen des « paysages de Paris ». On se retrouve, en son foyer public, dans une salle du temps de l'Empire. Comme au foyer du théâtre du Palais-Royal on peut se croire encore aux heures du Directoire ou du Consulat, lorsque les « merveilleuses » de la vielle lorgnaient du haut de la galerie — qui existe encore — les beaux officiers d'état-major du prince Eugène et leur souriaient derrière l'éventail. Un autre foyer gardait jusqu'en ces dernières années l'aspect solennel et bourgeois d'un salon de la Restauration. C'était, avec son lustre classique, le foyer du Gymnase. C'était un foyer « notarial », rappelant les élégances du théâtre de Madame. On semblait y attendre en-

core l'arrivée de la duchesse de Berry. Mais on l'a modernisé. Le passé ne revit plus guère qu'au Palais-Royal et aux Variétés.

Il a vu, ce balcon des Variétés, défiler bien des gens, passer l'Histoire. Il a vu l'entrée des Alliés, les revues de 48, les blessés et les morts de la fusillade du 2 décembre, le retour de Louis-Napoléon de son voyage impérial. « L'Empire, c'est la paix ! » De là-haut, nous vîmes, nous-mêmes, les fameuses émeutes des blouses blanches, quelques mois avant la guerre. Et peu de temps après, sur la façade des Variétés, — des Variétés de la *Belle Hélène*, — flottait un drapeau blanc à croix rouge : le drapeau de la convention de Genève. Les quadrilles avaient cessé.

Ludovic Halévy, s'il voulait conter ses souvenirs, ceux de ce théâtre, vous dirait que nous avons connu, lui et moi, — lui plus intimement que moi, — un homme, un auteur dramatique, mort à peu près centenaire, qui se rappelait le temps fabuleux où l'on construisait les Variétés. Comment donc ! Le vieux père Dupin, le collaborateur de Scribe, se souvenait même d'avoir connu le boulevard à l'heure où les Variétés n'étaient point construites. Notre ami Georges Cain a noté ces *memoranda* en ses *Promenades de Paris*, populaires aujourd'hui. Il y avait là deux rotondes, deux panoramas, dont le passage porte encore le nom, et l'architecte Célérier bâtissait alors, pour la troupe de la Montansier, le théâtre que nous voyons encore, boulevard Montmartre, aujourd'hui.

Et c'était pourtant la Comédie-Française qui obli-

geait Mlle Montansier à se réfugier là, il y a cent ans ! La Montansier avait, en succédant à Delomel, le directeur des petits comédiens de bois, les « Beaujolais », comme on disait, fait agrandir la salle où tour à tour jouaient avant elle des comédiens de bois et des enfants ; et le théâtre où l'on donnait à la fois des comédies, des opéras-comiques et même des tragédies, prenait, à cause de cette variété même, le nom de Variétés. Baptiste cadet y triomphait ; Mlle Mars, toute petite, y tenait des bouts de rôle. Brunet y faisait courir Paris avec son et ses Jocrisses.

Mais les Comédiens-Français venaient d'ouvrir là le théâtre de la République et bientôt se plaignaient de la concurrence de ces comédiens populaires, Brunet, Tiercelin, ce Tiercelin qui faisait vivre, paraît-il, avec tant d'art, de vérité profonde, les vieux types du Paris d'autrefois, le Parisien ami du petit bleu, buveur et bon enfant, mauvaise tête et bon cœur, chantant, le verre en main, la vigne et le jus divin, et tout prêt à courir à la frontière, si on lui disputait sa treille ou si on insultait son drapeau. Vadé à la Grenouillère ! Les patriotes à Valmy !

Et les comédiens de Molière, dont la salle était vide souvent à côté de la petite salle pleine, réclamaient contre les comédiens de Brazier et de Désaugiers.

Leurs réclamations purent continuer, même après l'exil des bouffons de la Montansier, car je trouve ces lignes curieuses dans un vieil *Almanach des spectacles* :

« *Variétés.* — Ce théâtre, plus funeste encore pour les gens du peuple que nos théâtres à mélodrames, se rit, au milieu des monceaux d'or que lui valent ses calembours et ses parades, de la solitude où nous laissons le plus souvent notre scène française. Mais les Jocrisses, les Lantimèches, les Cocos-Pépins trouvent toujours des admirateurs.

« Un oisif a calculé qu'en 1816 avaient obtenu :

« Corneille, 27 représentations. — M. Dumersan, 239.

« Racine, 30. — Swerin, 343.

« Molière, 81. — Brazier, 522.

« Gresset, 4. — Merle, 432.

« Andrieux, 33. — Gentil, 383.

« Et ainsi de suite.

« L'année 1817 n'offre pas une balance moins honorable pour l'esprit du siècle. Elle n'a pas été trop mauvaise ; les bêtises se vendent au poids de l'or. »

Vernet en Vulcain, Potier en Apollon préludaient déjà en effet, cette année-là, aux futures charges épiques de l'antiquité à la Daumier.

En 1806, donc — en faveur de l'art classique — l'autorité était intervenue. On pria la Montansier de porter plus loin ses Variétés et les Variétés émigrèrent tour à tour vers la Cité, puis boulevard Montmartre. Il y eut même une touchante soirée d'adieux au Palais-Royal, le dernier jour de l'année 1806. Chaque comédien vint dire un couplet : Brunet, Mme Baroyer, Bosquier-Gavaudan, Tiercelin, et il y eut des larmes au refrain :

Vous qui chaque soir à nos jeux
Depuis dix ans veniez sourire,
Daignez recevoir nos adieux,
En partant, notre joie expire.

Potier vint bientôt se joindre à ces exilés. Potier, puis Odry, puis Vernet, puis Lepeintre. Et toute cette troupe joyeuse fonda ce théâtre légendaire qui, ouvert en juin 1807, fête coquettement ses cent ans aujourd'hui.

Que de souvenirs dans cette petite salle où l'on a tant ri depuis un siècle ! Le café des Variétés fut, un moment, pour les boulevardiers, ce qu'avait été le café Procope — le « caffé » — pour les gazetiers du XVIIIe siècle. C'est là, entre deux actes d'un vaudeville de Clairville ou d'une revue de fin d'année, que naissaient les « nouvelles à la main » qui faisaient la fortune des premiers journaux de Villemessant.

Ce petit coin du boulevard Montmartre, où s'élaboraient les « échos » du *Figaro*, semblait en ma jeunesse le centre de Paris. On y parlait littérature et le préfet de police y avait ses « auditeurs » comme plus tard au café de Madrid, où l'on s'occupait un peu plus de politique. C'est au café des Variétés que s'ébauchaient à la fois les amours de théâtre et les collaborations dramatiques.

Théodore Barrière, amer et désolé, s'écriait là, en frappant sur la table :

— Ah ! ces femmes ! Elles sont aussi froides et implacables que ce marbre ! Des filles de marbre, Lambert !

Et Thiboust de riposter par ce mot tant de fois cité :

— Les *Filles de marbre !* Un beau titre !... « La faisons-nous ? »

C'était là qu'Aurélien Scholl, sentimental comme tous les sceptiques, s'écriait douloureusement, en montrant une jolie fille qui sortait, souriante, de la répétition des Variétés :

— Vous voyez cette femme ? Eh bien, on la jucherait sur le mont Blanc qu'elle serait encore accessible !

Charles Monselet, souriant à la fois et mélancolique, même après un bon dîner, parlait d'

Entrer à la Trappe
En sortant des Variétés !

Le centenaire des Variétés ! C'est la Revue nocturne de Raffet, avec des épaules au lieu d'épaulettes et des fredons au lieu de clairons. C'est la Chevauchée des fantômes. Il y a encore, je ne sais où, dames patronnesses ou habilleuses retraitées, dames de charité ou pauvres femmes vivant de charité, des créatures qui furent délicieuses et dont le sourire reste stéréotypé sur les vieilles cartes photographiques d'autrefois. Nadar et Disderi sont là pour témoigner des beautés disparues.

Où sont-elles, les charmeuses des revues d'autrefois, toutes celles qui venaient chanter devant la rampe, dire leur couplet, faire une pirouette, un effet de jupe, et disparaître dans la coulisse ?

Où sont nos amoureuses ?
Elles sont au tombeau...

C'est le *lied* de Gérard de Nerval qui répond à la ballade de Villon.

La plus célèbre est châtelaine quelque part, propriétaire et solitaire, après avoir été la Périchole, la Grande-Duchesse, la Belle Hélène. Jamais, en son genre, comédienne n'eut plus de talent qu'elle, et le moindre de ses gestes était spirituel et narquois. Qui n'a pas entendu la déclaration d'amour de la duchesse de Gérolstein faite par elle à cet étonnant, à cet admirable Dupuis, un des plus grands acteurs de ce temps, ne peut savoir tout ce que l'ironie peut contenir de tendresse et la parodie de l'amour de séduction élégante et vraie.

Offenbach fut un maître exquis, Meilhac et Halévy furent des voyageurs entraînants au pays de la fantaisie. Mais ils avaient trouvé, disons-le, des interprètes incomparables. Elle fut la grande séduction de son temps, cette Hortense Schneider qui régna sur l'opérette comme Rachel sur la tragédie. Et Dupuis, avec la plus superbe des naïvetés, la plus solennelle des bêtises, le sourire épanoui du bellâtre et, quand il le fallait, la larme sincère de l'émotion la plus simple et la plus poignante (dans l'*Infortunée Caroline*, par exemple), Dupuis fut un type de comédien-né, avec d'inappréciables dons de nature.

Je le vis, un jour, entrer dans mon cabinet à la Comédie-Française. Il venait me demander des places.

Il entra, souriant de cet éternel et irrésistible sourire de Fritz ou du valet des *Sonnettes*, et son pro-

mier mot, accompagné de son geste familier, les bras le long du corps, fut :

— Et voilà !

Cet « Et voilà ! » qu'il avait popularisé au théâtre, c'était son tic, sa formule familière. Tel je l'avais vu sur la scène, cet excellent et charmant Dupuis, tel je le retrouvais à la ville, dans la vie. En deçà et au delà de la rampe, il était identique à lui-même, amusant et souriant, très naïf et très fin, — un instinctif.

— Croyez-vous, me dit-il (non, vous ne me croirez pas), que je ne suis jamais venu à la Comédie-Française ?

— Jamais ?

— Jamais, sauf le soir où j'ai joué les *Charbonniers* dans un bénéfice. Mais, mon Dieu, c'est bien simple : aux Variétés, l'hiver, je joue tous les soirs et je répète tous les jours. Et l'été, je prends mon congé et je suis en tournée ! Et voilà !...

Il disait vrai. Il ne connaissait pas cette Comédie-Française, où il eût marqué sa place évidemment et joué le répertoire moliéresque s'il n'en eût pas été effrayé.

Mlle Schneider, elle, était faite pour ses Variétés, et de ces Variétés, lorsqu'elle y apparaissait, elle faisait une scène tout à fait supérieure. Quand je pense que nous avons fulminé contre l'opérette, qui semblait à notre jeunesse volontiers puritaine l'abomination de la désolation ! Nous reprochions à Calchas d'insulter la mythologie, les dieux de la Grèce, le vieil Homère, et au général Boum, ce brave à trois poils, de ridiculiser l'armée ! Nous étions sincères.

Depuis, — depuis Dupuis, dirai-je, — nous en avons bien vu d'autres. Et les opérettes de notre jeunesse, les bouffonneries d'antan, j'en ai fort médit autrefois. Je ne relirai pas mes articles. Il ne faut point relire les articles vieillis. A propos de Dupuis, de Dupuis de la *Grande duchesse*, sifflée aux premières représentations, Francisque Sarcey n'écrivait-il pas : « Un des malheurs de cette pièce, c'est qu'elle est jouée par Dupuis, le plus funèbre des comiques, un croque-mort qui a la voix juste » ?

Sarcey s'était ennuyé. Il disait son avis tout net, comme toujours. En revanche, Hortense Schneider l'avait ravi.

Un autre critique disait de Dupuis : « Cet excellent artiste, qui n'a que le tort de mouvoir ses bras comme les homards agitent leurs pattes... » Voilà comme on traitait le berger Pâris de la *Belle Hélène*.

Que disait-on des actrices ?

Saluons Schneider, la reine aux yeux bleus,
La sultane blonde,
Celle qui pourrait, avec ses cheveux,
Mesurer le monde.

Et ces vers amoureux étaient d'Eugène Vermersch, le futur « Père Duchesne » !

Mais Mlle Schneider n'était pas seule aux Variétés. Il y eut sur ces planches des comédiennes d'une valeur rare, et pour ne parler que de celles que j'ai vues, Alphonsine, la future Mme Guichard de *Monsieur Alphonse* ; Céline Chaumont, l'idéale « petite marquise » ; Zulma Bouffar, Aline Duval, Georgette

Olivier, si jolie dans *l'Homme n'est pas parfait*, et Boisgontier, déjà vieille, et Léonide Leblanc, toute jeune, descendant des hauteurs de Belleville, apparurent là, éclatantes, acclamées. Chaumont, — j'y reviens, — une des plus fines, des plus profondes et des plus intelligentes comédiennes de ce passé d'hier.

Il me semble que je parle là d'artistes de légende, d'une Clairon, d'une Brohan. Savez-vous bien qu'un grave historiographe des gloires de l'Orléanais, lisant une érudite notice à une séance officielle des Sociétés savantes, citait, parmi les illustrations du Loiret, Léonide Leblanc en personne, Léonide Leblanc, née à Olivet, et fille d'un cantonnier ou d'un casseur de pierres du pays ? Le brave homme de père, las de traîner là-bas la misère, s'était décidé, un beau soir, à quitter sa cabane et à se mettre en route pour Paris, Paris, la Ville-Radium !

Le père et la mère firent, avec l'enfant, — elle avait cinq ou six ans, — la route à pied, par économie. On marchait tant qu'on pouvait. En chemin, les pauvres gens eurent à subir une averse terrible, et, en pleine nuit, sous la pluie, la petite Léonide laissa ses misérables souliers troués et ses bas percés dans la boue. Elle n'était pas arrivée à Paris en sabots, la belle fille, mais pieds nus, littéralement pieds nus. L'historiographe de l'Orléanais le constate, et Léonide Leblanc n'avait pas l'air de s'en souvenir lorsqu'elle jouait, à Bade, les billets de mille et se plaisait à porter ce titre : « Mademoiselle Maximum ».

C'est loin. La *Revue du Centenaire* nous fait revivre cet autrefois. J'ai vu là, en ces revues aristophanesques, passer en effigie devant la rampe bien des contemporains disparus. J'y ai vu Alexandre Dumas en costume de mousquetaire, « blagué », et Jules Janin en robe de chambre, bafoué. J'y ai entendu insulter Lamartine pauvre, « tendant sa sébile comme Bélisaire son casque ». J'ai oublié le couplet. Il n'était pas de bonne revue, durant un temps, où Zola ne fût raillé en quelque mauvais refrain. Il y aurait, en vérité, à faire une petite histoire de l'esprit public, des haines ou des engouements de la foule, en prenant pour texte ces revues de fin d'année, courtisanesques, plus qu'indéjendantes et qui, de 1848 à 1852, par exemple, préparèrent l'Empire autant que les chansons de la rue. A partir du *Panorama de Momus* de Désaugiers, qui inaugura les Variétés, jusqu'à cette revue où M. Samuel fête le centenaire de son théâtre comme M. Perrin en 1880 célébra le bicentenaire de la Maison de Molière, il y aurait vraiment (je ne ris pas) un sujet de thèse : *De la variation des idées en France à propos de rondeaux boulevardiers.*

Et d'ailleurs prenons des exemples.

Le *Panorama de Momus*, prologue d'inauguration en prose et en vaudeville, pour la nouvelle salle des Variétés, par MM. Désaugiers, Moreau et Francis. 1807. L'année où le ministre de l'intérieur fixe aux quatre administrateurs des Variétés, Amiel, César, Crétu et Bruat, leur programme. « Le répertoire est composé de petites pièces dans le genre grivois,

poissard ou villageois, quelquefois mêlées de couplets, mais sur des airs connus. »

Les airs nouveaux appartiennent à l'Opéra-Comique, qui joue, cette année-là, *Joseph*, de Méhul, et les *Rendez-vous bourgeois*, comme la comédie et la tragédie au Théâtre-Français qui donne *Pyrrhus ou les Œacides* et *Brueix et Palaprat*. 1807, c'est le radeau du Niémen, et les Variétés le célèbrent. On applaudit le couplet où les auteurs disent au public :

Quel serait notre bonheur
Si nous avions une salle
Où l'on jugeât sans cabale,
Où l'on punît sans rigueur,
Où de l'acteur qui commence
Et de l'auteur qui se lance,
Le public plein d'indulgence
Daignât se montrer l'appui,
Enfin, où le baromètre
Pût tous les jours nous promettre
Le même temps qu'aujourd'hui !

Quand je pense que le père Dupin avait assisté à cette ouverture, — ce qui faisait dire à l'amusant Baron, plaisantant le vieux vaudevilliste sur son âge :

— Vous, on vous a raté lors de la première Révolution ! Prenez garde à la prochaine !

Les Variétés de 1830. C'est l'année des barricades, de la prise d'Alger et de la chute du trône. Rougemont, Brazier et de Courcy, les auteurs se donnent libre joie. Ils chantent la liberté sur tous les tons, sifflent la censure, les ordonnances, Charles X, mettent un couplet d'une drôlerie assez vulgaire dans la bouche du dey, le vaincu :

Quel sort pour un dey ridé
De fuir comme un dey bridé !
J'étais un vieux dey rangé,
Me voilà dey ménagé !

De cela riaient nos pères et le M. Bamatabois des *Misérables* de Victor Hugo.

Mais ce qui devait transporter le public, en cette revue, c'était l'apparition des élèves des écoles, combattants et héros de juillet !

Le polytechnicien :

Le peuple? Il le dirige
Sans jamais l'égarer !

Les étudiants en médecine :

Ils guérissent les blessures
Mais ils n'en font jamais !

L'Ecole de droit :

Ceux qui doivent chez les Français
Rendre un jour la justice,
Respectent ses arrêts.

Et la garde nationale :

Comme la garde impériale
A bivouaqué de tout côté !
Y avait du fil à r'tordre.
Soldats de la cité,
Ils ont, protégeant l'ordre,
Sauvé la liberté !

Puis voilà M. Courbette faisant sa cour au gouvernement nouveau, et tout le défilé des Bonaparte et des Napoléon, Bonaparte à Brienne, Napoléon aux Tuileries, Napoléon en paradis, — tous ces Napoléon qui sont comme les fourriers du successeur du

nouveau régime, sans parler des « étrennes de 1831 », les « étrennes de la Liberté » — deux génies représentant l'un la Pologne, l'autre la Belgique et qui « se donnent à la France ».

O rêves, apothéoses, feux de bengales des faiseurs de revues !

Vingt-deux ans s'écoulent.

On a joué la *Tour de Babel* en 1834, où l'on voyait « le restaurant omnibus » portant à tous les Parisiens une « nourriture roulante ». On a joué, l'année précédente, le *Magasin pittoresque*, où les femmes réclament du mari l'obéissance et pour elles tous les droits — où l'on annonce le journal gratuit, le journal sans abonné, le journal pour rien !

— Le journal gratis... qu'est-ce que c'est que ça ?

Et M. Gratis :

— La trompette du commerce, l'ordre du jour de l'industrie, la Renommée à quatre roues !... Il ne connaît pas le journal gratis ! Mais tu n'as donc, malheureux, jamais été en omnibus, ni en dames-blanches, ni en tricycles, ni en écossaises, ni en obligeantes, ni en orléanaises, ni en batignollaises, ni en versaillaises ?... Tu n'as donc jamais été ni à Passy, ni à Issy, ni à Neuilly, ni à Jouy, ni à Bondy, ni à Lagny, ni à Saint-Denis, ni à Montmorency ? Chaque voiture publique est un cabinet de lecture où le conducteur distribue notre feuille à tous les voyageurs sans aucune rétribution !

Le journal ambulant — comme la nourriture ! Et cela en 1833 !

Les Variétés de 1852. C'est l'année de la *Dame aux*

Camélias, de Dumas fils, d'un mélodrame où, à la Gaîté, la belle Mme Naptal Arnoult faisait courir la foule, la *Bergère des Alpes*, — l'année de la mort de Pradier, qu'on nous montrait couronné par sa Sapho (c'était Adèle Page), — l'année du Palais de Cristal à Londres et du coup d'Etat à Paris. Les auteurs saluent l'Empire naissant et parodient la *Femme aux Camélias* prise entre « le jeune homme plein d'illusions, le monsieur qui prend du plaisir, le monsieur qui a du 4 1/2 p. 100 (ô le bon vieux temps !) et le père du jeune homme ».

La Vivandière (c'était encore Mlle Page, la Musette de la *Vie de bohème*) chantait, après avoir « dansé l'impériale » :

Quand l'avenir venait nous réveiller
En nous disant : Union ! Confiance !
C'est que, là-haut ! il avait vu briller
L'étoile d'or qui protège la France !

Et l'on applaudissait, à quelques pas de la maison Sallandrouze éventrée par les boulets.

On applaudissait aussi lorsque Armand, Armand Duval, « le bon jeune homme » (c'était Numa), chantait après avoir raillé la *Dame aux Camélias* :

Oui, la parodie a des droits,
Mais de s'arrêter elle est sage.
Comment critiquer un ouvrage
Qui fit pleurer plus de cent fois ?
Le talent est héréditaire,
Applaudissons tous en voyant
A l'ombre des lauriers du père
Le premier fleuron de l'enfant.

Ce n'était pas du Victor Hugo, mais tout de même

le père Dumas essuyait une larme en écoutant l'éloge d'Alexandre.

J'ai là une vieille revue encore, de Th. Cogniard et Clairville, la *Liberté des théâtres* (1864), mais elle est lugubre. On y voit les Allemands battus par les Français, et en la relisant, j'ai revu le drapeau du siège flotter sur le monument dont notre confrère en bibliophilie, M. Paul Gallimard, est propriétaire. Les Variétés de 1870-1871 ! Les Variétés-Ambulance !

Il y a deux ans, aux examens du Conservatoire, j'avais apporté un volume de M Roger Boutet de Monvel (un des descendants de Mlle Mars), les *Variétés (1850-1870)*. Vingt ans de théâtre !

Je le fis passer à Ludovic Halévy, qui m'assurait, la veille, que l'aimable petit livre n'avait point encore été mis en vente, et j'écrivais à la première page :

« Rendez-moi ce volume, mon cher Ludovic ; vous voyez qu'il a paru. — J. C. »

Et sous ces lignes, l'auteur de la *Cigale* écrivait alors, après avoir montré sa réponse à l'auteur des *Merveilleuses* :

« Oui, le volume a paru, mais tout ce monde-là a disparu ! Et comme c'est loin, loin, loin !... Il n'y a plus guère que nous deux restés vivants dans tout ce monde-là !

« VICTORIEN SARDOU, LUDOVIC HALÉVY. »

N'oublions pas pourtant une des comédiennes dont je n'ai pas encore cité le nom, et qui, bien vivante,

aussi vivante que Sardou et Halévy, après avoir chanté aux Variétés, jadis, *l'Amour, quéqu'c'est qu'ça?* et les *Enfers de Paris*, vient de quitter la chambre de Sainte-Périne où elle avait voulu prendre sa retraite, et de dire, toujours spirituelle comme jadis et aussi alerte qu'autrefois, avec le geste élégant de Létorière :

— Baste ! Il y a trop de vieillesse là-dedans ! Allons-nous-en !...

X

A propos d'une revue. — Les personnalités. — Un cas d'autoscopie. — Maupassant. — Le *double*. — Se voir en scène! — Un portrait ou une *charge?* — Souvenir du prologue du *Père Lebonnard*. — Naquet et Lamartine. — Les voleurs de livres. — Libri. — Le libraire de Barcelone. — Les maniaques. — La folie du livre.

7 Mars.

Il est une impression singulière et que pourront éprouver M. Clemenceau et M. Jaurès s'ils se rendent, quelque soir, au théâtre des Variétés : c'est celle que nous donne la vue de notre propre personne gesticulant là, allant et venant, de l'autre côté de la rampe, devant des spectateurs amusés.

On ne voit pas les cœurs, dit Molière. On ne se voit pas, et en dépit du conseil philosophique, on ne se connaît pas soi-même. Il y a profit à se regarder contrefait par une « charge » divertissante. Ce n'est plus un miroir, ou plutôt c'est un de ces miroirs déformants qui vous renvoient votre image caricaturale, allongée ou écrasée. C'est de la parodie plaisante, c'est de la renommée à l'envers, un peu carnavalesque, sans doute.

Mais l'on n'a pas été grand'chose,
Si l'on n'a pas été bœuf gras!

La science a un nom pour ces visions de l'homme se regardant là, soi-même, apercevant devant ses yeux sa propre image. C'est de l' « autoscopie ». Maupassant écrivait un jour quelque nouvelle, lorsqu'il se vit là, de l'autre côté de sa table de travail, oui, en chair et en os, et lorsqu'il entendit son « double » lui dicter le dénouement de son conte. Autoscopie tragique et menant à la folie. Les faiseurs de revue font gaiement de l'autoscopie qui mène seulement au rire.

Tout de même il y a quelque chose de singulier dans la sensation éprouvée à la vue de ce *moi* qui s'agite par delà les lampes électriques. Ce n'est plus de l'hallucination, c'est une réalité, mais encore un peu fantastique. On se demande si vraiment ces gestes sont exacts et si l'on ressemble à ce personnage falot qui porte vos traits.

La figure de cire du musée Grévin ne nous cause pas la même impression. Elle est immobile. C'est le portrait agrandi. Ici, la figure s'anime, le mannequin parle, la statue se meut. C'est la vie.

Quand je vais aux premières représentations des théâtres amis, j'évite volontiers les couloirs. Les couloirs sont terribles pour un directeur de théâtre. Ils sont pavés peut-être de bonnes intentions, mais parquetés de manuscrits. Les poignées de main et les sourires y sont doublés de réclamations et de reproches. Le bonjour y veut dire : « Et ma lecture ? » Le « shake hand » signifie : « Et ma reprise ? » Je reste volontiers dans ma baignoire ou dans ma loge, heureux de pouvoir écouter une

œuvre dont je ne suis pas responsable si elle est hésitante et que je puis applaudir si elle plaît. Ce sont mes haltes ; et mes haltes les plus heureuses, c'est encore aux théâtres de musique que je les trouve, car on n'y peut du moins m'accuser de n'avoir pas reçu l'opéra qui triomphe.

Et j'ai plaisir ainsi à me rendre au théâtre ; mais si les couloirs ne sont pas sûrs, je m'aperçois quelquefois, comme l'autre jour, que la scène a aussi ses rencontres au coin d'un portant. Tranquille en mon fauteuil, je vois tout à coup apparaître dans le décor d'un foyer de comédiens un être singulier, souriant et sautillant :

Un étranger vêtu de noir
Qui me ressemblait comme un frère.

Et brusquement je m'aperçois que ce numéro de revue, ce personnage inattendu, ce chanteur de couplets qui raille, et c'est son droit, les ouvrages représentés,

C'est moi-même, messieurs, sans nulle vanité,

comme dit l'Acaste du *Misanthrope*. Et c'est alors un étrange travail cérébral qui consiste à se demander si les tics et les allures qu'on vous prête là sont exacts, si le miroir déformant reflète pourtant des traits certains, si le crayon de la caricature n'est pas trop appuyé, si la bouffonnerie, en un mot, est juste. Et l'on compare, on analyse : examen de conscience, du haut du balcon d'un théâtre boulevardier. Eh bien, voilà qui prouve que le masque et le faux

nez ne laissent point deviner le visage en temps de mi-carême.

Ce personnage qui s'agite là et pirouette et se congratule à chaque pièce qui ne rencontre pas la fortune, ce n'est pas du tout, non ce n'est pas celui qu'on a voulu peindre. Il est plus inquiet du sort des autres et, portant la responsabilité des œuvres d'autrui, il a le souci de l'avenir de ceux dont il a la charge. L'homme au nez de carton de la revue sourit, sautille, salue et sort. L'autre ne rit pas tous les jours et ne s'amuse guère de ce qui divertit le prochain. C'est étonnant comme on juge les gens sur la surface ! Les contemporains se coudoient en se méconnaissant. Encore s'ils ne faisaient que se méconnaître ! Des masques, des masques, soit. Mais sous le masque il y a peut-être (qui sait ?) un pli soucieux.

Le dehors te distrait ! Si tu voyais dedans ?

Pour moi, je me suis, en voyant évoluer l'amusant M. Prince, demandé si j'étais ce personnage satisfait et disant à tout propos : « Merci ! merci ! » On s'ignore soi-même, encore une fois. On s'imagine qu'on a une tout autre physionomie que celle qu'on souhaiterait sans doute. Je ne sais pas du tout si je redis : « Merci ! merci ! » tant que cela (ce qui prouverait d'ailleurs que je ne manque du moins ni de politesse ni de reconnaissance). Mais ce que je sais bien, c'est que je ne suis, je le dis sans amertume, en souriant cette fois comme le personnage de la revue, habitué ni aux remerciements ni à la grati-

tude. En vingt ans, je compterais sur mes doigts !

Et c'est en quoi l'apparition de mon *moi* sur les planches, l'autoscopie aristophanesque d'un soir ne m'aura pas été désagréable. Elle m'a permis de constater que la critique (et Aristophane est un critique comme un autre) est rarement satisfaite. Je ne veux point dire qu'elle ne soit pas juste.

Ce qu'on reproche surtout au personnage qui chante un couplet où il se vante de n'avoir joué aucun auteur célèbre, mais

Pendant ce temps-là
De tourner son Arnyvelde,

c'est d'avoir, en somme, représenté un auteur nouveau et ouvert les portes de la Comédie à des hommes qui s'appellent Paul Adam, Henry Bataille, Emile Fabre. Il paraît que c'est une bêtise, ce qui est beaucoup plus grave qu'un crime. L'an dernier, ce qu'on reprochait amèrement à ce personnage souriant, c'est de ne recevoir jamais que des œuvres de noms déjà estampillés dans la Maison. « La Comédie-Française est en proie à un trust. N'apportez rien si vous n'êtes ni Paul Hervieu, ni Lavedan, ni Donnay, ni... » Cela a été écrit, imprimé, répété, réimprimé. Le trust des auteurs à la Comédie-Française ! L'homme au sourire était un truster.

Et maintenant, autre guitare ! « Voilà que vous nous donnez les *Mouettes* et *Poliche* et la *Maison d'argile !* » Imaginez qu'un autre théâtre ait représenté ces pièces que le « remercieur » de la revue

des Variétés eût refusées ! M. Prince eût probablement alors chanté le couplet contraire :

Pendant ce temps-là
Gémier prend *Maison d'argile !*

Et pour M. Arnyvelde, que j'ai eu le tort de ne pas jouer tout de suite, en été, lorsqu'avec ses dix-neuf ans qui lui donnaient crédit, il déposa sa fantaisie chez le concierge de la Comédie, avant que ses amis les auteurs d'avant-premières eussent, trois ou quatre ans de suite, crié au chef-d'œuvre préalable, il a eu le grand tort de n'appartenir à aucune coterie, d'être un isolé et un faible, et de fournir, par conséquent, une admirable occasion d'indépendance complète à ses juges.

Je ne sais ce qu'il pourra, s'il travaille, — ce que je lui conseille au lieu de faire des pantomimes (mais quoi, messieurs les dédaigneux, il faut vivre !) — je ne sais ce qu'il pourra signer un jour, qui peut-être donnera raison au personnage de la revue. Si l'on avait condamné Musset sur les sifflets de la *Nuit vénitienne*, et l'auteur de *François le Champi* sur les protestations qui accueillirent *Cosima*, on eût été, je crois, passablement inique. Je ne compare pas ce jeune homme à de tels ancêtres, Dieu m'en garde ! Mais je sais qu'on est parfois cruel à qui débute et j'ignore — ou plutôt je sais encore — ce qu'on aurait dit de la *Courtisane*, si quelque théâtre d'avant-garde l'eût jetée dans les jambes de la vieille Comédie-Française.

M. Catulle Mendès, qui magistralement défend les

lettres, a trouvé ironique le reproche adressé au « remercieur » des Variétés d'avoir joué des maîtres du roman et du théâtre qui ont apporté des œuvres austères ou des études de poignante psychologie amoureuse. Moi, j'ai souri de la satire et du couplet. Je ne me suis pas du tout trouvé atteint par un épisode qui a diverti le public un moment — et je me suis dit, pendant qu'on applaudissait les gestes et le faux nez de M. Prince :

— En vérité, vous ne me connaissez guère ! Ce n'est pas parce qu'on est un butor qu'on est ferme, et mal élevé qu'on est résolu !... Les plus souriants en apparence sont les plus militants en réalité. Et puis, je le répète, est-ce que je dis tant que ça « merci, merci » à tout propos ? Ce qui est certain, je le redis encore, c'est qu'on ne me le dit pas !

J'avoue d'ailleurs que peu m'importe.

Je suis d'ailleurs un récidiviste du tréteau.

En octobre 1889 — comme le temps passe ! — le Théâtre-Libre faisait précéder la première représentation du *Père Lebonnard* d'un petit acte intitulé *Dans le Guignol*, où l'auteur persécuté était en butte aux tracasseries, presque aux colères d'un directeur autoritaire qui portait la barbe encore noire et les traits du « remercieur » des Variétés. Je ne sais quel comédien de M. Antoine incarnait ce désagréable personnage.

L'avant-veille de la représentation, Gustave Larroumet, alors directeur des beaux-arts, me demanda, officiellement dans son cabinet, si je m'opposais à l'apparition de ce directeur des Folies-

Molière sur le théâtre du boulevard de Strasbourg.

— M'opposer à cela ? Et pourquoi, en vérité ? Les auteurs mécontents ont la liberté de la riposte et j'aime trop la liberté pour ne pas laisser passer la caricature ! Je crois bien que je hausserais les épaules, même devant la calomnie !

On joua donc ce prologue, on me joua sur ce Théâtre-Libre où le *Père Lebonnard* obtint une moindre fortune que plus tard à la Comédie-Française, et je n'eus même point la curiosité d'aller me contempler sous les traits d'un directeur rageur et mécontent. J'attendais les revues futures.

Ces personnalités mises là, sur les planches, me font penser à un brave homme qui s'appelait Naquet, qui était fort bègue et qui adorait Lamartine.

On avait — je le contais, l'autre jour — introduit dans une revue des Variétés certain couplet où la pauvreté du poète était outrageusement raillée. Lamartine, accablé de dettes, faisait alors appel à tous ses amis, à ses admirateurs vieillis, et passait ses journées à signer des circulaires pour racoler des abonnés à son *Cours de littérature*.

Le couplet était cinglant qui raillait en la soulignant la détresse du pauvre homme. Et le public riait et criait *bis*, car ce couplet était drôle.

Alors ce Naquet, placé au balcon, de se sentir blessé lui-même par ces traits qui atteignaient le poète, se dressa, comme mû par un ressort, sur le rebord du balcon, et emporté par la colère, se mit à crier, à protester, tendant violemment le poing vers le comédien qui chantait.

Mais il était bègue, je l'ai dit, le malheureux Naquet (il n'avait aucune parenté, je crois, avec Gustave Naquet, le journaliste, et Alfred Naquet, le réformateur). Il était bègue et sa protestation indignée sortait difficilement de ses lèvres.

— Vive La... vive La... ! répétait l'interrupteur avec une violence qui faisait vers lui retourner toute la salle. Vive La... !

— Vive quoi ? répondait-on, des fauteuils d'orchestre.

— Vive La... !

— Vive la Réforme ?

— Non... non...

— Vive la République ?

— Non... non...

Le tumulte croissait. Naquet, congestionné, continuait à pousser son cri inachevé.

— Vive La... vive La... !

— Vive la gaudriole ? demandaient, ironiques, quelques spectateurs.

— Expliquez-vous donc !... Vive la garde nationale ?

— Non... non... Vive La... vive La... !

Enfin le nom sortit, le cri fut achevé :

— Vive Lamartine !

Il y eut une explosion de rires dans la salle, puis des bravos. Le bègue, ayant trouvé son mot, le répétait avec acharnement du haut du balcon :

— Vive Lamartine ! Vive Lamartine !

Et comme la conviction est contagieuse, le couplet ironique, tout à l'heure acclamé, fut couvert par une

explosion inattendue, et la salle fit chorus avec le bon Naquet.

— Vive Lamartine !

Le poète aigri et vieilli ne s'en porta ni mieux ni plus mal, continuant à peser le néant de la gloire et disant en des vers au comte d'Orsay :

Je sème de tronçons ma route vers la tombe,
Et le siècle hébété dit : « Voyez comme tombe
A moitié du combat chacun des combattants ! »

Il ne sut jamais, sans doute, que le bègue Naquet avait protesté publiquement contre « le bonnet de coton de Bélisaire ».

J'ai reçu, à propos de cette anecdote, la curieuse lettre que voici :

Monsieur,

Permettez-moi de compléter le récit que vous faites des mésaventures de Naquet, bègue, et protestant en criant : « Vive La... La... Lamartine ! » du haut du balcon des Variétés.

Napoléon Naquet, cousin, je crois, de M. Alfred Naquet et de Gustave Naquet, républicains, était, lui, profondément bonapartiste. Il avait affirmé sa foi napoléonienne en des revues satiriques inspirées de l'esprit réactionnaire de la *Foire aux idées*.

Or, au 2-Décembre, en voyant passer les soldats sur le boulevard, Napoléon Naquet éprouva le besoin de crier « Vive Napoléon ! » Mais, vous l'avez dit, il était bègue.

Le voilà poussant ces syllabes :

— Vive Na... Na... Vive Na...

La police entendit, comprit *Vive la...* C'est-à-dire un cri de protestation, l'ébauche d'un cri, séditieux en temps de coup d'État, de *Vive la République !* Et Napoléon Naquet arrêté, poussé, bousculé, fut, lui, partisan du prince Louis-Napoléon, conduit au poste pour avoir voulu crier *Vive Napoléon !*

J'étais bien jeune. Mais je l'ai vu se débattant et protestant.

Moralité : Il ne faut pas être bègue en temps de révolution.

Agréez, etc.

G. W.

Rien de nouveau sous le soleil, et voici que nous

avons une quasi nouvelle affaire Libri. Un bibliothécaire amateur de livres et de gravures s'est, paraît-il, approprié des gravures et des volumes appartenant à nos collections publiques, et voilà un exemple de plus de cette passion maladive qui s'empare souvent des collectionneurs et les conduit au vol, et plus loin encore, au crime.

M. Albert Cim, bibliothécaire du sous-secrétariat des postes et télégraphes, en une conférence érudite et charmante qu'il fit au « Livre contemporain », rappelait l'histoire, digne de l'imagination d'Hoffmann ou de Poe, de ce libraire de Barcelone, Vicente, qui, vers 1835, assassinait les gens lorsqu'ils ne voulaient pas lui vendre leurs livres rares.

C'était un ancien moine sécularisé qui, du fond de sa boutique, sous les arcades, ne cessait de regretter la magnifique bibliothèque donnée jadis, au couvent qu'il avait quitté, par un des derniers rois d'Aragon.

— De si beaux livres ! Des manuscrits si précieux !

Aussi bien, lorsqu'on mit en vente la bibliothèque d'un vieil avocat de Barcelone, Vicente, l'ancien dom Vicente du couvent de Poblet, poussa-t-il les enchères contre un autre amateur de livres nommé Paxtot, qui lui arracha à prix de réaux un livre rare, la première édition d'un gothique imprimé par l'introducteur de l'imprimerie en Espagne. Vicente, furieux, mit le feu à la maison de Paxtot, brûla le livre et même le possesseur du livre, et se vengea ainsi de n'avoir pas eu le précieux in-folio.

Il en fit bien d'autres, ce Vicente. Lorsqu'on le

jugea, il avoua nettement ses crimes. Il aimait les livres, que voulez-vous ? Il ne pouvait admettre qu'un livre rare fût entre les mains d'autrui. Lorsqu'il les vendait, lui, libraire, il en éprouvait un désespoir absolu. Un curé du pays ayant acheté à cet étrange bouquiniste un livre précieux, Vicente n'eut pas plutôt vu partir le volume qu'il se sentit pris d'une atroce envie de le ravoir.

Il court sur les talons du curé : « Voici votre argent. Rendez-moi mon livre ! — Pas du tout, ce livre est à moi, je l'ai payé et je le garde ! »

— Alors, dit Vicente, je le frappai d'un coup de couteau. Il tomba à terre, rendant le sang par la bouche. Je lui donnai l'absolution *in extremis* et j'emportai le volume. C'est un in-quarto gothique, caractères rouges et noirs, *Vigiliæ mortuorum secundum chorum ecclesiæ Maguntinæ*... très rare.

Il est certain que ce dom Vicente était un fou, Mais tous les amateurs et collectionneurs dont un La Bruyère note les manies sont des fous, sans aller jusqu'au coup de navaja. Le libraire de Barcelone, interrogé par son juge qui lui dit : « Votre cœur ne se révoltait pas à l'idée de verser le sang d'une créature humaine ? » répond philosophiquement :

— Les hommes sont mortels. Un peu plus tôt, un peu plus tard, Dieu les rappelle à lui. Mais les bons livres, il faut les conserver.

Et il a ce cri sublime :

— Les livres, les livres ! Mais que voulez-vous donc de plus ? Les livres, mais c'est la gloire de Dieu ! *Es la gloria de Dios !*

Libri, comme l'amateur dont je ne veux pas écrire le nom pour ne pas attrister celle qui le porte, eût dit aussi, en parlant des volumes qu'il dérobait à la bibliothèque du roi : « *Es la gloria de Dios !* » Mais le protégé de Prosper Mérimée en faisait commerce. Mérimée défendit le voleur de livres, comme Balzac avait défendu Peytel, le meurtrier, par amour de la littérature. Tout écrivain est en quête d'un Calas. Il serait facile de plaider pour le sous-Libri d'aujourd'hui les circonstances atténuantes, une sorte de manie particulière, de kleptomanie spéciale. Le président de Brosses, tout magistrat qu'il était, confesse en ses *Lettres sur l'Italie* qu'il fut réellement tenté de mettre sous son manteau un petit Raphaël dont le charme le grisait. Il y a de la folie dans ces vols de livres. L'amateur est un maniaque. Il entasse. Il ne regarde même pas les gravures qu'il a emportées. Il sait seulement qu'il les a, qu'un autre ne les a pas. Cela suffit à sa passion. C'est un amoureux. C'est un fou.

Libri était un négociant en bouquins. On assure que ce fut pour se venger du pauvre Michel Chasles, sévère pour lui, qu'il dépêcha vers lui le faussaire Vrain Lucas, lequel fit avaler au savant, comme authentiques, des signatures de Jésus-Christ et des « laissez-passer » signés de Vercingétorix. Ce Libri était bien capable d'inventer toutes ces incroyables histoires.

Mais lui, n'avait rien du maniaque. Ce fut un trafiquant de ses vols. Je n'en dirai pas autant de l'homme chez qui l'on vient de trouver, dit-on, des

gravures entassées, enfouies, cachées. « Quelle étrange idée de vouloir une femme à soi tout seul ! » s'écrie la jolie fille de la lithographie de Gavarni.

— Quelle bizarre tentation d'avoir chez soi des gravures qu'on peut feuilleter librement dans les cartons de la Bibliothèque !

— C'est que vous n'êtes pas amoureux ! C'est que vous n'êtes pas bibliophile !

Moralité : l'amour et la bibliophilie sont faits d'égoïsme, et il ne s'agit pas seulement de posséder, mais d'empêcher de posséder !

Tous les amours : amour de l'amour, amour des images — chimèrès vivantes ou chimères gravées — tous les amours de ce monde ont leurs Othellos.

XI

Plus de lumière! — Le cri de Gœthe. — Paris sans éclairage. — Un coup de cloche. — S. M. l'Électricité. — Comment on rajeunit en un moment. — La catastrophe de l'*Iéna*. — Une semaine dramatique. — La mort de M. Jean Casimir-Perier. — Souvenirs de l'ancien président. — Le collège. — Les deux Saint-Charlemagne. — Un ruban rouge et un ruban violet. — Le pouvoir. — La dernière visite. — La revue de Châteaudun.

15 Mars.

— Et nos soirées ? Et nos dîners ? Qu'allons-nous faire, si l'électricité nous manque ?

Ainsi gémissaient de charmantes femmes qui, dans la dernière grève, ne voyaient — chose fort naturelle — que ce qui les atteignait directement. De la perturbation apportée à la vie parisienne, des pertes accumulées par cette interruption dans l'éclairage d'une ville, elles ne se souciaient que de l'impossibilité de donner un bal ou un dîner prié.

Elles n'entendaient pas le coup de cloche et ne réfléchissaient guère à l'avertissement. Elles me faisaient penser à ces jolies rieuses du siècle dernier qui jouaient au « descampativos » dans les bosquets de Versailles avant de monter lestement dans la berline des émigrés. L'insouciance a toujours été un des

défauts ou, comme on voudra, une des grâces de l'humeur française.

Et contre l'ouragan on ouvre des ombrelles !

Ce qui est certain, c'est qu'on a pu voir, par la rapidité avec laquelle la nuit peut se faire tout à coup, sur un signe, sur un mot d'ordre, combien est précaire le luxe ou simplement la commodité conquise peu à peu par la civilisation. Etrange progrès qui peut être mis en échec par le geste d'un mécontent ! On avait, la veille, des boulevards étincelants, des clartés aveuglantes, un éblouissement de lumières. On a tout à coup la pénombre et on s'en va quasi tâtonnant dans la nuit. D'une heure à l'autre, — que dis-je ? d'une minute à l'autre, — on éprouve la sensation d'avoir reculé d'un demi-siècle. Encore si l'on était rajeuni !

L'organisateur de la première exposition d'électricité en France, M. Georges Berger, me disait son étonnement en se trouvant brusquement privé de cette lumière électrique à laquelle on s'habitue si vite. « Je ne savais plus comment on allume une bougie et je n'avais pas une allumette chez moi ! » Il est si facile d'avoir sous la main, à domicile, un serviteur obéissant qui, en un tour de bouton, met votre lampe de travail en état et votre appartement en joie. La plus belle conquête de l'homme, ce n'est plus le cheval, comme au temps de Buffon, c'est l'électricité. La force et la lumière.

« Plus de lumière ! Encore plus de lumière ! » Le cri prêté à Gœthe mourant est celui de l'humanité en

marche. Mais comme il est facile d'étouffer ce cri et de condamner le progrès à se contenter de la chandelle qui suffisait à nos pères ! Et la leçon donnée à toute une ville pourrait devenir profitable si nous prenions le parti de ne plus compter que sur nous-mêmes. Ce Jean-Jacques, dont les conférences de M. Jules Lemaître ont refait une « actualité », voulait que comme son Emile, tout homme complétât son éducation par l'apprentissage d'un métier manuel. Le roi Louis-Philippe était bon vétérinaire et tel écrivain de son temps excellent menuisier. Il ne me déplairait pas que chacun pût pétrir son pain après l'avoir gagné et sût en surveiller la cuisson avant de le manger. Un temps viendra, qui n'est pas loin peut-être, où les intellectuels regretteront de ne point savoir faire œuvre de leurs dix doigts.

Donc voici que la vieille lampe à huile, reléguée dans quelque armoire, sur les rayons qu'on n'atteint plus, la lampe de famille, la lampe de nos premières lectures et de nos premiers écrits, la lampe dédaignée, la lampe dépassée, la lampe abolie, prend pour quelques heures sa revanche, et vient au secours de l'ampoule électrique lestement éteinte. Il y aurait là, pour un Lachambaudie, matière à une fable d'une moralité facile. Et la Lampe à huile, dans les propos que lui prêterait le fabuliste, ne manquerait point de reprocher à l'orgueilleuse Electricité ses interrupteurs et ses courts-circuits :

Je fume quelquefois ; rarement j'incendie !

Si la cause de l'épouvantable catastrophe du cui-

rassé *Iéna* est, comme on le dit, un court-circuit, une étincelle électrique, c'est encore un méfait à ajouter à S. M. l'Electricité, maîtresse et souveraine du monde. Ce qui est certain, c'est que grâce à elle, nous pouvons être condamnés aux ténèbres en un tour de main. On laisse là les machines inactives, et vive l'ombre, mes amis ! Que la grève ait pour cause une juste réclamation ou des revendications insoutenables, je ne sais, et le public n'y voit qu'une chose : c'est qu'il n'y voit plus. Il commence par sourire, il allume des lanternes vénitiennes, il dîne à la bougie, il prend gaiement l'aventure. Puis, si on le menace de continuer, il se sent de méchante humeur contre une tyrannie qui en remplace une autre et il murmure un peu beaucoup contre la dictature du roi Pataud.

Il ne faut pas jouer avec la mauvaise humeur des bonnes gens amis de la justice, mais qui n'entendent point que l'injustice les atteigne tous les premiers.

L'observateur avisé qui constatait qu'à de certaines heures les Français se fâchent lorsqu'on touche seulement à leurs enseignes écrirait aujourd'hui que les Parisiens s'irritent décidément lorsqu'on touche à leurs habitudes, à ces habitudes nées des conquêtes mêmes de la science et du travail, et ce n'est pas, en vérité, pour entendre Gavroche chantonner « Des lampions ! des lampions ! » qu'Edison a passé sa vie dans son laboratoire.

Nous avons eu ainsi une semaine énervante et vécu des journées douloureuses. Toulon est en deuil, et avec Toulon, la France. Une étincelle prive la

patrie d'une forteresse mouvante et de braves gens résolus. Bataille perdue. Bataille contre la fatalité et la destinée. Nous étions à Londres lorsque le vaisseau *Victoria* finit ainsi dans une circonstance tragique.

A l'Athenœum Club, le duc d'Aumale dit :

— Ce sont les guet-apens de l'inconnu, les déroutes de la paix.

Ces officiers, morts à leur poste, auront leurs noms inscrits au martyrologe de la patrie. Et peu s'en fallut que l'ancien président de la République, dont on célébrera demain les funérailles à Pont-sur-Seine, ne figurât jadis parmi les mobiles de l'Aube tombés au combat de Bagneux en défendant Paris. C'est sous les balles allemandes que M. Casimir-Perier ramassait le commandant de Dampierre et conduisait au feu ses soldats criblés de projectiles. L'ancien officier de mobiles aimait l'armée et se rappelait non sans fierté son passage au Sous-secrétariat de la Guerre. Je vois qu'il a demandé pour toute parure funèbre le ruban rouge et la croix bien gagnée au combat de Bagneux. Je n'en suis pas étonné. Ce fut l'orgueil de ses vingt ans.

Il aimait l'action, non les phrases. La devise de Hoche. Au 31 octobre, pendant le siège, il avait entendu le général Trochu et il se souvenait que bivouaquant dans la cour du Louvre, avec ses soldats, le gouverneur de Paris était venu les inspecter et avait jeté ces paroles aux officiers :

— Allons, je vois, messieurs, que vous n'êtes pas des ânes bâtés... comme disait le bon La Fontaine !

La citation littéraire semblait singulière. L'ancien officier de mobiles en souriait.

J'ai connu M. Casimir-Perier dans l'intimité charmante que crée la camaraderie de collège. Il était fort aimé parmi les anciens élèves de l'association Bourbon-Bonaparte-Fontanes-Condorcet dont il avait été, par acclamation, élu président d'honneur. Notre lycée a pu inscrire à son tableau deux présidents de la République, et lorsque M. Casimir-Perier suivait, de l'Elysée au Panthéon, le cercueil du chef d'Etat assassiné, ce n'était pas seulement le deuil d'un prédécesseur qu'il conduisait, mais celui d'un camarade de collège, d'un « vétéran », car M. Carnot avait depuis dix ans quitté le lycée Bonaparte lorsque M. Casimir-Perier y entrait.

Je l'ai toujours vu, cordial et simple, dans ces banquets fraternels où il aimait à prendre la parole. Parole familière, aimable, avec une expression sincère de sympathie dans la joie exprimée de se sentir entouré de gens qui l'aimaient. Une de ses bonnes journées fut le jour où, en qualité de président des anciens élèves, je donnai à son fils un prix d'honneur de la Sorbonne, le prix de l'Association, décerné au lauréat le plus méritant.

— Il a eu son prix d'histoire, me disait M. Casimir-Perier, avec une composition dont le sujet était le ministère de son arrière-grand-père. C'est curieux.

L'ancien président de la République, très confiant et ouvert, lorsqu'on avait triomphé de sa timidité, ne parlait pas volontiers des mois qu'il avait passés au pouvoir. Il paraissait prendre soin de les oublier.

— Le pouvoir ? me disait-il un jour. Mon cher ami, croirez-vous que je n'ai pas même pu faire donner les palmes d'officier d'académie à un instituteur ? C'est comme je vous le dis. Et voici l'affaire. Je passais par une petite ville du Nord lorsque le préfet me présenta le doyen des instituteurs du département, un vieux brave homme dont l'ambition était d'obtenir le ruban violet. « Il y a des années et des années qu'il le demande. On le lui promet, monsieur le président, et il ne voit rien venir ! — Qu'à cela ne tienne, dis-je. Faites-le venir ! » Et j'annonçai au doyen attendri qu'il était officier d'académie. Voilà un homme qui se confond en remerciements, et qui, je crois même, fond en larmes. J'avais fait un heureux, ce qui est rare. Oui, mais voilà ; il paraît que les nominations de ce genre ne peuvent être signées qu'au moment des promotions officielles. On me le dit, du moins, lorsque je rentrai à Paris. « Il faut attendre, monsieur le président. — Soit, attendons. » Il fallait attendre jusqu'en juillet. Avant juillet j'avais donné ma démission. Et voilà comment, président de la République, je n'ai même pas eu le pouvoir de faire donner à un vieil instituteur, qui les méritait, les palmes, les fameuses palmes d'officier d'académie !

Je crois bien que l'ancien président exagérait un peu dans cet humoristique récit constatant l'impuissance de la toute-puissance. « Si vous croyez que je puis faire ce que je veux, vous vous trompez beaucoup ! » disait l'empereur Guillaume II à M. de Franqueville. Je ne crois pas, d'ailleurs, que ce soit à

cause de ces palmes refusées que M. Casimir-Perier donna sa démission de président. Il a souvent expliqué à ses intimes pourquoi il partait et je ne serais pas étonné qu'il eût noté, écrit ce chapitre d'histoire. Il partit, malgré les adjurations de sa mère, malgré la prière de Challemel-Lacour, alors président du Sénat, et qui m'a conté la scène où M. Casimir-Perier énervé, colère, répétait avec acharnement :

— Je veux m'en aller ! Je veux m'en aller ! Je veux m'en aller !

— Il ne faut jamais donner sa démission, disait Ernest Legouvé, par principe.

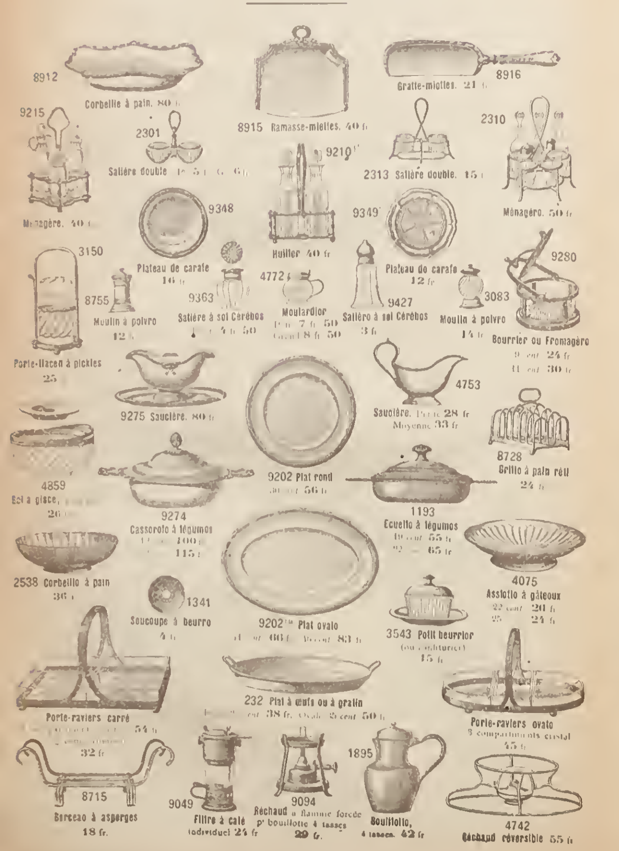
Cela dépend, et tout homme est libre de reprendre, à l'heure voulue, sa liberté. Il est bon cependant de savoir attendre. M. Loubet lutta, et après l'orage du début, s'est retiré respecté et honoré. Je me rappelle combien le duc d'Audiffret-Pasquier, oncle par alliance de M. Casimir-Perier, était irrité de cette démission : « Tu n'as qu'à donner un coup de pied dans le paravent : derrière, tu as la nation ! » disait-il à son neveu. Je cite le mot parce qu'il est pittoresque, sinon exact. Le vieux duc en eut beaucoup de ces mots qui méritent de rester. C'est lui qui répondait au maréchal de Mac-Mahon le pressant d'entrer dans une combinaison ministérielle :

— Eh bien, soit, mais à une condition. C'est qu'avec les chevaux-légers ce sera une guerre à l'épée et avec les bonapartistes une guerre au couteau !

Le duc ne s'était pas fait illusion cependant sur la difficulté de la tâche de M. Casimir-Perier. Dès les

CHRISTOFLE & Cie

56, rue de Bondy - Paris



CHRISTOFLE & Cie

56, rue de Bondy - Paris

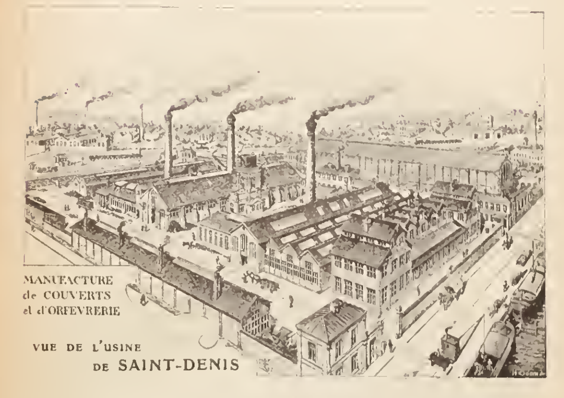


EN VENTE CHEZ NOS REPRÉSENTANTS de France et de l'Etranger et chez tous les BIJOUTIERS et ORFÈVRES

CHRISTOFLE & Cie

56, rue de Bondy - Paris

USINES A PARIS, A SAINT-DENIS ET A CARLSRUHE



VUE DE L'USINE DE SAINT-DENIS

TARIF DE RÉARGENTURE

Ces prix sont susceptibles de réduction, variable suivant la quantité d'argent retrouvé dans le désargentage, quantité dont nous tenons compte intégralement.

Poids d'argent	COUVERTS ET PETITE ORFÈVRERIE (Réparation et brunissage compris)		PRIX	
gr.			fr.	c.
84	Couverts de table	*les 24 pièces.*	39	»
60	— de dessert	—	33	»
18	Cuillers à café	*les 12 pièces.*	10	»
12	Louche ou cuiller à potage, grande	*la pièce.*	6	»
10	— — — moyenne	—	5	50
8	— — petite.	—	4	75
6	Cuiller à ragout	—	3	50

GROSSE ORFÈVRERIE

Pour les pièces de *Grosse Orfèvrerie*, il est impossible de donner les prix d'avance, ces prix variant suivant l'importance des réparations à faire avant de les réargenter.

Nous rappelons à notre Clientèle que nous réargentons tous les couverts et autres pièces d'orfèvrerie quelle que soit l'origine de leur fabrication.

CHRISTOFLE & Cie

56, rue de Bondy — PARIS

Envoi franco du Catalogue illustré



EN VENTE CHEZ NOS REPRÉSENTANTS DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER ET CHEZ TOUS LES BIJOUTIERS ET ORFÈVRES

CHRISTOFLE & Cie

56, rue de Bondy - Paris

"LOUIS XV MARLY"

PETITE ORFÈVRERIE — N° 5305 — ARGENTÉE SUR MÉTAL BLANC

Service à salade. 24 fr.

Service à poisson. 28 fr. 50

Fourchette à huîtres, la dou. 27 fr.

Couteau à beurre individuel 3 fr. 50

Service à découper Grand 15 fr. 50 Petit 13 fr. 50

Couvert à poisson, la dou. 90 fr.

Pince à sucre Grande. 7 fr. 50 Petite 6 fr.

Cuiller à glace la dou. 20 fr.

Cuiller à sucre. 11 fr.

Cuiller à fraises. 12 fr.

Pelle à tarte. 16 fr. 75

"LOUIS XVI FILETS & RUBANS"

PETITE ORFÈVRERIE — N° 5307 — ARGENTÉE SUR MÉTAL BLANC

Service à salade. 25 fr.

Service à poisson. 26 fr.

Fourchette à huîtres, la dou. 27 fr.

Couteau à beurre individuel 3 fr. 50

Service à découper. Grand 15 fr. 50 Petit 13 fr. 50

Couvert à poisson, la dou. 90 fr.

Pince à sucre Grande 7 fr. 50 Petite 6 fr.

Cuiller à glace la dou. 26 fr.

Cuiller à sucre, 11 fr.

Pelle à tarte. 14 fr.

Cuiller à fraises. 12 fr.

ENVOI FRANCO DU CATALOGUE ILLUSTRÉ

MARQUE DE FABRIQUE

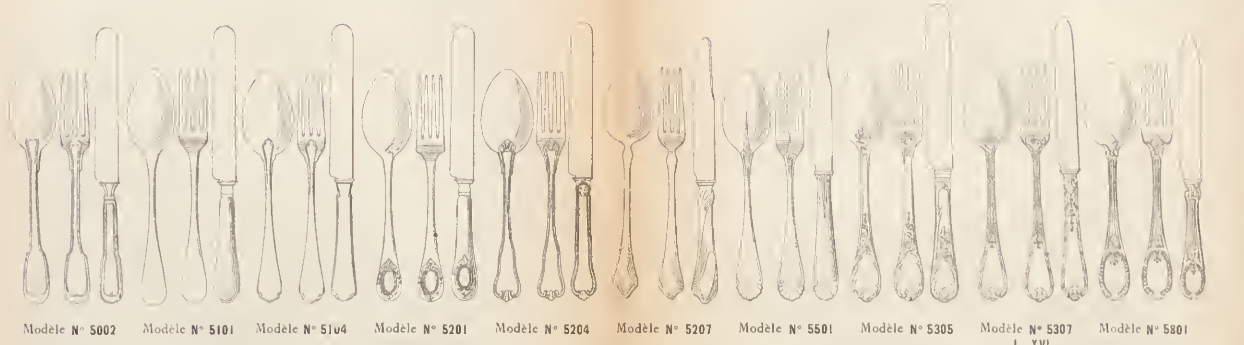
COUVERTS CHRISTOFLE

ARGENTÉS SUR MÉTAL BLANC





MARQUE DE FABRIQUE



Modèle N° 5002 FILET — Modèle N° 5101 BAGUETTE — Modèle N° 5104 JAPONAIS — Modèle N° 5201 ÉCUSSON L. XVI — Modèle N° 5204 VIOLON PALMETTES — Modèle N° 5207 MODERNE GRAMONT — Modèle N° 5501 DIRECTOIRE — Modèle N° 5305 L. XV MARLY — Modèle N° 5307 L. XVI FILETS & RUBANS — Modèle N° 5801 L. XVI TRIANON

COUVERTS ET PETITE ORFÈVRERIE ARGENTÉS SUR MÉTAL BLANC		PRIX 5002 5101 5104	5201 5204	5207 5501	5305	5307	5801
		fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.
Cuillers de table....	la douzaine.	33 »	37 50	37 50	42 »	42 »	48 »
Fourchettes de table........	—	33 »	37 50	37 50	42 »	42 »	48 »
Couteaux de table......		33 »	39 »	41 »	42 »	44 »	47 »
Cuillers de dessert.....	—	30 »	34 50	34 50	39 »	39 »	45 »
Fourchettes de dessert.....		30 »	34 50	34 50	39 »	39 »	45 »
Couteaux de dessert, lame acier...	—	27 »	33 »	35 »	36 »	38 »	41 »
— — lame argentée		33 »	39 »	41 »	42 »	44 »	47 »
Cuillers à café.......		17 »	21 »	21 »	24 »	24 »	27 »
Cuillers à moka, 10 centimètres	—	13 »	17 »	17 »	20 »	20 »	23 »
Louche, grande	la pièce.	13 »	16 »	16 »	19 »	19 »	21 »
— petite..........	—	11 »	14 »	14 »	17 »	17 »	19 »
Cuiller à ragoût	—	8 »	10 »	10 »	11 »	11 »	12 »
Fourchettes à huîtres...	la douzaine.	21 »	24 »	24 »	27 »	27 »	30 »
— à escargots..	—	21 »	24 »	24 »	27 »	27 »	30 »
Cuillers à œufs.......	—	21 »	24 »	24 »	27 »	27 »	30 »
Service à hors-d'œuvre 6 pièces	le service.	24 »	29 »	29 »	31 »	31 »	33 »
Couteau à fromage, lame acier..	la pièce.	3 50	4 »	4 »	4 25	4 25	4 50

PETITE ORFÈVRERIE ARGENTÉE SUR MÉTAL BLANC ASSORTIE AUX COUVERTS		PRIX 5002	5101 5104	5201 5204	5207	5501	5305	5307	5801
		fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.	fr. c.
Truelle à poisson..	la pièce.	10 »	12 »	14 50	14 »	14 »	17 75	14 »	17 »
Service à poisson....	le service.	18 »	23 »	26 »	26 »	26 »	28 50	26 »	32 »
Couverts à poisson	la douzaine.	69 »	69–108	120 »	90 »	126 »	117 »	117 »	156 »
Cuiller à sauce......	la pièce.	6 50	6 50	7 50	7 50	7 50	8 »	8 »	8 50
Service à découper...	le service.	14 »	14 »	15 »	15 »	15 »	15 50	15 50	16 »
Manche à gigot.......	la pièce.	8 »	10 »	10 50	10 50	9 50	10 75	10 75	10 »
Pelle à sel..........	la douzaine.	12 »	12 »	15 »	15 »	15 »	16 50	16 50	18 »
Cuiller à moutarde....	la pièce.	2 »	2 »	2 25	2 25	2 25	2 50	2 50	2 75
Pelle à asperges.......	—	17 »	17 »	17 50	21 »	21 »	17 75	21 »	24 »
Service à salade...	le service.	11 »	13 50	14 50	23 »	25 »	24 »	25 »	28 »
Cuillers à glace........	la douzaine.	21 »	21 »	24 »	24 »	23 »	26 »	26 »	29 »
Pelle à glace..........	la pièce.	10 »	12 »	14 50	14 »	14 »	16 75	14 »	17 »
Serpette à glace....	—	10 »	12 »	14 50	14 »	14 »	16 75	14 »	17 »
Cuiller à sucre.....	—	7 50	7 50	9 »	9 »	13 »	11 »	11 »	16 »
Pince à sucre.........	—	6 »	6 »	7 »	7 »	7 »	7 50	7 50	8 »
Cuiller à compote.....	—	6 50	6 50	7 50	7 50	11 »	8 »	8 »	9 50
Pelle à tarte..........	—	10 »	12 »	14 50	14 »	14 »	16 75	14 »	17 »

Tous nos produits portent notre Marque de Fabrique et le nom CHRISTOFLE.

CHRISTOFLE & Cie

56, rue de Bondy - Paris

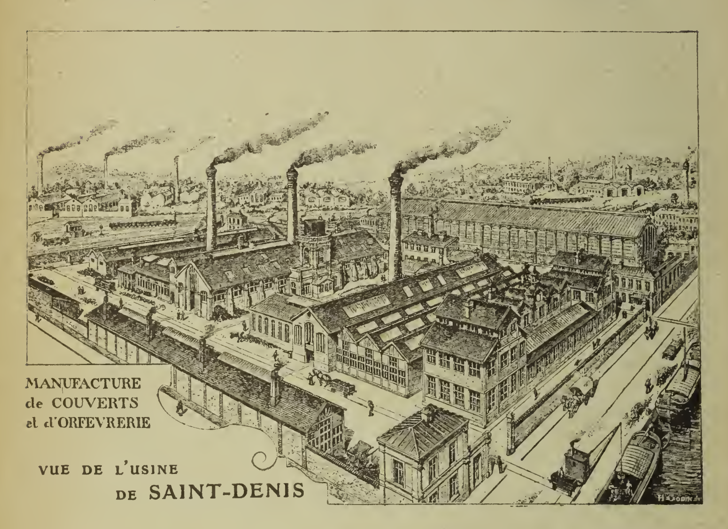


ENVOI FRANCO DU CATALOGUE ILLUSTRÉ

CHRISTOFLE & CIE

56, rue de Bondy - Paris

USINES A PARIS, A SAINT-DENIS ET A CARLSRUHE



MANUFACTURE de COUVERTS et d'ORFEVRERIE

VUE DE L'USINE DE SAINT-DENIS

TARIF DE RÉARGENTURE

Ces prix sont susceptibles de réduction, variable suivant la quantité d'argent retrouvé dans le désargentage, quantité dont nous tenons compte intégralement.

Poids d'argent	COUVERTS ET PETITE ORFÈVRERIE (Réparation et brunissage compris)		PRIX fr.	c.
gr.				
84	Couverts de table..........................	*les 24 pièces.*	39	»
60	— de dessert..........................	—	33	»
18	Cuillers à café..........................	*les 12 pièces.*	10	»
12	Louche ou cuiller à potage, grande	*la pièce.*	6	»
10	— — — moyenne......	—	5	50
8	— — — petite.........	—	4	75
6	Cuiller à ragout	—	3	50

GROSSE ORFÈVRERIE

Pour les pièces de *Grosse Orfèvrerie*, il est impossible de donner les prix d'avance, ces prix variant suivant l'importance des réparations à faire avant de les réargenter.

Nous rappelons à notre Clientèle que nous réargentons tous les couverts et autres pièces d'orfèvrerie quelle que soit l'origine de leur fabrication.

premières heures de ce pouvoir qu'il allait si vite déposer, certains de ses amis le compromettaient par des paroles imprudentes. J'ai entendu la femme d'un député qui n'était cependant pas un « chevau-léger » s'écrier en sortant de la salle du Congrès, à Versailles, le jour de l'élection de M. Casimir-Perier :

— Enfin, nous pourrons donc aller à l'Elysée !

Il semblait que la noble femme qu'était Mme Carnot fût indigne des salons du palais — ce palais où Mme Casimir-Perier, timide et charmante, devait éprouver tant de craintes en recevant les lettres de menaces mêlées aux lettres de demandes qu'elle satisfaisait toujours.

La légende s'établit ainsi, dès le début, que le descendant du ministre de Louis-Philippe n'était pas un républicain. Ou si peu, si peu ! Et ce bon citoyen, qui sur le champ de bataille avait donné le plus simplement du monde l'exemple du courage, et à la Chambre celui du libéralisme, éprouva bien vite — trop vite — l'amer dégoût de l'injustice humaine.

Il était nettement, fermement républicain, et on lui contestait le droit de l'être. On déterrait les caricatures de Philipon et de Grandville pour accabler le petit-fils.

Il y avait sous son enveloppe robuste de gentleman une sensibilité profonde, et tout justement en présidant un de nos banquets, l'ancien lauréat du concours général (neuf prix et quatre accessits en Sorbonne — on le lui rappelait assez souvent) laissait échapper dans la causerie du dessert le secret même

de sa nature, très tendre sous un aspect un peu rude.

M. Casimir-Perier était alors vice-président de la Chambre et il disait gaiement à ses camarades assemblés :

— Vous pourriez trouver vingt présidents ayant plus de titres que moi, mais vous vous êtes dit malicieusement : « Cet homme fait un métier qui l'oblige à être bavard ; que pour une fois du moins, sa manie de parler serve à quelque chose ! »

Et comme c'était, ce 28 janvier 1890, le jour de la Saint-Charlemagne, Jean Casimir-Perier se souvenait des Saint-Charlemagne d'antan, des Saint-Charlemagne des collégiens proclamés *premiers*, et buvant gaiement le champagne du proviseur, il les comparait à celle qu'il présidait ce soir-là ; avec une mélancolie charmante, — l'humour d'un rêveur apparaissant tout à coup dans la petite harangue amicale de l'homme politique, — il disait :

— C'est la Saint-Charlemagne qui nous réunit : il faut croire que depuis la rentrée, nous avons tous été premiers en quelque chose.

« Mais cette date n'est pas seulement une satisfaction pour notre amour-propre ; elle évoque tout le passé, depuis la composition victorieuse devant laquelle s'ouvraient les portes de la salle du festin jusqu'au nougat qui était le dernier obstacle à vaincre.

« Quand nous étions jadis parmi les élus et que nous déjeunions sur le champ de bataille en tenue de campagne, c'est à ce banquet des habits noirs et des cravates blanches que nous brûlions de paraître.

Nous y voici, et c'est maintenant à l'autre table, la table de notre jeunesse, que nous voudrions nous asseoir.

« Les deux Saint-Charlemagne, ce sont pour nous les deux étapes de la vie. Le temps marche vite : nous avons quinze ans quand nous déjeunons et les cheveux grisonnent au dîner. Elles passent sans qu'on s'en doute, les heures qui séparent le banquet des espérances du banquet des souvenirs ! »

Puis s'interrompant en souriant :

— J'ai tort de parler comme si nous vieillissions : il n'y a que les égoïstes qui vieillissent. On demeure jeune quand on aime la jeunesse et qu'on pense à son pays. Le temps n'est plus notre maître si nous avons le droit de croire que nous laissons derrière nous des cœurs chauds et des volontés fortes pour servir cette France chérie. L'espérance reste tout entière à ceux qui dînent, si ceux qui déjeunent savent se souvenir !

Et c'est charmant, ce toast à des camarades, cette évocation du passé, ce déjeuner en tunique de lycéen et ce dîner en cravate blanche de notaire ! C'est tout Casimir-Perier, car il n'oubliait pas ceux qui ne dînent point, ceux qui sont tombés en route, ceux qui, entre le déjeuner de l'adolescence et la Saint-Charlemagne de l'âge mûr, ont connu les difficultés, les tristesses, les déceptions de la vie. Il n'oubliait pas ceux qui souffrent. Ce grand bourgeois qui détestait l'égoïsme avait pitié des camarades attardés et tendait la main aux compagnons atteints de misère.

Il n'avait pu, étant au pouvoir, faire donner le ruban violet au vieil instituteur du Nord. Hors du pouvoir, il se fit solliciteur pour obtenir le ruban rouge et épingler la croix à un de ses anciens professeurs, digne, certes, d'un tel honneur et depuis longtemps. Cette croix, il voulait l'apporter lui-même au banquet du centenaire de notre lycée, il y a trois ans. La maladie l'empêcha d'être des nôtres. Il en exprima sa tristesse à notre proviseur, M. Blanchet.

Il m'écrivait :

« Je suis guéri, mais pas tout à fait encore. J'arriverai trop tard... comme Grouchy ! »

Ce fut son fils qui lut son discours, d'une voix chaude et forte, puis qui reprit sa place au bout de la table après avoir fait acclamer la page d'histoire où l'ancien président de la République célébrait les gloires jeunes et vieilles du lycée, depuis les anciens jusqu'aux sept académiciens qui figurent au tableau d'honneur : Sully-Prudhomme, Ludovic Halévy, Paul Deschanel, Paul Hervieu; Ribot, Albert Vandal...

La dernière fois que je vis M. Jean Casimir-Perier, c'était chez lui, rue Nitot, et je le trouvai bien triste et bien pâle. Je revoyais amaigri cet homme robuste qui, sur sa bicyclette, venait sans façon, lui, l'ancien chef de l'Etat, louer des places à la Comédie-Française. Je l'entendais me dire alors :

— Je fais de l'exercice ! Je vais, je viens, je suis libre !

Le maréchal de Mac-Mahon ne m'avait-il pas dit aussi :

— Je chasse maintenant sans que les journaux s'en occupent et je fais mes cartouches moi-même !

Et pendant que je causais avec l'ancien président, dans son cabinet, sous le poétique portrait de Mme Casimir-Perier, je le revoyais debout, un matin d'automne, sur le terrain de manœuvres de Châteaudun, saluant les drapeaux qui passaient, les troupiers aux vêtements poudreux ; et la revue finie, — la dernière revue commandée par le général de Galliffet, qui le lendemain prenait sa retraite et pour aide de camp avait son fils, — après la superbe charge finale, répondant au salut du commandant en chef par un autre salut et ces simples mots jetés dans le plein air du matin :

— Merci, mon général !

Ce « merci » du président au soldat, toutes les œuvres démocratiques et populaires d'éducation et de progrès dont l'ancien président était l'âme peuvent le redire à M. Jean Casimir-Perier.

Et ses camarades de Condorcet n'auront pas été les derniers à le prononcer.

XII

Les cochères. — Femmes cochers et femmes savantes. — Au pays de Molière. — La vaccine et le vaccin. — La nouveauté. — Soirées parisiennes. — Marcelin Berthelot. — Un souvenir de Charles Edmond. — Le savant. — Chez Joseph Bertrand. — Le colonel Laussedat. — Un beau livre. — La frontière. — 1871. — Comment Pouyer-Quertier et Laussedat disputèrent des villages à l'ennemi. — Théodore de Banville. — La Font-Georges. — M. et Mme Berthelot.

21 Mars.

Les femmes cochers se plaignent, paraît-il, de ne pas inspirer assez de confiance aux clients. Elles débutent mal. Voilà qu'une cochère (car le mot me semble adopté) vient d'écraser un enfant ou du moins de le renverser. C'est une mauvaise réclame pour la corporation, assez peu nombreuse jusqu'ici, des cochères et qui se pourrait mettre en grève sans que la circulation parisienne en souffrît. Les cochers ont parfaitement le droit d'écraser les gens ; ils ont tout crédit sur ce point, leur métier étant une institution. Mais les cochères sont condamnées à plus d'adresse. On se méfie des femmes cochers, au pays de Molière, comme on se méfiait autrefois des femmes savantes.

Et je me demande pourquoi les femmes qui

mènent le bateau sur le fleuve, lorsque le passeur est absent, ne conduiraient pas tout aussi bien un fiacre dans la rue. Le public est méfiant. Pourquoi ? Affaire d'habitude. J'écoutais, l'autre soir, le bonhomme Chrysale faire à Bélise et à Philaminthe les reproches classiques du bon bourgeois en sa maison, désolé de la pédanterie des snobinettes qui l'entourent. Le couplet paraît toujours de belle allure. Mais ce brave Chrysale nous semble maintenant un peu bien rétrograde. Le féminisme a passé par là.

Il n'est pas bien honnête, et pour beaucoup de causes,
Qu'une femme étudie et sache tant de choses...

Mais si ! mais si ! Et non seulement cela est fort « honnête », mais cela est fort utile. La femme a bien le droit d'étudier pour gagner son pain comme elle l'entend, et d'avoir plus que des « clartés » de tout, de savoir tout, même conduire les chevaux, elle à qui l'on n'a trop longtemps enseigné que l'art de conduire les hommes.

Seulement, il faut tout d'abord que l'on rie, en ce pays de France, lorsque quelque nouveauté se produit. La caricature raille aujourd'hui les femmes cochers comme le crayon de Gavarni s'amusait des femmes auteurs. Et les femmes de lettres à présent ne sont plus les Muses dépeignées et comiques des lithographies du *Charivari* au temps de Louis-Philippe. Elles ont conquis le roman, renouvelé la poésie. Elles se sont faites, elles aussi, les cochères

du char d'Apollon. Molière se plairait encore sans doute à signaler leurs exagérations ou leurs poses ; je le défierais d'écrire la tirade de Chrysale sans friser à son tour le ridicule. Et qui sait ? Précisément il écrirait peut-être à ce propos, après les *Précieuses*, quelque comédie inattendue, les *Moralistes ridicules*.

La cochère est, dans la vie moderne, une nouveauté. Toute nouveauté doit faire un stage devant l'opinion. L'homme est rebelle par nature à ce qui dérange son habitude. Et quand je pense qu'à l'heure actuelle des gens hésitent encore à se faire vacciner, reculent devant la lancette de l'opérateur, redoutent qu'on ne leur inocule la variole sous prétexte de les en prémunir ! Ce dut être fort difficile à Jenner de prouver à ses contemporains qu'ils devaient se soumettre à sa piqûre pour éviter la *picole*.

Mais non, l'inoculation fut à la mode, et quand la mode s'en mêle tout est dit, et la partie est gagnée. Il sera peut-être bientôt de mode d'avoir une cochère au lieu d'un cocher, et je n'ose dire encore une chauffeuse au lieu d'un chauffeur. En attendant, il est de bon ton — et de réelle prudence — de se faire vacciner. Il n'y a point, disons-le, d'épidémie de petite variole à Paris, et le pavillon spécial des varioleux n'est pas même ouvert, mais il n'y a plus de vaccin. On en demande, on en cherche, on en attend, on n'en trouve plus que chez les pharmaciens, tant on a vacciné et revacciné de gens depuis quelques jours.

J'ai même reçu sur un bout de carton cette invitation à un five o'clock tea :

« *Après le thé, le docteur X... vaccinera.* »

Et c'est après tout une aimable occasion de voir de jolis bras et de blanches épaules. Il y a eu réellement des « vaccin-bridges » à Paris. Au lieu du bridge, un peu de vaccin après le repas. Ou plutôt bridge et vaccin mêlés. « Un cigare?... Une lancette?... Eau-de-vie ou vaccin? » Ce sera même une des originalités de cette fin d'hiver. Jamais dessert et *post-scriptum* de dîner ne furent plus utiles. Encore une fois, c'est là une simple affaire de précaution, et les vaccinés, qui sont innombrables, empêcheront l'augmentation du nombre des variolés, qui sont l'exception.

Tout naturellement, cette admirable invention qui s'appelle la vaccine a eu ses détracteurs et pourrait bien même en avoir encore. Il faut bien que l'on nie quelque chose en ce monde quand on n'insulte pas quelqu'un. Le livre est aboli du docteur Verdé-Delisle, *De la dégénérescence de l'homme par le vaccin.* Mais je ne serais pas étonné qu'on n'accusât encore çà et là la vaccine de faire des dégénérés. On a bien accusé Pasteur, autrefois, de multiplier les cas de rage.

Que si Marcelin Berthelot a été épargné par les aimables esprits qui cherchent à tout rabaisser, c'est que, de par la nature de ses admirables travaux, il échappait au jugement même du vulgaire. La thermochimie ne pouvait être discutée par qui eût été incapable d'en donner même la définition. Alors on

se rattrapait sur les plaisanteries faciles. On accusait Berthelot — ce simple, grand et bon serviteur de l'humanité — de collectionner les places, d'être ce qu'on appelait sous Louis-Philippe un « cumulard ». Cet homme qui, s'il eût voulu monnayer son génie, eût été aussi riche que les rois du fer ou les rois du pétrole américains, se contentait d'appointements qu'en d'autres pays on eût trouvés dérisoires et se voyait même rogner certaines pensions de retraite à la fin de sa vie.

J'ai conté peut-être ce trait que notre cher Charles Edmond aimait à répéter. Des industriels du Nord, des raffineurs, viennent un jour demander à Marcelin Berthelot de travailler à je ne sais quelle diminution de frais dans la trituration de la glucose. Si le résultat est obtenu, c'est une fortune extraordinaire pour les raffineurs.

— Et tout naturellement, mon cher maître, vous aurez votre tant pour cent sur ce que vous nous ferez gagner !

— Messieurs, répond Berthelot, je vais chercher. Je ne vous assure pas que je trouverai. Mais si je trouve, je vous donnerai mon secret pour rien. Vous en ferez ce que vous voudrez. Je travaille pour tout le monde. Je fais des découvertes, je ne les vends pas.

On peut bien lui décerner aujourd'hui tous les honneurs posthumes, la France ne rendra jamais à Berthelot autant qu'elle a reçu de lui !

C'est tout un monde de souvenirs qui s'en va avec le savant illustre, un passé charmant, des causeries délicieuses et profondes. Autour de la table de

M. Gaston Boissier, à Viroflay, ou de Mme Michelet, à Vélizy, il fallait entendre Berthelot discuter ou conter, exposer de sa voix lente, douce, comme pesée et non pesante, ses idées ou évoquer quelque fait oublié !

On a tout dit en répétant que ce fut un cerveau encyclopédique. Il lisait tout, comprenait tout. Les milliers et les milliers de journaux et de revues scientifiques qu'il recevait, il les annotait et les classait après en avoir tiré la substance. Le nombre en croissait tous les jours, car la science à présent multiplie ses recherches non plus sur les questions générales, mais sur les subdivisions mêmes des problèmes en question. Berthelot ne voulait rien ignorer de ces fractions de sciences si je puis dire.

— Où mettez-vous toutes ces publications quand vous les avez dépouillées ?

— Chez moi. Tout cela est rangé, ordonné...

Il souriait en répondant ainsi. Ce qui eût semblé écrasant était pour lui tout simple. Il était de ces savants qui, comme Joseph Bertrand, son vieil ami, peuvent citer les vers de poètes ignorés et mettre en lumière à la fois les travaux de chercheurs inconnus.

Je me suis trouvé plus d'une fois chez M. Bertrand en compagnie de Berthelot et de ce camarade de l'Ecole polytechnique, alors le colonel Laussedat, qui rappelait à son compagnon le temps de l'*X*... Bertrand ! Une des gloires légendaires de l'école ! *Joseph* ou le *Petit Bert* comme l'appelaient les *X* dans leur argot spécial.

Marcelin Berthelot écoutait les deux anciens cama-

rades parler des souvenirs de la montagne Sainte-Geneviève. Ils n'étaient pas seulement bourrés de mathématiques. Et le colonel Laussedat m'ayant un jour demandé le concours de la Comédie-Française pour une représentation donnée à Moulins au bénéfice de Théodore de Banville, je ne fus pas peu étonné d'entendre Marcelin Berthelot et Joseph Bertrand citer tour à tour des vers de Banville, des verselets des *Odes funambulesques* :

> Voici Musset, dieu de la ville,
> Et Dupont, maître de son pré,
> Et Sainte-Beuve et Théophile
> Chanteur pour qui la Muse file
> Des jours tissus d'un fil pourpré...

— Ah ! çà, mais, dit alors Laussedat, vous savez donc tout, vous autres ? Moi, je suis le camarade d'enfance de Théodore. Nous avons joué aux billes ensemble à Moulins. Il est naturel que je le sache par cœur. Mais vous !...

— Mon cher Laussedat, fit Berthelot doucement, vous n'ignorez point qu'en science comme en poésie personne ne sait rien que des bribes !...

Et la destinée fait mourir ce brave et sympathique colonel Laussedat à quelques heures de Berthelot, l'homme de génie qui fut le Lavoisier du XIXe siècle et le patriote savant, énergique, séduisant, qui nous contait avec une émotion poignante, déchirante encore après tant d'années, comment, chargé de la délimitation de la nouvelle frontière française, au lendemain de la guerre, il avait disputé, morceau de

terre à morceau de terre, des lambeaux de notre France à l'étranger, — essayant de reculer la borne qui mordait le terrain, s'enfonçait en lui comme un croc, défendant contre les ingénieurs allemands et officiers tel ou tel défilé, un village, un coin de patrie...

Il avait jadis, tout jeune, — et gai et plein d'espoir, — travaillé à rectifier la frontière d'Espagne, et ce travail où il avait excellé l'avait mis en lumière auprès de ses chefs. Mais avec les officiers espagnols, les conversations et discussions étaient cordiales, amicales, et le lieutenant du génie se souvenait de ces journées de labeur, où l'on buvait du valdepeñas entre deux *papelitos*, comme de journées de soleil !

Tandis que le travail de 1871, les exigences des vainqueurs, leurs regards, leurs paroles, tout était blessant et déchirant pour le soldat. Le colonel Laussedat a écrit sur cette dure épreuve, dont il sortit à son honneur (comme de tous les actes de sa vie), des pages qui vous prennent au cœur. Il y a des maisonnettes de Lorraine et d'Alsace qui doivent au colonel démissionnaire d'être restées en terre française, et dans ces humbles logis, des fils de braves gens qui, grâce à Laussedat, ont, avec le pantalon rouge, porté le képi de drap au lieu de casque à pointe.

Il avait noté, comme un témoignage sinistre, l'histoire de sa mission dans un livre que je regarde comme un des plus poignants qui aient été écrits sur la guerre et ses lendemains : *la Délimitation de*

la frontière franco-allemande. Il me l'envoyait en accompagnant la dédicace de ces mots : « *Souvenir douloureux à ajouter à tant d'autres...* »

Et la douleur du souvenir est vive en effet dans ces pages que le colonel Laussedat hésita pendant des années à publier et qu'il donna enfin, « arrivé à la fin de sa carrière », pour servir aux « historiens futurs d'une époque abominable ».

L'ancien commandant du génie rive gauche pendant le siège de Paris, l'ancien professeur de géodésie à l'Ecole polytechnique accompagna à Francfort les plénipotentiaires français et sur la frontière son ami le général Doutrelaine, revenu des prisons d'Allemagne pour discuter les limites nouvelles de la France avec les Allemands.

A Francfort, Laussedat trouve Jules Favre désolé, affaissé sous le poids de la défaite. Lorsque le ministre montre au soldat le « tracé » du vainqueur autour du territoire de Belfort, en voyant ces lignes rouges et bleues qui sont comme autant de blessures dans la chair, Laussedat s'écrie :

— Il faut refuser, monsieur le ministre !

Et Jules Favre, avec un sourire tristement résigné :

— Vous croyez donc, colonel, qu'il soit si aisé d'opposer un refus à M. de Bismarck ?

Et cependant Laussedat discute, Laussedat n'accorde aucune concession nouvelle aux Allemands ; il veut leur arracher à la fois des richesses minières et des Français changés en bétail humain ; et lorsque Jules Favre lui répète encore :

— Si vous étiez devant des juges, votre procès serait gagné, mais vous oubliez que nous avons affaire à des ennemis et que nous sommes des vaincus !

— Non, monsieur le ministre, réplique Laussedat, je n'oublie rien ; mais ne prononcez pas le nom de vaincus. Si je dois souscrire à tout ce qu'exige M. de Bismarck, je vous demande la permission de me retirer, je quitte Francfort, je rentre en France, je donne ma démission !

Laussedat voulait discuter, encore une fois, mais la tête haute, même sous le couteau. Il n'en usait pas avec Bismarck comme Pouyer-Quertier, le solide et militant bourgeois normand, le teint roux et la joue rose, tenant tête à sa façon au rude Germain. Pouyer-Quertier opposait parfois la plaisanterie aux duretés de Bismarck, Laussedat la dignité.

C'est le colonel qui a conté comment la commune de Villerupt est, avec son industrie métallurgique, restée française. Bismarck la voulait, répétant son argument éternel : le droit du vainqueur.

— Eh bien, moi, si vous étiez le vaincu, dit Pouyer-Quertier, je ne vous obligerais pas à devenir Français et vous me faites Allemand !

— Comment cela ? Et qui vous parle de vous prendre votre Normandie ?

— Vous. Et c'est tout simple. Je suis un des principaux actionnaires des forges de Villerupt. Sur ce point-là, vous me faites Allemand !

Alors M. de Bismarck se mit à rire :

— Allons, allons, ne pleurez pas ! Je vous laisse

Villerupt, mais ne me demandez plus rien ou je vous le reprends !

Il fallait avoir du *pluck*, comme disent les Anglais, pour plaisanter sous la griffe du chancelier. Laussedat admirait l'humour de Pouyer-Quertier tenant tête à Bismarck même le hanap à la main. Mais quittant Francfort pour aller à Metz, où les tombes étaient fraîches et comme sanglantes encore, en voyant ces paysans qui, un soir, avaient vu l'effarement de l'armée prussienne et qui s'étonnaient de la fin du drame, en écoutant les pauvres gens lui demander : « Et nous, restons-nous Français ?... Nous autres, devenons-nous Prussiens ? » le colonel Laussedat sentait son cœur se briser, et son chemin à travers les campagnes lorraines ne fut qu'un calvaire.

A Sainte-Marie-aux-Chênes, une brave femme lui demandait :

— Serons-nous Allemands ?

— Hélas !

— Eh bien, j'ai trois enfants, trois fils. Ils serviront la France quand même, et s'il le faut, ils se feront tuer pour elle !

Cela dit devant les « tumuli » où étaient étendus des cadavres.

Souvenirs lointains, perdus dans la brume. Il semble que je parle là d'une époque légendaire et que le livre de Laussedat apprenne aux petits enfants une histoire abolie. Mais le nom de l'ingénieur militaire mérite de n'être pas oublié, ce nom prononcé encore avec reconnaissance dans ces

villages aux pieds des Vosges, Raon-les-Leau, Raon-sur-Plaine, qu'il conserva à la France.

Dans ses papiers, le colonel gardait une vieille lettre qui lui était un titre de gloire et qu'il relisait quelquefois. C'était celle de l'abbé Fortier, curé de Raon-sur-Plaine, lui écrivant : « Monsieur le colonel, grâce à votre concours, nous voici enfin Français ! Soyez-en béni, mille fois béni ! Nous apprendrons aux jeunes générations à répéter souvent le nom de nos libérateurs ; nous leur dirons vos courses, vos marches à travers nos forêts, et votre exemple sera le plus puissant moyen d'exciter dans leur cœur le plus pur patriotisme. Chez nous, la mémoire du cœur n'est pas courte. Le nom du colonel Laussedat sera toujours béni dans nos contrées... »

En la montrant, cette lettre jaunie, en la publiant dans son livre de douleur, Laussedat disait :

— Je manque peut-être de modestie !

Lui, le plus modeste, le plus simple, le plus doux, mais le plus résolu des hommes ! Warwick était un « faiseur de rois ». Je salue en Laussedat un « fai-« seur de Français ».

Ce sont encore là de ces tâches accomplies sans fracas et de ces dévouements qu'on ignore. Sait-on que l'unification de l'heure en France, sur le méridien de Paris, est due au colonel Laussedat ? Certes, ce n'est pas là un acte d'héroïsme, mais c'est un résultat utile. On s'en soucie beaucoup moins que de savoir le nom de l'auteur du prochain vaudeville en quelque music-hall. Et ce ne sont pas les gens de

l'humeur du colonel Laussedat qui pourraient constater qu'on oublie leurs services. Recherchant le silence comme d'autres cherchent le bruit, Laussedat, l'ancien directeur du Conservatoire des arts et métiers, continuait à travailler — à quatre-vingts ans passés, comme à vingt ans, — et pour se souvenir de ces vingt ans, il relisait les vers de celui qu'il n'appelait jamais que « Théodore », il relisait les vers où Banville évoquait leur jeunesse, Moulins, la Font-Georges :

O champ plein de silence,
Où mon heureuse enfance
Avait des jours encor
Tout filés d'or!

O ma vieille Font-Georges,
Vers qui les rouges-gorges
Et le doux rossignol
Prenaient leur vol!

J'ai uni ces deux figures de savants, l'une si grande, l'autre si charmante, Berthelot et Laussedat, comme l'Institut, en son deuil, les unira lui-même. Mais tandis que dans les villages vosgiens, à Igney, ou au pied du Donon, on répétera (je l'espère) le nom du colonel, toute la France et le monde scientifique avec la France assisteront par la pensée aux funérailles que la nation fait à Berthelot.

Et plus tard, et dès maintenant elle se forme, il y aura comme une légende attendrissante dans la mort du savant et de celle qui porta son nom, en ajoutant à tant de gloire toute sa bonté. On redira cette fin poétiquement, douloureusement touchante de ces deux êtres d'élite réunis à leur dernière minute

comme ils l'avaient été dans la vie. On contera, après les travaux du chercheur en son laboratoire, le dévouement de Mme Berthelot à ceux qu'elle aimait, aux pauvres dont elle était l'appui. On unira à jamais ces deux figures : lui, debout, ses tubes et ses cornues autour de lui, mesurant à travers la loupe les degrés de la chaleur, poursuivant sous la lampe électrique les recherches commencées dans la lumière du jour, beau de la beauté du penseur, le profil énergique et fin, le front d'un fier dessin, à peine dénudé ; elle, calme, belle comme la pureté, souriante, et dans la souffrance même, gardant cette douceur résignée qui est la vertu des forts. Quand l'insomnie la torturait, elle travaillait pour les souffrants. Elle ne voulait pas qu'il restât une déchirure, le moindre accroc aux vêtements qu'elle envoyait aux pauvres. Jusqu'à la fin elle donna, comme jusqu'à la fin il chercha, inventa, élargit le domaine de la science humaine.

Les dignes enfants de ces deux morts ont du moins, dans leur deuil, la triste consolation d'entendre le concert de respectueuse sympathie et la plainte qui, chez nous et par delà la frontière, accompagneront les funérailles et s'inclineront devant l'existence rare et la mémoire de ceux qu'une même heure leur a pris, comme si la mort, cruelle à ceux qui restent, avait voulu sourire à ceux qu'elle réunissait.

XIII

MES VACANCES EN ALSACE-LORRAINE

5 Avril.

Le théâtre a ses vacances traditionnelles. Pâques permet aux gens habitués à vivre parmi les toiles peintes d'aller voir un peu de verdure différente du frottis des décors. A propos de ce Jean-Jacques dont on aura tant parlé cet hiver comme d'un nouveau venu, Jules Dupré, le grand paysagiste, me disait fort joliment : « Il est le premier qui ait mis du vert dans la littérature. » Il est bon de mettre aussi un peu de vert dans cette vie brûlée, et j'ai choisi, pour mes vacances, une terre qui m'attire toujours, non seulement parce que j'y ai laissé des souvenirs de jeunesse, mais parce qu'elle est là comme une sorte d'énigme dont tous ceux de ma génération se plaisent tristement à interroger le secret. Tels ces amoureux vieillis qui songent à quelque vision disparue et se disent : « M'a-t-elle oublié ? Pense-t-elle encore à moi depuis si longtemps ? »

Si longtemps, en effet ! L'autre matin, par un clair soleil, dans l'île des Epis, devant Kehl, je songeais

à une pareille matinée, — pas plus chaude que ce premier jour d'avril, — où, avec Edouard Lockroy, nous allions regarder nos petits chasseurs faisant la soupe au pied des saules, près du monument de granit qui, sous un casque de forme antique, porte ces mots : *A Desaix, l'armée du Rhin.* La fumée bleue des foyers montait dans le ciel souriant. Les uniformes sombres des petits « vitriers » semblaient gais dans les feuillages à la Corot. Non loin de là, le vieux Rhin roulait ses eaux vertes, et les piles du pont de Kehl, qu'on avait fait sauter, s'enfonçaient, écroulées, dans le fleuve. C'était la guerre.

L'autre jour, j'ai retrouvé des soldats encore dans l'île des Epis. Ils portent, eux aussi, des uniformes sombres, mais ce ne sont plus les troupiers de France, les chasseurs de Vincennes. Ce sont les fantassins de la garnison de Strasbourg qui font l'exercice de tir auprès du monument du général républicain. Les coups de feu partent réguliers, et les soldats, assis sur l'herbe en attendant leur tour, regardent de loin, au bout du stand, si la cible est touchée. Ils ne sont plus là, mon cher compagnon de jadis, les chasseurs qui s'éveillaient si joyeux et nous semblaient si allègres, à l'aurore de juillet 1870. J'ai retrouvé, un peu plus vieux, un peu plus creux, étêtés et rongés, les saules d'autrefois ; mais la « popote » de jadis ne sort plus gaiement de leur feuillage. Le pont du Rhin est rétabli. Il est superbe, et les trains y roulent à l'aise avec leur bruit de tonnerre. Les locomotives et les promeneurs passent et repassent d'une rive à l'autre. Les fusils dont les

balles sifflent près du rouge monument de Desaix ne tuent personne. C'est la paix.

Et pourtant les images de ce que nous vîmes là autrefois me poursuivent dans mes promenades, aussi vivantes que si elles étaient d'hier. Dans ce Strasbourg transformé, agrandi, enrichi de constructions colossales, universités ou palais, c'est le vieux Strasbourg de ma jeunesse qui réapparaît persistant, et ces coins de rues ont pour moi un magnétisme singulier. Je retrouve les arcades où, par une nuit de juillet, étaient couchés, dormant un de leurs derniers sommeils avant Wissembourg, les turcos de Mac-Mahon. J'aurais voulu revoir le coin de l'hôtel de la Maison-Rouge où, ne trouvant point de lit, je passai la nuit sur le rebord de la fenêtre, le bras sur l'appui de bois. Et jamais, je crois bien, je ne dormis mieux! N'allions-nous pas, le lendemain, partir pour « voir des victoires » !

Dans ce Strasbourg nouveau où les coins pittoresques (il en reste encore et beaucoup fort heureusement) cèdent de plus en plus la place aux somptueuses constructions officielles, je me suis arrêté devant la statue de Gœthe, inaugurée il y a peu de temps, et où l'auteur de *Werther* est représenté jeune, élégant, son manteau sur le bras et la canne à la main, comme marchant à la fois vers la gloire et vers l'amour, entre deux juvéniles figures féminines, la Poésie et le Drame. Il était pourtant mélancolique en sa jeunesse, le grand Gœthe. Et j'ai voulu visiter le palais que s'est fait construire l'empereur, palais de marbre à l'architecture assez lourde et que sur-

montent deux hérauts d'Albert Durer, statues de bronze qui tiennent la hampe où se déploie le drapeau impérial lorsque Guillaume II vient ici.

Rien ne donnerait de l'empereur d'Allemagne une idée particulière dans ce palais marmoréen où l'on ne pénètre qu'en enfonçant ses chaussures dans de grands chaussons de feutre pour ne pas rayer les parquets (c'est le contraire d'une visite à la mosquée, où l'on se défait de ses sandales), rien ne semblerait caractéristique, si les tableaux accrochés dans le cabinet de travail ne semblaient indiquer une préoccupation spéciale.

Le bureau est des plus simples. C'est l'encrier, la plume et le buvard d'un homme qui travaille. Mais à la muraille, voici des portraits de généraux français du temps de Louis XIV, d'Harcourt, Turenne, un placard de l'époque même, imprimé en caractères gothiques et contant les luttes du maréchal et de Montecuculli. L'affiche encadrée porte, je crois, ce titre : *Vie de M. de Turenne*. Turenne est orthographié là *Tourenne*, « *Monsieur de Tourenne* ». Et en face des vieilles gravures représentant les vainqueurs du Palatinat, l'empereur a fait placer le buste en marbre de M. de Moltke, le vainqueur de ces victorieux. Il n'y a point là de hasard. « Ceci tuera cela », dit l'homme de Notre-Dame.

Dans un salon voisin, j'avais vu non sans orgueil la reproduction d'un tableau repréentant l'attaque du Bourget. Ce n'est pas le tableau d'Alphonse de Neuville. L'œuvre est d'un peintre allemand, et elle illustre involontairement la mémoire du défenseur

du village, le commandant Brasseur, mort aux Invalides.

Et quand nous sortons du palais, notre cocher, vieux Strasbourgeois, nous dit :

— N'est-ce pas ? Ça n'est pas aussi *choli* que notre vieille préfecture !

J'ai passé à Heidelberg mon dimanche de Pâques. Il m'a été facile de voir que les Allemands se souvenaient aussi, comme l'empereur Guillaume, de *M. de Tourenne*. La foule était grande dans le vieux palais éventré dont Mélac a fait une ruine, et je remarquais bien que dans les regards de ces visiteurs qui devinaient en nous des Français, il y avait de vieux ressouvenirs attisés par les professeurs d'histoire, les maîtres d'école qui n'enseignent visiblement point l'internationalisme. A Strasbourg, il n'était pas rare de rencontrer quelque vieux à tournure encore solide, portant à la boutonnière le ruban jaune de la médaille militaire, et qui, d'instinct, saluait le Français inconnu. A Heidelberg, les fils ou petit-fils de ceux qui ont brûlé Siant-Cloud regardaient de tout autre façon les descendants de ceux qui ont détruit Heidelberg.

Détruit ? Non. Ces ruines, se profilant sur le ciel clair, gardent une beauté artistique qui a sa poésie encore. Elles disent à la fois la brutalité et le génie des hommes. « Ici était la salle de concert... », indique la jeune femme qui, son trousseau de clefs à la main, guide les longues théories de visiteurs à travers ce squelette de palais. Il y eut un luxe, de la vie, des danses en ce cimetière d'art. La guerre a fait

son œuvre... Les ruines que nous avons, chez nous, pris soin de détruire comme pour effacer l'horreur du passé, — d'un passé d'hier, — les ruines entretiennent la haine, et il y a de la haine dans les prunelles qui contemplent les tours écroulées, les fossés profonds, les portes criblées de boulets, les escaliers tournants restés suspendus comme par miracle... Pourtant Heidelberg, souriante, étendue là, avec ses toits, ses clochers, ses maisons aux tuiles rouges, aux murailles blanches, qui, de là-haut, semblent des jouets géants, pourtant la douce vallée du Neckar, des horizons verts, des barques sur l'eau, des prairies et, là-bas, des houblonnières, semblent faits pour le repos, la joie d'oublier et de vivre.

Les houblonnières ! Elles sont encore en faisceaux, par les champs, les perches à houblon où s'enrouleront bientôt les brindilles vertes. Pourquoi me font-elles penser à d'autres faisceaux, ces faisceaux d'acier que Detaille groupe autour du drapeau endormi ?

Les étudiants étaient en vacances, l'université fermée, et je n'ai vu des *studiosi* que les casquettes multicolores suspendues à la porte de la salle de la gaie « Auberge du Cerf », où se font les réceptions et se livrent les duels légendaires. Les rapières à poignées polychromes — un peu semblables à des claymores écossaises — sont là, et encore les guirlandes vertes suspendues au plafond, avec les portraits d'empereurs, l'aïeul, le père, le kaiser actuel, et aussi les hanaps de faïence à deux anses, où on boit le vin aromatisé.

Autour de la salle sont suspendus les portraits des étudiants d'autrefois, photographiés ou lithographiés, avec leurs coiffures et leurs écharpes, et des vieillards de quatre-vingts ans reviennent parfois revoir là ce qu'ils étaient en leur jeunesse :

> Nous avons été jadis
> Jeunes, vaillants et hardis...

Les deux tables de chêne où, tour à tour, les étudiants gravent leurs noms après les avoir dessinés, feraient le désespoir des amateurs d'autographes. Il y a là en effet un véritable trésor graphique. Des noms célèbres apparaissent, tracés par des mains de vingt ans, et que la postérité a gravés sur le marbre : voici *von Kleiss*. Et c'est le poète *von Hohenlohe*. Et c'est le diplomate, celui des *Mémoires ; H. Laube*, *Manteuffel*... bien d'autres. Ils ont tenu à se donner la gloire de la table de chêne avant d'être certains d'avoir l'autre. Rien de plus pittoresque en vérité que ces tables zébrées de noms, criblées de caractères minuscules ou majuscules, et où il semble impossible de graver encore des noms nouveaux. Les étudiants y réussissent cependant. C'est un Panthéon d'une autre sorte, le Panthéon de la jeunesse. J'y déchiffre ces lettres parmi toutes : « Von Bismarck. » Mais ce n'est pas lui. C'est un parent. Un neveu, je crois.

Tous ces jeunes gens se sont promenés, là-haut, dans l'allée des Philosophes, sous les sapins de la montagne, avant d'emplir le monde de ces noms qui dorment là comme sur d'autres pierres tombales. Je

n'avais pas revu Heidelberg depuis des années, et là encore j'ai constaté cette intensité de vie, cette activité, cet appétit de grandiose et de *kolossal* qui est l'humeur même de l'Allemagne.

— Ah ! que j'aimais mieux mon petit Metz où l'on pouvait du moins suivre toute son histoire, notre histoire, me disait une Messine assise avec son mari, près de nous, à la même table, dans la « Brasserie de Munich », où la musique du 174e d'infanterie jouait des airs d'Offenbach, comme sur l'Esplanade la musique du 20e avait joué, l'après-midi, le *Père la Victoire*.

On se parle facilement entre Français de Lorraine et Français de France lorsqu'on se rencontre dans la promiscuité familière de ces concerts où les officiers et sous-officiers prennent place avec les bourgeois de la ville. A propos d'une marche militaire que reprenait en chœur le public en imitant par des sifflements les fifres de l'orchestre, notre voisin nous dit :

— Ils ont tous été soldats. Cela leur rappelle le régiment. Ils aiment cet air-là.

Et voilà que l'on cause et que les mêmes paroles inévitables tombent des lèvres : « Ah ! Rezonville ! Gravelotte ! Saint-Privat ! Ah ! si Bazaine avait voulu ! » Et les tristesses de la vie d'exil sont tout bas confessées à ces Français de passage. On vit chez soi. Les foires si gaies de jadis n'existent plus. La troupe de Nancy vient parfois donner au théâtre des représentations. On a entendu le *Cid*, un soir. Mais ce n'est plus l'existence heureuse et familiale d'autrefois (celle dont notre ami Alfred Mézières,

dont la maison natale est là, toute proche, a conté si bien tout le charme).

Et les spectres reparaissent, l'empereur sortant de la préfecture, la garde au Ban-Saint-Martin, Borny, les convois de blessés sur le pont des Morts, le canon, et encore et toujours Bazaine !...

Le bon bourgeois paisible qui me parle en buvant sa bière me semble bien jeune encore pour avoir vu tout cela.

Il hoche la tête :

— Oh ! j'avais dix ans ! A dix ans, on voit tout ! on écoute parler ses parents. On voit leurs larmes aux repas du soir.

Et lui-même, lentement, pose sa chope sur la table et se retourne, essuyant ses yeux — puis se lève et revient, les paupières rouges.

Pendant que la musique allemande joue doucement la chanson de Fortunio :

Si vous croyez que je vais dire
Qui j'ose aimer!

Vous aurez plus d'une fois de ces confidences inattendues, au fond d'une brasserie ou d'une boutique. C'est là que l'on voit ce qu'il y a de terrible et de dur dans ce mot : la conquête.

Un tout jeune homme de ce pays de Metz me disait, en me montrant un adorable bébé de dix-sept mois, tout blond, tout rose :

— Pouvu que je vive assez longtemps pour apprendre à cet enfant ce que m'a enseigné mon père, l'amour de la France !

Je ne savais pas qu'au cimetière de Vallières une cérémonie touchante avait lieu à Metz. J'aurais voulu assister au pieux anniversaire où, dans le cimetière du village, deux officiers français délégués par leurs régiments respectifs, l'un venu de Saintes, l'autre de Foix, saluaient la mémoire de deux autres officiers, des morts de 1870, retrouvés à la place où ils étaient tombés. Le *Souvenir français* leur élevait là un monument et, devant un officier allemand apportant une couronne, le commandant Olive, du 59e de ligne, et le capitaine Langaudin, du 6e, avaient prononcé des paroles d'une simplicité éloquente et d'une émotion profonde. Et ce dut être une minute poignante que celle où ces deux officiers, venus de points si divers de notre France, saluèrent au nom de la jeune armée les morts de l'Année terrible. La voix étranglée, ils parlèrent devant le capitaine allemand de devoir et de patrie. Les vieux combattants de 70 étaient venus. Ils pleuraient. Mais les jeunes Lorrains ne pouvaient s'empêcher de parler, et il y eut des cris de : « Vive l'armée française ! »

Française ! Quand le capitaine Steinkopff, délégué par le gouverneur de Metz, et qui, roide, impassible, semblait ne pas entendre, entendit ces mots, un moment, nos compatriotes se demandèrent si l'émotion de cette foule n'allait pas gêner l'allemand. Mais, soldat, celui-ci comprenait les sentiments de nos officiers et restait droit en sa correction voulue.

On avait reconnu les deux capitaines portés « disparus » aux boutons de leurs tuniques dévorées par la terre, des boutons de cuivre, des numéros de ré-

giment, et les squelettes sont authentiques. Il en reste encore de ces « disparus » dans les plaines où passent les bœufs des labours. Nos officiers, tout à fait charmants, alertes, bien Français, ont cueilli, pour rapporter à leurs colonels, des violettes à Montigny-la-Grange, des fleurs de Lorraine, un des colonels étant de Metz. Sous ces pauvres trophées que fleurit le printemps il y a encore des crânes, des boutons de cuivre.

— J'ai chez moi, dans mon jardin, un capitaine français enterré avec des Allemands, disait un paysan à l'un de nos officiers, l'autre jour.

Toutes ces croix blanches, ces tertres, ces monuments de pierre que nous voyons en traversant le champ de bataille de Gravelotte recouvrent des morts allemands. Les ossements des Français, réunis, ont été transportés dans l'ossuaire de Mars-la-Tour. On a séparé les squelettes. L'Europe aurait bien pu jadis séparer les combattants.

Et nous allons pensifs, en ce morne chemin...
Et pour nous c'est Hier — et pour nous c'est Demain!

Car ce ne sont pas seulement des croix funèbres qu'on aperçoit sur cette terre où s'égorgèrent, il y aura bientôt trente-sept ans, des milliers d'hommes. Ce sont des voies ferrées qui transportent des matériaux vers de nouveaux forts en construction, des forts jumeaux, une citadelle immense qui s'appellera le fort de l'Impératrice, et dominant tout le pays, commandera la frontière. Il ne faut pas être grand clerc en matière militaire pour voir en passant l'acti-

vité de ces hommes, l'admirable aspect de ces soldats dont les casques brillent au soleil et qui défilent sur les routes ou s'exercent autour de leurs baraquements.

« *Beware!* » disait dans une gravure anglaise restée fameuse le spectre de Napoléon Ier à Napoléon III partant pour Metz.

Encore partait-il pour Metz qu'on pouvait défendre !

Ainsi mes vacances ont été pensives. J'avais emporté un volume excellent et touchant, *Souvenirs d'Alsace*, de M. Albert Trombert, qui m'avait donné l'envie de voir, après Strasbourg, Colmar, et la statue de Rapp par Bartholdi après la statue de Kléber. Mais le temps m'a manqué. Le temps, cette étoffe qui se rétrécit pour tous les hommes comme la peau de chagrin du héros de Balzac. Mais si je n'ai vu qu'un coin d'Alsace et de Lorraine, c'en fut assez pour raviver bien de chers souvenirs.

Que d'amis pourtant je n'ai pas retrouvés à Metz : le docteur Weinsback, par exemple, âme de patriote et cerveau de savant, dont la femme fut une des plus dévouées parmi les Messines qui entretiennent, avec la mémoire du passé, le culte des tombeaux.

J'ai revu, dans l'île Chambière, le monument élevé à nos morts et qui porte cette inscription touchante : *Les femmes de Metz à ceux qu'elles ont soignés.* Le ruban rouge de la Légion d'honneur, accroché là sous verre, a bien pâli depuis des années, il est devenu tout blanc, — comme les cheveux de ceux des habitants de Gravelotte qui vivent encore, —

mais il est toujours là et il décore les milliers d'hommes dont les ossements sont restés au pays.

J'ai revu dans le Jardin botanique, à Strasbourg, l'autre monument, celui des morts du siège, qui ne porte ni inscription, ni noms d'hommes, rien que cette date tragique : *1870*, coupée par une palme et surmontée d'une étoile. Le lierre envahit le marbre, ce souvenir de pierre dont la sobriété est saisissante. Mais un jet d'eau voisin donne avec un bruit berceur l'idée de larmes qui couleraient toujours. Ces pèlerinages sont à la fois attristants et sains ; ils nous arrachent si vite aux discussions stériles, aux polémiques quotidiennes, à toutes les querelles inutiles ! Ils nous mettent en face de deux pensées également poignantes : le passé lugubre et l'avenir redoutable.

Les tombes nous disent : « Souvenez-vous ! » Les forts nouveaux, ceux qu'on achève, ceux qu'on commence, les abris casematés, tout ce qui menace et se dresse là, tout près, nous disent : « Gardez-vous ! »

On m'assure que dans nos campagnes, les noms, les dates de 70 semblent aussi lointains, aussi ignorés que ceux des plus vieilles histoires. Ceux de ma génération ne se lasseront point de se rappeler et de répéter ce qu'ils ont vu. Ils ne provoquent point, ils songent. Les larmes des exilés leur font aussi, que voulez-vous ? les yeux humides. Ils rabâchent, vieux rêveurs de la grandeur nationale. Ils répondraient volontiers comme cette mère à qui l'on parlait des pleurs versés sur son fils :

— C'est qu'il est toujours mort !

C'est qu'elles furent, lors de nos vingt ans, la pa-

trie. C'est qu'un gendarme allemand peut, comme à moi, l'autre soir, venir vous demander « vos papiers », sur cette terre où librement on allait, passait, riait jadis. C'est qu'on ne se déshabitue pas plus de la géographie que de l'orthographe qu'on a apprises tout petit, c'est que cet amour de ce qui fut notre France, c'est pour nous l'alphabet.

Et les claires eaux de la Moselle, et les Vosges aux carrières de grès rouge et aux grands sapins noirs, et les hautes maisons alsaciennes, et les villages lorrains, nos petits Français devraient bien les aller voir, eux aussi, à leurs vacances, comme nous les avons revus !

La France ne sait pas ce qu'elle a perdu — en une heure — le soir du 18 août, quand l'ombre s'étendit sur l'hécatombe de Saint-Privat.

XIV

Souvenirs d'un ami. — André Theuriet à Bourg-la-Reine et à l'Académie. — Les fleurs et les arbres. — Un rural. — Comment Theuriet prit des notes sur Alexandre Dumas fils. — Le poète de *Sous bois*. — Pages du *Journal de Tristan*. — Henri Regnault et Augusta Holmès. — La Fontaine et Jules Vallès. — Une biographie par lettre. — Monsieur le maire. — *Raymonde* et *Jean-Marie*. — Un sage. — Hector Malot à Fontenay-sous-Bois. — Les survivants de 1870.

26 Avril.

André Theuriet était, pour le trimestre d'avril à juin, directeur de l'Académie française, et c'est le directeur en exercice qui doit prononcer l'éloge de ceux d'entre nous que frappe la mort. « Je suis bien tenté de mourir », disait Villemain à Emile Augier, directeur, qui lui répondait : « Je ne vous le conseille pas ! » Theuriet avait tracé le plus bel éloge qu'on pût faire de lui : c'était sa vie même. Vie de labeur, vie d'honneur. Les mêmes mots reviennent sous la plume de ceux qui ont parlé de lui hier : « Un brave homme. Le romancier brave homme. » Cherchez une plus éloquente épitaphe. Il faisait partie de la commission chargée de lire les morceaux envoyés au concours de poésie. Les conclusions de cette commission devaient être, jeudi dernier, rati-

fiées par l'assemblée plénière, et Sully-Prudhomme, vaillamment et très simplement, était venu de Châtenay apporter son suffrage au poète choisi. Appuyé au bras de son domestique, sa belle tête souffrante animée pourtant d'un sourire, il s'éloignait, laissant à François Coppée le soin de mettre en relief les mérites des candidats.

— La commission... et je représente à moi tout seul la commission, disait le rapporteur, car M. Theuriet, toujours souffrant, n'a pu venir...

Et comme j'adressais une question à Coppée :

— Il est malade, oui, mais il va mieux... beaucoup mieux, répondit-il.

Aussi mon émotion fut-elle vive lorsque de mon vieil ami Georges Lafenestre, le poète des blés, je reçus la dépêche qui m'annonçait la mort du poète des bois. « Notre cher Theuriet décédé à Bourg-la-Reine. » Je me rappelais l'intérieur charmant, patriarcal et artistique à la fois, où j'avais vu jadis André Theuriet si heureux dans le calme de son labeur, auprès de la femme distinguée, belle sous ses cheveux blancs comme une aïeule du dix-huitième siècle, et à qui il dédiait un de ses livres de vers, le *Livre de la Payse* :

Elle a le charme, elle a l'esprit
Et la grâce qui ne fleurit
Qu'en plein Paris, la grâce exquise ;
Mais l'âpre et rustique verdeur
Forestière est restée au cœur
De la Payse !

En ce portrait, Theuriet, le forestier, se peignait moralement aussi lui-même. Il avait le charme un

peu timide des « boisiers », et leur solidité aussi, et leur vaillance. La maison de Bourg-la-Reine, la « maison de monsieur le maire » était accueillante et l'hospitalité s'y ressentait de la bonne grâce de la femme. En bas, le salon, joliment orné, où l'on causait. En haut, donnant sur le jardin, les arbres, l'horizon, le cabinet de travail où, dès l'aube, le « romancier brave homme », tâcheron du bien, se mettait à l'ouvrage. On raconte que George Sand, donnant à son labeur un nombre d'heures régulières, fixes, pour chaque journée, commençait un roman nouveau, en écrivait du moins le titre, dès qu'elle avait mis le mot « fin » à l'œuvre achevée. C'est ainsi qu'elle nourrissait les siens et en même temps berçait ses rêves. André Theuriet eût fait volontiers comme la bonne dame de Nohant. Aucune journée sans labeur. Un conte nouveau après un conte terminé. Et c'est ainsi qu'il oubliait que dans le calme logis, la Payse n'était plus là.

Jetant sur le papier le discours qu'il allait prononcer devant la tombe du cimetière de Nohant, Dumas fils s'étonnait que les oiseaux qui venaient d'ordinaire se poser sur les épaules de George Sand continuassent à chanter maintenant que la châtelaine était morte. Ils chanteront encore au jour des funérailles, ceux qu'André Theuriet, en ouvrant sa fenêtre, aimait à écouter, sur les arbres de Bourg-la-Reine. Les maisons se vident et les nids se remplissent. Le printemps fait aussi son œuvre et la nature ne s'inquiète guère de ceux qui l'ont le mieux et le plus aimée.

André Theuriet, qui a écrit ses souvenirs, n'a jamais plus sincèrement confessé ses pensées que dans les pages du *Journal de Tristan*, où ses impressions d'autrefois sont évoquées avec cette mélancolie attendrie qu'apporte et traîne comme un brouillard l'automne de la vie. Des figures aimées y réapparaissent : c'est Henri Cazalis, tout jeune, disant des vers « nirvanesques », d'ailleurs admirables, et déplorant

L'éternel ennui d'un ciel éternel

dans un jardin de Versailles où l'on dîne en plein air, et où un autre jeune homme, Henri Regnault, se désole de ne pas trouver un modèle pour la *Thétis* qu'il doit présenter au concours de Rome...

Tout à coup, dans l'encadrement vert des massifs, une éblouissante jeune fille apparaît, blonde, impérieuse à la fois et souriante, et devant ce front et ce regard de déesse,

Blonds cheveux, longs yeux noirs, narine frémissante,
La bouche d'un enfant et le front d'un penseur,

dira Theuriet lui-même, Henri Regnault s'écrie : « La voilà, ma *Thétis !* »

Theuriet avait déjà remarqué, au concert Pasdeloup, la beauté de cette jeune fille. Une sorte de Valkyrie applaudissant *Lohengrin*. C'était la fille d'un vieux savant habitant Versailles, une musicienne. Elle dort maintenant, Augusta Holmès, dans ce Versailles, au cimetière Saint-Louis, non loin du bon Ducis qui n'eût pas été wagnérien.

Regnault ne devait-il pas tomber tout près des bois de Satory, qu'il emplissait de sa belle voix, de ses airs d'opéra, de ses chansons, ce soir-là.

« Mon ami Tristan est mon compagnon de chaîne dans les bureaux d'un ministère et mon compagnon de plaisir dans nos promenades sous bois. » Ainsi disait Theuriet parlant de ce camarade qui « lui ressemblait comme un frère » et qui, grison, avait conservé tout l'enthousiasme et la foi de sa jeunesse. Tristan avait retrouvé Henri Regnault devant le mur de Buzenval, Tristan avait failli être gelé, comme son ami Jacob, la nuit de Noël 1870 à Vitry, dans la tranchée. Tristan n'oubliait ni les amis ni le « pays ». A Damvillers, il retrouvait Bastien-Lepage qui, de lui, faisait un vivant portrait, un chef-d'œuvre. Il aimait les bonnes gens des villages, et ce Lhermitte à la plume a trouvé en Lhermitte précisément un illustrateur magistral de la *Vie rustique*. Il disait volontiers :

« J'ai certaines pierres de touche qui me servent à juger les gens et me déterminent à leur ouvrir ou à leur fermer mon cœur. Ainsi celui qui n'aime ni les bêtes, ni les arbres, ni La Fontaine peut être le plus honnête homme et l'esprit le plus cultivé du monde, il ne me sera jamais sympathique. »

C'est après avoir entendu Jules Vallès que Tristan écrivait ces lignes. Vallès, en un accès de paradoxe sans doute, avait répondu à Theuriet lui parlant de La Fontaine :

« Ah ! La Fontaine !... Encore un que je hais !... »

Les bêtes, les arbres, La Fontaine... Tristan ou-

bliait les fleurs, qu'il préférait peut-être aux arbres. Il les connaissait toutes. Dans nos séances du Dictionnaire, lorsqu'une définition était nécessaire, nous étions certains d'avoir avec Theuriet le renseignement exact. Il rectifiait, il complétait. Il était le botaniste de l'Académie. Mon prix de botanique d'autrefois me laissait fort ignorant devant lui. J'imagine que sous l'uniforme, qu'il porta bravement, s'il eût, pendant une sortie, pu apercevoir une fleurette à ses pieds, il se fût écrié, pendant la fusillade, comme Rousseau aux Charmettes :

— Une pervenche !... Une pervenche !

Victorien Sardou me racontait que lorsque Theuriet dut écrire son discours de réception à l'Académie et prononcer l'éloge d'Alexandre Dumas fils, il se chargea de présenter à Mme Dumas le successeur de l'auteur de *Denise*. Mme Dumas mettait à la disposition de Theuriet les documents qu'elle possédait, le premier acte des *Nouvelles couches*, le manuscrit de la *Route de Thèbes*. On avait pris rendez-vous pour aller à Marly.

— Marly-le-Roi ! J'y suis né, disait le romancier.

Sardou conduisit donc André Theuriet au Champflour (c'est le nom du logis que Dumas avait hérité de Leuven), et en chemin il lui dit ce qu'il savait de Dumas, de sa façon de travailler, de sa cordialité touchante dissimulée sous une brusquerie voulue. Puis, après le déjeuner, Mme Dumas elle-même, dans les allées du jardin, causant, donnait pour le futur discours les renseignements littéraires qui devaient intéresser le récipiendaire. Et tous ces propos

intéressaient en effet Theuriet qui écoutait, prenait mentalement des notes, mais gardait, selon son habitude, un silence de rêveur timide...

Et l'on marchait doucement, pas à pas... L'ombre de Dumas semblait suivre.

André Theuriet demeurait pensif, comme absorbé.

Tout à coup son œil s'illumina. Le romancier poussa une légère exclamation joyeuse :

— Ah ! dit-il, comment avez-vous cela à Marly-le-Roi ?

Il venait d'apercevoir, au bord de l'allée, une petite fleur dont j'oublie le nom et dont la vue illuminait son visage.

— Mais c'est rare, c'est très rare !

Et il se mit alors, avec cette éloquence qui faisait place à son mutisme lorsqu'il s'agissait de ce qu'il aimait, à parler de la fleur, la petite fleur, et l'on oublia l'auteur du *Demi-Monde*, qui devait être surtout cher à Theuriet parce qu'il avait célébré les camélias de Marguerite Gautier.

J'ai, dans ma vie, écrit beaucoup de préfaces. On me l'a même assez souvent reproché, car il est indécent, comme on sait, de travailler pour les autres et de faire plaisir à des amis ou à des inconnus. Mais je n'ai jamais avec plus de joie « préfacé » un livre que le *Sous bois* d'André Theuriet, illustré par Giaccomelli. J'emportais le volume dans les bois de Viroflay, et en marge j'écrivais ce que je pensais de l'œuvre de ce rural qui fut un délicat.

On m'avait conté que lorsque tout jeune homme et employé de l'administration, Theuriet se promenait,

les bras croisés, sous les arbres, cherchant des fraises au printemps, des mûres en automne, et des vers en toute saison, les paysans de la Meuse, qui le reconnaissaient bien, disaient, haussant les épaules :

— Celui-là, oh ! celui-là ne fera jamais rien !

Le père de Walter Scott, rappelais-je, traitait aussi son fils de « paresseux » lorsque l'adolescent revenait, harassé, d'une course à travers les bruyères d'Ecosse.

Theuriet était un paresseux de cette race. Les bois de la Lorraine étaient pour lui ce qu'étaient pour le chroniqueur de la Canongate, les sentiers des Highlands. Je tiens de lui, sur ses débuts, l'éveil de son amour de la campagne, une lettre que je retrouve dans mon exemplaire de *Sous bois* et que je recopie mélancoliquement aujourd'hui. C'est une page de souvenirs. Une autobiographie cursive.

Paris, le 16 septembre 83.

Mon cher ami,

En revenant d'Espagne, vendredi, j'ai trouvé votre billet à Bayonne ; depuis, j'ai couru de ville en ville, et aujourd'hui seulement je m'empresse de répondre au débotté aux questions que vous voulez bien me faire.

Je suis né le 8 octobre 1833, à Marly-le-Roi — par hasard, mon père étant fonctionnaire — mais ma famille est lorraine, et à quatre ans je suis retourné au pays natal de ma mère, à Bar-le-Duc, où j'ai été élevé et où je suis resté jusqu'à vingt ans. Vous me demandez d'où me vient mon amour pour les bois? Tout simplement de ce que j'ai toujours vécu à proximité d'une forêt; l'une de mes premières impressions d'enfant est le bruit mat des châtaignes mûres tombant sur la mousse dans les bois de Marly. A Bar-le-Duc, qui est environné de grandes et belles forêts domaniales, je passais en pleins taillis toutes mes journées de congé. Mon grand-père maternel, inspecteur des forêts en retraite, m'emmenait chaque jeudi dans un petit bois qui lui

appartenait et où il « tendait » aux petits oiseaux. J'y étais absolument livré à moi-même et j'y faisais doucement et lentement connaissance avec la faune et la flore forestières. Voilà pour le côté sylvestre. J'avais aussi pour institutrice une grand'tante, née en plein XVIIIe siècle, et qui savait par cœur les tragédies de Voltaire. J'ai commencé à lire dans *Zaïre* et *Tancrède* et c'est de cette lointaine époque que datent mes premiers vers.

Après que mes études classiques eurent été terminées au collège de Bar, mon père, qui était conservateur des hypothèques, décida que j'entrerais dans l'administration de l'enregistrement — la sienne — et je commençai mon surnumérariat près de lui, tout en prenant mes premières inscriptions de droit. Je fis surtout beaucoup l'école buissonnière, et je devins très fort, non en droit fiscal, mais en botanique.

Le sort se montra clément envers un jeune bureaucrate aussi fantaisiste, et l'administration me nomma receveur des domaines à Auberive (Haute-Marne), au milieu des plus belles forêts de l'Est. J'y vécus deux ans et demi, seul, courant les futaies qui s'étendaient à trois lieues aux entours, traduisant Théocrite, herborisant et liant connaissance avec tous les gens des bois : charbonniers, bûcherons, braconniers, etc C'est d'Auberive que j'envoyai à Buloz un premier ensemble de petits poèmes qui parut dans la *Revue* le 15 août 1857 sous le titre *In memoriam*.

Quelques-unes des pièces que je publiai alors ont été réimprimées dans le *Chemin des bois*, édité par Lemerre en 1867. A partir de cette époque j'ai collaboré de loin en loin à la *Revue*. Mes deux premières nouvelles, l'*Abbé Daniel* et les *Souffrances de Claude Blouet*, y ont paru en 1863 et 1869.

Dans l'intervalle, j'avais eu la chance d'être appelé à Paris, au ministère des finances, et je n'en suis plus sorti que pour faire chaque année des fugues dans mes bois lorrains ou langrais. En 1870, j'ai été mobilisé et je me suis trouvé à Buzenval. A la fin de 1871, *Jean-Marie* a été joué à l'Odéon par Sarah, et c'est à peu près vers le même moment que j'ai commencé à écrire plus régulièrement des nouvelles, puis des romans à la *Revue*. Vous savez le reste, et je ne vous ennuierai pas en vous donnant les titres de mes livres. Si cette nomenclature vous est nécessaire, vous la trouverez dans le supplément de Vapereau.

Pardon de vous avoir fait attendre si longtemps ces détails biographiques et merci mille fois, mon cher ami, d'avoir bien voulu vous charger de présenter *Sous bois* aux clients de Conquet. C'est pour moi une bonne fortune d'avoir pour introducteur un confrère dont j'aime à la fois le talent et la personnalité.

A vous bien cordialement et bien affectueusement.

André THEURIET.

A l'heure où Theuriet m'envoyait ces notes, il avait encore vingt-quatre ans à vivre. Et à lire les livres qu'il ne cessait de faire paraître, à le voir solide et droit dans sa petite taille, on n'eût pas en lui deviné le septuagénaire. Il allait recueillir, à la fin de sa vie, les honneurs dus à sa probité laborieuse, à son œuvre très personnelle de poète et de romancier. Mais il était de ceux que les honneurs laissent timides et simples. Il n'élevait la voix que pour défendre, devant une commission, le livre d'un inconnu, quelque roman où l'on célébrait un coin de la terre de France. Car Theuriet préférait aux romans parisiens — qui nous ont séduits — les paysages et les mœurs de province. Dans Balzac il s'arrêtait plus volontiers devant le profil attristé d'Eugénie Grandet que devant l'ambitieux visage de Rastignac. J'ai conté jadis, ici même, une promenade que nous fîmes avec lui, cherchant dans un logis de Bourg-la-Reine les souvenirs de Camille et Lucile Desmoulins, et près d'Antony, l'ombre du comédien Molé, sous le monument qui recouvre ses os. Theuriet se préoccupait plus des fraisiers que de ces fantômes.

Il avait plaisir, même au théâtre, à retrouver des bois touffus, fussent-ils peints par les décorateurs. Et comme il était heureux, lorsque je jouai de lui sa *Raymonde*, de se revoir en un décor champêtre, dans la Maison-Verte de son livre ! La pièce était un peu longue, mais bien jouée par les artistes, M. Febvre en tête et Mme Barretta, et cette jolie Céline Montaland, qui n'hésitait pas à représenter une mère et à

mettre des cheveux blancs sur ses bandeaux aussi noirs que l'aile du corbeau.

Je me rappelle le rire d'André Theuriet, — car sous son apparence taciturne, il était spirituel et gai, — lorsque Febvre apparut, vêtu d'une longue redingote d'un drap vert passé, et lui dit :

— Vous voyez bien cette lévite ? Je l'ai fait tailler par Chalain dans le tapis vert de la salle du comité, que l'administration voulait remplacer par un tapis neuf. Que de lectures autour de ce drap, depuis tant d'années ! Jamais, jamais le public ne se doutera de ce que mon costume représente de pièces refusées !...

Plus tard, je mis au répertoire de la Comédie, à la grande joie du poète, cet acte, *Jean-Marie*, qu'il avait déposé jadis, sans espoir, chez le portier de l'Odéon, et qui lui avait valu, un beau matin, un bulletin inattendu de répétition, et un soir, un succès complet de douces larmes. *Jean-Marie* était pour Theuriet ce qu'avait été le *Passant* pour Coppée.

Et Theuriet, jusqu'à la fin, resta reconnaissant de cette reprise, qui n'était que juste. Il abandonnait volontiers ses droits d'auteur lorsque, fréquemment, on demandait *Jean-Marie* pour une de ces représentations de bienfaisance dont la Comédie est coutumière. On jouait *Jean-Marie* partout. On le joua à Tréguier même, pour les fêtes de Renan, parce que les personnages portent des costumes bretons.

Theuriet célébrant Renan, c'était un peu comme lorsque la Comédie représenta *Gringoire* au Havre pour le centenaire de Casimir Delavigne. Théodore de Banville en eût frémi.

Le bon Theuriet admirait assez Renan pour être, malgré lui, de la fête. Sa politique, au bout du compte, était toute de conciliation, et on me dit qu'il fut très longtemps populaire parmi ses administrés. Puis, tout passe. Monsieur le maire, une année, ne fut pas réélu ; Theuriet eut plus de temps pour fumer sa pipe à sa fenêtre en regardant les passereaux.

C'était un sage. J'admire et j'envie ceux qui, comme lui, règlent leur vie et cherchent leurs joies dans le calme. Il est un autre de mes amis qui a résolu le problème de l'heureuse fin d'existence. Il vit avec les siens, parmi ses livres à Fontenay-sous-Bois, se rappelant les figures disparues. C'est Hector Malot, à qui Taine eût donné sa voix à l'Académie après lui avoir fait l'honneur d'un salut littéraire qui intéressa Sainte-Beuve.

L'auteur de tant de romans populaires, dans le bon sens du mot, vit retiré à Fontenay-sous-Bois, et voit passer le flot des livres nouveaux, au bruit de la poussée des « jeunes ». Il sourit aux impatiences actuelles en songeant aux difficultés des débuts de jadis, au peu d'argent que donnait une œuvre, à des camaraderies et à de belles humeurs qui sembleraient naïves aux âpretés d'aujourd'hui. Comme André Theuriet, Hector Malot est un sage, et j'espère que les bois de Fontenay le trouveront en santé après les mois d'hiver.

C'est Sainte-Beuve qui disait des livres de Theuriet : « Cela sent bon. » Une femme d'esprit, parlant de ces romans forestiers, me donnait une variante de ce jugement.

— Avec Theuriet on éprouve une sorte d'impression balsamique. C'est salubre et sain. Cela sent le sapin !

Le mot me revient aujourd'hui, mais avec une signification tout autre. Funèbre en vérité. Le sapin, c'est ici le cercueil où l'on a étendu le poète des forêts de la Meuse, le bon ouvrier d'art, sa journée finie.

Je voudrais bien, moi, ne point finir sans avoir rendu à ceux de ma génération ou à mes amis, comme Theuriet, un hommage plus complet que ces notes cursives écrites au lendemain de nos deuils. Il y a des écrivains demeurés célèbres parmi eux. Il en est d'oubliés ou de méconnus. Les évoquer, dire à ceux qui nous ont suivis nos efforts et nos pensées, montrer ce que furent le journalisme, la littérature, l'appétit de la liberté de ceux qui avaient vingt ans à l'heure où battait son plein ce que M. Lolliée appelle « la Fête impériale » : la tâche, vraiment, est tentante. Mais le temps est mesuré aux hommes, et les projets ne se réalisent pas toujours. « Et vos Mémoires ? » me dit-on souvent. Nous verrons plus tard.

Je me suis arrêté aujourd'hui devant une des figures les plus sympathiques du siècle passé. Et ces mots « le siècle passé » ont un son de cloche lointaine. Le siècle passé, ce fut pour nous celui de ce Fragonard qu'on célèbre à Grasse, ou de ce Diderot dont on lisait à peine alors le *Neveu de Rameau*. Quand je pense que maintenant le siècle passé est celui d'un Daudet, d'un Zola, d'un Theuriet, il me

semble que la cloche en question sonne le glas des souvenirs. Il y a maintenant trois fauteuils vacants à l'Académie française. Quand j'eus l'honneur d'y entrer pour succéder à M. Cuvillier-Fleury, Camille Doucet était secrétaire perpétuel, il y avait trois ans que Victor Hugo venait de mourir, mais l'Académie comptait encore Augier, Alexandre Dumas, Jules Simon, Octave Feuillet, Ernest Renan, Taine, Pasteur, de Lesseps, Joseph Bertrand, Rousse, Leconte de Lisle... J'en oublie, parmi les disparus ! J'oublie Labiche, la gaieté du théâtre, John Lemoinne, l'honneur du journalisme... Siècle passé ! Siècle fini !

Chaque année heureusement a son printemps et M. de Bouchard a eu raison de mettre en épigraphe à ses *Lauriers de l'Olympe*, le vers de Ronsard :

Les jeunes sont toujours victorieux...

XV

LE THÉATRE GRATUIT

17 Mai.

Il y aura dimanche fête du félibrige en Périgord. Et dans l'ancienne abbaye de Chancelade, à deux kilomètres de Périgueux, Frédéric Mistral, « l'Emperaire dou souléi », assistera à une représentation de la *Fille de Roland*, suivie d'un banquet sous la charmille et de toasts arrosés du « divin » Monbazillac. Je ne pourrai, à mon grand regret, me rendre à l'invitation du syndicat d'initiative qui organise ces manifestations et qui a même construit là-bas un théâtre en plein air, un théâtre de la Nature, dont le directeur, actif et plein de foi, est M. Jules Rateau. J'aurais été heureux de revoir ce coin de terre où les miens sont nés, où j'ai laissé tant de souvenirs d'enfance, ces terres du maïs et des vignes que l'auteur du *Moulin du Frau* a si admirablement décrites. Mais il n'est pas toujours facile de rompre la chaîne, et les vacances, même furtives, sont rares. J'entendrai de loin les bravos donnés aux « brindes » de Mistral et aux interprètes d'Henri de Bornier.

J'avoue, d'ailleurs, que ce n'est pas sans une secrète inquiétude que je vois s'ouvrir encore (l'ouverture est facile dans le plein air) un théâtre de la Nature. Il peut y avoir des théâtres de la Nature partout. Il y en a au Pré-Catelan, il y en a à Champigny, il y en a dans les Vosges. Il en est près de Compiègne, il en est dans le Nord, il en est dans le Midi. Partout où un syndicat voudra bien qu'il y en ait, il y en aura. Et ce sera une occasion nouvelle pour la Comédie-Française de se disperser un peu plus et de disséminer un peu plus encore de ses forces vives. Car il est bien entendu que ces théâtres de la Nature ne peuvent subsister qu'avec le concours de la Comédie-Française. Il y a, sortis du Conservatoire, cherchant çà et là des engagements, frappant à des portes closes parce que les troupes de théâtre sont complètes, — parfois même trop nombreuses, — il y a des artistes de talent qui ne jouent nulle part et qui trouveraient tout naturellement l'emploi de leurs efforts dans les représentations de province. Il y a des tragédiens qui font partie de l'Odéon et du théâtre Sarah-Bernhardt, fermés en été. Ceux-là seraient heureux d'apporter leur concours à des manifestations diverses et de se faire entendre dans les théâtres de la Nature, puisque tout leur temps leur appartient. Mais non. Il faut que les acteurs des tragédies de plein air aient leurs noms suivis de ces quatre mots dont on abuse : « De la Comédie-Française », pour que les impresarii risquent, çà et là, la partie, donnent des tragédies aux baigneurs des villes d'eaux ou aux touristes des Pyrénées.

Cette malheureuse Comédie-Française est mise à contribution de toutes les manières. Il arrive un moment, chaque été, où l'administrateur se demande avec inquiétude si le train qui a emporté ses artistes vers Orange les ramènera assez à temps pour qu'on donne, à Paris, le spectacle annoncé. Il lit dans les journaux les dépêches résumant les paroles prononcées là-bas au dessert, par les autorités et les impresarii, et ces verres levés à la gloire de la Comédie en voyage ne compensent pas les ennuis possibles que causent ces déplacements à la Comédie « à demeure ».

C'est bien ce qui explique pourquoi le comité et l'assemblée générale des sociétaires ont émis le vœu qu'à l'avenir, puisqu'elle en avait la charge, la Comédie-Française eût officiellement la responsabilité et l'honneur de ces représentations, si elles doivent devenir annuelles. Pour le moment, la question ne se pose point. Ce sera pour l'an prochain. La Comédie a son été à assurer chez elle et nous verrons ce qu'elle fera plus tard. Mais, en vérité, il est inadmissible que de toutes parts on la tiraille par son peplum et que tant d'impresarii à la fois

Se taillent un pourpoint dans son manteau de reine.

On ne s'imagine pas le nombre de représentations de toutes sortes, spéculations dissimulées souvent sous cet irrésistible mot, la « bienfaisance », qui ajoutent au labeur nécessaire d'une grande maison la multiplicité des besognes inutiles. Les malheureux artistes sont appelés un peu partout et donnent leur

concours avec une libéralité dont ne se rendent même pas compte ceux qui sollicitent — je me trompe : ceux qui réclament impérieusement leurs services. Il semble que le concours des artistes de la Comédie soit dû à toute représentation quasi officielle ou à toute manifestation publique. Très souvent, nos comédiens ne reçoivent pas même un remerciement pour prix de leur bonne volonté. Que de fois des artistes, envoyés ici ou là, dans Paris ou hors Paris, sur la prière de quelque organisateur fort appuyé par un député, un sénateur, sont-ils revenus en me disant :

— On ne nous a pas même payé nos frais de voiture !

L'administration se charge alors de ce soin. C'est autant de pris sur la subvention, et la Comédie, comme on dit, est assez riche pour payer la dette d'autrui. Je dirai tout à l'heure ce qu'il en est.

On se rappelle, à la Comédie, le temps où M. Samson, qui n'aimait pas l'Empire, refusait d'aller à Compiègne et répondit : « Je suis entré au Théâtre-Français pour jouer la comédie rue de Richelieu. » Les artistes que l'on prie d'aller jouer pour tant de bonnes œuvres diverses, et qui ne s'y refusent jamais, pourraient répondre de même. Leur complaisance inlassable est mise quotidiennement à des épreuves souvent pénibles. Si je publiais la liste annuelle des représentations auxquelles prennent part nos comédiens, les jeunes surtout, on serait stupéfait. Et encore une fois, on dirait que la mobilisation de ces artistes est, pour les organisateurs

de fêtes, de concerts dans la banlieue, un droit, — pour les artistes mêmes, une dette. C'est une dîme prélevée sur la bonne volonté et la générosité des comédiens.

La Comédie-Française, théâtre d'Etat, semble en effet appartenir à tout le monde. Que chacun ait le droit de la juger, c'est tout simple. Mais que chacun prétende l'accaparer à son profit, c'est ce qui est passablement ironique. Il n'est pas rare de voir entrer chez notre régisseur général quelque délégué d'un comité quelconque disant :

— Il nous faut deux artistes pour telle date.

— Mais à telle date nous ne savons pas quel spectacle nous donnerons.

— Arrangez-vous comme vous l'entendrez. Deux artistes pour telle date. M. X... y tient absolument !

X... est tout naturellement le nom de quelque homme politique influent. Fort de son appui, le délégué pourrait prier. Point du tout : il exige.

La Comédie-Française ne reçoit-elle pas une subvention pour répondre à ces exigences ?

La subvention n'est point du tout faite pour cela, et d'ailleurs, avec les frais toujours croissants de toute exploitation théâtrale, elle est parfaitement insuffisante pour un théâtre qui, sur ses propres fonds, a des pensions à servir à ses anciens serviteurs. Une subvention de 240 000 francs — qui pouvait sembler importante lorsque M. Thiers la faisait voter — est dérisoire, comparée à celle que les grands théâtres de l'étranger, et même, chez nous, certaines villes de province accordent à des direc-

teurs. 240 000 francs de subvention pour un théâtre dont le budget, inévitablement dépassé, est de 2 millions, 2 millions de frais lorsque se lève le premier jour de janvier, 2 millions qu'il faut faire entrer dans la caisse avant de songer à partager un bénéfice !

C'est pourtant en vertu de ces 240 000 francs (je n'oublie pas l'immeuble qui est plus important peut-être), oui, c'est en vertu de ces 240 000 francs que chacun se croit appelé à réclamer comme un droit, je le répète, ce qui est une faveur.

Un auteur un peu bien fantaisiste écrivait à M. Got :

« Je réclame à C... la mise en répétition de ma pièce. *Tout citoyen français a le droit d'être joué à la Comédie-Française.* »

Notez que celui-là a du talent. Mais tous les porteurs de manuscrits raisonnent comme lui. Tous les auteurs veulent être joués à la Comédie-Française, tous les acteurs y veulent être engagés, même et surtout ceux qui en disent du mal. Et — pour compléter la poussée — tous les spectateurs (car il faut bien des spectateurs pour nourrir les acteurs et les auteurs), tous ou presque tous les spectateurs semblent maintenant vouloir entrer sans bourse délier dans un théâtre qui est celui de la nation.

Je vois poindre un mouvement très significatif qui pousse le public vers cette idée très simple ou très simpliste, comme vous voudrez, et qui est le complément naturel du théâtre populaire : le *théâtre gratuit.*

L'acteur Régnier, en une histoire très érudite de la Comédie, qu'il écrivit jadis, constatait que le cinquième de la population parisienne va au théâtre sans payer. Je suis persuadé qu'il y a aujourd'hui plus du cinquième de la population qui ne paye point sa place au théâtre. Je ne dis pas au café-concert, où l'on consomme, et aux petits théâtres libres, où l'on fume. Là, il y a peu ou point de billets de faveur. Mais parce qu'un théâtre est subventionné (je parle du moins pour celui que je connais), tout le monde se croit qualifié pour y prendre place sans bourse délier ou tout au moins à demi-tarif.

Aller au théâtre à prix réduit est une idée qui paraît toute naturelle. Lorsque M. Charpentier obtint de la plupart des directeurs des scènes parisiennes, pour les petites cousines de Mimi Pinson, une faveur particulière, toutes les ouvrières se demandèrent pourquoi les théâtres ne leur accorderaient pas ce qu'on accordait aux amies de *Louise*. Lorsque arrive la Sainte-Catherine, patronne des midinettes, il faut voir le formidable courrier que nous apporte la correspondance de tous les ateliers de Paris ! Ce sont des pétitions signées de tous les noms féminins, et qui sollicitent des places de faveur « pour fêter la Sainte-Catherine » !

Encore ces demandes sont-elles seulement annuelles. Mais chaque jour, quelque syndicat, composé souvent de milliers de personnes, réclame le droit d'entrer à la Comédie en ne payant que demi-

place. Il y aurait de quoi remplir des salles entières. Et les braves gens qui, le plus naturellement du monde, demandent le droit de ne payer que la moitié du prix de leur fauteuil ou de leur parterre, ne se posent pas cette question toute simple :

— Est-ce que le théâtre joue à demi-frais ? Est-ce qu'il ne donne, à la fin de la quinzaine, que des demi-salaires à ses machinistes ? Est-ce qu'il ne verse, à la fin du mois, à ses artistes, que des demi-appointements ?

Cette théorie, cette folie du théâtre au rabais, alors que le théâtre a chaque jour de plus gros frais, n'est, je le répète, qu'une étape vers la conception de cette idée terriblement spécieuse et séduisante : le *théâtre gratuit.*

Certes, s'il lui plaît, il appartient à l'Etat de la mettre en pratique. Ce n'est qu'une question d'argent et ce serait peut-être la solution éclatante de la question des subventions. L'instruction gratuite et obligatoire ayant pour corollaire le théâtre gratuit et facultatif. Mais en attendant, une société de comédiens qui ont le droit de vivre et dont les besoins ne diminuent certes pas depuis que le luxe et le prix de la vie augmentent, une association d'artistes, mi-partis fonctionnaires et commerçants, a le droit de défendre ses deniers et le devoir de résister à cette furie de gratuité et à ce débordement de charges nouvelles.

Nul théâtre n'est plus généreux que la Comédie-Française. Aucun ne donne plus de soi-même à autrui. Nos artistes, en vérité, sont les « comédiens

ordinaires de la charité ». Mais charité bien ordonnée commence par le logis, et il faut bien se dire que la Comédie a ses dettes et ses devoirs.

— Oh ! elle est riche, la Comédie ! Elle est si riche !

C'est la parole courante. Oui, l'institution est solide parce que les économies faites, les réserves prises sur les bénéfices lui ont permis et lui permettraient de braver les événements. Il y a là du travail heureusement accumulé. Mais individuellement, croit-on que les sociétaires de la Comédie-Française soient, si on compare leurs appointements à ceux des acteurs des autres théâtres, les favorisés et les aristocrates de l'art que l'on veut bien dire ?

— Je perds cinq cents francs par jour à jouer à la Comédie ! s'écriait M. Coquelin aîné autrefois.

Une artiste de la valeur de Mme Bartet — pour ne parler que d'une femme — est-elle payée comme l'est, je ne dis pas Mme Sarah Bernhardt ou Mme Réjane, qui sont directrices, mais comme Mme Jeanne Granier ou Mme Yvette Guilbert ? Non. Elle a les honneurs, elle a une retraite assurée. Elle est fière d'appartenir à une grande maison et de la bien servir. Mais elle pourrait, ici où là, à l'étranger où on la choie, faire une fortune, alors que la Comédie ne lui assure que la dignité, la certitude, l'avenir, ce qui est bien quelque chose, sans nul doute.

Et voilà le problème théâtral actuel, qui, pour un théâtre du moins, et le plus important, est aussi redoutable que le théâtre gratuit : c'est le *théâtre itinérant*.

En comparant leurs appointements à ceux des artistes des autres théâtres, les comédiens, oubliant que la Comédie leur apporte la renommée à leurs débuts, leur garantit la sécurité à leur déclin, se demandent s'ils ne font pas un métier de dupes à travailler « pour les autres », comme ils disent. Je parle là des plus renommés. Alors, pour augmenter leurs émoluments, ils demandent des congés qui, en vérité, semblent justes et qu'on reproche (ceux-là mêmes le font qui en profitent) à l'administrateur. Ah ! ces congés, ces fugues, ces représentations dans les casinos l'hiver, dans les théâtres de la Nature l'été !

Si l'on cherchait bien dans les vieux feuilletons que j'écrivis comme critique dramatique, on trouverait certainement des articles où je m'élevais contre les « tournées », qui ont tué le théâtre en province, privé les théâtres de la pépinière d'artistes où Paris trouvait des ressources jadis. Voilà même pour mes adversaires attitrés l'occasion de réimprimer ces choses oubliées. Mais lorsque je les publiais, mon prédécesseur — à qui je ne croyais certes pas avoir le périlleux honneur de succéder un jour — ne se dissimulait pas le danger, le point noir des mœurs théâtrales nouvelles.

Il écrivait dans un mémorable rapport au ministre de l'instruction publique, rapport que je relisais hier, cette page emplie d'inquiétude :

« La Comédie-Française souffre déjà depuis longtemps d'un mal qui est arrivé aujourd'hui à l'état aigu ; ce mal, c'est l'exploitation personnelle de

l'artiste à son profit, en dehors de ses devoirs sociaux. Il est vrai que la faute en est beaucoup à nos habitudes, à nos mœurs, aux facilités actuelles de déplacement, à la vogue même dont jouit la Comédie, à l'accueil empressé qui est fait aux artistes du Théâtre-Français, aux sollicitations qui les assiègent. Toujours est-il que la Comédie-Française est partout à la fois dans les salons, qu'elle figure au programme de toutes les fêtes, qu'elle rayonne même sur les théâtres de province et de l'étranger.

« On en est venu à poser en principe — principe qui eût bien étonné nos anciens — que le sociétaire est libre d'employer selon qu'il lui convient tout le temps qui ne lui est pas réclamé par le théâtre. Cela pourrait être vrai si l'emploi de ce temps n'était pas souvent en contradiction avec les intérêts de la société, s'il n'en résultait pas pour l'artiste un ralentissement de zèle, une certaine désaffection de ses devoirs. Mais du moment que l'artiste bat monnaie, sans repos ni trêve, avec le temps dont il ne se juge pas redevable envers le théâtre, il en arrive bien vite à faire à celui-ci la portion congrue, à regarder les répétitions comme trop longues ou superflues, à demander que la marche du répertoire, la composition des spectacles soient subordonnées aux éventualités qui lui doivent être le plus favorables, à s'irriter quand il en est autrement.

« ... Comment arrêter ce courant ? Comment le modérer ? L'organisation actuelle de la Comédie ne supporte guère les peines disciplinaires, ni les sanctions rigoureuses. Est-il possible d'administrer

une société — dont les membres sont pour la plupart des artistes éminents — autrement que par la raison, par la bonne entente, par le sentiment de la responsabilité qui incombe à chacun des sociétaires dans la marche générale des affaires et dans la prospérité de la maison ? Telle est la ligne de conduite que j'ai toujours suivie depuis bientôt dix ans que j'ai l'honneur d'administrer la Comédie-Française... »

Depuis le 1er juin 1880, date de ce rapport de M. Emile Perrin au ministre, les « habitudes et les mœurs » ne sont pas améliorées dans le sens souhaité par mon prédécesseur. Les « facilités de déplacement », les « sollicitations » et les « tentations » sont beaucoup plus pressantes. « Je comprends maintenant pourquoi M. Thiers n'aimait pas les chemins de fer, me disait humouristiquement M. Gladstone : c'est qu'il aimait la Comédie-Française ! »

Lorsque M. Perrin poussait ce cri d'alarme, c'est au moment où M. Coquelin aîné voulait quitter la Comédie. Il m'était réservé d'assister à ce départ. J'aime, j'admire Coquelin. C'est le plus vaillant des collaborateurs, c'est le plus merveilleux des artistes, c'est le meilleur et le plus loyal des hommes. Je répète souvent que lorsque je le réengageai pour trois années, après son départ, j'obtenais de lui tout ce que je voulais avec ces simples mots : « Vous devez d'autant plus donner l'exemple, mon cher ami, que je n'ai aucun traité signé avec vous. Je n'ai que votre parole. » Et celui suffisait.

Mais si je l'aime, je ne puis m'empêcher pourtant

de constater que son départ, couronné par le succès et par l'autorisation de jouer, malgré l'arrêt de justice, a porté un coup terrible à l'autorité administrative. Tous et toutes peuvent se dire :

— Et moi aussi je perds de l'argent à rester à la Comédie, et je pourrais trouver aussi mon *Cyrano de Bergerac* quelque part !

Ce n'est pas vrai. Mais l'exemple est là, et il m'a fallu passer par-dessus mes sympathies personnelles pour plaider contre Coquelin et contre Mlle Brandès parce que je sentais bien que ce qu'ils avaient fait, d'autres pouvaient le faire, — et qu'à des demandes de congé refusées on pouvait me répondre :

— Comment ! je ne puis obtenir un congé de trois mois en restant au service de la Maison, et M. X... et Mlle Z... prennent, eux, des congés de trois ans en quittant la Comédie ! C'est bien. Je vais faire comme eux.

Voilà le gros danger que veulent ignorer ceux qui n'admettent aucune atténuation aux règlements. « Que n'interdisez-vous toute fugue ! Les décrets vous en donnent le droit. » Sans aucun doute. Mais si les démissions répondent aux interdictions, ceux-là mêmes qui réclament de la sévérité seront les premiers — auteurs ou spectateurs — à suivre ailleurs les artistes fugitifs.

— Ils démissionneront ? Et qu'importe ? On les remplacera. Vous les remplacerez. Nul en ce monde n'est irremplaçable.

Je connais ce raisonnement. Il est juste. On remplace toujours ceux qui partent, morts ou vivants.

Reste à savoir comment et par qui on les remplace.

M. Mounet-Sully contait, l'autre jour, à ses camarades, — car nous agitions ces questions, — l'histoire de ses débuts à la Comédie. Il venait de triompher dans *Marion de Lorme*, et le directeur de la Porte-Saint-Martin, l'acteur Larochelle, fort intelligent, voyait déjà dans le Didier de Victor Hugo un jeune premier idéal pour les drames de Dumas père ou de Sardou et même pour ceux de d'Ennery. Il vint offrir au débutant un engagement à la Porte-Saint-Martin. Les conditions en étaient superbes.

M. Mounet-Sully remercia, très touché. Mais il était fier d'être entré à la Comédie-Française; M. Perrin et le comité lui donnaient l'assurance qu'il serait nommé sociétaire avant peu. Sociétaire !...

— Eh bien, répondit Larochelle, je vous assurerai la situation d'un sociétaire.

— Pendant vingt ans ?

— Pendant vingt ans.

— Mais après ces vingt ans, j'ai une retraite assurée. Je ne suis peut-être pas très économe. La Comédie fera des économies pour moi. J'aurai une pension.

— Tout ce que la Comédie peut faire pour vous, la Porte-Saint-Martin le fera. Je vous assurerai la valeur de votre pension de retraite. Allons, signez !

M. Mounet-Sully ne signa pas, et il eut raison. Certes, à la Porte-Saint-Martin, ses succès eussent été considérables. Mais y eût-il trouvé cette renommée faite de respect qui est une popularité supérieure, si je puis dire ? Il ne serait pas aujourd'hui

le représentant glorieux d'un art admirable. Il eût peut-être joué d'Artagnan. Eût-il joué Œdipe et Joad ? Serait-il enfin sur le seuil de l'Institut, où il entrera certainement quelque jour ?

Mais de son côté, la Comédie-Française eût-elle trouvé ailleurs un autre tragédien de cette allure ? La nature n'accorde de tels dons qu'à de rares privilégiés. Il faut des années pour qu'un jeune homme puisse endosser le pourpoint de Didier, tandis que le Didier d'autrefois jette sur ses épaules le manteau de roi de Louis XIII.

Le problème est donc assez difficile à résoudre. Risquer de voir partir ceux qui croient avoir intérêt à partir. Ou en finir avec ces fugues qui se sont multipliées, les mœurs nouvelles les rendant à la fois plus faciles et plus fructueuses.

Il y aurait bien un moyen : c'est un tour de clef très net et très sec. Que la Comédie affiche une variante à la fantaisie de Morny, retouchée, je crois, par Ludovic Halévy : *M. Choufleuri restera chez lui le...*

Le Théâtre-Français restera chez lui tous les jours. Il n'est pas, en effet, institué pour courir les routes. Mais alors, que l'on n'exige pas de lui, sous prétexte qu'il est subventionné, ces représentations à l'infini, ces courses dans la banlieue, ces nuits passées en wagon, ces collaborations à un tas d'œuvres diverses qui l'accablent et le gênent ! Qu'on ne lui demande plus rien que de travailler chez lui et pour lui !

Et pour le tour de clef, au moins que la clef soit

une clef d'or. Au lieu de parler de supprimer les subventions, comme quelques-uns l'ont dit, qu'on l'augmente, cette subvention, dérisoire si l'on songe aux charges de la Maison ; qu'on assure à des artistes qui gagneraient plus d'argent ailleurs (ou qui le croient) des appointements sans l' « aléa » du partage ; que ces comédiens n'aient pas à s'occuper du budget ; qu'ils soient certains d'être rémunérés par l'Etat selon leur valeur. Et qu'on exige d'eux alors absolument tout ce que l'on est en droit d'exiger. Pas de congés, sauf le mois de « repos », après vingt ans de services, présence réelle toujours, même aux jours d'été, puisque, de par sa charte, la Comédie-Française n'est pas libre de fermer, de se reposer, fût-ce un seul soir.

Mais — car laissant là les grands mots et constatant que les grandes choses ne se font qu'avec les gros sous, en art comme en guerre, et l'art est une guerre incessante — il faudrait, je le répète, une subvention équivalente non seulement aux nécessités d'une telle situation, mais égale à celle que sur leur cassette payent largement des souverains qui seraient très fiers et sont très envieux d'avoir des comédiens et une institution pareille à notre Théâtre national.

Un jour, Napoléon III demandait à Camille Doucet pourquoi Emile Augier, Alexandre Dumas, Sardou, ces maîtres de la scène, donnaient leurs pièces au Gymnase et au Vaudeville et non pas à la Comédie-Française :

— Parce que la gloire, c'est fort beau, sire ; mais

parce que le pain, c'est fort utile. Au Vaudeville et au Gymnase, les auteurs touchent 12 p. 100 de droits et peuvent avoir une prime, tandis qu'à la Comédie ils touchent 10 p. 100 et...

L'empereur interrompit le chef du bureau des théâtres :

— Monsieur Doucet, préparez-moi un décret qui portera le droit des auteurs à 15 p. 100. A la Comédie, il faut que la littérature soit payée plus cher que partout ailleurs.

Et si c'est l'avis des auteurs, pourquoi ne serait-ce pas l'avis des comédiens ?

XVI

De la vigne, du vin, de la vendange et des chansons. — Les chansonniers et l'alcoolisme. — L'opinion du docteur. — Une représentation pour une chanteuse. — La créatrice de l'*Africaine*. — Marie Sasse, Wagner, Meyerbeer et Victor Hugo. — *Lucrezia Borgia*. — La *Lisette* et Mlle Scriwaneck. — Comment un millionnaire assura une tombe à une cigale.

14 Mai.

— Et voulez-vous que je vous dise, docteur ? La faute en est à vous. Oui, cette crise viticole, ces meetings de Perpignan et de Béziers, cette désolation du Midi, mon Midi, tout cela tient un peu à vos prescriptions inutiles, à vos règles d'hygiène, à vos recommandations répétées, qui ont à la fin porté leurs fruits : « Surtout pas de vin ! Ne buvez plus de vin ! Le vin est un adjuvant à l'alcoolisme, tout comme les apéritifs dont on nous abreuve ! » Et le vin, le vin de France, le vin chanté par nos aïeux, le vin qui mit si longtemps en santé et en belle humeur ce pays de la vigne et des chansons, le vin proscrit n'apparaît plus sur nos tables que comme un timide invité qu'on ne prend même pas la peine de remarquer. « Merci, je ne prends pas de vin ! » C'est le mot éternel qu'on entend aujourd'hui dans les dîners. La maîtresse de maison s'inquiète surtout de savoir quelle est, en fait

de boisson, non pas le vin, mais l'eau qui plaît à ses convives : « Evian ? Saint-Galmier ? Mattoni ?... » Quant au vin, du diable si un amphitryon s'aviserait de vanter ses crus et de dégarnir sa cave ! Les contemporains ont, grâce à vous, mis le vin à l'index. Ah ! médecins, médecins, quel tort vous avez fait à la viticulture française !

Le bon docteur interpellé ainsi se mit à sourire tout en dégustant son café, tandis que dans la bibliothèque de notre hôte, après le repas, son interlocuteur parlait entre deux bouffées de cigare.

— Ah ! vous croyez que ce sont nos ordonnances qui causent la mévente du vin, et parce que nous avons crié : « Prenez garde ! » vous nous rendez responsables d'une situation que seule la surproduction a créée ?

— Je ne fais pas d'économie politique, docteur. Je dis que vous avez décrété que le vin était nuisible, et que les Français de 1907 ont pris le vin en horreur et lui préfèrent l'eau de Vittel ou de Contrexéville. Voilà ce que je dis. Et j'ajoute que la terreur du vin a modifié le caractère national, et que si nous sommes devenus maussades, pessimistes, névropathes, ennuyés et ennuyeux, c'est à votre manie de régime que nous le devons un peu. J'avoue que j'en suis resté un peu aux vieilles idées de mon père qui, me versant quelque vin pur de Bergerac, me disait gaiement : « Allons, ça fait vivre vieux ! » Et sans être ivrogne, le bon vin des proverbes d'antan — *bonum vinum lætificat* — donnait, quoi que vous en disiez, de la force, de la gaieté, de la santé...

Le docteur avait posé sa tasse sur le plateau, et à son tour choisissait un londrès dans la boîte.

— Mon cher ami, dit-il, avez-vous, puisque vous parlez de vieillir, lu un excellent livre de mon confrère le docteur Maurice de Fleury ? *Quelques conseils pour vivre vieux*. C'est son titre.

— Non, je ne l'ai pas lu.

— Eh bien, il faut le lire, même après les *Essais* où magistralement Elie Metchnikoff nous prouve que même ceux d'entre nous qui vivent vieux meurent trop jeunes, même après le traité vraiment supérieur, la *Philosophie de la longévité*, où M. Jean Finot nous montre que la volonté — la volonté de vivre et de ne point vieillir — est un moyen certain de prolonger la vie. Eh bien, M. de Fleury vous dira qu'il ne faut pas tout à fait proscrire le vin, il faut du moins en boire très peu ou le choisir très bon.

— Comme c'est facile !... Boire très peu, soit. Mais faire du vin délicieux et rare, est-ce un remède mis à la portée de tout le monde ? Le vin à quatre sous que chantait Déjazet au temps jadis pouvait au moins se boire et valait mieux que l'absinthe et les amers. Mais vous avez mis dans le même tonneau le vin de la guinguette et le tord-boyaux du cabaret et comme dans tous les repas privés, il est de mode — oh ! la mode, souveraine des snobs ! — de ne plus boire de vin, fût-il de l'Ermitage, chez le mastroquet il est d'usage de délaisser le « verre » d'autrefois pour la liqueur verte. Et si c'est par là que le peuple apprend l'*art de vivre vieux*, je veux bien que la grippe m'emporte !... Mais savez-vous (je ne veux

pas vous enseigner la statistique, vous la connaissez mieux que moi), oui, savez-vous que les Français absorbent dans leur année deux millions d'hectolitres d'alcool, deux millions en vins alcoolisés ou en apéritifs ? En trente ans, la consommation de l'absinthe s'est élevée de 29.192 hectolitres — écoutez bien cela — à 311.952... Et vous croyez que les gais ivrognes du temps de Désaugiers et de cet Emile Debraux qui

Roulant roide de guinguette en guinguette
Du pauvre peuple il chantait les amours

vous croyez que ces voyageurs en zigzag dans les vignes du Seigneur n'étaient pas plus acceptables que les mornes alcooliques ou les délirants qui peuplent aujourd'hui les asiles d'aliénés ou fabriquent de petits tuberculeux pour les revanches futures ?

— Acceptables ! Le mot est joli. Je retiens le mot, fit le docteur. Mais, mon cher, l'ivresse, quelle que soit l'ivresse, est une épouvante et une déchéance. Vos gais ivrognes tapaient aussi dur que nos alcooliques lorsqu'ils avaient ce qu'on appelle « le vin mauvais ». Il y avait aussi des ivrognes dans les cabanons autrefois.

— Moins qu'aujourd'hui. Vos prescriptions, vos avertissements, vos cris d'alarme ont été, pour la vigne française, une autre sorte de phylloxera, et par contre, votre intervention n'a empêché en rien la germination spontanée des cabarets et la fabrication continue des breuvages antihygiéniques. Moi qui suis du pays du vin, je comprends fort bien l'état

d'esprit des vignerons qui, après une année de labeur, ne peuvent écouler leurs produits. Au temps de mon enfance, j'ai vu souvent, chez le grand-père, des barriques de vin vidées dans la cour pour garder le bois des tonneaux, la récolte étant de qualité meilleure et le vin nouveau valant mieux que l'ancien, valant plus que le prix de la barrique. Le vin sacrifié coulait en ruisseaux jusqu'aux vignes en pente, ce vin que j'avais vu fouler, dans le foudre géant, par de grands hommes nus qui piétinaient le raisin, comme des vendangeurs antiques, des ouvriers de Bacchus.

Mais c'est qu'en ces années lointaines il n'y avait pas de chemins de fer au pays. Le transport des tonneaux eût coûté plus cher que la vendange. Aujourd'hui, les vignerons de là-bas ne peuvent-ils pas espérer d'expédier leur vin vers les villes ?... Le vin ? Halte-là ! On ne boit plus de vin. L'hygiène condamne à l'eau minérale l'estomac des Français du XXe siècle. Les refrains de maître Adam sont du « vieux jeu » et les chansons d'autrefois sont des anachronismes ou des blasphèmes.

Tous les méchants sont buveurs d'eau,
C'est bien prouvé par le déluge !

disait le chansonnier. Aboli, le chansonnier. Si Béranger, dont on va, au mois de juillet prochain, célébrer le cinquantenaire et par conséquent publier et republier les œuvres qui appartiendront à tout le monde, si Béranger revenait sur terre, on lui permettrait peut-être de chanter le *Vieux Drapeau !* —

et encore ! — mais on ne lui laisserait certainement plus chanter « bon vin et Lisette... ».

— Et l'on aurait raison, dit le docteur. Les chansonniers sont des antihygiénistes au premier chef. Ils ont, par leurs refrains bachiques, fait plus de mal à leur pays que les ennemis qui l'ont attaqué...

— Vous vous moquez...

— Je parle sérieusement. Depuis Adam Billaut jusqu'aux contemporains, tous les coupletticrs de cabaret sont les fourriers de l'alcoolisme...

— Pierre Dupont, qui chantait si bien la *Vigne* :

Au printemps, ma vigne en sa fleur
D'une fillette a la pâleur :
L'été, c'est une fiancée
Qui fait craquer son corset vert.

la *Vigne* et le *Vin de la Planète* ?

Tout l'été sur la colline,
En visitant mes raisins,
Rien qu'à voir leur bonne mine,
Je prédisais de bons vins...

— Pierre Dupont ? Un alcoolique.

— Et Debraux ?

— Un dipsomane.

— Et Colmance ? Et Charles Vincent ? Et Gustave Mathieu ? Et tous les fils de Jean Raisin ?

— Des ivrognes.

— Et Rabelais, qui inventa la « dive bouteille » ?

— Celui-là ? Un faux « beuveur ». Tel Horace qui vantait le falerne et se soignait avec du petit-lait.

— Mon cher docteur, le grand Corneille, qui n'était ni un alcoolique, ni un dipsomane, ni un « beuveur », célébra maître Adam, menuisier de Nevers, qui avait célébré le vin de ses tonneaux et les rubis de son nez. Je ne tiens pas à ce que les narines de mes contemporains soient érubescentes ; mais je voudrais que tous les Français de France pussent vivre, et surtout ceux qui nous font, de par leur labeur, du bon vin pur sans fraude et sans mouillage. Notre France ? Eh ! mon Dieu, après le cerveau de ses penseurs, elle fut faite de deux élixirs précieux : celui dont le Bibus de Jean Richepin parlait dans *Vers la joie* :

De l'élixir, couleur du sang et de la rose,
De l'élixir vivant, miraculeux, divin !
Gardez-moi le secret ! Ça s'appelle du vin !

— oui, — le bon vin des vignerons ; et l'autre élixir, celui qui coula par torrents, — le sang de ses soldats. Aussi bien, cher docteur, j'applaudis à la note de service que vient d'adresser à ses régiments le général Bolgert, qui commande la 10e division d'infanterie : « Le général décide qu'à l'avenir les coopératives d'unités des régiments de la 10e division peuvent débiter du vin dans les mêmes conditions que les boissons hygiéniques. » A la bonne heure ! Et je revois les cantines et les cantinières d'antan ; la cantinière d'autrefois, versant le rogomme au fantassin et portant la goutte au blessé.

Vivandière du régiment,
C'est Catin qu'on me nomme...

— Encore du Béranger !

— Qui ne buvait que de la camomille avec Lisette, quoi qu'il célébrât le champagne sablé par Frétillon !

— A propos, et pour changer de conversation, avez-vous lu, dit le docteur, l'annonce de cette représentation où Mlle Scriwaneck, à quatre-vingts ans passés, va chanter la *Lisette de Béranger* au bénéfice d'une camarade qu'elle a connue à Sainte-Périne ?

— Et une camarade illustre, une des gloires du chant ! Marie Sasse, créatrice de l'*Africaine* — celle qui chanta l'œuvre de Meyerbeer que Meyerbeer ne voulait point, n'osait pas donner parce qu'il ne trouvait pas de Sélika ?

— La *Lisette de Béranger !* fit le docteur. Du moins Frédéric Bérat, qui écrivit la chanson, avait chanté sa *Normandie*, mais jamais il n'en avait chanté le cidre, je crois bien, et célébré l'ivresse !

Mais nous étions loin de la vigne, et de Béziers, et de Carcassonne (quoique Nadaud, puisque nous parlions chansons, eût pu nous y conduire), et nous évoquions maintenant ces figures d'artistes qu'une touchante actualité remettait en lumière :

Scriwaneck ! Marie Sasse !

Marie Sasse !...

Tout un passé de gloire, — des bravos, des couronnes, les grandes tournées qui donnent la fortune. un beau rêve, de ces rêves trop courts, disait le maréchal de Saxe, — et le réveil dans une petite chambre de Sainte-Périne où les maigres économies suffisent à payer la pension mais n'assurent pas tout le nécessaire, la chambre où les vieilles photographies

un peu effacées et les rubans fanés des bouquets ornent seuls les murailles de la cellule où l'on finit sa vie...

Photographies de l'*Africaine!* Photographies de l'Anna de *Don Juan*, de la Valentine des *Huguenots*, de l'Elisabeth de *Tannhæuser*. Car cette femme a été tout cela. Elle a dans ses souvenirs des soirées inoubliables. Elle a conquis Meyerbeer, à qui on l'avait présentée, qui dit tout d'abord, dédaigneusement : « C'est pour ça qu'on m'a dérangé ! » puis s'écria un jour, après le duo des *Huguenots* : « Enfin, j'ai trouvé mon Africaine ! »

Elle a combattu pour Wagner dans cette bataille de *Tannhæuser* où Mme de Metternich brisa de colère son éventail, indignée d'entendre une cabale imiter les aboiements des chiens. Et elle a conservé sans doute, elle doit toujours montrer, dans sa chambrette de Sainte-Périne, la partition de *Tannhæuser* sur laquelle le maître écrivit alors cette dédicace comme on décorerait un soldat :

A ma courageuse amie Mademoiselle Marie Sax.
L'auteur,

RICHARD WAGNER.

En ce temps-là, Marie Sasse prenait ce nom, Marie Sax, sur l'affiche, et ce fut parce que M. Sax, le fabricant d'instruments de musique, protesta, qu'elle revint à l'orthographe véritable : Marie Sasse. Elle

conte l'aventure dans ses mémoires, car elle a écrit ses mémoires, ou plus simplement noté ses souvenirs : *Souvenirs d'une artiste*, livre assez peu connu, paru cependant il y a cinq ans à peine, et qui, sans prétention, remue de la poussière du passé, évoque des hommes et des événements qui sont déjà de la lointaine histoire.

C'est Mme Ugalde, si bonne et si grande artiste, qui, du café-concert où chantait Marie Sasse, venue de Charleroi, sa ville natale, fit entrer la jeune fille au Théâtre-Lyrique. Marie Sasse ne l'a pas oublié. Elle donne en passant un salut reconnaissant aux maîtres qu'elle a connus, aux amis qui l'ont applaudie : Gounod, Halévy, Verdi, qu'elle trouve un peu brusque ; Reyer, Saint-Saëns, Massenet, « Saint-Saëns, plus renfermé ; Massenet, plus répandu, d'une grâce plus moelleuse », tous deux charmants.

Elle évoque des soirées d'art où chez Sainte-Beuve, devant Emile de Girardin, le prince Napoléon, Nestor Roqueplan, elle chantait pour la première fois des fragments de l'*Erostrate* d'Ernest Reyer qu'elle devait créer à Baden-Baden. Maurel lui donnait la réplique. Sainte-Beuve était enchanté et répétait que dût-il en souffrir (car il avait la pierre), il se ferait porter à l'Opéra, le jour où Marie Sasse y chanterait *Erostrate*.

Ce ne devait pas être Marie Sasse qui, à l'Académie de musique, créerait cet *Erostrate* que le bon Halanzier, dit-on (mais ce doit être une légende), appelait *Aérostrate*. C'est Mme Rose Caron, et précisément Mme Caron est une élève de Marie Sasse,

car Marie Sasse, pendant quelques années, lorsqu'elle ne chanta plus, fit des élèves (1).

(1) C'est de Londres, et signée d'un nom anglais, que m'est arrivée une lettre relative à Mme Marie Sasse et à *Erostrate* et que je demande l'autorisation de citer, malgré ses termes trop aimables :

« Monsieur,

« Je suis un des fidèles lecteurs de vos articles. Je les attends avec impatience, car j'aime Paris et je les lis avec plaisir. Je remarque que vous ne commettez presque jamais d'erreur lorsque vous parlez des hommes et des faits. Et si je dis presque, c'est que j'ai à relever une erreur par vous commise et qui a dû bien étonner Mme Rose Caron si elle en a eu connaissance.

« Vous dites, monsieur, que Mme Caron créa à l'Opéra l'*Erostrate* de M. Ernest Reyer. Mme Caron était une enfant ou une toute jeune fille lorsque fut donné à Paris l'opéra de l'auteur de *Sigurd*. Ce ne fut ni Mme Marie Sasse ni Mme Caron qui créèrent *Erostrate*. Ce fut Mlle Hisson, et vous pouvez lire dans un article demeuré fameux, de M. Reyer, et réuni en son volume intitulé *Notes de Musique*, l'histoire étonnante de cet *Erostrate* dont le maître dit :

« *Erostrate* a vécu l'espace de deux soirées : c'est peu. Je « comptais sur trois représentations, les trois représentations « réglementaires ; je me suis trompé dans mes calculs, mais je « ne me suis pas trompé de beaucoup. »

« Vous savez peut-être sans doute pourquoi M. Reyer n'eut pas sa troisième représentation. Oui, vous le savez. Mlle Hisson ayant été rendue furieuse par un mot grec, cité par le critique Jouvin dans son article du *Figaro* et qu'elle n'avait pas compris, s'était permis de gifler — oui, monsieur, de gifler — le critique, gendre de H. de Villemessant. Un soufflet de femme n'a jamais déshonoré personne. C'est une caresse à l'envers. « A votre place, disait Reyer à Jouvin, j'aurais tendu l'autre joue. » Mais le public avait trouvé un peu brutal, excessif le geste de Mlle Hisson, quoique ce fût aussi un beau geste. On assurait à Mlle Hisson qu'elle serait sifflée si elle chantait l'Athénaïs d'*Erostrate* une troisième fois. Sifflée, non giflée. Elle refusa de chanter.

« Un mot grec mal compris avait privé M. Reyer de cette représentation à laquelle il avait droit, et comme Mlle Hisson était d'une corpulence importante, le maître s'en vengea en écrivant dans son feuilleton du *Journal des Débats* :

M. Bloch, qui, avec un véritable dévouement, organise au théâtre Réjane la représentation en l'honneur

« Mlle Hisson ne s'est pas nourrie de racines ; on ne peut « guère s'étonner qu'elle ne sache pas le grec. »

« Il ajoutait en annonçant que la direction de l'Opéra songeait à rappeler Marie Sasse (qui était au Caire) :

« Si Mlle Hisson a refusé de paraître une troisième fois dans « le rôle d'Athénaïs, c'est que ce rôle, que Marie Sasse chantait « avec une voix splendide, sans fatigue et sans effort, est « beaucoup trop lourd pour elle. »

« Ah! le musicien n'y allait pas de main morte et vengeait M. Jouvin du soufflet reçu par le critique!

« J'ai tenu à vous rappeler ces souvenirs que vous savez peut-être aussi bien que moi, mais qui me permettent de vous signaler l'erreur commise et de rendre à Mlle Hisson ce qui ne pouvait appartenir à Mme Caron, beaucoup trop jeune.

« Quel âge avait-elle à l'heure d'*Erostrate?* Dix ou douze ans.

« Croyez, monsieur, aux sentiments distingués d'un de vos lecteurs d'outre-Manche.

« W. A. »

C'est vrai. J'ai attribué à la créatrice de *Sigurd* la création d'*Erostrate*. Mme Rose Caron et M. Reyer me l'auront pardonné. Je me suis trompé dans les titres, mais non dans mon admiration, et cette évocation des succès de Marie Sasse m'a valu une autre lettre rectificative de M. Jules Troubat, le secrétaire de Sainte-Beuve, qui précisément assistait à cette soirée où Reyer joua au piano (qu'on avait loué tout exprès dans le logis de la rue Montparnasse) et où Marie Sasse chanta son rôle d'*Erostrate*. On avait ouvert les fenêtres de la petite maison de l'illustre critique, et dans la rue la foule était grande, écoutant et applaudissant. Mais les invités de Sainte-Beuve n'étaient pas ceux que cite Marie Sasse en ses *Souvenirs*. Arsène Houssaye et Henry Houssaye y figuraient au premier rang.

Lorsque la partition fut à peu près lue, exécutée en son entier, Marie Sasse réunit vivement les feuillets épars de son rôle, et comme on lui disait qu'elle se retirait bien vite, qu'elle pouvait rester encore :

— Eh bien, quoi? répondit-elle. Est-ce qu'on va faire des crêpes ?

Sainte-Beuve n'entendit point le propos. Il l'eût attristé, car il s'était mis en frais pour recevoir dignement la cantatrice. Il y

de la cantatrice, me contait même ce trait touchant. Lorsque Rose Caron, femme de l'accompagnateur que

avait d'autant plus de mérite (Reyer le lui pardonne!) qu'il n'aimait pas la musique.

J'ai dit qu'il promit, ce soir-là, d'aller entendre *Erostrate* à l'Opéra. C'est encore une erreur qu'eût pu relever mon lecteur de l'Athenæum-Club.

« Il n'en avait plus la force, m'écrit M. Troubat. Relisez la très touchante et très sincère lettre qu'il écrivit à Mme Victor Hugo pour lui exprimer son regret, en 1867, de ne pouvoir assister à la reprise d'*Hernani* — ce *Jubilé de la poésie.* Voilà ses amours, la poésie... et l'amour. »

Et inépuisable lorsqu'il s'agit de son maître, et toujours si bien informé (lorsqu'il étudie Raspail, par exemple, en telle conférence très vivante), M. Jules Troubat m'avertit que j'aurais tort de classer, malgré cette audition d'*Erostrate* chez lui, Sainte-Beuve parmi les fervents de musique :

« Gardez-vous-en bien !... La musique? Il l'aimait comme Victor Hugo, comme Théophile Gautier, comme tous les poètes qui n'aiment que la leur.

« Les prosateurs, Mérimée, Champfleury, étaient des musiciens dans l'âme, par le cœur, par la science même ; j'ai constaté ce phénomène chez l'un et chez l'autre, raillant volontiers la forme du vers... et se moquant des lyriques. »

Les lyriques le leur rendaient bien.

Il y aurait une étude particulière à faire sur le « phénomène » dont parle ici J. Troubat : les prosateurs *musicaux*, ou plutôt *musicophiles*, et les poètes antiharmonistes en matière de musique. Cela semble paradoxal.

« Quant à Sainte-Beuve, ajoute M. Troubat, il avait la prétention de comprendre ce qu'il entendait ; une fois qu'il revenait des *Huguenots*, entendus pour la première fois par lui, il me dit : « Je n'y ai rien compris ! » Je lui répondis qu'il fallait entendre vingt fois l'opéra pour commencer à le comprendre. Et pour comprendre, il ne s'agissait que du livret, car il n'y a pas longtemps qu'on aime la musique pour la musique indépendamment du sujet, la peinture pour la peinture, la poésie pour la poésie.

Pour la poésie, Sainte-Beuve était de ses dillettantes. Là il s'y entendait. Son esprit critique se refusait à tout ce qu'il ne comprenait pas. J'ai chanté chez lui — car je chante — les *Chansons populaires des provinces de France*, recueillies par Champfleury et Wekerlin, le *Chant du Départ*... Il goûtait le chœur de *Freyschutz* parce qu'il était simple

la grande artiste avait engagé pour son cours d'enseignement musical, rue Nouvelle, débuta, très émue, Marie Sasse lui passa au poignet un petit bracelet.

— Vous penserez à moi en entrant en scène, ma chère enfant, et vous vous direz que j'étais fort tremblante, moi aussi. Et pourtant je devais créer l'*Africaine !*

Bien des années après, la grande artiste qui fut Salammbô rendait visite en la retraite de Passy à celle qui avait été Sélika.

— Eh bien, ma chère Rose, dit la recluse, vous rappelez-vous le petit bracelet de vos débuts ? C'était un porte-bonheur.

Chasseur diligent...

et le chœur de *Roland à Roncevaux* de Mermet que nous entendîmes ensemble. C'était « géométrique et immédiatement saisissable ».

L'audition d'*Erostrate* dans la maison de la rue du Montparnasse fut donc un événement inattendu dans la vie de Sainte-Beuve, et comme disait Marie Sasse, l'écrivain eût autant aimé « faire des crêpes ». Il ne faut point le ranger parmi les mélomanes ou les mélophiles. Et je crains bien que son goût pour *Roland à Roncevaux* n'ajoute une mauvaise note à sa renommée. Les jeunes musiciens ne pourraient comprendre, eux, que l'admirable critique fût pourtant l'être le plus pénétrant, l'esprit le plus intuitif et le plus encyclopédique peut-être de son siècle.

Et voilà que cette causerie sur Marie Sasse m'a valu une autre lettre très éloquente où l'on me prie — puisque j'ai signalé la représentation donnée pour la créatrice de l'*Africaine* — de n'oublier point le créateur d'*Ascanio*, Jean Lassalle qui a failli mourir, ou du moins perdre une jambe, comme le ténor Roger, le créateur de *Prophète*, avait perdu un bras — et qui renaît et qui reparaît et pour qui l'on organise une matinée comme un hommage de ses camarades à un camarade acclamé. « Un ressuscité ! » dit un journal en parlant de Lassalle. Ce qui ressuscite le plus sûrement un artiste, ce sont les bravos. A Jean Lassalle ils ne manqueront pas.

Mme Caron montra à son poignet le bracelet d'or :

— Et je l'ai toujours. Le voici !

A travers les triomphes, elle l'a gardé, le talisman de l'*Africaine*. Et je crois bien qu'une larme est venue aux yeux de la pauvre grande artiste lorsque lui revint ce cher souvenir.

Elle en a d'autres. Elle avait, à Madrid, chanté avec un succès éclatant la *Lucrezia Borgia* de Donizetti. C'était un de ses rôles préférés. Lorsque Vizentini prit la direction du Théâtre-Lyrique, à la Gaîté, il eut l'idée de monter cette *Lucrezia*, de la jouer en français, et il offrit à Marie Sasse « un engagement superbe ». Mais il fallait que Victor Hugo autorisât la représentation. Victor Hugo n'aimait pas qu'on mît ses drames en musique.

— On peut plaquer des notes sur la prose de Beaumarchais, disait-il ; on ne peut pas, on ne doit pas en mettre sur la poésie de Shakespeare. *Amleto !* Imaginez *Amleto !* C'est un sacrilège !

— Allez voir Victor Hugo, dit Vizentini à Marie Sasse.

Le maître reçut l'artiste avec cette bonne grâce souveraine et charmante que se rappellent ceux qui l'ont approché.

Il dit à Marie Sasse :

— Vous avez, madame, la beauté, le physique de ma Lucrèce. Je serais très heureux de vous voir jouer le rôle tel que je l'ai écrit. Mais c'est assez que l'on puisse entendre à l'étranger *Lucrèce Borgia* défigurée par la musique. A Paris, je ne consentirais à laisser jouer que ma *Lucrèce à moi*. Artiste lyrique,

vous pouvez, vous devez être une admirable artiste de drame. Si vous voulez, j'y consens !

Il y avait peut-être un peu d'ironie dans l'aimable refus du poète. Marie Sasse n'accepta point et resta chanteuse.

Elle avait un jour — elle, Belge devenue Française — incarné en plein air, dans la rue, l'âme de la patrie. Elle avait, ce jour du 6 août, ce samedi où j'assistais, là-bas, à l'écrasement de nos soldats à Forbach, dit à la foule parisienne, à qui on venait d'annoncer une victoire, la défaite du prince royal de Prusse, — elle avait, devant les maisons pavoisées où clapotaient, joyeux, les drapeaux de fête, chanté le chant national à cette foule en délire qui réclamait : « La *Marseillaise* ! Marie Sasse ! La *Marseillaise* ! Marie Sasse ! La *Marseillaise* ! »

Et c'est là peut-être le souvenir le plus émouvant de sa vie. Tout un peuple heureux, fou de joie, criant : « Victoire ! »

Et — en quelques minutes — quel réveil ! Quel désespoir ! Quelle chute !... La dépêche annonçant la retraite de Reichshoffen !

Le réveil a été plus long pour l'admirable Marie Sasse qui, en peu de semaines, jadis, touchait 250.000 francs au Caire et 80.000 francs pour sa représentation à bénéfice. Et je ne parle pas des Amériques !

L'auteur de la *Fille de Roland* fait dire à Charlemagne :

Tout homme a deux pays : le sien, et puis la France !

Marie Sasse écrit dans son volume de souvenirs : « On dit communément que tout artiste a deux patries : la sienne et l'Amérique. » Soit. Mais l'Amérique est loin, et il est parfois heureux que les voyageurs d'art retrouvent, pour y finir leurs jours, un coin de France. Pour Marie Sasse, ce coin, c'est la petite chambre de Sainte-Périne, où l'admiration fidèle de ceux qui lui ont succédé va apporter un rayon de joie.

Scriwaneck chantera, — Scriwaneck, la voisine de Marie Sasse en ce logis qu'elle a quitté, comme une grisette s'échapperait, lasse à la fin d'être en cage, — Scriwaneck, octogénaire, chantera la *Lisette* du chansonnier :

Si vous saviez, enfants,
Quand j'étais jeune fille
Comme j'étais gentille.

La musiquette de Bérat apportera son concours à l'interprète de la musique de Wagner.

Et Scriwaneck sera heureuse de se faire applaudir encore en faisant ce qu'elle a fait toute sa vie : un peu de bien.

Elle n'est pas riche, Scriwaneck. Elle est d'un temps où l'on ne thésaurisait guère : « Nous avions trop de cœur, que voulez-vous ! » Mais elle est indépendante et elle ne demande rien à personne. Si. Bravement elle voulut, un jour, être certaine d'avoir un tombeau. Elle le dit gaiement à D. Osiris qui, avec ses quarante ou cinquante millions, pouvait bien lui donner

Dans l'herbe une tombe à l'écart...

comme disait Béranger en parlant de soi-même. Le millionnaire répondit :

« Chère demoiselle, chère grande artiste,

« J'ai le plaisir de vous dire que je n'ai pas oublié le désir que vous aviez d'être assurée de dormir paisiblement votre dernier sommeil au cimetière Montmartre.

« J'ai obtenu d'un de mes amis, M. E. P..., l'autorisation d'avoir pour vous une place dans sa sépulture. J'ai préparé une rédaction qui vous conviendra, je pense, et que je vous ferai parvenir.

« Je souhaite et j'espère que vous en userez le plus tard possible.

« Croyez, chère et grande artiste, à mes sentiments bien dévoués,

« Osiris.

» 2 octobre 1890. »

C'est inattendu, étonnant et macabre.

— Et voilà, dit en riant celle qui fut Frétillon et Gentil-Bernard après Déjazet, voilà comment je dormirai finalement avec un M. E. P... que je ne connais pas !

En attendant, alerte et vive, elle va, la cigale ayant chanté tout l'été, chanter en son hiver pour Marie Sasse, et chanter ce qu'aimait le chansonnier qu'elle adore :

La liberté, Lisette et le printemps !

XVII

La question parisienne actuelle. — Trouver ou ne pas trouver de voiture. — Messieurs les cochers. — La requête au préfet de la Seine. — Ce que doivent penser les étrangers. — Hôtels nouveaux, nouveaux véhicules. — Une prédiction de la *Vie parisienne*. — Paris-hôtellerie. — Meilhac et Halévy prophètes. — Un couplet inédit sur un air d'Offenbach.

31 Mai.

Dans la foule qui regardait passer, avenue de l'Opéra, le cortège acclamé des souverains de Norvège, un Parisien, contemplant les équipages, les chevaux superbes, les attelages impeccables, disait philosophiquement :

— Si j'étais roi, je n'aurais pas, du moins, la préoccupation de trouver une voiture. C'est un avantage.

A l'heure présente, c'est même un avantage considérable, inappréciable. Les piétons, qui sont le nombre en ce bas monde, sont aussi inquiets de la question des voitures que les braves gens des « classes moyennes », qui sont les travailleurs arrivés, le sont du problème de l'impôt sur le revenu. Trouver une voiture à Paris est une de ces difficultés quotidiennes qui font partie de ce qu'un

humaniste appela, en un livre curieux, les *Petites misères de la vie humaine.*

Petite misère, celle-là ? Point du tout. A de certaine heures, la question du véhicule est une question de vie ou de mort. Il faut voir la mine piteuse et suppliante des Parisiens (car c'est surtout à Paris que ces scènes douloureuses se produisent), il faut comparer l'attitude désolée et les gestes de prière des piétons recevant une ondée avec l'allure dégagée, hautaine et narquoise des cochers passant « à vide » devant les pauvres diables douchés par la pluie, pour comprendre tout ce qu'il peut y avoir de désespoir et de colère d'un côté et d'ironique insolence de l'autre parmi les citoyens d'un même pays. J'imagine que le seul fait d'occuper un siège plus élevé que le niveau de la rue développe chez l'homme un sentiment d'évidente supériorité. On dit que le trône et la toute-puissance donnent le vertige. Le siège de cocher ou celui de conducteur d'automobile communiquent peut-être le même ébranlement au cerveau humain.

L'homme qui conduit un char quelconque est le maître de plusieurs destinées, celle du client qu'il conduit et celles des passants qu'il peut écraser. C'est quelque chose. Un chauffeur a droit de vie et de mort sur ses contemporains. Généralement il leur fait grâce. Il commue la peine en horions. Fréquemment il use de son droit et les réduit lestement en bouillie.

Le cocher qui laisse sous la pluie ou le vent les malheureux morfondus ne va pas jusqu'à ces mas-

sacres. Mais on lui doit de multiples pleurésies, des angines et des fluxions de poitrine. Il file, sourd aux appels désolés, et semble s'inquiéter fort peu de la fatigue des hommes. Des groupes d'enfants désespérés l'appellent de leurs cris. « Prenez le métro ! » répond gaiement l'homme du taximètre. Les cochers étonnent fort les étrangers, habitués à être sollicités et non raillés, à Londres, à Vienne, à Berlin, à New-York.

C'est que nos hôtes venus de « lointains pays » comme le pigeon de La Fontaine ne savent pas que le cocher parisien est un ironiste. Il se plaît à laisser dressé son petit pavillon rouge, avec l'inscription : *libre*, pour bien montrer qu'en effet il jouit d'une liberté toute particulière : celle de narguer les infortunés qui auraient besoin de son secours. Il n'a, par simple politesse, qu'à abaisser le petit drapeau rouge pour montrer au passant qu'il ne peut, pour une raison ou pour une autre, *charger* personne. Non. Il s'amuse à laisser hissé l'étendard de la liberté. *Libre !* Mais libre de laisser le piéton mouillé, gelé, mort de lassitude, battre la semelle dans le vent ou se morfondre dans la boue. Libre de gouailler, d'affirmer par de dédaigneux hochements de tête sa supériorité et son indépendance. Un ironiste, vous dis-je, un ironiste en action.

Peut-être y a-t-il dans cette étrange attitude des cochers la vague mélancolie d'une fin prochaine. Il est certain, en effet, que le cocher de fiacre disparaîtra peu à peu, comme a disparu le cocher de cabriolet. Mais sans doute n'y gagnerons-nous rien

et même regretterons-nous le passé, car il sera remplacé par le conducteur d'automobile, et ce sera non plus sur le fiacre mais sur la voiture électrique qu'un petit drapeau narquois continuera la plaisanterie. *Libre ! Libre !* Et l'automobile passera comme le fiacre — un peu plus vite seulement — en nous laissant sous la rafale et pestant contre la bise.

Savez-vous que le succès des matinées dramatiques vient surtout — ou du moins en partie — de ce que les spectateurs de ces représentations ne sont pas exposés à se trouver, en pleine nuit, sans voiture à la sortie du théâtre ? A minuit la recherche d'une voiture devient quelquefois tout un drame. A cinq heures du soir ce n'est du moins qu'un vaudeville.

Il ne faudrait pas que notre Paris, si hospitalier, acquît peu à peu la réputation d'une ville rébarbative à cause des véhicules qui lui manquent ou des cochers qui y règnent. Tous les ans il devient plus visible que la « saison de Paris » est plus brillante. Il y a cohue dans les hôtels. Les étrangers affluent. On se dipute les chambres, aux approches du Grand Prix, comme en temps d'Exposition. On devrait songer au bien-être de tous ces hôtes et aussi au bon renom de la cité. Un conseiller municipal vient de pousser avec raison le cri d'alarme et de supplier le préfet de la Seine, si Parisien, de prendre en main la cause des piétons, celle du public, corvéable à merci. La cause est gagnée si M. de Selves s'en mêle.

— Nous aurons nos fiacres à nous, nos automo-

biles à nous, me disait le propriétaire d'un hôtel célèbre, si les fiacres des loueurs nous menacent par leurs exigences d'une grève qui serait plus nuisible à notre Paris que la grève des cochers : la grève des étrangers, la grève des visiteurs.

Ces hôtels ! Ils ont si bien compris, à la surprise des étrangers, habitués à l'extraordinaire confort des grands établissements américains, ils ont si bien deviné qu'il était temps de se mettre au courant et comme à la hauteur des exigences luxueuses de la vie moderne, que les vieux hôtels parisiens, les plus renommés, les hôtels légendaires ont brusquement fait peau neuve, abattu leurs murailles, mis la pioche dans les chambres où tant de visiteurs avaient passé depuis des années, et remplacé les logis anciens par des installations nouvelles. En vérité, Paris ne saurait être, pour le bien-être, primé, battu par New-York !

Et l'hôtel Meurice est devenu un néo-Meurice. Et l'hôtel Mirabeau n'est plus qu'un trou noir qui, dans la rue de la Paix, fait présentement l'effet d'une dent arrachée, mais qui reparaîtra, le vieil hôtel rajeuni, *redivivus*, comme l'oiseau de la fable. On dirait qu'il y a une émulation, une frénésie de renaissance parmi les hôteliers parisiens. Pourquoi ? Parce que, plus que jamais, Paris devient et deviendra la ville des hôtelleries, la vie moderne se transformant lentement ou plutôt lestement en vie nomade. Avons-nous assez protesté, soit dit entre parenthèses, lorsque le baron Haussmann, en son temps, parla des *nomades* de Paris ! En vérité, il avait raison, et

à cette heure-là, Henri Meilhac et Halévy, plus spiri tuellement ironistes encore que nos cochers, étaient tout simplement prophètes.

Prophètes ? Parfaitement. Le baron de Gondremarck de la *Vie parisienne*, arrivant tout droit de Stockholm, était alors conduit par le jeune Gardefeu, amoureux de la baronne, dans le petit hôtel d'un ami.

— Vous m'avez dit que j'étais au Grand-Hôtel. Il est tout petit, cet hôtel !

— Mais oui... Vous êtes dans un des petits hôtels du Grand-Hôtel.

— Je ne comprends pas bien.

— C'est fort simple : le Grand Hôtel étant plein, l'administration a dû acheter une foule de petits hôtels pour y loger les voyageurs. C'est dans un de ces petits hôtels que se trouve logé monsieur le baron.

Et Gondremarck, surpris :

— Ah ! l'administration a dû acheter ?...

— Mais oui, monsieur, répondit Gardefeu (et c'est ici que je déclare que l'opérette de Meilhac et Halévy aura été prophétique), mais oui, et il est bien probable que Paris devenant de plus en plus une ville d'étrangers, dans la suite des temps le Grand-Hôtel finira par envahir la ville tout entière. Alors on ne demeurera plus à Paris, mais, selon la fortune qu'on aura, on viendra à Paris passer quelque temps pour faire de bons dîners, aller au théâtre...

— Et présenter ses hommages à de petites femmes.

Gardefeu, froidement :

— Oui, monsieur le baron.

Prophètes, économistes, sociologues, moralistes, voilà pourtant ce qu'ils furent, les auteurs de la *Vie parisienne*. Ceci n'est point un paradoxe.

Moralistes ? Leur Métella chantait un rondeau d'une mélancolie profonde sous sa gaieté, le rondeau du cabinet particulier, du restaurant à la mode, du plaisir de minuit :

C'est ici l'endroit redouté des mères,
L'endroit effroyable où les fils mineurs
Font sauter l'argent gagné par leurs pères
Et rognent la dot promise à leurs sœurs...

Plaisir de nuit, bafoué par l'aurore :

Ils s'en vont enfin, la mine blafarde,
Ivres de champagne et de faux amour,
Et le balayeur, s'arrête, regarde,
Et leur crie : « Ohé ! les heureux du jour ! »

Morale offenbachique, mais morale. Et dès 1866, prédiction curieuse. L'envahissement de l'hôtel, la vie d'hôtel, le foyer emporté comme dans une valise, les dieux lares en auto, une existence tout à fait nouvelle, excessive, imprévue, un Paris sans rêverie, un Paris où les sons de trompe des teufs-teufs répondent aux czardas des tziganes, un Paris tout neuf, un Paris qui est à la *Vie parisienne* du baron de Gondremarck ce que l'électricité est au gaz, le téléphone au commissionnaire, le sleeping-car à la diligence. Le Paris modern style. Un Paris pour étrangers et drainé par des étrangers.

— Car toutes ces maisons, presque toutes ces compagnies, me dit quelqu'un, sont étrangères. Nos hôteliers sont exotiques pour la plupart, comme nos

tailleurs sont Anglais. L'argent qui ruisselle dans Paris sort de Paris et va ailleurs, grossi comme un fleuve. Ignorez-vous, par exemple, que les capitaux qui, de France, émigrent en Suisse, courent tout droit vers la Perse après avoir enrichi les banquiers allemands ? Ceux-ci font payer aux Persans un escompte trois fois plus fort que celui qu'ils ont donné aux banques suisses. Et voilà comment Paris commandite Téhéran après avoir fait la fortune de Berlin. Sans le savoir.

Cet internationalisme inattendu, ce méli-mélo des capitaux, cette transformation de Lutèce en lady Cosmopolis, vous aviez prévu et prédit tout cela, mon cher Halévy, à l'heure où je fulminais contre l'opérette ! C'était le bon temps. Nous sentions bien que le sol craquait sous nos pas, qu'il y avait péril et, comme nous disions, « points noirs » à l'horizon, et nous accusions le général Boum, la grande-duchesse et la musique d'Offenbach de mener gaiement la danse macabre.

Je sais bien que vous n'oubliez pas cependant qu'il y a de braves gens paisibles parmi ces farandoliers et que les « classes moyennes », comme on dit aujourd'hui, font partie de cette France peu bruyante, laborieuse et honnête dont Bardoux disait, vous vous en souvenez, qu'elle loge au troisième étage. Le Brésilien de la *Vie parisienne* disait, conciliant :

En cherchant dans la ville
On trouverait, je crois,
Quelque maison tranquille
Pleine de bons bourgeois !

A quoi Métella répliquait :

Ces dignes personnages
Ne font pas comme nous,
Ils disent qu'ils sont sages;
Nous disons qu'ils sont fous!

Votre Métella, votre baron de Gondremarck et votre Brésilien seraient des naïfs aujourd'hui. De bons bourgeois comparés aux affolés de la vie intense. J'entends encore le chœur de vos étrangers arrivant

De tous les pays du monde.

Ils se précipitaient vers Paris comme mouches sur le miel.

Nous allons chanter,
Nous allons crier,
Nous allons souper,
Nous allons aimer...

Je ne sais pas si les Brésiliens, Péruviens, Japonais, Hollandais, Egyptiens, Italiens, Norvégiens, Espagnols, Roumains ou Russes qui accourent vers Paris aujourd'hui chantent encore le chœur de la *Vie parisienne*. Mais si la pièce est reprise bientôt il faudra certes y ajouter un rondeau inédit :

Pour parcourir la ville
Il nous faudra chercher
— Problème difficile —
Un sauveur, un cocher!

Sur son trône il nous brave,
Toi, République et moi!
Le piéton est esclave,
Et le cocher est roi!

Les étrangers, qui parfois cherchent vainement

des voitures, trouvent souvent l'occasion de montrer qu'ils sont aussi bien informés, mieux quelquefois, des incidents de la vie parisienne que les Parisiens eux-mêmes.

XVIII

L'histoire quotidienne et la légende. — Les foules et les prophètes. — Garibaldi. — Marcelin Albert. — A quoi sert l'été. — Les « suffragettes ». — Les femmes veulent voter. — Elles votent. — Paris l'été. — Une revue du marquis de Massa. — *Choufleuri-Revue.* — Le passé. — Le Paris qui part et le Paris qui reste. — Nouvelles du Midi. — Le spectateur qui paye. — Nodier pessimiste et érudit. — « Vuidons » ou « vendons ». — *That is the question.*

4 Juin.

Etonnez-vous donc qu'il soit si difficile à un historien d'écrire l'histoire ! Nous avons peine à nous dégager de la légende, même lorsqu'il s'agit des vivants. Ce Marcelin Albert, le premier homme du xxe siècle qui d'un bond atteint la popularité d'un Napoléon ou d'un Pasteur au siècle passé, Marcelin Albert nous apparaît déjà comme un personnage légendaire dont les origines sont aussi confuses que celles d'Homère. C'est le prophète, c'est le mahdi. Il arbore le « drapeau viticole » comme celui-ci déployait le drapeau vert du prophète. Il passe, et la foule le suit.

Chapitre intéressant à ajouter à la *Psychologie des foules*, comme le cas de cet élève de Jean-Paul Laurens, qui guette je ne sais qui, attend je ne sais quoi,

l'autre dimanche, devant le Ministère des Affaires étrangères, est à joindre à la *Psychologie du solitaire*. Mais en ce qui concerne les foules, nous avons vu souvent phénomène pareil à celui qui s'est produit dans notre Midi. Ainsi, Garibaldi, — le *Galibardi* des Siciliens, — passant par un village, disait un mot, faisait un geste, et entraînait ce village à sa suite. Femmes, enfants, tout partait à la fois. Les impotents et les vieillards gardaient seuls les demeures vides. Un prêtre disant la messe donnait la bénédiction en hâte, et quittant son église, suivait la *camissa rossa*. On publiait dans les campagnes un *Catéchisme de Garibaldi*, et les bonnes sœurs d'un couvent, où pour dîner s'arrêtait le conquérant, lui présentèrent au dessert un Garibaldi en sucre et en pastillage, parmi de petits drapeaux faits de nougat. Mais Garibaldi marchait, combattait pour l'unité de la patrie.

Qu'est-ce que Marcelin Albert ? Quelqu'un m'assurait hier qu'il fut acteur et joua avec feu le rôle de Marceau dans la pièce militaire *Marceau ou les Enfants de la République*. Je n'en crois rien. Mieux renseigné, un observateur éminent me le dépeignait sous l'aspect d'un beau parleur campagnard, courant les foires et les réunions et se grisant tout au moins de sa parole avec de grands mots généreux. On l'écoutait, on en riait. Il grimpait parfois dans les arbres, et du haut des branches, — tribune improvisée, — il parlait aux gens : « Té, voilà Marcelin ! Bravo, Marcelin ! » C'était la joie des « frairies ». En terme d'argot, on le trouvait, disait-on, un peu « loufoque ».

Mais il amusait. Il amusa jusqu'au jour où il formula ce qu'il y a de vagues aspirations, d'appétits non satisfaits ou de tristesses cachées dans une foule. Et comme en Afrique, par exemple, un « maboul » deviendrait marabout et serait tout à coup sacré, Marcelin Albert devint prophète. Pas pour longtemps.

A quoi tient la gloire ? Marcelin Albert, invisible et présent, caché et protégé par ses fanatiques, me rappelle ce Nana-Sahib que les Anglais ne parvinrent jamais à arrêter et qui mourut (s'il est mort) dans quelque retraite inconnue. Ceci ressemble à cela, moins l'horreur. Nous assistons, en pleine France, au temps des télégraphes, des autos et des miracles scientifiques, à des scènes qui paraissent étrangement lointaines, et *lou souléu* du Midi flambe sur ces farandoles inquiétantes comme le soleil de l'Inde sur les batailles du Nana.

L' « ami Soleil », comme l'appelait Plouvier, est même le grand collaborateur de ces mouvements populaires. Cesare Lombroso a établi que la majorité des révolutions étaient des phénomènes estivaux. C'est en été qu'on prend les bastilles et qu'on renverse les trônes. Les journées de Juin durent au beau temps une fièvre plus ardente. La plupart des guerres célèbres eurent lieu en été. Et au temps jadis, pour continuer le combat, les armées prenaient leurs quartiers d'hiver. Les hommes ont besoin pour s'égorger de quelque sourire du soleil.

Les femmes aussi profitent du beau temps pour déplier sur les boulevards d'autres étendards que ceux de la vigne. Quelques-unes, faisant partie de la

« Solidarité féminine », ont passé par nos rues parisiennes en arborant au haut de hampes de bois des inscriptions déclarant, proclamant que « la femme doit voter ».

Il paraît que l'on a ri devant ce défilé peut-être inattendu. En France, on commence toujours par rire. Il est certain que les banderoles des « Solidaires » et la distribution des « tracts » féministes devant les Variétés ont dû divertir les badauds pour qui tout est spectacle. Mais ce qui est paradoxal aujourd'hui pourrait fort bien être accepté demain. Nous en sommes à une période d'évolution où plus rien n'est improbable et il n'y a d'extraordinaire à présent que l'ordinaire.

« La femme doit voter ! »

En vérité, pourquoi ne voterait-elle pas, puisque, si elle ne vote point, elle fait voter ceux qui votent ? Il y avait bien des femmes dans la foule qui suivaient les instructions du comité d'Argeliers. Ces femmes d'Estagel arrivant, en vêtements de deuil, du pays d'Arago pour ajouter leur protestation à celle des gens de Montpellier, ne votent-elles point à leur façon ? Et le geste de ces femmes de Béziers se couchant hier devant les chevaux pour empêcher les soldats de passer n'est-il pas aussi comme un bulletin de vote ? C'est le vote en action, et leur intervention vaut bien les bulletins de « suffragettes ».

J'ai cité jadis ce trait, conté par Jules Simon, de ce républicain qui, sous l'Empire, un 15 août, avait étendu sous sa fenêtre joyeusement garnie de lampions une bande de calicot portant ces mots :

« Ce n'est pas moi qui illumine, c'est ma femme ! »

Combien de votants pourraient, s'ils étaient francs, dire en déposant leur bulletin dans l'urne :

— Ce n'est pas moi qui vote, c'est ma femme !

Et que de suffrages allant à des candidats élus — depuis le Sénat jusqu'à l'Académie — sont dus aux « suffragettes » !

« La femme doit voter ! » Mais elle vote. En Angleterre, ces grandes dames qui vont en calèche faire de la propagande à travers les comtés et accordent un baiser sur la joue contre un bulletin de vote, comme la Dauphine en donnait un pour un beau vers au poète Alain Chartier ; ces électrices infatigables, aussi élégantes que des Gainsborough, aussi actives que des mécaniciennes, ces chauffeuses des élections ne sont-elles pas des électrices en leur genre, comme une lady Warwick, par exemple ? Vous verrez que les « suffragettes », ces midinettes du vote, auront raison tôt ou tard du préjugé. Elles sont l'avant-garde du féminisme, et leurs promenades boulevardières, d'abord raillées, finiront quelque jour par le vote de leur droit au vote. Ce n'est pas demain. Et qui sait ? Demain vient vite. Et la France nouvelle, celle qui date de vingt ans seulement, est déjà assez différente de l'ancienne pour qu'on s'attende à bien des transformations encore.

Le monde va vite et le train qui nous emporte est un train rapide. Peut-être un *train fou*.

J'assistais hier à la répétition de la revue de fin d'année que le marquis Ph. de Massa, président du Cercle de l'Union artistique, a écrite pour la dernière

soirée de l'année. La revue de M. de Massa, c'est un peu le point final de la saison parisienne après le Grand-Prix. Tout s'achève sur des rondeaux. Un couplet, et l'on fait ses malles.

Et l'on s'en va sur une impression de gaieté, car si les revues de café-concert sont généralement rosses, comme on dit, les revues de M. de Massa sont là pour prouver qu'on peut avoir de l'esprit sans méchanceté et railler les gens sans les mordre. Tous ces vieux airs, un ancien ballet, le *Marché des Innocents*, de Petipa, fort joliment dansé par Mlle Zambelli, le titre même de la revue, *Choufleuri-Revue*, où l'on voit M. Choufleuri « restant chez lui » et passant en revue l'année défunte, m'ont rappelé un temps qui avait bien son charme, une vie parisienne devenue quasi bourgeoise par contraste, et tandis que des amateurs donnaient la réplique à Mlle Alice Bonheur et à Mlle Lise Berty, je revoyais le *Marché des Innocents* dansé jadis à l'Opéra de la rue Le Peletier, et un général au nom illustre, placé à côté de moi, souriait, disant :

— Je me le rappelle, ce ballet ! J'étais sous-lieutenant !

Sous-lieutenant ! Que de rêves alors ! On entrait, au son des clairons, dans les villes. On rêvait... Que ne rêvait-on pas ! Nous, c'est la liberté qui nous hantait, les jours de gloire !

Tandis que dans la revue de Massa on nous chantait l'air de *Sambre-et-Meuse*, la marche poignante, je me disais que je l'avais entendue jouer naguère par la musique militaire allemande, sur l'Esplanade,

à Metz — l'ex-Esplanade, car ils l'ont gâtée, coupée ou terminée par un boulevard !

Sous-lieutenant ! Ah ! le bon temps où l'on était petit journaliste ou sous-lieutenant !

Et je note, en passant, que les membres du cercle qui ont joué cette *Choufleuri-Revue* ont un talent, un goût, un art de détailler le couplet et de lancer le mot qui feraient envie à des professionnels. Il en est qui seraient applaudis et célèbres demain aux Variétés ou au Gymnase. Leurs noms ? Je n'ai pas le droit de les révéler.

Ils se nomment M. X... sur le programme. Caruso, c'est M. X... Le baron de Gondremarck, c'est M. X... Un député, M. X... Hamlet, M. X... Une petite bonne, M. X... Car il est des travestis dans *Choufleuri-Revue*. Mais il n'y a pas de vedette. M. de Massa même dit qu'il a « arrangé » la comédie de ce M. de Saint-Remy, pseudonyme qui cache à la fois M. de Morny et M. Ludovic Halévy.

Mais tous ces X... ont été aussi applaudis que l'auteur, et méritaient de l'être. Est-ce qu'il serait facile de jouer la comédie en étant simple et en faisant le métier par plaisir ?

Ainsi Paris, à le bien étudier, ne semble pas s'inquiéter beaucoup de l'échauffourée méridionale. Paris est, par tempérament, optimiste. Il en a tant vu ! Il croit un peu que les Méridionaux s'amusent. Et repoussant toute idée d'inquiétude, il continue, lui, à s'amuser.

Il a été déçu parce qu'on lui a interdit d'aller entendre Mme Estelle de Broglie chanter *Te souviens-*

tu? de Benjamin Godard, et il s'en est consolé en allant voir l'exposition des Chardin et des Fragonard. Le Paris du *high life* fait ses malles, le Paris des petites gens qui ne peuvent songer à la villégiature prend le frais, lorsque vient le soir, devant le pas de sa porte. Et ce Paris-là, pittoresque en son genre, devisant tout bas des choses du jour comme sous leur auvent les bons bourgeois de Paris du moyen âge, ce Paris que sa modestie ou sa petitesse attache au rivage, au ruisselet, n'est pas plus soucieux que l'autre.

— Bah ! tout s'arrangera, disait un de ces philosophes de la rue, assis sur son pliant, et commentant les dépêches de la journée. Toutes ces choses-là, ce sont des bruits de journaux !

Le Parisien ne croit aux malheurs que lorsqu'ils frappent à sa porte. Encore ne va-t-il pas ouvrir. Il est de l'école de M. Capus, lequel est d'ailleurs un Méridional. Paris trouve le moyen de sourire même lorsqu'on lui joue un drame réel. Et les littérateurs de génie qui rédigent les annonces des fêtes trouvent texte dans les actualités les plus douloureuses pour des inventions admirables. Par exemple :

— Le Midi bouge. Nous recevons d'une municipalité de l'Hérault le télégramme suivant : « Si satisfaction pas obtenue, nous rendrons tous au bal Tabarin. »

Ou encore :

— La direction du (ici un nom de café-concert) nous invite à un gala international qui égalera, par son influence, le dernier meeting de Montpellier.

Avis à ceux qui veulent faire, en plein Paris, le voyage du Midi.

Ainsi chacun travaille à tirer son profit des événements. Réclame pour bal costumé ou réclame électorale. Boniment en faveur de la recette ou en vue d'une candidature future. Et c'est toujours, ici ou là, le bon public qui paye. Que ce soit le sucre ou que ce soit le vin qu'on « augmente », c'est le consommateur qui fera les frais de l'aventure. L'homme né pour être spectateur doit acheter sa place au bureau et regarder sans colère la comédie, bien qu'il ait souvent envie de siffler. Mais à quoi bon ?

Le bon Nodier, qui avait de la malice et même du pessimisme sous sa douceur apparente, écrivit un jour sur un album cette définition de la vie :

« La pauvreté d'esprit, la médiocrité de fortune, le sommeil et la mort, voilà les meilleurs états de l'homme. »

Il semble que le sage de la bibliothèque de l'Arsenal eût deviné Nietzsche tout en écrivant *Trilby*. Mais comme il était fort érudit et feuilletait les vieux livres, en la crise actuelle il eût conseillé aux vignerons de retourner à leurs vignes et de ne combattre à l'avenir que la gelée du ciel et la fraude des hommes, tout en faisant ces vins divers que nos aïeux baptisaient non pas d'eau claire, mais de surnoms pittoresques : vin d'âne, celui qui fait dormir ; vin de cerf, celui qui fait pleurer ; vin de lion, qui rend querelleur ; vin de pie, qui fait caqueter ; vin de renard, qui rend subtil ; vin de singe, qui met en joie...

Et foin du « vin bastard » que dédaignaient nos

pères ! Au lieu des chansons de colère et des vins de bataille, reprenons le refrain d'Olivier Basselin :

Nous pourrons après, en buvant,
Chasser notre mélancolie;
Sauvez vos tonneaux, je vous prie !

— Eh ! répondra le vigneron, c'est précisément ce que je demande :

Vuidons nos tonneaux, je vous prie !

Olivier Basselin chantait le « bon sildre ». Tonneaux de cidre ou tonneaux de vin, celui qui les emplit veut les vendre. « Vuidons », dit l'un ; « vendons », dit l'autre. Et toute la question gît en deux mots, comme toutes les questions de ce monde. Mais finiront-elles jamais, les querelles de mots qui recouvrent les batailles d'intérêts ?

XIX

La langue algébrique. — Le comte Nigra. — Un Parisien d'Italie. — Le « Château », du temps de l'Empire. — Le salon de Mme de Circourt. — Cavour et Nigra. — L'impératrice et Venise. — Garibaldi. — Peintures retrouvées de M. Édouard Lockroy. — Les *picciotti*. — La revue du 14 juillet et les garibaldiens. — Le général Türr. — Alexandre Dumas à Naples. — Le concours du prix de Rome. — Un portrait du roi de Siam. — Carolus-Duran et S. M. Chulalongkorn.

4 Juillet.

Nous avons eu, cette semaine, le Grand-Prix de l'A. C. F. Et pendant que la C. G. T. affichait son appel au peuple, les P. T. T. se manifestaient en Chine. L'A. F. S., le T. C. F., le E. C. P. font aussi partie de ces dénominations courantes qui donnent à nos journaux un aspect cabalistique. C'est la langue nouvelle, c'est la langue courante. Le télégraphe, avec ses adresses condensées, nous accoutume à ces abréviations singulières. Pour économiser les mots, nous en arrivons à la langue algébrique. L'Association Française Scientifique, après être devenue l'A. F. S., s'appelle couramment l'Afas. On est de l'Afas comme on serait de quelque secte mystérieuse. « Membre de l'Afas ! » L'homme moderne, extrêmement pressé, ne semble avoir d'autre but que d'économiser les syllabes.

L'A. C. F. dit tout en trois lettres, et ces trois lettres, tout le monde les comprend. Ce sont les trois lettres aristocratiques, les trois lettres de la C. G. T. étant les lettres démocratiques par excellence. Ainsi, la lutte des classes devient une question alphabétique. Ou plutôt on dirait que nous nous débattons dans un immense problème algébrique. Et c'est un peu vrai. La C. G. T. veut aller aussi vite dans ses réformes que l'A. C. F. dans ses circuits; et les bonnes gens se sentent un peu étourdis dans ce choc de majuscules. Encore une fois on les ramène à l'alphabet. La langue française s'en tire comme elle peut, et l'important est que dans ce déluge de grosses lettres chacun puisse reconnaître les siennes. Mais je l'ai dit, c'est de l'algèbre, de la pure algèbre. C. Q. F. D.

— Je ne comprends plus très bien le français ultra-moderne, me disait le comte Nigra, la dernière fois que je le vis chez le comte Tornielli, l'aimable et éminent ambassadeur d'Italie.

Et pourtant celui qui avait été à Paris une sorte de diplomate légendaire, le chevalier Nigra, savait le français comme il savait le grec et le sanscrit, car il savait tout. C'était un esprit supérieur, affiné et charmant. Diplomate, poète, philologue et, nous dit Angelo de Gubernatis, folkloriste et recueillant les *Chants populaires du Piémont* après avoir traduit les *Hymnes de Callimaque*, Nigra a tenu un grand rôle, et sympathique, dans l'histoire et la chronique du second Empire. C'est lui qui avait été chargé de négocier le mariage de la princesse Clotilde avec le

prince Napoléon et d'assurer par là l'alliance franco-italienne. Il avait alors vingt-neuf ans à peine et s'acquitta de sa mission avec l'habileté d'un vieux diplomate. Cavour était là, du reste, qui surveillait et dictait.

— Tout cela, tout ce passé est là-dedans, disait Nigra à M. Caponi en lui montrant l'armoire où il tenait enfermés ses *Mémoires*.

De 1848 — où, à dix-huit ans, Constantino Nigra, étudiant en droit, s'engageait dans le bataillon des *studianti* et recevait dans le bras droit, au combat de Rivoli, une balle autrichienne — à 1907 où il revivait sa vie par le souvenir, que d'événements, de gens, de faits, avait vus et jugés l'ancien ambassadeur à Paris, son Paris, quasi exilé à Saint-Pétersbourg !

Il se consolait en faisant des vers, la *Revue de Novare*, en écrivant la *Chevelure de Bérénice* ou en publiant les lettres que lui écrivait la comtesse de Circourt ou que le comte de Cavour avait adressées à la grande dame. Mais certainement il se rappelait non sans mélancolie les heures lointaines où, à Fontainebleau, à Compiègne, aux Tuileries, au « Château », comme on disait, il travaillait à l'affranchissement, à l'agrandissement de son pays. Il était jeune, ardent, plein de foi, bataillant par la plume et la parole comme il avait, avec ses bersaglieri, bataillé par la baïonnette.

« Avant-hier, écrit Prosper Mérimée à Panizzi, je suis allé au bal de l'impératrice... On faisait cercle à distance autour de l'empereur, qui causait avec M. de Metternich. Ce dernier était fort pâle et gesti-

culait beaucoup, mais que se disaient-ils ? M. de Goltz était au contraire très rouge. Nigra était sombre comme son nom. » Nigra avait quelque raison d'être sombre. La lettre de Mérimée est datée du 23 mai 1866. On se demandait alors ce qu'allait faire Napoléon III, et le premier coup de fusil qui devait conduire au canon de Sadowa menaçait de partir. De là le teint rouge du Prussien et le froncement de sourcil de l'Italien.

Mais Nigra n'était pas toujours sombre, et son charme souriant faisait la force de sa diplomatie. *Nigra sum sed formosus*, disait une femme d'esprit qui savait le latin. Mme de Circourt ne lui disait-elle pas : « M. Devey prétend que vous avez un profil qui rappelle les marbres grecs ; c'est parfaitement vrai. » Poète et musicien, il savait, à la façon du page de Beaumarchais, mettre une prière d'homme d'Etat dans une « Romance à Madame ». N'est-ce pas dans une note de M. de Hubner que j'ai lu qu'un soir, à Fontainebleau, sur l'étang, le chevalier Nigra, ramant comme un gondolier vénitien, en tête à tête avec l'impératrice, se mit — par un beau clair de lune — à chanter une sorte de complainte de sa composition où il était question de Venise, la pauvre Venise, de Venise esclave et aspirant à sa liberté ?

O povera Venezia,
O Venezia, Venezia !

L'air était douloureux, la voix était charmante. L'impératrice s'attendrit.

— Je parlerai de Venise à l'empereur, dit-elle.

C'est peut-être là une légende. Mais elle a de la couleur et de la grâce : le diplomate gondolier, évoquant les lagunes sur cet étang où l'empereur, poursuivant un autre de ses rêves, faisait évoluer des trirèmes et le prince impérial sa barque — qu'on voit encore dans le palais.

— Oui, oui, disait à l'impératrice Napoléon III souriant, en tordant sa moustache, il vous fait la cour, votre Nigra, mais ce n'est pas à vous qu'il pense, c'est à son Italie.

S'il fallait en croire cette mauvaise langue d'Horace de Viel-Castel, l'impératrice aurait trouvé un moyen ironique d'en finir avec les difficultés qui lui venaient alors de l'Italie :

« L'impératrice, écrit-il en son tome VI (24 maï 1863), disait dernièrement à Nigra, chargé d'affaires du royaume : « Je ne vois qu'un moyen d'arranger « la question italienne de façon à me faire aimer « votre souverain, c'est que Victor-Emmanuel « devienne pape. Ce jour-là, je baiserai sa mule, « non sans dégoût, mais enfin je la baiserai. »

L'histoire de la « gondole » n'est peut-être pas plus vraie que le propos cité par Viel-Castel.

Ce qui est plus exact, c'est le tableau de la société parisienne au temps de l'Empire, que nous a tracé Nigra lui-même en tête de la correspondance de M. de Cavour avec cette comtesse de Circourt dont Sainte-Beuve a si joliment parlé. Nigra, jeune diplomate, envoyé à Paris, avait reçu de Cavour cette instruction :

— Voici une lettre pour la comtesse de Circourt.

Fréquentez son salon. Vous rendrez service à votre pays et vous y trouverez de l'agrément.

Dès 1838, le grand homme d'Etat n'avait-il pas écrit à la comtesse : « Paris est la terre classique de l'oubli ; mais votre salon, madame, est une heureuse oasis qui ne ressemble à rien de ce qui l'entoure et personne n'y court le risque d'y être oublié. Mais aussi c'est ce salon et celle qui en fait le charme qu'on regrette le plus lorsque l'on quitte Paris. »

Etendue sur sa chaise longue dans ce petit « home » de la rue des Saussaies où tant de gloires ont passé, Mme de Circourt, à demi paralysée depuis qu'elle s'était brûlée à une bougie en faisant sa toilette, accueillit le jeune diplomate qui vit là défiler Prévost-Paradol, lady Holland, M. Cousin, Mme Schwetchine, Prescott, Cobden, Thiers, Tocqueville, Scherer — combien d'autres ! — et qui l'invita à sa maison des Bruyères, à la Celle-Saint-Cloud où, l'été, elle recevait avec une bonne grâce délicieuse.

Bien des années après, Cavour mourant rappelait sa lettre et ses instructions à son fidèle ami.

Puis il dit à Nigra, en piémontais :

— Je me sens bien las. J'aurais besoin d'un long repos. Mais j'ai encore deux choses à faire, Venise et Rome. Le reste, c'est vous qui le ferez.

— Oh ! comme Alexandre à son père, je vous dirai que vous ne nous laissez plus rien à faire !

Quand il évoquait ce passé, Nigra était encore ému et n'avait plus son sourire habituel.

Cavour avait dit de lui (lettre au baron Félix de

Roussy) : « Il a pris part aux négociations qui ont précédé la guerre. Les rapports particuliers qu'il a eus avec l'empereur, enfin la connaissance que seul peut-être il possède de toutes mes pensées, même les plus secrètes, le désignaient pour le poste où je l'ai momentanément destiné ; nul autre n'aurait pu remplir comme lui la mission délicate qui lui a été confiée. »

Le diplomate sympathique dont la grâce personnelle faisait valoir les hautes facultés intellectuelles était resté, dans ses dernières années, le causeur attachant d'autrefois, érudit sans pédantisme, le galantuomo délicat et prévenant de jadis. Grand, élégant, se tenant droit, avec quelque chose de militaire dans la désinvolture, il éprouvait la joie d'un rajeunissement à se retrouver à Paris.

— Il est toujours l'incomparable Paris, le Paris d'autrefois, le Paris de toujours ! me disait-il. Oui, le même Paris, à cela près qu'il y a trop de morceaux de papier tombés dans ses rues !

On a lu ses *Ricordi diplomatici*. Mais ce sont ses impressions personnelles sur une société évanouie qu'il faudra connaître, et ce témoin indulgent, mais fort averti, nous devra révéler bien de ces petits secrets qui sont comme les *P.-S.* de l'histoire — et peut-être (qui sait ?) toute l'histoire.

Je trouvais, l'autre jour, mon compagnon de jeunesse Edouard Lockroy regardant, dans le cadre où il les a fait placer, après les avoir récemment retrouvées, des études peintes par lui lorsqu'en Sicile il suivit l'expédition de ce Garibaldi dont l'Italie va

célébrer le centenaire. L'homme d'Etat qui fut un si remarquable ministre de la marine se rajeunissait à ces peintures d'autrefois comme Nigra le pouvait faire aux poésies qu'il faisait applaudir jadis à l'université de Turin, dans la classe du professeur Paravia.

— Faites des vers, Nigra, lui disait Massimo d'Azeglio, dont il fut le secrétaire. Cela vous délassera de la politique comme ma peinture m'en distrait moi-même.

Elles ont un accent pittoresque, une couleur vigoureuse, ces peintures d'Edouard Lockroy : épisodes de guerre, coins de barricades dans les rues de Palerme avec quelque *picciotto* en chemise rouge montant sa faction sous le drapeau tricolore nouvellement arboré. M. Lockroy qui, lui aussi, devrait nous donner ses *Souvenirs*, se rappelle ce rêve de jeunesse : l'épopée d'une poignée d'hommes conquérant tout un royaume avec une chanson, l'hymne de Garibaldi, *l'inno, l'inno !*

Mérimée, qui plus tard ne fut pas tendre pour le héros, écrivait dans les premiers jours de la guerre de 1859 : « Rien de nouveau, si ce n'est les progrès de Garibaldi, qui commence à courir les environs de Varèse. J'envie les émotions pittoresques de ce gaillard-là. » C'est le cri que j'ai entendu pousser à Michelet : « Oh ! être l'action ! Etre Garibaldi ! » Mérimée disait encore, au début de l'affaire de Sicile : « L'expédition de Garibaldi me plaît parce que j'aime les romans et les aventures. » Ce fut, en effet, le plus étonnant des romans, et l'auteur des *Trois*

Mousquetaires n'en fut pas pour rien un des personnages. Alexandre Dumas avait emmené sur son yacht Edouard Lockroy, alors tout jeune et que son père avait confié au romancier, en même temps que Paul Parfait, mon camarade de collège. Puis il avait, un beau jour, reprenant tout à coup la mer, abandonné Lockroy sur la côte de Sicile.

Embarrassé, et se souvenant qu'il avait été élève de Glaize ou de Couture, Edouard Lockroy eut alors l'idée d'écrire à M. Dalloz, directeur du *Monde illustré*, en lui offrant de lui envoyer des croquis pris au courant de la campagne de Sicile. On peut les retrouver, ces dessins, dans la collection du *Monde illustré*, car Paul Dalloz accepta bien vite la proposition du jeune volontaire. Et c'est ainsi que les croquis d'Edouard Lockroy voisinent dans la collection du journal hebdomadaire avec ceux d'un autre garibaldien français, Ulric de Fonvielle, peintre à la fois et journaliste.

Lorsque Maxime Du Camp se présenta à l'Académie française, on connaît le mot de M. de Falloux :

— Nommons-le bien vite ; c'est une occasion unique d'avoir parmi nous un garibaldien !

M. Lockroy, écrivain, eût pu songer à l'habit vert même après avoir porté la *camicia rossa*. Les peintures retrouvées lui rappelaient, l'autre jour, ce temps de fièvre, d'enthousiasme et de foi. Dans le cadre où il a réuni les panneaux si allégrement enlevés jadis du bout du pinceau, au fond de la boîte à couleurs, il a placé, entre ces paysages militaires,

le portrait-carte de Garibaldi signé : *A mon ami Edouard Lockcoy.* Ce passé le console du présent. Assistera-t-il à la revue où défileront les garibaldiens qui firent la campagne de France ?

Je vais dire quelque chose de paradoxal. Les zouaves de Patay eussent offert un beau spectacle inattendu si on avait pu les voir là près des combattants de Dijon. Les vestes grises et les chemises rouges. Mais quelle singulière idée ai-je là ! Et sommes-nous encore à l'heure où, comme disait le vieux chancelier, on oubliait les noms de huguenots et de papistes pour ne se souvenir que du nom de françois ? Non, nous n'en sommes plus là. Et pourtant, lorsque Charette offrit son épée à la Défense nationale, Gambetta dit au chef des volontaires de l'Ouest : « Gardez votre uniforme, général ! Vous l'avez trop illustré pour que je songe à vous l'enlever dans un pareil moment. »

Et Paul de Flotte, qui mourut en combattant Pimodan, eût dit de même.

Je ne souhaite pas de « pareils moments ». Mais je souhaiterais de pareils sentiments et de telles réconciliations. Chimère pour chimère, celle de la fraternité entre compatriotes est encore la meilleure. Et un « Lamoricierge », comme l'appelait Mérimée, eût dit à un Barbès, si l'un et l'autre eussent vécu les heures de l'année terrible :

— Vive la France, et mourons pour elle !

Tous deux ont leur statue, l'un sur la place publique, l'autre dans la cathédrale. La mort égalise.

Combien seront-ils, à Longchamp, de ceux qui

combattirent avec nous en Bourgogne et dans les Vosges ? Combien seront-ils, à Rome, de ceux qui furent les *Mille* ? Relisez les *Vieux de la vieille*, l'admirable pièce de Théophile Gautier. C'est la grande revue des spectres, le défilé des fantômes.

C'est la nuit qu'a lieu la revue
Dans la ballade de Sedlitz,
Où l'empereur, ombre entrevue,
Compte les ombres d'Austerlitz.

Tous ne seront pas des ombres dans le plein jour de l'après-midi de juillet. Je sais de ces *Siciliens* de 1859 qui feraient encore belle figure dans le bataillon décimé par les années. Le général Türr, par exemple, toujours superbe, avec sa haute taille, la moustache forte, une sorte d'Edmond Adam hongrois, héroïque et charmant, et qui, lui aussi, s'il voulait écrire, évoquerait ces choses enfuies, sortes de contes de fées pour les générations nouvelles.

— Garibaldi, disait précisément le général Türr à Dumas, a pour toute fortune deux pantalons, deux chemises rouges, deux foulards, un sabre, un revolver et un vieux chapeau de feutre ; Garibaldi emprunte un carlin pour faire l'aumône à un pauvre, parce qu'il n'a jamais un carlin dans sa poche ; cela n'a point empêché que les journaux de Naples l'aient traité de flibustier et les journaux de France de pirate. Dans les temps comme ceux où nous vivons, il faut être trois fois pur, trois fois brave, trois fois juste pour n'être qu'un peu calomnié !

Aujourd'hui c'est, pour tout un peuple, l'apothéose du libérateur. Et en France, Garibaldi est

aussi populaire qu'au delà des Alpes. J'ai reçu jusqu'à quatre drames, les uns en prose, les autres en vers, intitulés *Garibaldi*. Dans l'un d'eux, Edouard Lockroy et Alexandre Dumas jouent un rôle. Je crois bien qu'ils parlent en vers de douze pieds.

Le père Dumas avait déjà dramatisé la campagne de Sicile. Je rouvrais hier son volume d'impressions de guerre, aussi étonnantes et fabuleuses que ses divertissantes impressions de voyage en Suisse. Il fut la gaieté de l'épopée garibaldienne. A mi-chemin, après le combat de Milazzo, il envoyait à Garibaldi ce billet épique, daté du 21 juillet au soir, à bord de l'*Emma* :

Ami,

Je viens de traverser la Sicile dans toute sa largeur.
Grand enthousiasme partout, mais pas d'armes.
Voulez-vous que j'aille vous en chercher en France ? Je vous choisirai celà en chasseur.
Réponse poste restante à Catane.
Si vous me dites « oui », j'ajourne mon voyage en Asie et je fais le reste de la campagne avec vous.
Vale et me ama.

Alex. Dumas.

On n'inventerait pas ces d'artagnades ou tartarinades qu'on peut lire dans les *Garibaldiens*, un des moins connus des livres du conteur. C'est là que Dumas explique qu'il allait venger son père, le général républicain, empoisonné par les Bourbons de Naples. Tel Mordaunt — un Mordaunt bon enfant — poursuivant les meurtriers de Milady. Et le livre finit par un épilogue triomphal : Alexandre Dumas occupant à Naples le palais de Chiatamonte en qua-

lité de directeur des fouilles et musées (Championnet à Pompéi) et recevant des Palermitains le titre de citoyen de Palerme.

Le peintre Durand-Brager, qui fit, la palette à la main, la campagne de Sicile, comme en 1854 la campagne de Crimée, raconte bien, dans ses *Quatre mois d'expédition de Garibaldi*, certaines histoires qui durent piquer au vif l'amour-propre de Dumas père, en supposant que Dumas, qui ne lisait pas toujours ses livres, ait lu le livre de Duran-Brager.

Il paraît que Naples, un beau jour, acclama Alexandre Dumas sans trop le connaître et pour le plaisir d'acclamer.

« Une foule enthousiaste vint, un après-midi, encombrer brusquement la place sous les fenêtres du romancier, et s'égosiller aux cris de : *Viva Dumas ! Viva l'Italia ! Viva Dumas ! Viva la liberta ! Viva Garibaldi ! Viva Dumas !* »

Et rayonnant, Dumas saluait, envoyait des baisers, triomphait.

— Qu'est-ce que Dumas ? disait un manifestant à son voisin.

— Je ne sais pas, répondait l'autre.

— C'est le frère du roi de Naples...

— Non, c'est un prince circassien fort riche qui vient mettre à la disposition de la liberté sicilienne ses sujets et son vaisseau.

Dumas, au retour du Caucase, s'était fait photographier dans le costume de Schamyl, et peut-être les Napolitains avaient-ils aperçu son portrait.

« Il va sans dire, ajoute Durand-Brager, que la

plus grande partie des lettrés connaissaient parfaitement l'illustre romancier ; mais dans la foule, la majorité ne savait même pas le nom de l'auteur des *Mousquetaires.* »

Et *viva Dumas !*

Lui, au balcon, trouve des mots charmants pour remercier, et dans sa poche, des piécettes pour les musiciens jouant sous ses fenêtres.

— Mes enfants, pardonnez-moi, je n'ai que ça ! disait-il gaiement. Ce diable de comte de Monte-Cristo n'a point partagé avec moi les trésors de son île !

Et peu s'en fallut qu'il ne fît huer par les lazzaroni l'avarice de ce misérable Monte-Cristo.

Mais tout cela ne vaut pas la lettre à Garibaldi, en son authenticité superbe : « Si vous me dites « oui », j'ajourne mon voyage en Asie. » C'est magnifique. Les Napolitains avaient raison de croire que ce géant crêpu qu'ils acclamaient était un prince. Un prince des *Mille et une nuits.*

J'arrête là ces notes pour aller au concours du Conservatoire. C'est la semaine de fièvre pour toute cette jeunesse qui se voue à l'art comme on se jetterait au gouffre. Il m'a été donné d'assister l'autre jour, dans la grande salle de l'Institut, à l'audition des partitions des concurrents au prix de Rome. Le tableau vaudrait la peine d'être fait, après celui du faubourg Poissonnière.

C'est dès l'antichambre où se tiennent, parmi les bustes d'académiciens disparus, en un pêle-mêle touchant et ironique à la fois, les concurrents et leurs

interprètes, mêlés, confondus, anxieux, tandis que là-bas, derrière la porte close, on exécute la scène lyrique, *Selma*, cette fois.

Ténors à l'accent du Midi, futurs lauréats muets d'émotion, parents, amis, tout ce monde cause, commente. Chateaubriand, pensif, Chateaubriand en pied contemple mélancoliquement le tas de parapluies et de manteaux déposés à ses pieds. Tel il était aux bords du Meschacébé. Quelqu'un a coiffé de son chapeau haut de forme le buste souriant d'Auber. Celui-là est un wagnérien.

Dans la salle, parmi les statues et les bustes, les chanteurs chantent. Corneille et Molière ont aussi des chapeaux ornant leurs piédestaux respectifs. M. Antonin Mercié préside, avec M. Luc-Olivier Merson pour assesseur. Le secrétaire perpétuel tel que l'a peint Bonnat, M. Roujon, écoute. Son visage coloré et sa moustache en croc font contraste avec la barbe blanche et le beau visage mat d'Ernest Hébert, assis tout près des exécutants. Et debout, le ténor, la basse et la chanteuse sont là, tandis que l'auteur bat la mesure et qu'un ami tient le piano. Tout autour, dans la grande salle austère, de claires toilettes, de jolis visages. Le jour les éclaire, venant du haut, à travers des rideaux blancs.

Puis, autour du tapis vert, près des encriers de porcelaine blanche, les juges, l'Académie des beaux-arts, où l'on se montre, sous les images des morts, Lavoisier, Ducis, Jussieu, Bonaparte, les gloires vivantes : Massenet, toujours jeune, Saint-Saëns, Reyer, Dubois, et Lenepveu, et Paladilhe, et Fré-

miet, et Jules Lefebvre, et causant avec Georges Berger, le prince d'Arenberg, tandis que Carolus-Duran, en complet gris, semble regretter de n'être pas au piano lui-même, parmi ces musiciens...

Je lui serre la main entre deux partitions.

— As-tu vu mon portrait du roi Chulalongkorn ?

— Le roi de Siam qui a eu peur de ne point se divertir à Paris ?

— Oh ! il n'a peur de rien. Il est intelligent et charmant. Je l'ai fait avec toute sa joaillerie, de l'or sur du jaune, une symphonie en jaune. Et pendant les séances il s'informait de l'art, de l'âge où les peintres étaient dans la meilleure période de production. « Cela dépend. Raphaël était Raphaël à vingt-cinq ans ; Michel-Ange, Buonarotti et Léonard de Vinci restaient Michel-Ange et Léonard après quatre-vingts ans. »

Ce que Carolus ne me dit pas, c'est que le roi, enchanté de son portrait, l'interrompit :

— Vous devez avoir soixante ans, je pense. Eh bien, c'est dans la soixantaine que vous avez été supérieur !

Pour un souverain asiatique, c'est assez parisien, et je comprends que Dumas rêvait des voyages en Asie s'il y espérait cueillir de tels madrigaux.

P.-S. — Je voulais conter un voyage que j'ai fait au bout du monde, à Nogent-sur-Marne, guidé par M. Jean Dybowski, l'auteur de ce beau livre la *Route du Tchad*, à travers le Laos, la Guinée, le désert, l'Indo-Chine, qu'on trouve, là-bas, fragmen-

tairement mais authentiquement, dans le bois de Vincennes. Rien de plus curieux que cette Exposition coloniale et nul de plus intéressant et de plus captivant que M. Dybowski. Je vous dirai mes impressions de voyage « au pays des griots », — moins romanesques mais aussi vivantes que celles d'Alexandre Dumas.

XX

La vie à Paris à l'exposition coloniale. — De l'avenue de l'Opéra à Nogent-sur-Marne. — M. Jean Dybowski. — La *Route du Tchad*. — Comment fut vengé Crampel. — Les Touareg. — La civilisation! — Le colonel Laperrine et le Targui. — Nomades pour noces. — Qu'est-ce que la civilisation? — M. Chomereau-Lamotte et Nguyen Nan Tuong. — Les *griots*. — Patriotes et bouffons. — Une voix du pays. — Exposition qui reste. — Le commandant Lenfant. — Livingstone et son inconnu. — Ce que ces Orientaux penseront de Paris.

12 Juillet.

J'ai donc fait en moins d'une heure ce voyage de Nogent-sur-Marne et je me suis brusquement trouvé transporté de l'avenue de l'Opéra au bout du monde, en cette France d'outre-mer que nos explorateurs travaillent à créer, à agrandir, tandis que les déséquilibrés ont le prurit d'une France d'outre-tombe. L'exotisme est une des passions de ce temps-ci. Nous étouffons dans nos logis qui nous semblent aussi étroits que des cellules. Au contraire de Mme de Staël, nous n'avons qu'une idée : fuir notre ruisseau de la rue du Bac.

Les romans de Loti bercent nos rêves. Un voyage en Europe n'est plus qu'une course dans la banlieue. Plus loin, il faut aller plus loin ! Dans les

sables avec le spahi, en Indo-Chine avec mon frère Yves, en Islande avec Yan et les morutiers. Et pour accomplir le voyage, il n'est besoin que d'un taximètre ou du Métro. M. Jean Dybowski, grand voyageur devant l'Eternel, a fait ce miracle de mettre l'Afrique et l'Asie à la portée du Parisien dans le Jardin colonial tracé en plein bois de Vincennes.

On entre et l'on se trouve chez les Malgaches. On fait quelques pas et voici un village canaque. Plus loin c'est la Tunisie, un coin de Tunisie dont les murailles blanches apparaissent parmi les palmiers verts. Chaque construction spéciale est entourée des plantes du pays. Le décor est exact et les accessoires sont « nature », comme on dit au théâtre. La ferme soudanaise nous transporte en plein Soudan. Au campement dahoméen tous les ressouvenirs des excursions dramatiques d'autrefois vous reviennent comme des songes lointains. Les bijoutiers sénégalais, qui font sur le bois dur de leur pays le travail de nielleurs des ouvriers du Zuloaga sur l'acier de Tolède et sculptent des cannes ou des noix de coco, vous regardent en riant de ce bon rire des nègres qui serait menaçant s'il n'était confiant et enfantin, un peu narquois aussi. La haute tour chinoise domine, de sa fine construction aérienne, tous ces paysages de contrées diverses. Et les éléphants, condamnés au jeu des glissades, là-bas, ruisselants d'eau, pareils à des bronzes luisants et mouvants, sortent du lac où ils plongent avec une volupté visible.

Il est délicieux d'oublier là, pour un moment,

toutes les préoccupations qui vous ressaisiront dans un moment, les inquiétudes du présent, la crainte de l'avenir, l'agacement provoqué par l'éternel recommencement des fautes dont l'histoire, cette doctoresse, nous aurait dû guérir. Mais a-t-on jamais suivi ses conseils ou ses ordonnances ?

Autre doctoresse, la géographie nous apprend du moins ce qu'est le vaste monde, et une promenade à travers l'exposition coloniale, avec M. Dybowski pour guide, est une de ces bonnes fortunes qu'il faut se hâter de saisir. J'avais lu son livre, la *Route du Tchad, du Loango au Chari*, comme celui du commandant Lenfant et j'avais encore dans la mémoire les aventures de l'explorateur, illustrées des documents et aquarelles qu'il avait rapportés lui-même. Le portrait de l'auteur, dont le profil ressemblait à celui du docteur Pozzi, m'était resté dans la mémoire. Mais je ne connaissais pas l'homme.

Grand, bien découplé, sympathique et mâle, avec un sourire éclairant son visage d'aspect militaire, M. Jean Dybowski est bien le type de ces soldats de la science, pionniers et fourriers de la civilisation, qui s'appellent des explorateurs. Il a créé ce Jardin colonial, cette école qui, par les fleurs, les plantes, les produits exotiques, est un si puissant enseignement de choses. Nous avons en France de ces institutions dont on ne parle pas assez, qu'on déclarerait incomparables si on les rencontrait à l'étranger, qui nous font honneur et que nous paraissons oublier comme si l'attention publique n'était préoccupée que de ce qui nous déshonore.

M. Dybowski est cet « Africain » — puisque comme Scipion nombre de nos savants mériteraient ce titre — qui, voilà dix ans, revenait du Sahara, lorsque, si je ne me trompe, le capitaine Binger lui proposa une mission qui se joindrait à celle de Crampel pour traverser l'Afrique, reconnaître le terrain, de notre Congo français à nos possessions algériennes. Jean Dybowski accepta, recruta des porteurs, une troupe, organisa son expédition, partit de Brazzaville, et à travers des terres inconnues, où le seul chemin parfois est le lit de la rivière, il se lança à l'aventure avec ses Sénégalais fidèles.

En route, un vieux chef de tribu l'arrêta, lui disant effrayé :

— Ne va pas plus loin. Le commandant ne m'a pas écouté et il a été tué. Biscarrat, son compagnon, a été tué. On te tuera !

Le commandant, c'était Crampel. Dybowski n'écouta pas le vieillard. « Je l'écartai et je passai », dit-il simplement. C'est le mot d'Œdipe dans Sophocle.

Il passa et arriva jusqu'au campement de ceux qui avaient égorgé Crampel.

— C'est là, lui dit un de ses guides.

L'aimable et charmant causeur qui nous conduit à travers l'exposition de Nogent attaqua le camp à la baïonnette après un feu de salve. Les meurtriers de Crampel tombèrent ou s'enfuirent. Un enfant restait. « Je vais le garder avec moi et l'élever », écrit l'explorateur avec la même simplicité que tout à l'heure.

Et il recueillit les débris, les reliques de la mission

Crampel : des bas noirs du voyageur, ses assassins avaient fait un sac.

Puis M. Dybowski continua sa route en des régions inexplorées, Yabanda, Bled-el-Kouti, à travers les plaines herbeuses ravagées par les musulmans, voulant rejoindre là-haut, cette autre terre qui, de par les efforts d'autres Français, était devenue la France.

L'autre jour, dans le pavillon du Congo, un groupe de visiteurs forçaient en quelque sorte M. Dybowski à raconter son voyage, là, devant la carte géante où sur la muraille se trouvent marquées les étapes de tant d'explorateurs illustres. M. Dybowski parlait de tous ces héros et n'oubliait que lui-même. Un assistant le fit remarquer et nous applaudîmes de grand cœur le vengeur de Crampel dont les *reliquiæ* sont là, sous vitrine, comme les défroques d'un autre musée, d'une autre armée : celle de la science.

— Et, dit quelqu'un, peut-être parmi les Touareg de l'exposition coloniale y en a-t-il dont les parents ont tué Crampel.

— On ne sait pas. Tout est possible.

Allons voir les Touareg. Ce sont ces mystérieux cavaliers dont le visage est toujours voilé, comme ces momies au masque stuqué dont parlait hier M. Maspero. Il n'a pas été facile d'arracher ces errants à leurs sables. Mme Marie Gravier, qui s'était chargée des négociations, a conté dans le *Journal des voyages* comment elle put décider quelques-uns de ces nomades à partir pour l'Europe, à venir à Paris, malgré les avertissements pessimistes des compagnons qui leur répétaient :

— Prenez garde ! Les roumis vous emmènent pour vous supplicier, prendre votre sang, vous cuire les pieds, vous faire renier Allah !

Elle crut un moment qu'en plein désert la caravane recrutée par elle allait l'abandonner. « La grève au désert, dit-elle, les Touareg syndiqués ! » C'eût été le comble.

Enfin on arrive à Oran. Mais le cri de la sirène effraye ces hommes, et l'un d'eux, épouvanté, s'enfuit, laissant là le quai, criant des « Allah ! Allah ! » par les rues. On ne l'a jamais revu. Comme le héros d'Alexandre Dumas.

Pour Yacoub, il est libre et retourne au désert !

Il y a un autre Targui que je me rappelle avoir vu, à l'Exposition de 1889, masqué de son voile bleu, immobile, et regardant passer les Parisiens ricaneurs. Prisonnier là-bas, mais ici, sorte de bête curieuse, il n'avait, en quittant la mer de sable, été frappé que par cette autre immensité, la mer. Il s'appelait Ischekkad ag Rhali. Tant que dura l'Exposition, il resta là, assis la plupart du temps auprès de la mosquée en staff bâtie sur la rive de la Seine. Puis, revenu chez lui, il accepta de servir d'interprète à la mission Crampel et de guider l'explorateur à travers les sables et l'alfa.

Ses compagnons retrouvés l'accusèrent-ils d'avoir trahi les mahométans pour les chrétiens ? Lui firent-ils comprendre que ce qu'on pouvait piller, arracher aux cadavres des roumis valait cent fois la somme que Paul Crampel avait promise à son guide ? Le

Targui livra la mission, et Crampel paya de sa vie la trahison d'Ischekkad ag Rhali. Il a disparu, le Targui, et doit vivre encore, quelque part, en son Sahara. Il ne reste de lui entre nos mains que ces dessins coloriés qu'on voit à Nogent, dans le pavillon du Congo. Il cuve là-bas son crime. Sans remords, car il s'agissait du sang des roumis.

Tout explorateur est entre les mains de l'homme qui le guide. Le commandant Lenfant, alors capitaine, le plus doux des hommes, ne fut-il point forcé d'enchaîner le noir Iba Boye, qui au Sénégal fomentait la révolte sur le chaland d'une des boucles du Niger, et par deux fois voulut tuer son chef ? Et — celui qui posait tout à l'heure la question a raison peut-être — oui, peut-être parmi ces Touareg qui campent à Nogent, ou qui, sur leurs chameaux, leurs lances aux fers ouvragés dressées et terribles, passent avec une rapidité de vertige, parmi ces pillards du désert, y a-t-il des parents, fils ou frères des meurtriers de Douls, de Crampel et de Flatters. Qui les reconnaîtrait ? Ils ne quittent jamais leur *litham*, et c'est seulement lorsqu'on ramasse leurs cadavres qu'on peut voir enfin leur visage. Il semble que ce soient les « chauffeurs », les francs-juges du Sahara, meurtriers aux traits invisibles. Mais non, ils se civilisent. Il en est qui déjà contractent des engagements dans les compagnies du colonel Laperrine, commandant supérieur du territoire des oasis sahariennes. Le séjour à Nogent-sur-Marne permettra à ces Touareg « en tournée », de dire à leurs compagnons que les roumis ne sont point des barbares. Un Targui,

l'autre jour, un « bon Targui », voulait prendre sur son méhari un petit Parisien souriant pour lui montrer comment, du bout du pouce de son pied, on dirige un chameau, on le fait obéir à travers le sable. L'enfant avait peur, et le Targui aux dents blanches semblait désolé qu'on le prît pour un ogre.

Et précisément, ce colonel Laperrine, saharien éprouvé, et qui directement vient de rentrer du Touat à Paris, est allé visiter l'exposition de Nogent en compagnie d'un petit domestique qu'il avait là-bas à son service et qu'il a ramené en France. A peine arrivé à l'exhibition touareg, voici que le Targui qui monte impassible la garde à la porte s'élance sur le jeune domestique : il l'a reconnu, ils sont cousins et le lancier targui, si indifférent à tout ce qui est parisien, se met à trépigner et à danser de joie.

« Bientôt, écrit M. A. Terrier à un ami, tout le village est en émoi : c'est l'arrivée d'un « pays » chez les exilés, avec des nouvelles de là-bas. Le colonel Laperrine est reconnu par d'anciens méharistes des compagnies sahariennes :

« — El commandante Labeurrine ! El commandante !

« On n'entend plus que ce nom : *Labeurrine !* Labeurrine ! Et c'est une joie folle dans tout ce monde. Le plus drôle est que le jeune domestique ne voulait plus quitter ses compatriotes, et laissant là le commandant Laperrine, parlait de s'engager avec eux !

« Et, dit M. Terrier, n'est-ce pas imprévu, cette rencontre à la porte de Paris de ces deux Sahariens lointains ? Et quel dommage qu'on n'ait pu recueillir

les impressions entre eux échangées sur Paris, les chemins de fer, le Métro et les visiteurs du dimanche ! »

Mais quoi ? M. Terrier est rédacteur du *Journal des voyages*. Il voit ce Targui tous les jours. Que n'interviewe-t-il les Touareg ? Les *Lettres touareg* et les idées du Targui sur la foule pourraient être de nouvelles *Lettres persanes*.

Lorsque mon vieil ami Georges Decaux, l'éditeur artiste, fonda ce *Journal des voyages* et publia les romans de Boussenard, — ce succédané de Jules Verne, — il ne se doutait pas que bien des années après, sa gazette chérie exhiberait des Marocains à la porte Maillot et des Hindous et des éléphants au bois de Vincennes, le tout bon teint, comme nous dit Léon Dewez, le successeur et continuateur de Decaux.

Mais il ne faudrait pas que ce bon teint déteignît, que Marocains et Touareg se « parisiniassent » trop, si je puis dire.

Pas plus tard qu'hier, un bon bourgeois féru d'exotisme vint demander à M. Dewez de lui prêter quelques Touareg pour figurer... Dans un théâtre ? Non, dans un mariage.

— Un mariage ?

— Oui ! Cela distrairait les invités. Ce serait une note pittoresque.

M. Dewez refusa, naturellement. J'imagine qu'on lui répondit :

— C'est dommage. C'eût été « bien parisien » !

Et voulez-vous que je vous dise ? C'est en effet

« très parisien », ce voyage à Nogent et cette visite aux choses inconnues. On éprouve là une sensation particulière, celle que donnerait un breuvage auquel le palais n'est pas habitué. On nous ouvre là une porte sur des mondes nouveaux. A voir travailler ces bijoutiers du Niger ou ces ouvriers artistes venus de l'Annam, on se demande si notre civilisation est aussi parfaite que nous le voulons bien croire et si chacun en ce bas monde n'a pas sa civilisation particulière, comme Alfred de Musset prétendait que tout homme a son « cœur humain » spécial.

M. Chomereau-Lamotte, aujourd'hui sous-gouverneur de la Banque, et qui, en 1873, haut fonctionnaire franco-asiatique, connut à Hué Nguyen Nan Tuong, alors ministre des supplices (nous dirions en France ministre de la justice), et depuis exilé par nous à Tahiti, me contait qu'un soir, après une longue et fatigante discussion diplomatique et commerciale, ce Nguyen, un homme d'une intelligence et d'une valeur tout à fait supérieures, lui fit une véritable conférence, et des plus remarquables, sur la supériorité de la civilisation chinoise et annamite comparée à la civilisation européenne.

Et comme on ne peut toujours parler de la politique et de l'art ou des lettres, on en vint aux comparaisons entre les femmes d'Asie et les femmes d'Europe, ce qui est une autre partie de la civilisation.

Le type idéal de la femme était, pour le ministre des supplices, un petit être grêle, gracile et jaune, qui se glissait caressant comme un jeune chat, enve-

loppant comme un reptile et dont la maigreur ne rappelait en rien les charmes de la Vénus chère aux Hottentots.

— Voyons, dit M. Chomereau-Lamotte, vous avouerez pourtant que rien n'est moins attirant, rien n'est plus laid, en vérité, que le rire d'une femme annamite aux lèvres fatiguées par la chique de bétel et de noix d'ara, et montrant une mâchoire aux dents noires et laquées. Oh ! la noirceur de ces dents !

Alors, Son Excellence, avec son gros rire habituel, d'interrompre son interlocuteur :

— Eh bien, et vos Françaises ? Croyez-vous que nous ne les trouvons pas abominables avec leurs dents blanches ?

— Les dents blanches ?

— Oui. Mais elles ont des dents de chien ! Oui, de chien ! Et c'est pour cela que nous préférons celles de nos femmes, si brillantes et si noires !

Ainsi va le monde. Chacun varie sur ce qu'on entend par la beauté. Et si les voyages forment la jeunesse, les voyageurs en rapportent le sentiment que rien ne réduit ni les préjugés, ni les mœurs, et que tout homme — Africain ou Indo-Chinois — est persuadé que sa civilisation est supérieure à celle du voisin. « Peut-on être Persan ? » A quoi celui-ci répondrait : « Peut-on être Français ? »

Et le pis, c'est que des Français — ce qui paraîtra inattendu aux grognards — se poseraient volontiers la question.

Il nous manque peut-être, pour nous rappeler que la question ne devrait pas même être posée, des

« griots », comme ceux que j'ai vus à Nogent et qui, par une pluie battante, m'ont, dans leur case de boue, — une rotonde de terre rouge protégée par un cercle de paillote, — régalé de leurs chansons. Frappant de la bague de leur doigt sur leur instrument de musique formé d'une calebasse sur laquelle est une peau tendue, les griots, agitant aussi une sorte de marotte faite d'une queue de vache, nous amusaient de leurs grimaces, nous étourdissaient de leurs chants, tandis que la pluie, tombant droit, nous donnait la sensation même d'être enfermés dans un logis d'Afrique, à des milliers de lieues de notre Paris.

Ce sont, ces griots, des bouffons doublés de bardes. Triboulets qui peuvent devenir des Tyrtées. Amuseurs et agitateurs, ils peuvent passer de la farce à l'épopée. Ce qu'ils nous chantaient, c'étaient des drôleries éperdues. Et c'est la première fois que des griots, comme des Touareg, viennent d'Afrique.

Mais — voici qui est étonnant — parmi ces griots comiques, chanteurs de refrains populaires et « farce », comme disait Victor Hugo, il s'en trouve un, mélancolique et rêveur, qui, l'autre soir, s'avisa de chanter non plus des drôleries qui divertissent, mais les vieux chants du pays, qui parlent de la patrie et de la guerre.

Le soleil couchant échauffait peut-être l'imagination du *griot* épique. Il revoyait les reflets rouges sur le sable. Et sa voix s'élevait, prononçant des paroles belliqueuses que traduisirent les interprètes — quelque chose comme un *bardit* de nos pères :

« Ce sont les blancs qui ont vaincu nos frères.

N'oubliez pas vos enfants et vos femmes ! Vous êtes les fils de la terre libre ! », etc., etc.

Et, chose étrange, à ces chants du pays, à cette sorte de *Marseillaise* noire, les compatriotes des griots s'exaltaient, s'agitaient, répétaient en chœur les paroles de colère : « Vous êtes le fils de la terre libre ! » ou quelque chose de ce genre. Il fallut les calmer. La contagion de cette fièvre pouvait devenir dangereuse. Elle gagnait tout le camp, et les yeux s'allumaient. Qu'est-ce donc que cet invincible amour du pays qui fait bondir le cœur de pauvres noirs exhibés à la curiosité des visiteurs ? Et faut-il que les griots du désert viennent de si loin pour rappeler au patriotisme non pas seulement leurs compagnons éloignés de leurs cases, mais les Parisiens un peu sceptiques qui, dans les refrains du 14 juillet, ne voient plus qu'une musique de quadrille ?

— Ce qui est triste dans une exposition, disait l'autre jour le président de la République à M. Dybowski après la visite officielle, c'est que ce qu'on y admire est appelé à disparaître. Du moins ici tout restera, et c'est le charme de votre œuvre.

M. Fallières avait raison. Il est agréable de se dire que ces bâtiments, cette exposition de l'industrie coloniale, dont les produits donnent une haute idée de l'activité française ; que cette admirable demeure d'un riche Annamite que des architectes de l'Annam ont reconstruite à Nogent, fragment par fragment, sculpture d'or par sculpture d'or ; que ces jardins, ces serres, cet échantillonnage de la France d'outre-mer (pour répéter le mot), tout cela restera à de-

meure, et que les désœuvrés, les ennuyés, les névropathes, — les flâneurs et les savants à la fois, — auront la consolation de fuir les autos, les tramways, le bruit, la cohue, la vie quotidienne pour se réfugier dans un coin du Sahara, de la Guyane ou du Congo, pour aller à Madagascar ou en Indo-Chine, pour être pendant quelques heures en pays inconnus et faire à peu de frais — une course de fiacre — les voyages que les Crampel, les Flatters, les Binger, les Marchand, les Monteil et les Dybowski ont faits au péril de leur vie.

Et je songe au commandant Lenfant, qui m'envoyait en partant, en s'enfonçant dans l'inconnu, une carte postale en m'écrivant :

« A bientôt ! »

A bientôt ! Cela veut dire des mois, de longs mois, des années. Des mois de labeur, de patience, d'endurance, de périls, d'héroïsme — de joies aussi, de ces joies que me peignait M. Lenfant en me disant :

— Si vous saviez comme on dort bien après une journée où l'on se dit : « J'ai avancé. J'ai montré la route. J'ai été utile. »

N'est-ce pas Livingstone qui raconte qu'une nuit, en plein désert, il était près de son feu, lisant la Bible, lorsqu'il vit apparaître, sortir de l'ombre, un homme, coiffé du « tropical helmet » de l'explorateur, qui lui demanda du feu, alluma sa pipe et disparut après avoir remercié, sans dire son nom, sans chercher à savoir celui de Livingstone, — voyageur fantôme !...

Un fou ou un homme heureux, heureux de fouler

des terres nouvelles. Heureux d'être libre. Heureux d'être seul.

Encore une fois, c'est un bonheur à facile portée, et qui n'est pas un rêve : c'est celui que souhaitait Soulary. Pour l'atteindre, on n'a qu'à étendre la main vers un bout de carton du Métro. Et l'on peut s'isoler jusque dans la foule, cette foule de Parisiens et de Parisiennes qui rient avec les griots et ont un peu peur avec les Touareg.

Les impressions de voyage variant selon les tempéraments et aussi selon les hasards du chemin, je me demande ce que les Congolais et les Annamites et les Africains du bois de Vincennes doivent penser du climat de la France. Pour eux, ce sera toujours, quoi qu'on leur dise, le pays de la pluie. Ils sont là pour voir tomber les averses. L'été pluvieux n'empêche pas la foule d'accourir, mais ce sont des Français armés de parapluies que les hôtes temporaires de Nogent auront vus le plus fréquemment durant leur séjour. Ce qui n'étonne point les Tonkinois, qui ne se sépareraient pas plus de leur parapluie que le Louis-Philippe de la légende.

« En France, il pleut toujours », diront nos hôtes à leurs compatriotes qui leur demanderont des renseignements sur ce pays. Et c'est là toute la philosophie des voyages. On y pose en principe ce qui est l'accident et l'exception. La fameuse observation du touriste rencontrant une femme sur son chemin et notant immédiatement en son carnet cette constatation décisive : « Dans ce pays, toutes les femmes sont rousses » est la règle générale en fait de « tou-

risme ». Et je ne parle pas seulement des impressions de voyage fantaisistes, à la Dumas. Cet admirable Taine, en son *Voyage d'Italie*, arrive à Bologne. Il prend place à une table d'hôte. Il étudie aussitôt et décrit ses voisines : « Ce sont bien là les femmes de l'école de Bologne, blondes, grasses... » Je n'ai pas le texte sous les yeux. Ces voisines pouvaient être des Anglaises, des Allemandes, des Suissesses. Nous sommes à Bologne. Il faut que les types rencontrés là se rapportent à l'école bolonaise. Et je cite là un esprit rare et profond.

Donc, pour nos hôtes si divers du Jardin colonial, pour des exotiques venus de patries différentes, la France est et sera le pays de la pluie fréquente. Ils auront pu songer, philosopher, comparer en voyant tomber les gouttes d'eau. Vainement leur expliquera-t-on que les étés chez nous ne sont pas tous aussi aquatiques. « Allons donc ! j'ai vu ! J'étais là ! » Et le fait est qu'il n'y a rien à répondre. Il semble que le baromètre et le thermomètre unifiés collaborent au détraquement général et que les nuages se syndiquent comme les Touareg au désert. Le ciel, malgré les amendements et les lois, fait du mouillage. Les savants vous diront que le climat parisien, comme les cerveaux, a subi depuis quelques années des modifications notables. Les saisons traversent une crise, comme le Midi, et tout se tient en ce temps et en ce monde.

Oh ! la mélancolie des Arabes drapés dans leur burnous, sous la tente que fait plier l'eau du ciel ! Ils contemplent de leurs beaux grands yeux noirs

les Parisiens mouillés qui les regardent. Les Ouled-Naïls, aux jupes éclatantes, semblent regretter, comme Mignon, le pays où fleurit l'oranger, où les dattes mûrissent. Seuls les petits Arabes, demi-nus, offrent, vendent obstinément des cartes postales, et leurs faces mouillées continuent à sourire en montrant des dents blanches. Ainsi les générations nouvelles s'adaptent plus vite aux nécessités de la vie.

Mais Paris, en vérité, me paraît avoir voulu réserver d'ironiques surprises et, comme on dit, faire une mauvaise farce à ces fils du soleil. Ce qui l'absout, c'est qu'il a sa part de cette plaisanterie mouillée.

— Vous allez au Conservatoire? demandait-on hier à un Parisien de mes amis.

— Oui, je vais au Conservatoire des rhumatismes. Je pars pour la campagne.

XXI

BALZAC ET LES BALZACIENS

A propos du vicomte de Spoelberch de Lovenjoul.

19 Juillet.

Il a été dit l'autre jour — dit et imprimé — lorsque le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul est mort : « Le dernier des balzaciens vient de disparaître. » Le mot a dû blesser ou affliger bien des gens. Les fidèles, en effet, sont nombreux qui gardent le culte d'Honoré de Balzac et s'aiment en lui, si je puis dire. La littérature compte ainsi nombre de temples spéciaux où se retrouvent ceux que réunit une même admiration pour tel poète ou tel philosophe. Ces croyants se baptisent eux-mêmes de noms particuliers et la langue française s'enrichit ainsi d'appellations inattendues qui eussent agacé Brunetière, réfractaire aux néologismes. S'enrichit ? Je n'en sais rien. Elle s'allonge, voilà le certain. C'est une langue en caoutchouc. Nous avons ainsi les moliéristes, les rousseautistes (le mot semble assez bar-

barc), les cornéliens, les stendhaliens et les stendhalisants, les hugophiles, les lamartiniens, les mussetistes, et je lisais hier un article de M. Georges Barral où, dans l'ordre historique, il est question des napoléonisants et des waterlooisants et même des waterloophiles, qui veulent acheter le champ de bataille, le terrain de la dernière partie, que les propriétaires actuels prétendent diviser, dépecer, vendre par lots. Enfin, nous avons les balzaciens, et ceux-là sont aussi dévoués à la mémoire du maître que peuvent l'être au chantre de Lisette les chansonniers, qui cette semaine évoquent et saluent Béranger. (On ne dit pas encore les bérangéristes.)

Le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul — *le Vicomte*, comme l'appelaient familièrement ses fidèles — était un balzacien convaincu, acharné, enthousiaste, le plus militant des balzaciens, et le plus riche, à tous les points de vue, entassant dans son hôtel du boulevard du Régent des trésors bibliographiques, des autographes, des manuscrits, des documents qu'il a libéralement légués à l'Institut de France et qu'un Pierpont Morgan eût payés au poids de l'or.

Lorsque M. Hanotaux, autre éminent balzacien, nous annonça la bonne nouvelle, ce fut pour le Vicomte un concert d'éloges parmi les membres de l'Académie. Et M. de Spoelberch nous réclamait encore le secret, le silence.

Cette figure de collectionneur et d'érudit mérite de rester dans l'histoire même de notre littérature nationale. Poète à ses heures, Charles de Lovenjoul

est surtout, avant tout, une sorte de trésorier littéraire qui avait cette originalité de partager ses trouvailles et ses richesses avec le prochain, avec les chercheurs, ses confrères.

Comme tous les collectionneurs intelligents, qui sagement veulent étreindre et ne pas trop embrasser, le Vicomte s'était borné à choisir dans la littérature du XIXe siècle quatre écrivains seulement dont il faisait les uniques sujets de ses recherches : Théophile Gautier, George Sand, Sainte-Beuve et Balzac. De ces quatre grands noms, il cherchait, recueillait avec une piété admirable les moindres écrits, les bribes et les reliques. Durant des années M. de Spoelberch m'a réclamé, avec un acharnement souriant mais pressant, un petit billet de Théophile Gautier que m'avait jadis donné mon cher Charles Edmond et que je ne retrouvais pas. Ce billet de cinq ou six lignes, si attendu, faisait le désespoir du maître bibliophile. En plus de vingt lettres il le rappelait à mon souvenir : « Et le Gautier ? Le billet de Gautier ? » Il lui semblait que son étonnante, prodigieuse *Histoire de la vie et des œuvres de Théophile Gautier*, véritable monument élevé à la gloire d'un homme, fût incomplète parce qu'il lui manquait quelques lignes, une panse d'A du poète. Le jour où je pus enfin remettre la main sur l'autographe si précieux pour le Vicomte, il y eut fête là-bas, au boulevard du Régent.

Cet hôtel de M. de Spoelberch de Lovenjoul, à Bruxelles, s'ouvrait à tous ceux que préoccupaient, comme le maître du logis, les problèmes littéraires.

On y pouvait frapper en toute confiance quand on souhaitait se renseigner pour rendre hommage à quelqu'un des dieux du logis. Gautiéristes, sainte-beuviens, sandistes et balzaciens (pardon de tous ces barbarismes), M. de Spoelberch accueillait tous les érudits que préoccupait, avant toute chose, la renommée de ces écrivains. Et dans le sanctuaire où, classés et surveillés d'un œil amoureux, les « inédits » de ces grands morts, leurs correspondances intimes, leurs œuvres inachevées, leurs essais, leurs projets, leurs rêves étaient pieusement, passionnément conservés en une bibliothèque où tout était de fer, — même le plancher, pour braver les rats, ces rongeurs de gloires, — on se trouvait en présence d'un homme au teint brun, actif, énergique, allant, venant, ouvrant les tiroirs, maniant les paperasses, et qui, souriant et accueillant, — pas à tous cependant, — n'avait rien du poudreux savantasse de bibliothèque, qui ressemblait plutôt, la moustache en croc, noire jadis, puis blanchie par l'âge, à quelque Flamand de Franz Hals ou de Van der Helst, la mine cavalière et le regard résolu.

— Ainsi, vous cherchez de l'inédit sur Balzac, sur Mme Sand, sur Gautier ? Tout est ici !

Alors, le Vicomte vous installait devant un vaste bureau, sur lequel, fier de ses richesses, il étalait ce qu'il avait trouvé, déterré, découvert, arraché, emporté dans ses recherches de trappeur littéraire, à prix d'argent, aux prix d'efforts inouïs de labeur, de patience : des merveilles littéraires, tous les manuscrits d'Honoré de Balzac, toutes les œuvres de

Gautier (Théophile Gautier, stupéfait, disait à Lovenjoul : « Ah çà ! mais, vous me connaissez mieux que je ne me connais moi-même ! »), la correspondance de Mme Sand avec Mme Dorval, le cahier intime de Sainte-Beuve, — ce terrible cahier ! — mine de jugements, de faits, de mots, de révélations cruelles et que feuilleta, étudia Octave Gréard pour son étude, son *Sainte-Beuve* projeté, commencé, malheureusement inachevé.

— Prenez et notez tout ce que vous voudrez, disait M. de Spoelberch de Lovenjoul. Moi, je ne m'occupe que de l'*Histoire de la vie et des ouvrages de George Sand.*

Hélas ! un tel livre, comme celui de Gréard, restera en chemin. La mort de sa femme, collaboratrice de toutes les heures, avait en ces dernières années profondément affecté le Vicomte. Il regardait mélancoliquement la place où s'asseyait jadis celle qui chaque matin, avec lui, dépouillait, annotait, puis classait les gazettes du jour. Et depuis la disparition de la compagne, le prétexte qu'il avait de vivre avait diminué. Lorsque Paul Meurice fonda la bibliothèque Victor-Hugo, dans la maison de Victor Hugo, place des Vosges, il demanda à M. de Spoelberg de faire, avec nous, partie du comité.

— Non, répondit le Vicomte. Je ne pourrais pas. Je ne veux plus sortir. Je tiens à rester là où *elle* n'est plus.

D'ailleurs, Victor Hugo ne l'intéressait qu'à demi ou plutôt ne l'intéressait qu'autant qu'il voisinait avec Balzac ou Sainte-Beuve. « Il ne faisait

pas Victor-Hugo », comme disent les amateurs.

Il était balzacien avant tout. Voilà quelques années j'avais photographié à son intention la porte cochère de la maison de Balzac, aux Jardies, une porte assez large, vieillie et tournant sur des gonds rouillés avec une peinture et des morceaux de bois qui tombaient par lambeaux, par squames, comme une peau malade. La vétusté, c'est le psoriasis des choses. C'était, cette porte, tout ce qui restait alors de la demeure de Balzac. Le petit logis où mourut Gambetta était « les communs » de ces Jardies dont le romancier disait en une lettre à Zulma Carraud : « Un bâton de perroquet, des plantes grimpantes, le futur monde de nos fleurs, le silence et quarante-cinq mille francs de dettes de plus : la folie est faite et complète ! Ne m'en parlez pas, il faut la payer, et maintenant je passe les nuits ! »

Je reviendrai, quelque jour, aux Jardies, où il y a si peu d'années on voyait encore sur la façade d'une maison, maintenant démolie, le buste de Balzac, comme si le maître était là toujours, au moins en effigie. C'est un restaurant aujourd'hui qui tient la place du logis. Et l'épreuve est unique de la vieille porte cochère que j'envoyai à M. de Spoelberch à Bruxelles. Imaginez sa joie !

M. Paul Bourget a parlé du Vicomte avec infiniment de bonne grâce et d'émotion. Il l'aimait. Ils communiaient en Balzac. M. de Spoelberch arrivait, par exemple, un matin, enfiévré, heureux, disant à l'auteur de *l'Emigré*.

— Je sais où *elle* est ! *Elle* est en province ! Je la trouverai !

— *Elle ?* Qui, *elle ?*

— La canne ! *Sa* canne !

La canne de M. de Balzac, cette canne dont Mme de Girardin, en parlant d'un soir d'Opéra où l'on donnait *Robert le Diable*, écrivait : « Sur le devant d'une loge d'avant-scène se pavanait *une canne*. Etait-ce bien une canne ? Quelle énorme canne ! A quel géant appartenait cette canne ? »

Et cette « sorte de massue, ornée de turquoises et d'or, derrière laquelle, à l'Opéra, on apercevait deux grands yeux noirs, plus brillants que les pierreries », — les yeux de Balzac, — M. de Spoelberch allait la contempler, la toucher... La toucher ? Non. On avait peur de lui. Il eût été capable de l'emporter, de l'enlever, comme un amoureux enlève une maîtresse en automobile.

J'ai parmi mes plus vieux amis un « balzacien » qui ne reculerait peut-être point devant un tel rapt. C'est M. Jules Christophe, qui publia, en collaboration avec Anatole Cerfbeer, un *Répertoire de la Comédie humaine* où sont biographiés, comme en un autre dictionnaire de Vapereau, tous les personnages de Balzac considérés comme des êtres vivants. Balzac voulait faire, disait-il, concurrence à l'état civil. Avec une patience et une conscience au-dessus de tout éloge, Jules Christophe et son collaborateur font concurrence à l'histoire même et mêlent avec une foi extraordinaire les êtres qui ont réellement vécu à ceux que Balzac a fait vivre.

Par exemple, j'ouvre au hasard le *Répertoire* et je lis :

MIRBEL (Mme DE), célèbre miniaturiste (1796-1849), fit successivement le Portrait de Louise de Chaulieu, donné par la jeune fille à son futur mari, le baron de Macumer ; le portrait de Lucien de Rubempré destiné à Esther Gobseck : le portrait de Charles X, orné de la mention « Donné par le roi », pour la princesse de Cardignan, qui le garda accroché dans son petit salon de la rue Miromesnil, après la révolution de 1830.

Pour ces balzaciens comme pour Balzac lui-même, les héros de la *Comédie humaine* existent réellement en chair et en os. Ils ont en eux la même foi que l'auteur, et le docteur Nocquart, l'ami et le médecin de Balzac — que j'ai connu — et à qui l'auteur du *Lys dans la Vallée* dédiait son œuvre « autant pour remercier le savant qui me sauva jadis que pour célébrer l'ami de tous les jours », me contait ce trait prodigieux de l'agonie du romancier.

Se sentant en péril, Balzac dit au docteur Nocquart :

— Vous ne trouvez donc plus rien ?... Qu'on aille chercher Bianchon !... Appelez le docteur Bianchon !...

Son Bianchon ! Bianchon, celui qui, interne à l'hôpital Cochin, avait connu Vautrin et Goriot et s'était, à la pension Vauquer, lié avec Eugène de Rastignac, alors étudiant en droit. Bianchon, le neveu du juge Popinot ! Horace Bianchon, enfin !

Et comme, malgré l'appel de Balzac, Bianchon n'apparaissait point :

— Bianchon ne vient pas, je suis perdu, dit le sublime visionnaire au docteur Nocquart.

Et, au total, la vie — la vie de son temps — se mêle si intimement dans l'œuvre de Balzac qu'on se demande parfois — comme dans les prodiges d'optique des panoramas — où finit dans son œuvre la réalité et où commence l'invention, la peinture, le rêve. Bien des personnages de Balzac ont existé. L'auteur de la *Comédie humaine* fit souvent des romans historiques, plus vrais que ceux de Dumas : j'entends des romans historiques contemporains. Il transposait, certes. Mais il avait vu passer ses héros. Je regrette de ne point retrouver (car la légende veut que j'aie des tiroirs très rangés, alors que je n'ai guère que de la mémoire) certaine lettre où M. Manoury me donnait la biographie *exacte* du père d'Eugénie Grandet, dont on montre encore la maison en Touraine. Cet Harpagon a existé.

— Z. Marcas, me disait hier M. Bourget, fut copié d'après M. de Cardonne, vieux journaliste au service de la Russie, dont plusieurs lettres publiées par la *Revue Parisienne* figurent dans les Œuvres complètes de Balzac. Celui-ci ne l'avait jamais payé, du reste. Il parlait peu du grand homme. « Balzac, dit-il pourtant un jour à Bourget, ah ! Balzac ! c'était un fin merle ! » Le fils de Z. Marcas est le directeur actuel de l'*Avenir de Loir-et-Cher*, M. Henry de Cardonne.

Il y aurait, après ce *Répertoire de la Comédie humaine* où se coudoient les spectres fils du génie ou de l'histoire, à faire le *Dictionnaire des Balza-*

ciens, la biographie de tous ceux qui ont touché à Balzac. Et seul, peut-être, le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul eût été capable de mener une telle œuvre à bonne fin.

Depuis Théophile Gautier jusqu'à Champfleury, du vivant même de Balzac, que de balzaciens s'inclinaient devant l'homme dont on pouvait dire ce que Dumas père écrivait de Shakespeare : « Celui qui a le plus créé — après Dieu ! » Henri de Latouche, Lassailly, le secrétaire du grand homme, sorte d'esclave aliéné, Léon Gozlan, Sandeau, Méry, Alphonse Karr, Mme Sand, Mme de Girardin, combien d'autres, jusqu'au libraire Werdet, implacable pour la mémoire de « son auteur », figureraient à bon droit sur la liste. Lamartine a parlé de Balzac immortel comme Victor Hugo sur la tombe du mort. Aujourd'hui les balzaciens sont nombreux. Banville était aussi balzacien qu'hugolâtre. Taine, M. Paul Flat, Brunetière ont étudié Balzac avec un talent rare.

Quand je pense que *Mercadet* en son temps avait scandalisé Louis Veuillot ! Il est vrai que la pièce de Balzac avait aussi scandalisé le *Siècle*. Celui-ci écrivait qu'au Gymnase on se serait cru au bagne de Toulon. C'est que Veuillot avait deviné que l'écrivain royaliste cachait un socialiste d'une espèce particulière, un socialiste blanc. « M. de Balzac était, dit-il, un excellent ouvrier de révolution et nul ne pouvait mieux travailler à mettre les mœurs dans la voie qui ruine les peuples. » Le pamphlétaire ajoutait (car un polémiste ne perd jamais de vue son

but et sa proie) qu'on avait rencontré Mercadet dans les salons de M. Marrast.

Mais un écrivain catholique différent de Veuillot, Barbey d'Aurevilly, sorte de ligueur en bataille, — alors que Louis Veuillot lui-même se comparait au suisse surveillant, le manche de sa hallebarde en main, l'église, — Barbey était un balzacien éperdu et M. Paul Bourget, tout en causant l'autre jour du Vicomte belge, me rappelait les admirations du « connétable » normand pour le grand Tourangeau.

Barbey — ce Barbey que Ferdinand Brunetière appelle injustement un fantoche ou quelque chose d'approchant — adorait Balzac. Il avait fait relier aux armes de l'empereur de Russie un exemplaire de ses *Prophètes du passé*, puis au moment de l'envoyer au tsar, il l'avait adressé à la veuve de Balzac avec ces mots :

A Madame H. de Balzac

Témoignage de profond respect. Ce livre était destiné à S. M. l'empereur de Russie. Mais je l'aime mieux dans les mains de la femme d'un homme de génie, de celui-là qui fut, pour nous tous, écrivains du XIX[e] siècle, un souverain littéraire, — notre Empereur !

J. BARBEY D'AUREVILLY.

Cet exemplaire des *Prophètes du passé* est peut-être maintenant sur les rayons de la bibliothèque balzacienne du boulevard du Régent.

Mme de Balzac répondit à cette dédicace en envoyant à Barbey le médaillon de Balzac en bronze, par David d'Angers. Et à ce don, le « disciple » répliquait par cette lettre de gratitude :

Paris, 29 janvier 1857.

Madame,

C'est moi qui suis maintenant votre obligé. Laissez-moi vous remercier, ce matin, de votre beau médaillon, que j'ai reçu, je vous assure, avec la double émotion d'un grand plaisir et d'une grande reconnaissance.

Je n'avais pas besoin de cela pour me rappeler les traits de l'homme de génie que j'ai tant vu, sans, hélas ! personnellement le connaître (un regret de ma vie, madame). Mais ce médaillon, placé chez moi, attestera deux choses aux yeux du monde : ma religion intellectuelle pour lui, et l'honneur que vous m'avez fait.

Souffrant et très occupé aujourd'hui, je suis obligé à vous remercier de trop loin. Mais je porterai bientôt moi-même à vos pieds mes remerciements et l'expression de mon dévouement à la mémoire qui vous est chère, oui, du plus profond des respects.

Jules Barbey d'Aurevilly,
rue de Babylone, 56.

Après la mort de Barbey, celle que j'appellerai l'Antigone dévouée de ce vieillard, qui devinait les problèmes du Sphinx, mais n'était pas aveugle, au contraire, Mlle Read, donna le médaillon sculpté par David à Paul Bourget, et sur le bois entourant le bronze, l'auteur de *Cruelle Enigme* a écrit ces quatre vers d'un de ses amis de jeunesse, Adrien Juvigny, mort en 1873, et compagnon de Jean Richepin, à ses débuts. Juvigny les avait tracés sur un portrait de Balzac gravé en tête de la plaquette de Gautier :

Contemple avec humilité
Mon front brûlé par l'insomnie :
Je t'enseignerai le Génie,
Car je m'appelle Volonté.

Ce pourrait être là, pour les balzaciens, un des commandements du dieu Balzac.

Et Barbey d'Aurevilly disait vrai en écrivant à Mme de Balzac qu'il avait seulement vu, entrevu Balzac comme Gustave Flaubert et Louis Bouilhet suivant de loin, sans oser l'aborder, l'auteur d'*Eugénie Grandet*, par les rues et les ruelles alors si pittoresques du vieux Rouen disparu comme les Jardies.

A M. Bourget — qui a si admirablement étudié pour nous et Balzac et Barbey et me donne ces détails, ces *minima* d'un intérêt absolu pour l'histoire littéraire, le caractère et les sentiments de ces disparus — Barbey d'Aurevilly contait qu'il avait vu Balzac une fois, au café de la Régence (le café de Musset), demandant une bouteille de vin. « Et il la but en riant à sa pensée. » Les mots de Barbey sont frappés comme des médailles.

Une autre fois, au Conservatoire, l'auteur du *Prêtre marié* aperçut, contempla Balzac écoutant une sonate de Beethoven « avec l'immobilité d'une pagode » (la médaille, cette fois, est en cuivre). Une fois encore, dans l'omnibus de Passy, regardant, analysant silencieusement « un bourgeois ».

— Et moi, monsieur, ajoutait Barbey, je le regardais, lui, *comme les Alpes !*

Il disait encore, fièrement :

— Une femme lui avait montré des lettres de moi. Balzac avait dit : « Vous me ferez dîner avec ce jeune homme ! » Et puis il est parti pour la Russie, d'où il n'est revenu que pour mourir et je n'ai pas soupé avec lui !...

Quant à Mme de Balzac, la reconnaissance ne paraît pas avoir duré. « Je me souviens, me disait Paul Bourget, avoir entendu d'Aurevilly parler d'elle avec une véritable rancune. Mais il était si passionné !... En revanche, son culte pour Balzac était demeuré le même. Je le trouvai, un jour, rue Rousselet, qui lisait la *Duchesse de Langeais* et il avait des larmes dans les yeux pour me dire : « C'est un génie qui me désespère. A quoi bon « écrire pour ne jamais, jamais l'égaler ! »

On écrirait — et on écrira encore — sur Balzac des volumes de souvenirs. Cet homme est un monde. M. de Spoelberch voulait compléter, augmenter son livre *Autour de Balzac*. Il voulait aussi, nous dit M. Eugène Gilbert, protester contre ce qu'il appelait les « pigeonneries » des *Lettres à l'étrangère*. Pigeonneries, pour lui, c'était ce qu'on avait laissé passer sur les amours, les « becquetages » du romancier.

— Balzac n'a pas de chance, même après sa mort, disait le Vicomte.

En novembre 1897, Zola et Bourget voulaient fonder un dîner très fermé, très intime. Il devait être composé exclusivement de romanciers et s'appeler le « Dîner Balzac ». Il fut en effet fondé — et il eut lieu. Une fois ! Les membres étaient, outre les deux fondateurs, Anatole France, Barrès, Alphonse Daudet, Léon Daudet et Victor Cherbuliez. Cette réunion unique eut lieu en décembre 1897. Un mois après Alphonse Daudet mourait. Zola écrivait sa lettre *J'accuse* et les dîneurs, brusquement sépa-

rés, déclaraient, les uns et les autres, qu'ils ne pouvaient plus s'asseoir à la même table. L'incroyable fatalité qui a poursuivi Balzac toute sa vie se retrouvait pour empêcher ce néo-Magny baptisé *sub invocatione nominis illius.*

Il faut entendre le causeur qu'est Paul Bourget évoquer ces souvenirs, ce passé, toute cette vie d'hier, déjà si lointaine !

Fatalité ! Oui. Et Balzac, avec ses rêves de fortune, semble avoir marqué de son propre sceau — celui que Beaudelaire déchiffre au front d'Edgar Poe — ceux qui ont voulu l'imiter. Il n'y avait, lorsque Balzac acheta les Jardies, dans la propriété, pour tout ombrage, qu'un noyer qui fit dire à Victor Hugo visitant le jardin :

— Enfin, voilà un arbre !

— Et un arbre qui me rapportera quinze cents francs par an, car une obligation veut qu'on déverse à ses pieds tous les détritus de la commune, que je revendrai aux jardiniers et maraîchers des environs.

— Un arbre-guano, dit Hugo.

Chacun rêve comme il peut la fortune. L'éditeur Quantin croyait par exemple avoir trouvé une affaire d'or en tirant sur japon et en vendant cher les épreuves d'une gravure fort belle d'après le portrait du pape Léon XIII par Théobald Chartran. « C'est une invention à la Balzac, s'écriait-il. Tous les catholiques achèteront ce portrait ! Au Canada seul j'en vendrai des milliers ! » Personne n'en voulut. Aux courtiers du bon Quantin, les fidèles répon-

daient : « Léon XIII ! Il mériterait d'être excommunié ! »

Invention à la Balzac, en effet. Lisez : décevante.

Balzac pourtant a eu cette bonne fortune posthume de trouver parmi ses admirateurs un fanatique, un homme qui a sauvé de lui tout ce que la postérité pouvait recueillir, ce généreux M. de Spoelberch de Lovenjoul dont les lettres françaises glorifieront à jamais la mémoire, car on n'a qu'à transporter la bibliothèque de fer construite par le Vicomte et la mettre en place, et Mécène sera, à Chantilly, logé chez Mécène.

P.-S. — Au moment où j'achève ces lignes, M. J. Couët m'apporte, à propos de « la canne de M. de Balzac », ces notes qu'il a relevées dans le livre d'Edmond Werdet sur Balzac :

C'est dans son logement de Chaillot, au numéro 13 de la rue des Batailles, — rue disparue qui allait de la rue de Longchamp à la barrière des Batailles, — où Balzac, après avoir quitté la rue Cassini, se cachait sous le nom de Mme veuve Brunet, qu'en octobre 1836, Gosselin, célèbre bijoutier, le rival de Benvenuto Cellini, comme l'appelait le romancier, vint apporter la fameuse canne, véritable événement pour la badauderie parisienne et cause de nouvelles prodigalités pour Balzac : coupé, livrée, cocher imposant, groom imperceptible (Grain de Mil), loge à l'Opéra et aux Italiens.

Quelque temps auparavant, Balzac, écroué à l'Hôtel des Haricots, y avait reçu force cadeaux de toute sorte : pâtés exquis, volailles truffées, gibiers glacés, confitures, vins et liqueurs fines, bouquets, sans compter les lettres parfumées aux cachets armoriés. Pour tromper les ennuis de sa captivité, il invita à dîner quelques amis parmi lesquels Jules Sandeau, Gustave Planche, Alphonse Karr, Jules David, l'auteur de la *Duchesse de Presles,* Chaudes-Aigues et Edmond Werdet, son

éditeur. Au dessert, au moment du champagne, on apporta un petit paquet, un rouleau noué avec une faveur rose; il contenait, nous dit Edmond Werdet (*Portrait intime de Balzac*), une chevelure soyeuse et blonde, la chevelure tout entière d'une femme... passée dans un anneau d'or orné d'une émeraude d'une valeur considérable. Un papier satiné joint à l'envoi, portait ces mots d'une écriture fine et élégante : *An unknown friend* (*Une amie inconnue*).

Après les plaisanteries des convives sur cet envoi féminin et ces questions : « Qu'allez-vous faire de ces cheveux ? », « *Eureka!* j'ai une idée, s'écria de Balzac en se frappant le front, toujours debout et le verre à la main. Je vais faire un choix parmi les bijoux qui m'ont été donnés ou envoyés. Je choisis dès à présent celui-ci auquel j'attache le plus de prix. J'envoie le tout chez Gosselin, non pas l'éditeur du duc de Bordeaux, mais chez Gosselin, mon habile orfèvre bijoutier, avec l'ordre de m'en faire une tête de canne. Ce sera ce qu'on aura jamais vu de plus riche et de plus magnifique... Cette tête de canne sera creuse : dans l'espace vide j'introduirai une mèche de ces beaux cheveux. A l'extérieur on incrustera 100 pierres précieuses : diamants, saphirs, émeraudes, topazes, rubis, etc. Gosselin fera de tout cela un chef-d'œuvre de ciselure et je n'aurai jamais d'autre canne que celle-là ! »

C'est la canne dont M. de Spoelberch disait à M. Bourget :

— Je sais où *elle* est !

Mais il n'a pas dit où *elle* était. Et où est-*elle* (1) ?

(1) Je l'ai retrouvée chez Mme la baronne de Fontenay, fille du docteur Nacquart, le médecin de Balzac, et je crois bien que Werdet a écrit un simple « roman » en contant l'histoire de la canne de Balzac.

XXII

HECTOR MALOT

26 Juillet.

Sainte-Beuve venait de décerner à l'auteur des *Courbezon* le titre de « fort élève de Balzac » lorsque Taine, un beau matin, dans le *Journal des Débats*, sembla revendiquer pour un autre romancier la succession du maître. Ferdinand Fabre et Hector Malot étaient alors en pleine force de jeunesse ; l'un, le second, plus populaire que l'autre, tous deux robustes et probes, Fabre s'attachant aux mœurs, aux paysages de ses Cévennes ; Malot, venu de Rouen à la suite de Flaubert, et étudiant de près la vie moderne, apportant dans le roman, avec les *Amants*, lès *Victimes d'amour*, une note personnelle, d'une vigueur et d'une sincérité rares.

Il y avait alors un critique, très averti et très sûr, qui du même âge et du même pays qu'Hector Malot, combattait pour ces nouveaux venus, et dans l'*Opinion nationale* était pour les livres le causeur attitré, le causeur du lundi, comme Francisque Sarcey, pour les pièces de théâtre, était le causeur du dimanche.

Jules Levallois, ancien secrétaire de Sainte-Beuve, habitué au labeur, à la méthode du critique, prenait une place importante parmi les juges, alors nombreux, des œuvres littéraires. Il combattait pour les Goncourt, alors contestés, pour Barbey d'Aurevilly, critique lui-même, et dans sa petite maison de Montretout où nous nous retrouvions avec Henry Maret, alors débutant et qui préludait par un délicieux *Voyage autour du monde parisien* à son alerte et spirituel *Carnet d'un sauvage*, avec Emmanuel des Essarts, récitant ses premiers vers, avec Daudet, qui apportait là son *Roman du Petit Chaperon rouge*, avec Theuriet, avec un disparu qui méritait d'avoir son heure, Marc Bayeux, Levallois groupait les débutants et aussi les maîtres — en ce logis que Barbey emplissait de sa voix superbe, répétant à ces écrivains, la plupart Normands, ce mot dont le critique de l'*Opinion nationale* faisait aussitôt le refrain d'une chanson : « Je suis le Titan de la Normandie ! »

Hector Malot était né à la Bouille, comme Levallois à Rouen, et tous deux s'étaient acheminés vers Paris avec la volonté de le conquérir. C'était l'heure où les Rouennais venaient en train de plaisir applaudir à l'Odéon le drame de Louis Bouilhet, *Madame de Montarcy*. Malot et Levallois, le romancier et le critique, rêvaient de fonder une « école rouennaise » sous le patronage du dramaturge acclamé et de l'auteur de *Madame Bovary*. En attendant, Hector Malot écrivait des notices pour la *Biographie générale* de Firmin-Didot et des bouts d'articles pour le *Journal pour tous* que Jules Simon dirigeait chez Hachette.

C'est dans cette publication que pour la première fois nous lûmes ce nom, Hector Malot, sur les bancs du collège. Depuis, nous devions rencontrer — et saluer — celui qui le portait.

Hector Malot, destiné par son père à la magistrature, avait abandonné le droit pour les lettres et apportait dans le roman — avec cette science du Code qui s'allie, chez Balzac, à l'étude du cœur humain — une sincérité d'impressions qui, dès ses premiers livres, attira le public. Il y avait de la passion, une passion vraie, de la douceur et de la vie dans ces *Amours de Jacques*, où l'ami Levallois avait, je crois bien, mis un peu de ses confidences et peut-être apporté une part de collaboration. La génération nouvelle connaît-elle ces romans puissants par une sobriété voulue, les *Epoux*, les *Enfants*, « Victimes d'amour », livres bien composés, récits sincères où l'intérêt n'a rien de mélodramatique, études de passion d'un réalisme sans affectation et qui méritaient certes la haute estime d'un Taine ? Jules Vallès disait, un jour, des romans de Malot : « On leur reproche d'être gris ; ils sont gris comme le vêtement d'un garçon d'hôpital qui coudoie la douleur humaine et la console. »

Hector Malot était l'auteur de ces livres intimes d'une valeur incontestable, lorsque le succès l'entraîna vers des œuvres de dimensions plus vastes, des romans-feuilletons dont la vogue allait être grande : l'*Auberge du monde*, à la fin de l'Empire, les *Souvenirs d'un blessé*, au lendemain de la guerre. Ce n'est pas aux lecteurs du *Temps* qu'il faut rap-

peler les rares qualités de conteur du romancier qui vient de mourir. C'est dans le journal de M. Adrien Hébrard, en effet, que furent publiés, comme l'*Abbé Tigrane* et la *Petite Mère* de Ferdinand Fabre, ces récits que l'on n'a pas oubliés : *Un blessé* (1871), *Cara* (1877), *Pompon* (1880), *Micheline* (1884), *Baccara* (1885), *Conscience* (1887), *Justice* (1889).

Hector Malot s'était, tout en ne sacrifiant jamais aux aventures improbables, mis à ce « roman-feuilleton » que tant de conteurs entraînants ont illustré. Il se donnait cette tâche quotidienne d'écrire à son lever la partie de son récit qui devait composer le fragment du jour. L'intérêt immédiat y gagnait, à coup sûr ; le livre y perdait peut-être. Mais toujours, en toutes ses œuvres, le romancier gardait le respect du public. Il était devenu populaire sans sacrifier au scandale. Certaines de ses œuvres ont même fait la joie de ces enfants dont les écrivains, d'ordinaire, ne se préoccupent pas assez. Lorsque Hetzel demanda à Hector Malot les *Aventures de Romain Kalbris*, il fit un coup de maître, et l'Académie française, en couronnant *Sans Famille*, semblait indiquer à l'auteur qu'il est une Compagnie où sont reçus les braves gens qui honorent les lettres.

Je ne crois pas que Malot ait jamais songé à l'Académie française. C'était l'homme le plus simple et le moins préoccupé des honneurs auxquels il pouvait prétendre. Il ne voulut pas être choisi comme président de la Société des gens de lettres. Je ne sais pas s'il était chevalier de la Légion d'honneur. Il aimait son foyer, son labeur, sa liberté. C'était le travailleur

le plus consciencieux, l'ami le plus cordial, le confrère le plus loyal. Robuste jadis, superbe, avec un bon rire dans sa barbe longue, la maladie l'avait atteint depuis des années, lui apportant de la souffrance sans lui enlever de sa bonté. Il avait volontairement cessé d'écrire, déposant avec une sorte de philosophie souriante cette plume dont il s'était servi en honnête homme, et que d'autres gardent avec joie jusqu'à la fin, moins comme une arme ou un outil de travail que comme une compagne de joie. Il vivait à Fontenay-sous-Bois, entouré des siens, veillé par celle qui portait son nom et y ajoutait le succès de ses œuvres personnelles. Que de fois me suis-je promis d'aller là serrer la main de mon vieil ami ! Quand les mille nécessités de la vie parisienne séparent les gens, on vit sans s'oublier, mais sans se voir, comme si l'on était aux antipodes. Ce n'est pas loin pourtant, la banlieue de Paris ! Et la mort est si près !

Hector Malot, qui savait quitter Fontenay pour voyager, qui avait beaucoup vu, la Russie, l'Algérie, et qui savait voir (lisez sa *Vie moderne en Angleterre*), Malot qui avait rencontré Garibaldi, conversé avec le pape Pie IX, été l'hôte de Charles Dickens, me racontait que l'auteur de *David Copperfield* lui dit un jour presque brusquement : « Monsieur Malot, je n'aime que les fous. Vous êtes décidément trop sage pour moi ! » Et la boutade ressemblait à un congé. Elle ressemblait aussi à un jugement littéraire, si l'on veut. A ce talent probe et mâle, un peu de fantaisie et de pittoresque eussent ajouté le charme. Mais il faut s'en rapporter à Taine pour lui

rendre hommage, et le mot de l'auteur de *Jacques Vingtras* est le plus vrai qu'on ait écrit sur l'auteur des *Amours de Jacques.*

Le mot de *bluff* n'était pas en usage lorsque Malot écrivait ses premiers livres. Jusqu'au dernier jour, il a vécu sa vie sans charlatanisme et sans envie, et ce fut en toute la force du terme un pur et brave homme de lettres que l'écrivain qui disparaît aujourd'hui.

XXIII

A propos d'une séance de cour d'assises. — L'affaire Soleilland. — Curiosités publiques. — La luxure du sang. — Voir... être là! — Une enfant au Palais. — Ce qui eût pu advenir du colis de la gare de l'Est, roman fantastique. — La publicité à outrance. — Les satyres et les apaches. — La *Petite Roque*. — Un questionnaire : l'exécution de Soleilland. — Examen de conscience.

30 Juillet.

Et les journaug — j'entends certains journaux — s'étonnent que la curiosité publique, enfiévrée, surexcitée depuis des mois par des informations mélodramatiques, des interviews sensationnelles, des « instantanés » effrayants qui faisaient une Morgue de la première page des gazettes, se rue avec une sorte de fureur bestiale vers le tribunal où l'on juge le criminel vulgaire dont le reportage a fait un monstre à la fois sadique et byronien. Ils s'étonnent qu'après avoir « lancé » Soleilland, ils aient à constater — et à flétrir — le prurit de scandale qui pousse une cohue de désœuvrés ou d'habitués à venir flairer cette odeur de meurtre et de viol qui se dégage de la cour d'assises. Ils fulminent contre ces appétits d'abattoir et cette badauderie féroce qu'ils ont, depuis des mois, déchaînés, entretenus eux-mêmes. Après

avoir promis, prédit à cet éternel public de toute « belle première » une représentation éclatante, ils se scandalisent du spectacle ; ils s'effarent devant l'aspect que présente le tribunal assiégé comme une salle de théâtre, orageux comme les soirs de Conservatoire où la foule attend, trépidante, le résultat des délibérations du jury.

Proclamation des prix ou prononcé d'un jugement, nom de lauréat ou de condamné jeté à cette foule impatiente, c'est encore, c'est toujours la même rumeur, la même fureur, le même spectacle. Qu'il s'agisse d'un ténor couronné ou d'un meurtrier promis à la mort, l'assistance a les mêmes passions, les mêmes violences, se pousse avec rage pour mieux voir, s'insurge et s'insulte quand elle « voit » mal.

Il faut peu de chose pour éveiller en nous la brute qui sommeille. Et la passion se fait plus violente lorsque la tragédie est plus féroce, lorsqu'il s'agit non plus seulement d'un drame imaginé, de quelque horrible scène du Grand-Guignol, mais d'un drame réel, d'un drame qui sent encore la tuerie, la chair fraîche, et fait monter au cerveau cette affreuse « luxure du sang » dont parle Dante. Mais quoi ! cette odeur de carnage, l'a-t-on assez mise, durant des semaines, sous les narines de la foule ! A-t-on assez promis à ce public des premières une représentation vraiment extraordinaire, un mélodrame sinistre agrémenté de ce piment pornographique dont certains romanciers font commerce en leurs livres à couvertures décolletées !

Et vous vous étonnez, encore une fois, que toutes

les avidités malsaines se précipitent vers le Palais de Justice comme vers le théâtre qui assure pour le moment le plus d'émotion et le plus de violence ! Vous annoncez, dans vos « avant-premières », des situations effroyables et des révélations scandaleuses, et vous ne comprenez pas que des désœuvrés, affamés d'inconnu, sollicitent des entrées, intriguent, réclament, fassent le possible et l'impossible pour juger *de visu* l'assassin dont la presse, directrice de l'opinion, a fait l' « homme du jour » !

Mais à cette heure où tout est grossi, gonflé, surfait, tambouriné à l'avance, il est inévitable que ceux qui veulent tout voir mettent sur la même ligne le procès scandaleux et la tragédie nouvelle, l'interpellation à la Chambre et l'inauguration de la dernière statue (qui ne sera pas la dernière !), il est inévitable que le verdict de mort soit couru comme le Grand Prix ou la Coupe de je ne sais quel circuit. Vous avez mis non pas seulement l'eau, mais le sang à la bouche du public et vous criez au scandale quand le public accourt et s'étouffe à ces grandes journées macabres ! C'est ceci pourtant qui a produit cela.

— On m'a tant parlé de Soleilland ! Je veux le voir ! Je veux le voir enfin ! Je veux le voir de près !

Il y aura toujours, il y a toujours eu pour ces exhibitions sinistres de formidables poussées. Le romantique Lacenaire éveillait autant de curiosités douteuses que le réaliste Soleilland. Mais peut-être, la publicité étant moins formidable en son temps, la représentation publique offrait-elle un moins écœurant aspect. On en était encore alors au lendemain

d'*Hernani*, où l'on sc battait pour de beaux vers. Si j'en crois les annalistes du procès Soleilland, on se serait volontiers battu avant-hier pour un regard du meurtrier de la petite Marthe.

— Je veux le voir ! Je veux le voir !

On l'a peu vu. Il s'est caché. Ce n'a pas été le satanique héros relevant le front et proclamant son crime. Honteux, silencieux, apeuré, il ne laissait apercevoir, derrière la barrière de chêne ciré, que le dessus de sa tête. Il a déçu. M. Henri Varennes, qui nous a décrit pittoresquement la cohue de cette cour d'assises envahie par les curieuses et dominée par le photographe, a dit le mot : « Ce fut un four. Un four noir. » Et savez-vous le mot qui caractérise aujourd'hui toutes choses, que ce soit un discours politique ou une revue de fin d'année, une cause judiciaire ou un congrès diplomatique : four ou succès.

— Est-ce un succès ? Est-ce un four ?

Tout est là. Un assassin fait ou ne fait pas four, tel un comédien qui débute. L'excellent président M. Baffrey interrogeait-il un coupable ? Oui, sans nul doute. Mais, pour le public, pour ce public qui vient là comme il irait au théâtre, c'était en réalité un acteur à qui le magistrat posait des questions, un acteur dont on attendait on ne savait quoi, — mais une attitude sensationnelle, des gestes tragiques, une scène émouvante, une phrase, un cri. Une scène. La scène à faire. O habitude et besoin des cabotinages ! Tout se réduit maintenant à l'un de ces deux points d'interrogation.

Et Soleilland, jeune premier et troisième rôle à la

fois, n'a pas eu de succès. C'est sa femme qui fit la « scène à faire ». Cette scène manqua de pitié : « Le misérable ! Je veux le tuer ! » Il y a évidemment là du mouvement, ce qu'on appelle de l'action. Mais le silence et l'accablement eussent été plus convenables pour l'actrice que les interviews, sans parler de son malheur, ont visiblement troublée. En lisant les comptes rendus de ce procès, j'avais de loin de violents appétits de huis clos. On me raconte que dans la partie de la salle affectée au « public debout », — le parterre dont les places privilégiées sont les loges, — un père hissait sur ses épaules sa petite fille, âgée de sept ou huit ans, et lui disait en montrant l'accusé :

— Tiens, le voilà, Soleilland !

C'était peut-être une compagne de la petite Marthe. Et l'enfant, curieuse aussi comme les mondaines et les demi-mondaines entassées là-bas, regardait avec de grands yeux l'ogre qui enlevait les petites filles pour les mener à Ba-ta-Clan.

Un romancier quelque peu macabre et qui volontiers écrirait des contes bruns, dans le goût de *Raffles*, d'*Aristide Lupin* ou de *Sherlock Holmès*, me disait, à propos de l'affreux colis que ce Soleilland avait déposé à la consigne de la gare :

— Savez-vous qu'il aurait pu y avoir une très étonnante aventure en cette affaire ? Et celle-là n'eût pas été « un four », je vous jure. Il faut qu'il y ait doute pour qu'il y ait de l'intérêt. Eh bien, supposez que dans son trouble — ce qui était fort possible — Soleilland eût perdu le bulletin de bagages qu'on

venait de lui donner. Vous savez que la consigne des chemins de fer ne rend les colis à elle confiés que contre la présentation de son reçu. Bon. Ce reçu, Soleilland, effaré, le laisse tomber au lieu de le mettre dans sa poche. Un de ces rôdeurs qui environnent les terminus et « font les gares » voit le papier à terre, ramasse le bulletin et le présente à la consigne. Très bien. Il emporte le paquet qu'on lui a remis. Il ne doute pas d'avoir fait une bonne affaire. Il rentre chez lui, coupe la ficelle, ouvre l'étoffe et... vous voyez son effarement... il est stupéfait, terrifié : il a sous les yeux le cadavre affreusement tailladé, aux membres pliés comme ceux d'une momie mexicaine, d'une petite fille égorgée. Que va-t-il faire et comment se débarrasser de ce fardeau ? Le porter chez le commissaire ? Avouer que le paquet sinistre a été volé ? Mais si le commissaire ne croit pas au vol ? Si le voleur, confronté avec l'homme de la consigne, l'employé du chemin de fer le reconnaît pour l'individu qui a apporté le colis et reçu le bulletin de bagages ? Comment se défendre ? Comment retrouver le possesseur du lugubre colis ? Si Soleilland avait appris qu'un quidam venait être d'arrêté pour avoir déposé à la gare un paquet contenant un cadavre, il est plus que probable qu'il n'eût pas fait de réclamation au chemin de fer. Il fût demeuré coi, suivant l'affaire en lisant son journal, comme tout le monde. « Le *Mystère de la gare de l'Est !* » Et comment l'inconnu, possesseur du ticket de consigne, propriétaire temporaire du cadavre de la petite Marthe, eût-il pu prouver qu'il n'avait jamais connu,

et par conséquent jamais pu mutiler la pauvre enfant ? Je sais bien que la justice, à la fin, eût mis la main sur Soleilland. Ce n'est pas seulement M. Conan Doyle qui découvre les meurtriers inconnus. Mais il y eût eu certainement des jours — et peut-être de longs jours — où le ramasseur de bulletin eût passé pour l'assassin, alors qu'il n'était qu'un voleur de cadavre !

— Et, dit quelqu'un au romancier, allez plus loin dans votre idée même. Supposez que votre rôdeur de salle d'attente, pris de terreur, affreusement frappé par la vue, la possession inattendue de ce pauvre petit corps défiguré, ait été soudain déséquilibré, et perdant pied, le cerveau détraqué par une frayeur subite, se soit accusé lui-même, se croyant vraiment coupable, dans un accès de folie très possible ? On ne doutait pas de sa culpabilité. Le jury le déclarait probablement irresponsable, en supposant qu'on ne l'enfermât pas dans un asile d'aliénés, puisque sa démence était évidente, patente. Et Soleilland pouvait dire à Mme Soleilland, qui l'aimait toujours et n'avait pas plus de soupçons que les voisins : « Le *Mystère de la gare de l'Est* est éclairci et nous savons à présent le nom de l'assassin de la petite Marthe ! » Moralité : Il ne faut jamais ramaser les bulletins de bagages perdus. On ne sait jamais si le paquet réclamé ne contient pas un cadavre.

— Et voilà, ma foi, tout fait, un roman judiciaire pour les petits journaux ! C'est le fantastique dans la réalité. En vérité, ce fantastique pouvait se réaliser. C'est alors que le procès eût passionné la foule plus

encore que ne l'a fait celui de Soleilland, et je répète que l'affaire du *Mystère* n'eût pas été « un four ».

— A la cour d'assises, à la guerre et au théâtre, on ne sait jamais, conclut le romancier.

Ce que je sais bien, c'est que la publicité — la publicité à outrance — est certainement une des causes déterminantes non pas du crime sans doute, mais de ce goût du crime qui fait de tout coquin un prétexte à copie et de tout procès une occasion de toilette. J'imagine que les jurés, les femmes de jurés et les cousines de jurés réclament avec autant de persistance des cartes d'entrée pour le tribunal que les parents de récipiendaires sollicitent des « places de centre » pour les réceptions académiques. On me dit même que M. Baffrey reçut des demandes signées « Un ancien juré ». Tout le monde se croit des droits à tout. Il faut avoir passé par le « service » des répétitions générales pour savoir jusqu'où peut aller l'avidité des spectateurs, qui encore une fois veulent voir et surtout veulent être vus.

Etre aperçu ! Etre cité ! Cité dans la nomenclature des invités au grand mariage, des assistants au grand enterrement, des figurants au grand steeple ! Lire son nom imprimé tout vif ! Publicité, publicité, que de folies on a fait commettre en ton nom !

C'est la publicité éperdue qui a baptisé du nom de « satyres » des êtres qui, avant ce mystérieux surnom, étaient catalogués dans certains coins de la médecine. Et le mot « satyre » ayant fait trotter l'imagination publique, les satyres ont pullulé. On a aperçu, on a signalé des satyres partout. Les taillis

des environs de Paris se sont peuplés tout à coup de satyres. L'antiquité n'en connaissait pas en ses bois sacrés un aussi grand nombre. Tout chemineau traînant le pied est signalé comme un « satyre ». Les satyres sont devenus les loups-garous modernes.

Et les apaches, ceux qu'il y a déjà fort longtemps Alexandre Dumas avait appelés les « Mohicans de Paris », qui leur a donné ce nom, « apaches », et en le leur donnant, les a popularisés, et tout naturellement fait pulluler ? Qui ? Les reporters.

— Nous ne savons pas ce que vous voulez dire en nous appelant des apaches, répondit un prévenu au président d'un tribunal, il y a quelques années. Ce sont les journalistes qui nous ont surnommés « apaches » ; mais nous, nous ignorons ce que c'est.

Depuis, le nom ayant fait fortune, les apaches ont fait nombre. Il est devenu de mode dans cette Cour des Miracles qui continue à avoir, même en plein XXe siècle, ses malandrins et ses francs-mitous, il est devenu de bon ton de former une tribu, un groupe, un cercle d'apaches. Et après avoir protesté contre le surnom infligé par les journalistes, les rôdeurs de nuit et les monteurs de coups s'en sont parés comme les sauvages d'une plume voyante. On avait le mot, on a eu la chose. Apaches, soit, puisqu'on veut que nous soyons des apaches ! Et le surnom est maintenant comme un titre, une gloriole, une aigrette bien portée par les mobilisés de l'armée du mal. Publicité, tu l'as voulu ! Et ces apaches sont tes fils.

Je ne voudrais pas que l'on pût croire que le journalisme est le complice de ceux dont il illustre les

exploits. Mais on ne peut s'empêcher de constater qu'il les a mis à la mode. Ici ce n'est pas la fonction qui crée l'organe, c'est l'appellation qui crée le métier.

Pour un peu, il est vrai, le défenseur de Soleilland, Me Bernstein, qui a ses raisons d'être lettré, eût expliqué par la lecture d'un roman de Guy de Maupassant l'ignominie de son client. Et la *Petite Roque* fût venue d'une façon bien inattendue commenter l'égorgement de la petite Marthe. Le pauvre Maupassant en eût été surpris peut-être.

Imaginez le magistrat demandant à l'accusé :

— Aviez-vous lu la *Petite Roque ?*

La *Petite Roque* — dont, entre parenthèses, Carteret vient de publier pour les bibliophiles une admirable édition illustrée par Lunois — n'est pas un roman populaire. Il est probable que Soleilland l'ignorait. Il eût pu, comme l'écrivain, parler de ce crime commis « sans comprendre ce qu'il faisait » par le maire Renardet. « Il se réveilla de son crime comme on se réveille d'un cauchemar. »

Mais à l'avocat de Soleilland, l'avocat général eût pu répondre que le meurtrier de la petite Roque avait trouvé un dénouement auquel Soleilland n'a pas songé. Réveillé, il se condamne — et se voyant perdu, il se tue. Du haut d'une tour, après avoir couru comme un fou, « pareil à un nageur qui pique une tête, il se lança dans le vide, les deux mains en avant », et M. le maire, meurtrier, se fait justice.

C'est le dénouement que Mme Soleilland avait rêvé pour son mari. Elle en fait la confidence aux repor-

ters. Car si les interrogatoires sont finis, les interviews continuent. Et je ne serais pas étonné qu'un publiciste ingénieux se livrât à cette enquête de nouvelle espèce :

— A votre avis, Soleilland doit-il être exécuté ?

Car voilà la « question du jour » et qui, signe des temps, passionne beaucoup plus l'opinion du public que la démission du général Hagron ou du général Metzinger. Qu'on envoie un questionnaire aux gens représentatifs et il s'en trouvera un grand nombre pour répondre. Puis on comptera les suffrages. Tant pour la guillotine, tant pour la commutation de peine. Et c'est un jeu comme un autre : le jeu de l'interview et de la mort. Il faut bien inventer du nouveau et tenir le public, son public, en haleine.

Ainsi, voilà un homme qui, si le sentiment d'horreur qu'a inspiré son crime persiste, est voué à la peine capitale. Le bourreau, cet autre censeur, dont on demandait aussi la suppression, va-t-il se remettre à l'œuvre pour exécuter l'arrêt ? Seul le magistrat suprême a le droit de se prononcer sur une question aussi tragique. Mais immédiatement, dès le jugément, une infinité de gens s'improvisent magistrats de leur autorité privée, et s'arrogent le droit de châtiment et le droit de grâce.

— Etes-vous pour ou contre l'exécution de Soleilland ?

En vérité, je m'attends à ce qu'on pose la question sanglante avant dimanche aux candidats aux conseils généraux.

Quand nous ferons, les uns et les autres, notre

examen de conscience, heureux ceux des journalistes, mes confrères, qui pourront se rendre cette justice de n'avoir pas ajouté un grain de folie à l'immense folie humaine et dévoré, détraqué les cerveaux par cet autre alcoolisme effrayant : l'inlassable curiosité, le besoin de se mêler de tout et non pas de tout connaître, ce qui est une vertu, mais de tout embrouiller, de tout déplacer, de tout disloquer : ce qui est, comme dirait Alceste, un des vices du temps.

Et il en est bien d'autres !

XXIV

A propos du Maroc et des Marocains. — Un mot d'Abd el Kader. — Comment les nouvelles se répandent au désert. — Le *Mahomet* de Bornier commenté sous la tente. — Les journaux arabes et les reporters parisiens. — Le télégraphe magnétique. — De la différence entre les Asiatiques et les Africains. — Chulalongkorn à Rambouillet. — L'éléphant blanc. — L'origine de *Bajazet*. — Une tragédie du début du XVIIIe siècle. — Les frères ennemis. — Civilisation.

13 Août.

Lorsque Abd el Kader, s'étant constitué prisonnier, fut interrogé par Lamoricière, le général, causant familièrement avec l'émir, lui posa cette question :

— Voyons, dites-moi, comment pouviez-vous être informé du nombre des soldats qui vous combattaient et de nos mouvements de troupes ? Car enfin, il était visible pour nous que vous n'ignoriez rien de nos préparatifs. Que de fois avons-nous cru vous surprendre ! Nous arrivions et vous étiez sur vos gardes. Vous étiez prêt ! Par qui donc étiez-vous instruit ?

L'émir « pensif », homme de guerre et poète, répondit :

— Par qui ? Par vos journaux !

Abd el Kader lisait les journaux de France au fond du désert, dans sa casbah ou sous sa tente, et il savait ainsi, heure par heure si je puis dire, ce que nous méditions et préparions contre lui. On ne croira jamais combien rapidement les nouvelles vont vite à travers les oasis et les sables. Toutes ces tribus africaines ont j'ignore quels moyens de connaître les événements qui les intéressent. Il semble que le vent emporte les renseignements comme le pollen des fleurs et comme les atomes. A de longues lieues de distance, les bruits les plus divers sont colportés, commentés dans les douars. Assis en leurs poses hiératiques, tout bas, ces Africains se racontent entre eux ce que font là-bas, au loin, les roumis. Le mystère de leurs informations stupéfie ceux qui ne se rendent pas compte d'on ne sait quel magnétisme de l'espace.

Comment, un jour de l'année 89, la France entière fut-elle prise, secouée d'une terreur sans cause ? Toutes les cloches sonnèrent à la fois, tous les villages coururent aux armes. Le même cri retentit partout : « Ils arrivent ! » Qui ? Les ennemis, les brigands, les inconnus, les invisibles. On appelle encore chez nous cette journée « le jour de la peur ». Ailleurs, c'est la « grande peur » qu'on la nomme. Un vent d'effroi avait couru soudain, irrésistible, et pas un télégraphe ni même un messager n'avait pu jeter, colporter l'alarme. Secousses magnétiques, encore une fois, sorte d'étincelle invisible, de vibration collective des cerveaux. Palpitations de cœur des foules, à distance, à la même minute.

Ainsi les Arabes savent tout, et silencieux, jugent tout. J'en eus un frappant exemple lorsque l'auteur de la *Fille de Roland* fit recevoir à la Comédie-Française son drame intitulé *Mahomet*. Dans sa joie d'avoir une pièce nouvelle bientôt représentée, Henri de Bornier, charmant causeur, d'une verve toute méridionale, raconta le sujet de son œuvre à M. de Blowitz, alors correspondant du *Times* à Paris. Pour le poète, le Prophète avait eu le tort impardonnable de négliger dans sa religion cet être de dévouement et d'amour, la femme ; trahi et frappé par la femme, il comprenait son erreur, et au dénouement, abjurait presque sa foi en songeant à celui qui avait compris, relevé, affranchi la femme, fût-elle adultère, et il mourait en exhalant, comme un remords, ce nom : *Jésus !*

Je ne m'imagine pas bien Mahomet expirant en faisant le signe de la croix. Mais la conception du poète avait de la grandeur, et M. de Blowitz s'empressa d'analyser la pièce et de conter le dénouement aux lecteurs du *Times*. C'était une primeur comme une autre. Seulement on lit le *Times* à Constantinople, chez le sultan, et même en Algérie, dans les douars, comme Abd el Kader lisait les journaux du temps de Louis-Philippe. Et le sultan s'inquiéta à l'idée de savoir que le Prophète allait être sacrifié à Jésus sur la scène française ; les Arabes, là-bas, s'irritèrent parce que leurs journaux à eux (gazettes imprimées en arabe ou gazettes parlées, plus terribles que les autres) leur apprenaient que les Parisiens, les Français, les roumis allaient se moquer de

Mohammed sur les planches d'un théâtre et qu'un acteur incarnerait avant peu le Prophète sacré, le Prophète en personne.

On sait que le sultan intervint et demanda que *Mahomte* ne fût point joué, et comme sa mauvaise humeur était évidente, à la veille de la visite de l'empereur d'Allemagne en Turquie, *Mahomet* fut interdit pour des raisons diplomatiques. Mais à ces raisons extérieures, des motifs particuliers venaient s'ajouter, qui n'étaient pas sans peser dans la balance.

— Vous ne le croirez point, me disait Eugène Spuller, alors ministre des affaires étrangères, cette question de la représentation de *Mahomet* émeut plus profondément l'Algérie que le boulevard. Ici, ce sont les nouvellistes de théâtre qui s'en occupent ; là-bas, ce sont tous nos sujets musulmans qui s'en préoccupent. Nous avons des rapports très précis qui nous signalent une effervescence chez certaines tribus, indignées de l'insulte projetée contre le Prophète. Voyez-vous M. de Bornier provoquant une révolte en Algérie !

Les Arabes avaient lu les journaux. L'interview du *Times* était le sujet quotidien des réunions sous la tente.

Henri de Bornier avait, sans le vouloir, éveillé des idées de guerre sainte.

Ne réveillons jamais le croyant qui sommeille. Hector Malot me contait que visitant un grand chef arabe qui lui donnait l'hospitalité du toit, du couscous et du café, il avisa, dans un coin, un drapeau vert — le drapeau du Prophète — à demi replié

et poudreux, et le romancier dit à son hôte en riant :

— Ah ! ah ! je devine : c'est pour le déployer à la prochaine guerre sainte que vous le gardez là ?

L'Arabe ne répondit point, ne sourit pas, ne voulut pas sourire à la plaisanterie du Français, mais Hector Malot saisit dans son regard très calme un vague éclair, une lueur furtive qui lui donna à réfléchir.

Ces silencieux bercent leurs songes dans la fumée des narghilehs. Accroupis, ils sont bien vite en selle, et l'odeur de la poudre ne leur déplaît guère. Et encore une fois, ils savent. Ils apprennent vite tout ce qui les intéresse, tient à leur vie, touche à leur sol. Je ne suis pas certain qu'à cette heure ils ne commentent point avec joie les élucubrations d'un Hervé. Mais je suis sûr qu'ils dépouillent les nouvelles et dépêches expédiées du Maroc avec autant de soin que le pourrait faire un journaliste parisien chargé de la « cuisine » du numéro.

Et alors, imaginez-vous ce qu'ils se peuvent dire lorsqu'ils lisent des renseignements ainsi conçus :

« *Oran.* — Ce soir, sont arrivés par train spécial un détachement de vingt hommes du 2e génie d'Alger, et un détachement de cinquante hommes du bataillon du génie de Miliana. »

Ou :

« On attend cent goumiers recrutés dans le sud oranais. *Toutes* ces troupes s'embarqueront mercredi ou jeudi. »

Vingt hommes ici ! Cinquante hommes là ! Cent goumiers ! Quelle imposante armée ! Je sais bien que la même dépêche parle d'un bataillon de tirailleurs

d'Orléansville, d'un effectif de huit cents hommes. Mais les Kabyles savent compter sur leurs doigts. Huit cent et cinquante : huit cent cinquante ; plus vingt : huit cent soixante-dix. Et il y a cent mille Marocains en état de porter les armes et sachant manier les fusils. Il y a des tribus qui constatent par la lecture des journaux que le général Drude avait, le 18, pour repousser la trombe de cavalerie marocaine, quatre-vingt-dix spahis et quatre cents tirailleurs. On leur donne le total de leurs adversaires. On fait le compte des soldats qu'ils ont à combattre. On les renseigne, à un canon près, des forces dont on dispose contre eux. Ils sont tenus au courant de nos effectifs. Le reportage à haute dose n'existait pas du temps d'Abd el Kader, et les journaux de petit format du temps de Louis-Philippe suffisaient à renseigner l'émir. Qu'est-ce donc, aujourd'hui, que les titres sensationnels ajoutent du dramatique et de l'émotion aux renseignements courants, et quel effet peuvent produire sous la tente des titres de romans-feuilletons comme : *Les Français cernés! La situation s'aggrave ! Le général Drude demande des renforts !*

De main en main, les Arabes, là-bas, se passent les feuilles que nous lisons, nous, d'un œil distrait entre un article sur les courses de Trouville et un renseignement sur la « malle sanglante et les découpeurs de Monte-Carlo » ; et les cerveaux s'enfièvrent, et le regard qu'Hector Malot surprenait dans les prunelles de son hôte devient plus sombre et se fait moins furtif.

Et d'un autre côté, le journal est là pour sonner la

cloche d'alarme et ne pas laisser s'assoupir dans la quiétude ceux qui paraissent ignorer qu'il y a huit millions de Marocains au monde et qui du Maroc ne connaissent guère que les broderies sur tissus, les plateaux de cuivre, les tapis de Rabat ou les cuirs rouges achetés au Trocadéro ou au Champ-de-Mars à des Arabes ou des Berbères lors des dernières expositions universelles. Je ne parle pas des porte-monnaie et portefeuilles en maroquin qui rendaient aux visiteurs la plaisanterie facile.

Race solide et militaire, dont les cavaliers évoquent le souvenir des cavaliers numides et le spectre héroïque d'un Massinissa. La mêlée entre eux et nos spahis, cette autre chevauchée de la mort, comme les Allemands appellent la charge de Gravelotte, dut être épique et admirablement pittoresque.

« Quand ces blancs cavaliers, fièrement assis sur leurs chevaux à longs crins, passent à l'horizon, enveloppés dans un nuage de plis flottants, le plus humble parmi eux semble grand comme un César. »

C'est Narcisse Cotte, l'auteur du *Maroc contemporain*, qui parle ainsi.

Il nous avait, dès 1860, avertis des sentiments de ces fils d'Afrique. « J'avais, dit-il, un fusil à deux coups que les Arabes examinaient curieusement et qui passait de main en main. « Voilà, disaient-ils, « un fusil magnifique : il est anglais, sans doute ? — « Non, il a été fait en France. » A cette réponse, ils branlaient la tête : « S'il est français, il ne peut pas « être bon ; tout ce qui vient de France est *falso* « (mauvais). »

C'est ou c'était le refrain au temps de l'ancien attaché au consulat de France : « Tout ce qui est anglais est bien, *inglis bueno ;* tout ce qui est français est mauvais, *francis falso.* »

Et Narcisse Cotte nous donne sur les sentiments et les opinions des Marocains des renseignements qui ne doivent pas s'être sensiblement modifiés depuis 1860. Les idées sont enracinées en ces cervelles obstinées. Par exemple, un d'entre eux lui disait à propos de l'Algérie :

— Vos soldats ont pris Alger après un semblant de défense. Mais Alger a été vendue secrètement à votre sultan par le dey Hussein. Et vous vous vantez de l'avoir conquis ! Dieu jugera !

Ils sont incorrigibles. Sur la côte du Riff, des navires avaient été pillés, les équipages égorgés. C'était en 1854. On envoya le *Newton*, commandant Hugueteau de Chaillé, longer la côte à portée de canon et lancer des bombes sur les villages des Riffains. On coula des barques, on démolit des bâtisses. Les chefs marocains demandèrent la paix et vinrent à bord en offrant des otages. On amena même un taureau qui fut égorgé sur le pont. Sacrifice expiatoire. Victime pour victimes. Et sur le corps du taureau innocent les gens du Riff jurèrent solennellement qu'ils ne toucheraient ni à un cheveu d'un chrétien, ni à une planche d'une barque montée par les roumis. « Le sang versé effacera tout. » Le *Newton* partit, M. Hugueteau de Chaillé enchanté de sa mission et faisant au ministre de la marine un rapport tout naturellement optimiste : on avait tué

le veau gras. Deux mois après, deux navires étaient attaqués et pillés dans les parages mêmes où le *Newton* avait croisé et fait tonner les canons de ses batteries.

Peut-être, en fin de compte, ne reste-il de ces canonades que les articles de journaux colportés et commentés, le soir, sous les tentes en poils de chèvre, dans la fumée du café et des narghilés. Et encore une fois, tout est fumée !...

Mais pour les esprits qui se plaisent aux rapprochements, — ou aux antithèses, comme on voudra, — il est assez piquant que l'actualité oppose aujourd'hui même à cette aventure dramatique du Maroc la visite pacifique du roi de Siam qui, en fait de poudre, se contente de celle des feux d'artifice. On fête le souverain asiatique à Rambouillet ; l'on joue au jeu des sultans en Afrique, Moulaï Hafid, proclamé à Marakech, aspirant à détrôner son frère tremblant à Fez. Le roi de Siam se promène en calèche et salue la foule avec un de ces chapeaux « tube » que le roi Edouard a remis à la mode : voilà l'Asiatique. Le sultan consulte les ulémas, redoute les tribus, se dit avec effroi qu'il a des frères, des frères marocains, et après Moulaï Hafid, Moulaï Mohammed, autre frère du sultan, voudrait, dit-on, régner en Mauritanie : voilà l'Africain. Trois sultans pour un empire, c'est beaucoup. Le roman pourrait bien devenir plus sanglant que les *Trois Mousquetaires*.

Un trône est trop étroit pour qu'à deux l'on s'y tienne

disait l'héroïne d'un drame encore inédit que Victorien Sardou rima dans sa jeunesse.

Qu'est-ce donc, lorsqu'il s'agit d'un trio ?

Et tandis que les Asiatiques se sont civilisés avec une rapidité prodigieuse (la vieille Chine elle-même commençant à marcher en avant d'un pas alerte), les Africains sont restés comme immobilisés dans la férocité héroïque de leur race. Ces cavaliers en manteaux rouges, ce sont les cavaliers d'Annibal qui, caracolant derrière les armées romaines, donnaient un léger frisson aux vieux légionnaires. Les soldats siamois, au contraire, ne ressemblent déjà plus, je pense, à ceux qui amenaient à Bangkok le roi laotien de Nien-Chang prisonnier dans une cage de fer (ceci se passait sous le règne de Phra Chao et, je crois bien, du temps de Louis-Philippe). J'ignore si la cérémonie de la prise d'un éléphant blanc donne encore lieu à Bangkok aux fêtes que les voyageurs nous ont décrites. M. Constans, qui aurait pu rapporter de là-bas un de ces pachydermes sacrés, et M. Jean Ajalbert, qui a vu ces pays, pourraient nous le dire. L'éléphant blanc, comme le singe blanc et comme tout animal atteint d'albinisme, étant vénéré et sacré chez les Siamois, on sert des gâteaux dans des plats d'or au pachyderme albinos, et le roi en personne vient — ou venait — le saluer à son entrée dans la capitale. Et les mandarins de demander au messager qui le guide si l'animal de noble race est bien marqué de tous les signes divins.

— Illustre seigneur, répond le messager, moi, humble cheveu, je jure qu'il est couleur d'une marmite de terre neuve ! Il est majestueux ! Il est vénérable ! Il est sacré !

Alors, pour amener le divin éléphant à Bangkok, il n'est point rare qu'on ouvre de nouvelles routes, ce qui vaut immédiatement aux contribuables de nouveaux impôts et procure aux mandarins des ressources nouvelles. Ce n'est pas seulement au royaume de Siam qu'on a des éléphants blancs, et ces surprises sont internationales et universelles.

Encore les coutumes siamoises sont-elles pacifiques et ne semblent-elles ressortir que de l'opérette. Mais si l'on veut du sombre et de l'horreur et du tragique, il faut penser au Maroc, et je redoute, si vraiment la toile se lève sur le drame des *Trois sultans*, quelques scènes destinées à épouvanter les bonnes gens. Favart en eût été terrifié, lui qui riait aux *Trois sultanes*.

Grattez le Marocain de 1907, vous trouverez celui du XVIIIe siècle, qui en était aux temps mérovingiens à l'heure des raffinements de la cour de Versailles. Ces barbares d'ailleurs se voulaient civiliser. Un des sultans, Moulaï Ismaïl, dont Château-Renaud punit avec entrain les pirateries, consentait à faire sa paix avec Louis XIV à la condition que le roi de France lui donnât en mariage la princesse de Conti, fille de Mlle de La Vallière et du roi. On en rit beaucoup à l'Œil-de-Bœuf. A Fez, on n'en riait pas. Il fallut trouver une raison à donner au fier Ismaïl ; elle était facile : différence de religion. Le Marocain déçu n'en regretta pas moins la princesse française.

C'est le marquis de Nantouillet qui, revenant de Constantinople, raconta le meurtre du jeune Bajazet à Racine, lequel en fit aussitôt une tragédie. Quelque

voyageur, de retour du Maroc, eût pu raconter à Voltaire ou au bon Sedaine un drame à côté duquel *Bajazet* eût paru écrit à l'eau de rose.

Le sombre Ismaïl en eût été le héros. Un beau rôle de tyran. Il venait d'échouer dans une expédition contre le dey d'Alger, lorsque son fils, Moulaï Mohammed, se révolta contre lui, à peu près comme Moulaï Hafid se révolte aujourd'hui, dit-on, contre son frère. Ce Moulaï Mohammed était fils d'une belle Géorgienne qu'une négresse, vicieuse et féroce, nommée Lella Zidana, maîtresse d'Ismaïl, détestait. La négresse demanda un soir au sultan la tête de la Géorgienne.

— Qu'à cela ne tienne, répondit Ismaïl.

Et mise en goût, Lella Zidana allait sans doute demander encore la tête du fils de la Géorgienne, lorsque celui-ci, devançant l'arrêt, souleva des tribus, réunit une quarantaine de mille hommes et prit le Maroc. De la négresse, Moulaï Ismaïl avait un fils, Moulaï Zidan. Le sultan lui dit :

— Marche, combats et rapporte-moi le rebelle !

Moulaï Zidan marcha, combattit, fut battu, mais tendit un piège à son vainqueur. Fait prisonnier, le fils de la Géorgienne parut fièrement devant son frère qui l'envoya au père. La *Thébaïde ou les frères ennemis* (variante).

Ismaïl n'hésita pas longtemps. Il dit à son fils : « Tu n'es qu'un chien ! » et il lui demanda de tendre le pied droit. Le fils tendit le pied droit.

Ismaïl dit au bourreau :

— Coupe !

Et le bourreau abattit le pied du jeune homme.

— Maintenant la main !

Moulaï Mohammed tendit la main droite. Le bourreau l'abattit comme le pied.

Le bon père fit :

— C'est bien !

Et le fils de la Géorgienne mourut bientôt de ses blessures que visitaient les mouches.

Triomphant, le fils de la négresse se crut alors tout permis et promena de par le pays sa puissance souveraine. Il dévastait, rançonnait, pillait. Lorsqu'on le savait proche d'une ville, la ville se vidait, terrifiée. Il trouvait, un jour, je ne sais dans quelle cité épouvantée, pour toute population, une vieille femme paralytique et un juif aveugle. Maigre butin. Il dut décapiter l'une et l'autre.

Et si bien il allait et si atrocement que le père eut peur d'un tel fils, regrettant peut-être de ne plus avoir l'enfant de la Géorgienne pour l'opposer à celui de la négresse. Mais quelle imprudence aussi de faire couper la main et le pied droits à ses enfants !

Ismaël se demandait comment il pourrait se délivrer de son fils. Il l'eût bien égorgé de sa main. Mais il avait soixante-dix ans passés, et le mulâtre était solide. « Cherchons la femme ! » se dit le sultan. Au harem il n'était pas difficile de la trouver. Ismaïl en trouva même plusieurs. Tout le harem. Le sultan persuada à ces jeunes personnes grasses qu'il y avait péril pour elles à garder Moulaï Zidan comme seigneur et maître, et stylées par le vieillard, un soir

que le mulâtre était ivre, elles lui sautèrent à la gorge, l'étendirent sur un divan, et entre deux matelas l'étouffèrent. *Bajazet*, vous dis-je, est une idylle comparée à cette anecdote.

Mais la mère? Car le mulâtre étouffé avait toujours sa mère. La négresse vengea son fils. Elle choisit dans son harem trois otages, les fit amener nues devant elle, et (ceci se passait au temps de Louis XIV et de la reine Anne, de Vauban et de Fénelon) elle leur fit couper les mamelles. Après quoi, les leur ayant fait manger crues ou cuites, l'histoire ne le dit pas, elle les fit étrangler selon la coutume. C'est un rôle bien sympathique que celui de cette Lella Zidana.

Moulaï Ismaïl mourut enfin, après ces menues historiettes. M. Clovis Lamare a raconté quelque part que ce sultan de quatre-vingt-un ans laissait environ douze cents enfants : neuf cents garçons et trois cents filles. Le héros grec n'en laissait que deux, mais elles avaient nom Leuctres et Mantinée. De ces neuf cents fils, tous ne devaient pas être des coquins comme le fils de la négresse, mais j'imagine pourtant qu'ils ne devaient pas briller par leurs vertus. C'est une constellation rouge.

On me demandera comment on peut savoir le nombre de ces enfants. C'est bien simple. Les mandarins siamois levaient des impôts pour la venue de l'éléphant blanc. Moulaï Ismaïl obligeait les juifs à payer l'impôt à chaque naissance d'un de ces petits sultanets. Rien ne se perd. On a retrouvé les registres. Et les fils d'Ismaïl continuèrent à se combattre, à

s'exiler et à s'étrangler fraternellement pendant que certains philosophes de la cour de France proclamaient que l'homme est naturellement bon et que la civilisation seule le rend barbare, féroce et stupide.

Elle n'est pas de cet avis, S. M. Chulangkorn qui salue de son « haute forme » les villes d'Europe et sourit aux Européens en tournant un bouton électrique et en voyant filer les automobiles.

XXV

Retour de bains de mer. — Les wagons. — Les adieux. — Quelques soirs sur la côte normande. — Comment naquit Saint-Aubin-sur-Mer. — Un inventeur de canons créateur de parcs. — Les villas célèbres. — Frémiet, Zola, Malot. — Pasteur et la villa Mathilde. — L'atelier de J.-J. Henner. — Un dimanche de M. Pasteur. — Puvis de Chavannes et Charles Marchal. — Fromentin à l'Abbaye de Thélème. — La place Pigalle. — Amusons-nous ! — Le logis de Mme Roland. — Démolisseurs et démolitions. — Ce qui s'en va du vieux Paris. — L'Arc de Triomphe. — Le *kolossal.* — Une exposition du passé. — Le présent. — Ce que Baudelaire eût pensé des automobiles.

30 Août.

Caen à la mer ! Caen à Paris ! Toute une saison en sept mots ! Voici l'heure en effet où, le long des côtes bretonnes ou normandes, les colis s'entassent dans les gares tandis que les familles anxieuses interrogent les wagons d'un œil inquiet pour voir « s'il y aura de la place dans les compartiments ». Fin août, heure du retour. Les villas maritimes portent, çà et là, des écriteaux : « A louer pour septembre ». Et les volets se ferment, et les omnibus des hôtels et les autos emportent vers la station les Parisiens qui viennent d'achever leur villégiature. Hâlés comme des loups de mer, les enfants gardent en mains

leurs filets et leurs pelles. On aperçoit parmi les bagages des raquettes de jeu de tennis, des caisses avec cette inscription : « polo », et soigneusement emballés, les inévitables bâtons de diabolo qui ont durant des semaines fait leur office sur la plage.

Un dernier regard à la mer, avant de regagner Paris ou les bois voisins ou les rendez-vous de chasse. La mer a bercé des sommeils reposants du bruit régulier de ses vagues ; elle a triomphé des anémies parisiennes. Elle va continuer à nourrir les pêcheurs, tandis que les trains vont rapatrier les petits Vaubans qui bâtissaient contre elle des forteresses de sable moins résistantes que nos vieilles places fortes.

— Allons, adieu, bon voyage ! A l'année prochaine !

Ce sont les habitants du pays ou les hôteliers qui accompagnent de leurs souhaits les déserteurs de leurs rivages. Et quand le train part, des mouchoirs s'agitent, des petites mains d'enfants envoient des saluts et des baisers tandis que des amis là-haut, du haut de quelque tourelle, agitent, en signe d'adieu, des foulards qui semblent dire : « A bientôt ! Au revoir ! A Paris ! »

Et de Courseulles à Luc-sur-Mer et à Mathieu, — sur la côte où je me suis arrêté pour trop peu de jours, — c'est le même spectacle et la même scène : des croquis rappelant le *Pickwick* de Dickens, avec les enfants éperdus courant après le père qui ouvre les portières et s'écrie : « Complet ! » ou « Réservé ! »

avec des désespoirs tragiques ou des colères ridicules. Autrefois, c'étaient les coucous de Saint-Cloud ou de Romainville qui voyaient de ces tragi-comédies à la Paul de Kock.

Et maintenant il n'est plus question pour moi des beaux soirs où, de la terrasse de Saint-Aubin, on regardait, le matin, les rochers du Calvados, ou le bateau de Cherbourg passant au loin, ou quelque yacht ancré pour pêcher, et le soir, là-bas, la lueur du Havre, le phare d'Ingouville et le reflet à l'horizon, des lumières d'Houlgate, de Beuzeval, de Cabourg, les plages à casinos élégants. Je n'irai plus, le matin, écouter le crieur autour de la pierre à poisson et voir monter les enchères autour des crevettes, des équilles et des crabes, puis le vendeur dire fièrement : « Et maintenant passons aux turbots ! » Spectacle calmant et sain.

On parle très souvent (et l'on a raison) de l'art qu'ont les pêcheurs de Naples, pour débiter leur marchandise. Un marchand de poisson napolitain déploie pour vendre un poulpe autant d'éloquence que Démosthène en pouvait dépenser dans le procès de l'Ambassade ou de la Couronne. C'est du grand art oratoire. Mais les crieurs normands ont bien leurs mérites, et nul candidat en réunion publique n'a plus de talent en vérité que le revendeur de marée s'exclamant : « Prenez ma sole ! » comme Lagingeole répétait : « Prenez mon ours ! »

Et la chanson quotidienne de ce je ne sais quel vendeur d'équilles répétant son refrain que dédaigneront sans doute les anthologies :

De Saint-Aubin à Langrune,
J'aime la blonde et la brune.
J'aime aussi celles de Luc,
Elles ont le truc !

Et le retour des pêcheurs, et les voiles blanches sur la mer d'un gris de perle et les couchers de jour avec le soleil s'enfonçant comme un boulet rougi au feu « rouge comme une sorbe », disait le poète André Lemoyne, et les grandes marées qui battent les escaliers en emportant les cabines ! M. Toutain, de Rouen (c'est lui qui a signé « Jean Revel » de si remarquables livres et a écrit sur l'estuaire de la Seine des pages à la Michelet), m'avait invité à aller voir, à Caudebec, la fureur, l'arrivée fantastique, la folle chevauchée du mascaret que je m'étais promis jadis d'aller « contempler » (le vieux mot classique) avec Auguste Vacquerie. Je n'ai pas pu. Saint-Aubin retenait ma paresse au rivage.

La douceur de vivre, un moment trouvée là, s'est enfuie trop vite. Je me rappelais sur la plage les vers familiers de Coppée :

... Ah ! c'était si bon ce coin de côte !
C'est vrai, pas de toilette et pas de casino...

« C'est vrai. » Il faudrait dire : « C'était vrai. » Car Saint-Aubin-sur-Mer a son casino, comme Langrune, comme Arromanches, comme toute station de bains de mer qui se respecte ; un casino qui ne ressemble plus au pseudo-théâtre où, il y a des années, tout l'art dramatique consistait en quelque chansonnette exécutée par « un comique de Paris » devant des lanternes de papier. Je parle de longtemps. Un

casino où l'on joue le *Chalet*, ce qui est encore d'une époque patriarcale, mais où l'on devait jouer le *Voleur*.

Et ce coin de terre a son annaliste qui est précisément l'historien du *Théâtre à Caen pendant la Révolution française*. Sa brochure, *Saint-Aubin-sur-Mer*, par H. L. (à Caen, chez A. Massif, 1880), est d'ailleurs introuvable, et elle évoque une époque disparue qui vraiment avait son charme, le temps où (c'est toujours François Coppée qui parle)

> Dès le matin, assis sur un vieux cabestan,
> Parmi les filets roux qui séchaient dans le tan,
> Je respirais à pleins poumons le vent du large...
> La lame arrivait : poumm!...

La station actuelle date environ de 1850, alors que Saint-Aubin finit par « se dégager de la domination de Langrune, effectuer sa sécession et, de simple hameau, s'élever au rang de commune ». Jadis, des pêcheurs seuls, de petits cultivateurs habitaient ses maisons rustiques, flanquées d'un escalier extérieur en pierre, comme les maisonnettes normandes ; des ruelles étroites, des *venelles* : c'était tout le village. Des dunes, avec des touffes d'herbe dans le sable, pareilles à celles du Sahara : c'était tout le paysage. Mais on trouvait là une plage immense et la mer... Les Romains, jadis, gens pratiques, avaient sur la hauteur établi un camp. Les Parisiens, eux, devinèrent qu'on y pouvait placer des bains de mer. C'était infiniment pacifique sans doute. Et pourtant qui a le plus fait pour Saint-Aubin ? Un ingénieur inventeur d'un canon qui porte son nom. M. Gustave

Canet lui-même, l'inventeur du canon Canet que les Marocains — j'entends leurs troupes régulières — possèdent, mais dont ils ont sans doute négligé l'entretien, à la façon de cette République américaine qui avait aussi des canons Canet, mais dont le ministre de la guerre répondit lorsqu'il s'agit de s'en servir :

— J'avais trouvé les culasses si jolies que j'en ai fait des presse-papier.

Où il y avait des dunes à Saint-Aubin, j'ai vu un parc qui est comme une réduction des Buttes-Chaumont, et, amenée de l'intérieur des terres, une eau courante où des truites attrapent, avec des agilités d'acrobates et des férocités de tigres, les crevettes et les poux de mer vivants qu'on leur lance. Et je voudrais qu'il y eût un peu partout, dans notre France, de ces gens qui créent, de ces faiseurs de miracles, improvisant « quelque chose » où il n'y avait rien.

— Vous savez d'ailleurs, me disait un Normand amoureux de son coin de terre, que Saint-Aubin a logé plus d'un savant et des littérateurs. Il y a ici des villas qui mériteraient de porter une plaque commémorative. Dans l'une, E. Frémiet, le grand sculpteur, apportant sa cire ou sa glaise, a pétri, campé pour jamais quelque figure équestre. Dans l'autre, votre ami Malot a écrit *Cara*, où il est tout justement question de Saint-Aubin. Emile Zola est venu chez nous. En vareuse, en espadrilles, bon bourgeois de lettres, il s'amusait, chaque matin à neuf heures, aux ventes de la pierre à poisson. Il rapportait au logis des poupards, des limandes. C'était le temps où il

écrivait l'*Assommoir*. Voyez cette villa, la « villa Mathilde ». Elle est illustre. M. Pasteur l'avait choisie parce qu'il la trouvait bien placée, hors de je ne sais quels courants, loin des microbes, ses ennemis vaincus. Il s'y installait à peu près tous les ans, à la fin de sa vie. M. Vallery-Radot vous dira qu'il aimait beaucoup *son* Saint-Aubin. La villa Mathilde ne porte pas d'inscription, mais la grande rue du pays s'appelle rue Pasteur et le pont sur la digue a reçu le nom de l'admirable savant. « Pont Pasteur » : cela est symbolique. Le pont entre le passé où l'on mourait parce qu'on ignorait, et l'avenir où la mort recule — plus sûrement que la marée — parce qu'un homme est venu qui a enseigné l'humanité.

Je ne sais pas si beaucoup de Parisiens qui passent l'été à Saint-Aubin savent que Pasteur en fut l'hôte. Moi je ne regardais jamais les fenêtres de la villa sans me dire que là avait vécu un des bienfaiteurs de ses semblables et sans me rappeler une chère rencontre chez J.-J. Henner, un dimanche, alors que Pasteur venait, comme M. Janssen, dans l'atelier du maître alsacien, voir Paul Dubois et Henner peindre le même modèle, et où lui-même, l'homme du microscope, prenait la palette, maniait le pinceau et disait, en riant doucement, qu'il regrettait de n'avoir pas uniquement été peintre.

— En effet, répondait Henner, avec son flegme bon enfant, vous avez raté votre vie, tout le monde le sait !

Et j'apprends que de ce logis de la rue Pigalle où Henner vécut, où Puvis de Chavannes avait son ate-

lier, on va faire un cabaret nouveau, un restaurant comme l'Abbaye de Thélème ou un théâtre comme la Boîte à Fursy ! M. Bonnaud chantera ses couplets peut-être sous le plafond même où Henner évoquait ses églogues, ses soirs d'idylle, ses étangs bleuis sous le ciel crépusculaire, ses nymphes...

Chair de la femme, argile idéale, ô merveille!

écrivit tant de fois Armand Silvestre, après Victor Hugo.

Les chansonniers montmartrois ont de l'esprit, et J.-J. Henner lui-même eût répondu, si on lui eût prédit que son *studio* silencieux et fermé entendrait, un jour, les refrains des petites revues satiriques :

— C'est *trôle !*

Un jour, sous ce même toit, on trouva un autre peintre d'Alsace, mort, la tempe trouée : ce bon, grand, gai, solide Charles Marchal, un des compagnons de jeunesse de Dumas fils, le peintre de la « loue » des servantes, de tant de scènes intimes alsaciennes, à qui M. Perrin avait jadis demandé le décor de l' « intérieur » de l'*Ami Fritz*, avec le poêle immense et les meubles sculptés. Charles Marchal, après avoir vécu sans souci, mourait en désespéré, suicidé. Il y a de ces rieurs qui cachent des tristesses poignantes sous leur continuelle gaieté.

— Il ne faut pas plaisanter avec la vie, me dit Henner, le jour où je le vis, le cadavre du pauvre Marchal étant encore étendu là-haut. L'homme n'est pas en ce monde pour s'amuser !

— Il y est donc pour souffrir ?

— Il y est pour « faire son temps ». Pour travailler.

— Un forçat, alors ?

— Eh ! ma foi, dit le grand artiste, si l'on pouvait à toute heure, du matin au soir, faire de la peinture au bagne, ce serait peut-être le paradis !

L'Abbaye de Thélème a déjà conquis, place Pigalle, l'atelier où Eugène Fromentin peignit ses cavaliers arabes, ses fauconniers, ses paysages du Sahel, et peut-être écrivit ce chef-d'œuvre, *Dominique*, qu'Edmond Scherer relisait tous les ans. Le café-concert va annexer encore l'atelier de Puvis de Chavannes et d'Henner.

Le maître de Bernwiller avait peut-être raison en principe. Mais le fait brutal lui donne tort. L'homme est donc né pour s'amuser, et il semble bien qu'il y songe, ne songe même qu'à cela. Il s'amuse énormément.

— Pourvu que ça dure ! disait cet homme en tombant du haut d'une fenêtre sans trop souffrir.

Mais ce n'est pas seulement la maison des peintres illustres qu'on transforme, c'est un autre logis célèbre qu'on parle de démolir. C'est la maison de Mme Roland qui va, dit-on, disparaître. Je la regretterai comme un vivant souvenir historique, et j'ai souvent passé devant la fenêtre où Manon s'accoudait, rêveuse, en regardant les quais. C'est de là qu'elle partait pour aller au marché, son petit panier sous le bras, telle une ménagère de Chardin, et il faut relire ses *Mémoires* pour évoquer aussitôt un Paris d'autrefois dont les deux logis aux briques

rouges du coin de la place Dauphine nous conservent encore le pittoresque décor.

C'est là (faut-il déjà dire c'était là ?) un paysage parisien délicieux et qui concourait au charme même de la ville. Et ce n'est pas seulement, si l'on abat ces maisons, un peu d'histoire, de la poussière du passé, l'image de Mme Roland qui disparaîtront ; c'est, au point de vue de la séduction même de Paris, quelque chose d'attirant qui désormais manquera.

Que de gravats aura fait ce temps ! Que de reliques abattues ! Je sais bien, il faut rajeunir, reconstruire, refaire un nouveau Paris ! La perspective des quais se décore déjà de je ne sais quels clochetons polychromes, hindous, mauresques, mordern-style, que sais-je ? et des bâtisses énormes écrasent, çà et là, les logis des bords de la Seine, passé le pont de la Concorde. Avez-vous vu la place de l'Arc-de-Triomphe de l'Etoile depuis qu'une construction massive et haute domine la grâce des architectures qui faisaient de ce rond-point parisien un tout harmonieux ? On ne voit plus, par-dessus les toits, que ce gigantesque monument, un hôtel pour touristes, sans doute.

Soyez patients. Nous en verrons bien d'autres. Il semble que nous soyons pris de la frénésie du bizarre et du colossal. *Kolossal !* comme disent les Allemands. Et l'on détruit et l'on démolit et l'on reconstruit des nouveautés stupéfiantes. Le massif et le contourné s'y marient. Le modern-style, déjà usé dans les meubles, se réfugie dans la pierre. Les néo-architectes se moquent avec mépris de ces amoureux de vieilles pierres qui s'appellent des historiens. « Ar-

chéologues ! » disent-ils avec dédain. Et volontiers ils les renverraient aux collectionneurs de cailloux et aux amateurs de minéralogie.

Les vieux logis, c'est cependant de la vie aussi, la vie d'autrefois, tout ce qui fut l'existence même de nos pères, tout ce qui rattache le présent au passé. Avez-vous vu, à la Bibliothèque de la Ville de Paris, cette exposition qui, du xve au xxe siècle, réunit tout ce qui touche la *Vie populaire à Paris* par le livre et la gravure ? Les plans de la vieille cité, la physionomie de ses rues, la vue de ses cabarets, de ses cafés, de ses bals, de ses foires, les cris de Paris, et ses jeux et ses sports, ses chansons, ses jardins, ses *canards populaires*, — ses lettres de faire part, qui, par la façon dont on comprend la mort, indiquent aussi comment se transforme l'existence, — tout ce qui fut, tout ce qui vécut, chanta, divertit, effraya, le crime et la guinguette, les guerres civiles et les sièges, jusqu'aux ballons qui furent la grande passion du xviiie siècle, tout réapparaît là, classé, catalogué sous la direction de M. Marcel Poëte (un beau nom pour un amoureux de Paris). Faudra-t-il donc aller désormais à l'hôtel Le Pelletier de Saint-Fargeau pour retrouver tout ce qui restait encore hier de ce Paris que nous avons aimé jusque dans ses verrues, comme l'*autre ?* Le musée Carnavalet est admirable ; mais ce musée en plein air qu'est le vieux Paris lui-même n'a-t-il pas droit à nos respects ? On l'émiette inutilement. On le réduit en poudre. Où l'on pouvait conserver la maison mortuaire de Victor Hugo on élève un bâtiment immense où sur le por-

tail, comme la clef de voûte du lieu, apparaît, sculpté dans la pierre, le visage soucieux du maître disparu. Mais le petit logis où il avait vécu, où il avait rendu le dernier soupir était autrement précieux, digne d'être sauvé. L'avenir eût cherché et retrouvé là le grand fantôme.

Ainsi s'effritent les vieilles demeures, et c'est le droit des vieilles gens de les regretter, surtout pour les jeunes qui ne les connaîtront pas. Prenons-en notre parti une fois encore. Tout ce qui doit être arrive à son heure. Les musulmans ont leur philosophie qui pour Théophile Gautier était la meilleure. Ce qui nous a séduits ne doit pas nécessairement séduire nos neveux. Le néo-style a raison purement et simplement parce qu'il est le néo-style. Que faire contre la pioche des démolisseurs ? Des articles ? Autant en emporte le vent. Et ce n'est pas cela qui passionne les générations éprises d'un idéal nouveau. Idéal n'est pas le mot propre. Mettons besoins ou appétit.

Et puis, l'affreuse boutade de Charles Baudelaire est peut-être logique. Il disait, le grand pince-sans-rire (et je crois bien qu'il l'a écrit) : « J'aurais voulu, du temps de la Révolution française, être tour à tour bourreau et victime, pour savoir les sensations qu'on éprouve dans les deux cas. » Tous les hommes en ce monde raisonnent un peu selon qu'ils sont de ce côté de la barricade ou de l'autre. Veut-on s'en rendre un compte exact ? Il n'est pas besoin d'avoir vécu au temps dont parlait Baudelaire, mais précisément de vivre de la vie intense qui est la nôtre.

L'automobile étant la folie, la fureur, le charme, le danger, la passion du xxe siècle (bien autrement violente que les ballons au xviiie), on ressent avec elle des sentiments tout à fait différents selon qu'on est dedans ou qu'on est dehors, qu'elle vous emporte ou qu'elle vous frôle.

Le piéton voit filer une automobile. Il peste, il s'indigne :

— C'est épouvantable ! Quelle poussière ! On enfarine nos arbres, on défonce nos routes ! On nous menace, on nous écrase ! C'est odieux ! Ces chauffeurs, quels malfaiteurs !

L'automobiliste regarde, à travers la glace de l'auto, les charrettes qui barrent la route, les bicyclettes qui ne se garent pas assez vite, les poules qui picorent, les chiens qui rôdent, les bœufs qui avancent, les moutons qui ne se jettent pas assez vite dans le fossé. Il devient nerveux et furieux :

— Ce butor qui ne prend pas sa droite ! Ce voiturier qui n'entend pas la sirène ! Mais range-toi donc, animal ! Et cet ivrogne qui zigzague là et nous regarde d'un œil hébété !... Ah ! les passants, les piétons, quels imbéciles !

Or, le chauffeur et le promeneur ont également raison. M. Cousin, professeur d'éclectisme, eût trouvé que le passant a le droit de n'être pas réduit en bouillie et que l'automobiliste a le droit de passer. Il est très humain de se plaindre de l'auto qui « boit l'espace », et à la fois du chemineau ou du maraîcher qui « boit le calvados » et ne se range pas.

Le regard de l'homme à pied est plein d'envie,

celui de l'homme en voiture est chargé de colère. Ainsi s'expliquent toutes les passions du monde, et Charles Baudelaire eût évidemment analysé les sensations de l'automobiliste, gris de vitesse, et celles de l'ivrogne (il a chanté l'*Ame du vin*), comme il a décrit les ivresses morbides des paradis artificiels, opium et haschich. Le vin de l'assassin, le vin du solitaire, le vin des amants, ce sont les fleurs splendides du jardin des *Fleurs du mal.*

> Pour noyer la rancœur et bercer l'indolence
> De tous ces vieux maudits qui meurent en silence,
> Dieu, touché de remords, avait fait le sommeil ;
> L'Homme ajouta le Vin, fils sacré du Soleil !

Eh ! oui, mais l'Homme ainsi créa la cirrhose du foie. Et en « ajoutant » au vin l'automobilisme et les essences qui donnent la vitesse, n'a-t-il pas inventé une maladie nouvelle, le mal des espaces et l'éternelle trépidation — celle qui emporte les gens à travers les villes, voit filer au loin les champs, les clochers, les montagnes, va, va toujours, réclame plus de vitesse encore !

Ce bon Xavier de Maistre qui se contentait d'un voyage autour de sa chambre ! C'est le vieux jeu dans toute son horreur. Mais avec tout son charme.

XXVI

SULLY-PRUDHOMME

8 Septembre.

C'est un grand poète qui vient de mourir. Le poète du sentiment et le poète de la pensée. Un admirateur et un disciple publiait naguère sur le philosophe qu'était Sully-Prudhomme un volume important. Il saluait en l'auteur de *Stances et Poèmes* un des plus puissants et des plus sincères apôtres de vérité que notre pays ait vus naître. Sully-Prudhomme aura certes tracé profond son sillon dans le domaine des recherches psychologiques et scientifiques. Mais oserai-je dire que dans l'œuvre admirable de l'homme exquis, délicieusement doux et ferme, qui vient de disparaître, c'est le poète de nos vingt ans que je préfère, le versificateur qui apporta à la littérature de notre siècle une note intime si personnelle et si pénétrante ?

A l'heure où le jeune Parnasse combattait pour la renaissance poétique, éclatante avec Banville et Mendès, superbe et dominatrice avec l'auteur des *Poèmes antiques*, tendre et intimement séduisante avec Fran-

çois Coppée, Sully-Prudhomme, polytechnicien d'hier, beau et calme, non pas impassible, mais pensif et charmant, arrivait avec un volume de vers où, sans se soucier d'aucune école, il apportait la confession même d'une âme. Et ce fut une âme en effet, ce scrupuleux amoureux de la forme, ce maître dévoué aux nouveaux venus, cet ami fidèle aux vieux souvenirs. On pourrait appliquer à sa poésie le mot dont Lamartine voulait caractériser celle d'un Vigny: Sully-Prudhomme habita toujours les sommets de la pensée humaine.

Mais il était accessible à toute douleur, aux humbles souffrances, inquiet des misères navrantes et pleurant devant les yeux clos.

On m'annonce sa mort. J'envoie au journal ces lignes tracées, au crayon, en wagon, sur mes genoux. Je n'ai pas le temps d'écrire pourquoi nous l'avons admiré. A peine ai-je celui de dire combien je l'ai aimé.

La postérité avait commencé pour lui lorsque la Suède lui décerna le prix Nobel. Ce poète patriote, qui s'étonnait de voir refleurir au lendemain de 1870 les fleurs françaises, faisait honneur à la France. Ce doux penseur, qui supportait héroïquement dans sa cellule de Châtenay (où les poètes allèrent le fêter) un martyre de tant d'années, faisait honneur à l'humanité.

Il supporta, sans l'ironie d'un Henri Heine, les tortures de Heine mourant. Le dernier mot de Gœthe expirant fut : « Plus de lumière ! » Je ne sais, sur les lèvres muettes de notre cher et grand ami, quelles

furent les *ultima verba ;* mais la dernière pensée de Sully-Prudhomme fut, j'en réponds : « Plus de bonté, plus de vérité, plus d'amour, plus de beauté, plus de justice ! »

---

31 Septembre.

Tandis qu'à la Madeleine, devant le catafalque où l'habit vert de l'académicien était étendu sur le drap noir, entre les cierges, avec ces deux majuscules d'argent S. P., qui semblaient former les deux premières lettres du mot espoir (*spes*), je songeais à ma première entrevue avec celui qui était couché là sous la draperie funèbre, à ces lointaines années où je l'avais vu jeune, souriant mélancoliquement dans sa barbe blonde, mais si doux, — de la douceur des honnêtetés inflexibles, — la voix lente et prenante, le geste d'un charme tendre, et dès lors aussi sûr de sa pensée et de son devoir qu'il pouvait l'être en ces dernières années de gloire et d'autorité.

C'était à Florence, au moment où la guerre de 1866 faisait passer sur les fronts italiens un vent d'enthousiasme et d'espérance. Le jour, nous assistions au défilé des bataillons sur la place de la Seigneurie, aux départs accompagnés de l'hymne garibaldien ; le soir, nous nous réunissions à l'Ombrellino, une villa qu'avait jadis habitée Galilée et qui appartenait à un artiste dont le nom ignoré allait devenir célèbre, le graveur Marcelin Desboutins. La villa dominait Florence. Par les claires nuits sous les étoiles, nous re-

gardions ces étoiles mouvantes, les lucioles, voltiger au-dessus de la ville d'où montaient des rumeurs lointaines, l'*inno*, l'*inno* de Brofferio. Desboutins causait dans un coin avec Jules Amigues, publiciste militant, d'une pièce dont ils écriraient les vers et qu'ils destinaient à la Comédie-Française. Elle y fut jouée, non sans succès. C'était un *Maurice de Saxe*. Le pauvre Seveste y jouait un rôle d'abbé, de prêtre révolutionnaire, et ce devait être sa dernière « création » avant sa dernière « sortie ».

Un des hôtes de l'Ombrellino était Georges Lafenestre, l'auteur des *Espérances*, un volume de vers que venait de saluer Sainte-Beuve : « Espérances », disait-il, c'est bien le mot ; pleines de fraîcheur en effet, d'une sève abondante et riche, d'une fine grâce amoureuse, et dont toute notre génération redisait la pièce intitulée *Dans les Blés*. Lafenestre n'était pas alors le poète indigné qui vient de jeter un si beau cri de détresse et de colère, *Mauvaises semailles*, et souffre des misères de ce temps :

Temps heureux, trop heureux pour les hommes de proie,
Pour les prêcheurs de haine aux peuples haletants,
Rhéteurs, pédants, bouffons, fils et filles de joie,
Vendeurs de fausse gloire et vendeurs d'orviétans!
La foule étourdissante a trop de charlatans.

Dans les Blés ne faisait point prévoir ces satires à la Barbier. Très doux, lui aussi, très cordial et très simple, Georges Lafenestre, qui étudiait en Toscane la peinture italienne, les préraphaélistes surtout, Ghirlandajo, Botticelli, et préludait par là à ses excellents travaux de critique d'art, nous parla un soir

d'un jeune poète qui voyageait en Italie, venait de Rome, s'était arrêté à Florence et vivait avec lui parmi les chefs-d'œuvre, dans les musées.

— Vous le connaissez peut-être. C'est l'auteur du *Vase brisé.*

Dès le premier jour, dès le fameux article de Sainte-Beuve, « De la poésie en 1865 », où le maître distribuait comme une manne un peu de renommée à des poètes bien différents, jeunes pour la plupart, mêlant un peu arbitrairement Mlle Ernestine Drouet à M. Catulle Mendès, Mme Penquer à Albert Glatigny et M. Félix Gaudin à M. Emmanuel des Essarts, l'auteur des *Elévations*, et à MM. Léon Valade et Albert Mérat, dès cet article, — coup de cloche, si je puis dire, — le *Vase brisé*, signalé par le causeur du lundi, était en effet célèbre. On le citait partout, on le récitait partout.

L'auteur des *Stances et Poèmes* semblait être uniquement l'auteur du *Vase brisé.* Il entrait dans la renommée en entrant tout droit dans l'anthologie. Sainte-Beuve n'avait pourtant pas forcé la note en annonçant la venue d'un poète nouveau. Ses éloges sembleraient ternes aux avidités d'aujourd'hui ! « Pièce tout à fait gracieuse... Sincérité !... Vers un peu serrés, un peu denses. » Mais enfin le critique accorde que « nous avons ici affaire à un poète de talent et de pensée ». Il ajoute pourtant « après cette suite de beaux vers, d'un souffle élevé et juste » :

« Je suspends mon jugement sur l'ensemble, mon pronostic sur le lendemain. »

Ce lendemain, ce devait être la pure gloire, et

l'ami, le jeune ami voyait plus loin qui recommandait, apportait le volume de Sully-Prudhomme à Sainte-Beuve, puis lui écrivait : « Ou je me trompe fort et l'amitié m'égare, ou vous serez frappé de ce volume ; il révèle, si je ne m'abuse, un nouveau mouvement dans la poésie et comme le frémissement d'une aurore encore incertaine. »

Sainte-Beuve ne nous dit pas le nom du jeune ami qui lui signalait ce débutant, ce lever d'aurore. Ce devait être ou André Lemoyne, esprit délicat et cœur solide, ou Gaston Paris, si fidèle, ou peut-être Léon Bernard-Derosne, qui « si parfaitement avait mêlé sa jeunesse » à celle de Sully-Prudhomme et à qui ce premier livre était dédié.

Quoi qu'il en soit, lorsque Georges Lafenestre nous annonça la présence, à Florence, de l'auteur du *Vase brisé*, je me rappelai la petite boutique du boulevard Saint-Martin où le libraire Achille Faure m'avait accueilli avec une si parfaite bonne grâce et, brave homme loyal et timide, n'en publiait pas moins sans crainte aucune les œuvres des débutants, concurremment avec les œuvres de maîtres, *Un prêtre marié*, de Jules Barbey d'Aurevilly, les *Recueillements* de Lamartine, le *Fumier d'Ennius* d'Alfred Delvau. Jules Vallès a publié là *la Rue*, Alcide Dusolier *Nos gens de lettres*, Monselet *De Montmartre à Séville*, et Barbey d'Aurevilly annonçait encore sur le catalogue, après la réimpression d'*Une vieille maîtresse*, je ne sais quel pamphlet qui n'a point paru : « Sous presse : *Histoire de la grandeur et de la décadence du Journal des Débats*... » Barbey, l'auteur des *Pro-*

phètes du passé, était souvent, en ses mauvaises humeurs, mauvais prophète.

Mais ce qui est piquant, c'est que ce ne fut pas sous le nom de Sully-Prudhomme que le bon et aimable Achille Faure, si cordial au seuil de sa boutique, — à peu près en face du théâtre actuel des Folies-Dramatiques, — annonça le volume de vers du poète. M. Georges Montorgueil, le directeur très averti de l'*Intermédiaire des chercheurs*, demandait hier dans l'*Eclair* « le secret du nom de Sully-Pruhomme » qui ne s'appelait point Sully, et il ajoutait : « Il est singulier qu'un poète qui a tenu une place aussi considérable dans les lettres, dont le nom a volé sur toutes les lèvres, adoratrices ferventes de son génie, s'en aille sans que ses contemporains sachent le secret du nom illustre qu'il lègue à la postérité. »

Ce secret, s'il y a secret, je vais le lui révéler.

Lorsque M. Mounet-Sully prit part en qualité d'élève aux concours du Conservatoire (il obtint même un prix, un second prix, et en comédie) il fut proclamé sous le nom de *Sully-Mounet*, et quand l'éditeur Achille Faure annonça le premier volume de l'auteur des *Stances et Poèmes*, il l'inscrivit en son catalogue sous le nom de *Prudhomme-Sully*.

Prudhomme-Sully, Sully-Mounet, le grand artiste et le grand poète (qui devaient tout naturellement devenir de grands amis), entraient donc dans la vie sous un nom qui n'était pas tout à fait le leur. Et je rappelais précisément cette singularité, un soir, en portant un toast au doyen de la Comédie-Française

dans un banquet que lui donnèrent chez Cubat ses admirateurs, et auquel Sully-Prudhomme, son camarade à notre réunion de la Macédoine, assistait.

Quelque temps après, le poète m'écrivait la précieuse lettre que voici — précieuse surtout au point de vue biographique — et que j'ai fait relier dans l'exemplaire de l'édition princeps de *Stances et Poèmes* (couverture violet clair) où le catalogue porte très nettement :

PRUDHOMME-SULLY

Stances et Poèmes, 1 volume de poésies............. 3 fr.

Châtenay, mardi
(14 juin 1898).

Mon cher ami,

Votre lettre m'a été bien douce à lire! Je suis ravi de l'impression que vous laisse la lecture de mon article sur le mouvement poétique en France. J'hésitais à le faire entrer dans un petit volume qui sera mon testament poétique, où je joindrai à mon opuscule intitulé *Réflexions sur l'art des vers* mon article de la *Revue des Deux Mondes*: « Qu'est-ce que la poésie? » Je me décide à l'y mettre.

Je me rappelle avoir lu quelques pages de vous me concernant dans lesquelles vous dites, en effet, que mon premier volume, *Stances et Poèmes*, est signé « Prudhomme-Sully ». J'avais eu l'intention de vous parler de cette erreur à l'occasion, mais je n'y ai plus pensé. Je n'ai aucun souvenir d'avoir jamais rien signé « Prudhomme-Sully ».

Au moment de publier les *Stances et Poèmes*, une députation d'amis dévoués, dont Gaston Paris faisait partie, est venue me trouver pour me dissuader de signer même « Prudhomme ». (C'était l'époque où Henry Monnier glorifiait si comiquement M. Prudhomme, expert en écritures.) Je répugnais infiniment à prendre un pseudonyme pour un motif si peu élevé et ma mère m'encouragea à la résistance. Bref mon livre parut sous mon nom.

Encore le nom de « Sully » ne figure-t-il pas sur mon acte de

naissance. L'histoire est curieuse ; il avait été donné à mon père dès son enfance, je ne sais pas pourquoi. Il mourut quand j'avais deux ans, et ma mère, qui avait la chère habitude de ce prénom, me l'a transporté pour ne la point perdre. Voilà comment je suis appelé depuis mon enfance moi-même Sully, pseudonyme naturalisé vrai nom par le long usage.

Merci mille fois, mon cher ami, de votre sollicitude pour la première édition de mes *Stances et Poèmes* ; c'est le bébé de mes productions et je n'y ai guère ajouté. Gaston prétend qu'entre vingt et vingt-cinq ans tout écrivain a donné l'embryon de ses travaux futurs. Il y a du vrai dans ce paradoxe.

A demain peut-être à l'Institut ; en attendant, je vous serre bien affectueusement la main.

Sully-Prudhomme.

« A demain, à l'Institut ! » C'était une joie lorsque le poète venait assister à nos séances et une tristesse aussi de le voir arriver, au bras de son domestique et s'appuyant sur sa canne. Mais le sourire était si doucement résigné ! C'était un philosophe en action, ce doux rêveur. Dans sa chambre de Châtenay, devant ses livres, malgré la douleur, il causait comme autrefois à Florence, avec le même calme. Il acceptait tout de la vie. Les *Vaines tendresses !* Un mot de lui, trop amer. La tendresse qu'il éprouvait pour les siens et que les siens lui rendaient était le fond même de son âme.

Lorsque la Suède lui décerna le prix Nobel, quel fut son premier soin ? De songer aux poètes et de fonder pour eux un prix. Il était coutumier du fait. J'ai conté jadis, ici même, lorsque Sully-Prudhomme fut élu à l'Académie française, un trait qui le peint tout entier. Il est bon de le rappeler aujourd'hui. On donna à Sully-Prudhomme un banquet pour fêter son

élection. Tous les amis d'autrefois étaient là, et parmi eux André Lemoyne qui me disait :

— J'ai bien envie de me lever et de conter, au dessert, la petite histoire que voici : « Il était une fois un poëte qui n'avait qu'une idée, aller en Hollande, voir Rembrandt, admirer la *Ronde de Nuit*, la *Leçon d'Anatomie*, Rembrandt, le grand Rembrandt ! Mais ce poète était pauvre, ce qui est le lot des poètes, et il corrigeait, pour vivre, des épreuves d'imprimerie, ce qui ne l'ennuyait pas, du reste. Or, un jour vint où un autre poète, qui l'aimait beaucoup, eut un prix à l'Académie, fondé par un excellent écrivain, M. Vitet. C'était quelque chose comme six mille francs qui tombaient dans l'escarcelle du lauréat. Celui-ci arriva chez son ami à l'improviste : « Mon cher Lemoyne, lui dit-il, — car ce que je vous raconte m'est advenu, — j'ai voulu que cinq de mes amis eussent leur part de la bonne aubaine qui m'arrive. J'ai partagé mon prix Vitet en six, et après avoir prélevé ma part, je dirai à cinq de mes amis de prendre la leur. Voici la vôtre, cher ami. Vous m'avez souvent parlé de votre désir de voir les Rembrandt en Hollande. Partez pour Amsterdam, et à Harlem, n'oubliez pas les Franz Hals. » Et c'est ainsi que le nouvel académicien a fait cinq heureux, sans le compter lui-même, avec un prix de l'Académie ! »

— Levez-vous donc, dis-je à André Lemoyne, et contez bien vite cette histoire. Elle complétera fort bien le toast si affectueux de Coppée.

Mais André Lemoyne n'osa pas. Je ne sais s'il faisait partie de ce « Dîner de la Modestie » dont

Sully-Prudhomme était un des convives ; il était timide, voilà le certain, et sa vive reconnaissance hésita à se manifester publiquement. Il eût d'ailleurs embarrassé le poète de la *Justice*, qui aimait à faire le bien, sans phrase, comme il vivait, comme il souffrait, comme il aimait.

Je le revois encore, à l'Académie, à la place qu'il avait choisie et où nous ne le reverrons plus : tout près de la porte, pour pouvoir s'asseoir plus tôt, partir plus vite. Je retrouve son souvenir dans mes notes et quelques-unes de ses paroles.

Par exemple, il y a deux ans, après une saison d'été où j'avais laissé passer l'occasion, le plaisir d'une chère causerie, dans son logis de Châtenay.

Sully-Prudhomme, écrivais-je, est à sa place habituelle. Il a vieilli. Il se plaint. Un petit domestique l'accompagne, veille sur lui. Il semble difficilement marcher. Il est toujours souriant, bon. Il regrette que je n'aie pas fait, cet été, le voyage de Châtenay. Je le regrette aussi. Je voulais, après avoir revu le logis du poète où je saluais sa sœur, voir la maison d'Henri de la Touche. Il n'en reste plus rien, me dit Sully, qu'un petit pavillon assez misérable où il travaillait. Pauline de Flauzergues, la dévouée compagne de l'écrivain, est morte très pauvre quelques jours ou quelques mois avant le temps où elle allait devenir propriétaire de ce petit bien. De la Touche la battait. Elle l'aimait. Chaque jour, lui mort, elle allait porter des fleurs à sa tombe, qui est très éloignée. C'est la légende. (Et M. Edmond Pilon devait la conter, avec charme.)

— Et c'est, me dit Sully-Prudhomme, une triste idylle, le roman de deux amants, plus très jeunes, où la femme joue le plus beau rôle.

— Comme il arrive souvent, dis-je.

— Comme il arrive toujours, fait le poète.

Cette douceur, cette pitié, cette sorte d'optimisme mélancolique, c'était la marque même du caractère de Sully-Prudhomme. Très ferme dans ses idées, il n'entendait point les imposer aux autres. Il était de ces missionnaires de la justice qui sont résignés à la torture et auraient l'horreur de se faire tortionnaires. Au moment le plus tragique de cette crise morale qui coupa la France en deux et qui, hélas ! dure encore, il me disait, à l'Académie précisément, en me montrant de vieux camarades d'autrefois :

— Du moins, dans ce conflit, gardons nos amitiés. L'homme est, de par sa nature, médiocre : il ne peut être complet ni parfait. Acceptons-le avec ses faiblesses et gardons nos sympathies pour ceux que nous connaissons. Ils peuvent être d'un autre avis que nous et être aussi sincères que nous.

En toutes choses, ce penseur, tourné vers l'infini, tourmenté par lui, — comme ce Pascal, qu'il étudia, qu'il eût défendu certes en la querelle cherchée à M. Abel Lefranc, — poursuivait la vérité consolante. Ce n'était pas le détachement d'un Renan jugeant tout de haut, de Sirius. Ce n'était pas la joie éperdue de la vie que donnent la jeunesse et la beauté. « Ah ! que vivre est divin ! » s'écrie Mme de Noailles dans le *Jardin près de la mer*. Pour Sully-Prudhomme, vivre était divin à la condition qu'il y eût du devoir

dans l'existence. Une déception lointaine la lui avait faite songeuse ; les dévoûments des dernières années l'avaient rendue apaisée et douce même dans la douleur.

N'avait-il pas chanté la joie rare et consolante, les « petits bonheurs », qui tiennent parfois la place du bonheur ?

Pour une heure de joie unique et sans retour,
De larmes précédée et de larmes suivie,
Pour une heure tu peux, tu dois aimer la vie :
Quel homme, une heure au moins, n'est heureux à son tour?

Et il ajoutait :

Une heure de soleil fait bénir tout le jour...

Il prenait ce soleil quand il venait, et se consolait de la pluie en ouvrant Montaigne.

Le beau profil qu'a gravé de lui J.-C. Chaplain sur la médaille offerte il y quelques mois au poète nous montre à la fois la souffrance dans les traits et la quiétude dans le regard qui cherche l' « au-delà ». L'âge est venu, la tendresse est restée. Ce sera le portrait suprême. Henner et Carolus-Duran ont magnifiquement peint autrefois Sully-Prudhomme. La médaille de Chaplain nous rend le Sully des dernières années, le vieillard dont un Ernest Hébert eût, sur la toile, fixé l'âme.

Et chose consolante, en dépit de cette règle inévitable qui veut que plus on s'élève plus on s'isole, Sully-Prudhomme était, à en juger par la foule accourue à son convoi, populaire. Spectateurs autant

qu'admirateurs, je le veux bien. Il y avait là nombre de jeunes filles qui profitaient de l'occasion pour « prendre » au passage quelque célébrité accourue, M. Paul Hervieu ou M. Léon Dierx. Peu s'en fallut même qu'une « tournée » de l'agence Cook ne se joignît à la galerie. Elle n'était pas loin. Ses breaks allaient se mêler aux voitures de deuil. Mais enfin il y avait là vraiment nombre de fidèles, les fillettes en robe noire de Châtenay, les amis de jeunesse devenus des vieillards, de jeunes poètes escortant le maître.

— Quarante personnes à peine au convoi d'Alfred de Musset; deux mille aux funérailles de Sully-Prudhomme. On ne dira plus que les poètes sont oubliés.

C'est Louis Legendre qui, du haut des marches, me montrait cette foule massée derrière les fantassins, les petits canons gris, les casques des cuirassiers.

— Voilà, me dit-il, si l'on voulait, après le naturalisme, célébrer l'idéalisme, un mort qui pourrait parfaitement entrer au Panthéon.

Le Panthéon ! Il eût effrayé le poète, qui ne demandait pas tant d'honneurs. Mais l'auteur de ce nouveau recueil, *le Bruit et le silence*, aimait Sully (nous l'appelions ainsi entre nous), et peut-être songeait-il au mort lorsqu'il souhaitait désespérément un confident, un consolateur (espèce rare) :

Où sont ceux dont tu voudrais faire
Tes compagnons accoutumés,
Préférant ce que tu préfères,
Très doux, quoique très bien armés ;

Ayant pour manier ton âme
Un tact de sœur de charité ;
Si tendres, que même leur blâme
Aurait une odeur de bonté?

Sully-Prudhomme était de ceux-là. Ce fut un rare et admirable poète et une grande âme.

Un soir — un soir de carnaval ou de mi-carême — Sully-Prudhomme donnait à ses camarades de la « Macédoine » la primeur d'un poème qu'il allait publier et qui s'appelait le *Zénith*. C'était la glorification des « sublimes Argonautes », des aéronautes morts en voulant aller plus haut, toujours plus haut. Il disait ses vers avec une simplicité pourtant émue, sans nulle emphase, comme il les avait sentis, comme il les avait écrits. Il voulait, sur un auditoire de choix, se rendre compte de son œuvre.

— Je n'ai jamais fait de théâtre, me disait-il un jour, mais il me semble que pour le juger, le public, dont on médit tant, doit avoir raison. S'il ne comprend pas, l'auteur s'est trompé. Lorsque j'écris une pièce de vers, poème ou sonnet, en vue d'amener telle émotion ou telle réflexion, et qu'après l'avoir lue à quelqu'un, je n'ai pas obtenu le résultat souhaité, je me dis que la pièce n'est point ce que j'avais rêvé, et je la refais ou je la laisse au fond du tiroir.

Il ne savait pas si bien dire, et qu'il s'agisse d'un sonnet ou d'un drame, la nécessité est la même : *Si vis me flere*... Mais ce soir-là, l'effet produit par les vers du *Zénith* fut considérable. L'auditoire, charmé, conquis, écoutait, regardait le poète. Nous applaudissions de toutes nos forces. Cependant des bruits

de cohue, des sons de cornets à bouquin, des évohés de carnaval, des cris de masques et de chienlits montaient du boulevard jusqu'à la salle du restaurant. Nous avions beau fermer les fenêtres ; les *ohé ! ohé !* coupaient les vers du *Zénith*. Il semblait que la grosse joie humaine voulût étouffer la hautaine pensée.

Et il y avait là, entre la bousculade brutale du trottoir, la joie bestiale d'en bas et la beauté de ces vers (dont quelqu'un, je ne sais qui, disait à un biographe du poète, M. Paul Fons : « On croirait entendre des vers de Léonard de Vinci »), une telle antithèse, une telle ironie, les hurlements des voix rauques et les nasillements des mirlitons coupant les alexandrins que jetait à ses amis — et à l'avenir — le poète inspiré, c'était d'un si violent contraste que j'y voyais un vivant symbole : le vulgaire roulant en bas sa gaieté de guinguette, et l'immortelle poésie aspirant là-haut à l'éternelle montée vers l'idéal.

Ah ! quelle mort ! La chair, misérable martyre,
Retourne par son poids où la cendre l'attire,
Vos corps sont revenus demander des linceuls :
Vous les avez jetés, dernier lest, à la terre,
Et laissant retomber le voile du mystère,
Vous avez achevé l'ascension tout seuls !

Et je revoyais Sully-Prudhomme debout, nous disant ses vers, et j'entendais le bruit du carnaval répondre à son verbe inspiré, pendant que la cire des cierges se consumait autour du cercueil ; et tandis que le *Dies iræ* montait dans l'église, je me redisais les vers du *Zénith*, les vers où le poète avait chanté

le dévouement de l'homme à l'idée et l'ascension suprême.

Et cette fois, aperçue là-bas, par la grande porte ouverte, la foule venue pour regarder passer un poète saluait et ne riait pas...

XXVII

À propos d'une femme assassinée. — Les idylles modernes. — Les gueux des bois. — Paysages parisiens. — Les dernières battues. — A Versailles. — Ce que pense la foule devant une maison sinistrée. — Le soupçon. — Le goût de la cause célèbre. — Le magnétisme du crime. — Nick Carter et Arsène Lupin. — Le Jules Verne d'aujourd'hui. — Un Apache authentique. — La justice et la pitié. — « Garde-toi, je me garde ! »

20 Septembre.

Ces bois de Vélizy où passa, comme une trombe humaine, la charge de cavalerie d'Exelmans poursuivant, sabre en main, les hussards prussiens jusqu'à Rocquencourt ; ces bois de Fausses-Reposes, qui de Versailles mènent à l'étang paisible de Ville-d'Avray où le monument de Corot met sa note blanche au bord de l'étang que le vieux maître venait voir, étudiant en fumant sa pipe les levers de soleil, dans le brouillard argenté ; ces sentiers où Pierre Dupont jadis chantait des refrains rustiques en cueillant des mûres ; ces routes forestières, fleuries de bruyères roses, et d'où l'on aperçoit au loin, à travers les châtaigniers et les chênes, par quelque percée soudaine, la masse grise et ardoisée du château de Versailles, là-bas, dans un rayonnement de lumière comme en une apothéose ; — tous ces coins,

chers aux Parisiens, aimés des peintres, faits pour les amoureux, les voilà maintenant parcourus par des agents qui donnent la chasse à des meurtriers.

« Chasse gardée », dit, à la lisière du bois, quelque écriteau de bois cloué au tronc d'un arbre. Mais la chasse à l'homme est permise aux limiers de la Sûreté qui battent les buissons et dépistent les fauves en bourgeron. Le braconnier, le chemineau, les gueux des champs après les rôdeurs des villes ont eu leurs poètes ; le besacier couchant sous la feuillée, l'errant, le sans-asile est un personnage, en effet, de roman et de romance au besoin. Quelle page saisissante écrivait sur le réveil du braconnier après une nuit passée dans les bois M. Camille Lemonnier ! Le dormeur aux feux hagards a pour le fêter le soleil qui réchauffe et les oiseaux qui chantent. La rosée lui tend ses gouttelettes comme un déjeuner du matin. Toute la forêt le salue, enchantée comme une forêt de Shakespeare. Admirable morceau de littérature, mais, à l'humble point de vue de la sécurité des bonnes gens, aimable paradoxe social. Ils ne sont plus ce qu'ils étaient, les bois des environs de Paris, et le flâneur y doit songer aux rencontres possibles. Qu'il emporte, s'il lui plaît, un Horace en sa poche, comme le bon Janin, à la condition pourtant qu'il ait à la main quelque *maquilla* basque ou quelque bâton de la plaine de Caen. Le paysagiste sait encore y trouver des coins charmants ; mais assis sur son pliant au pied d'un hêtre, en fait de « motifs », qu'il n'oublie pas les motifs de crainte. Les rôdeurs faubouriens sont devenus ruraux. Ils villégiaturent.

Ils voyagent. Ils ont aussi leur humeur champêtre. Ils cueillent, eux aussi, des mûres, ces poètes du couteau, tout en préparant des « coups ».

Comme ils ont changé, nos bois des environs de Paris ! Certains bois du moins où les émigrations parisiennes ont multiplié les maisonnettes et les tas de gravats. Le temps n'est pas loin où, tout près de moi, un coin délicieux rappelait à mon ami Jules Lefebvre et à J.-J. Henner certains bois sacrés d'Italie, le *lucus* des anciens. L'Etat a fait des fagots de ces beaux arbres dont quelques rares « témoins » disent la majesté défunte, et je ne vois jamais s'amasser, s'entasser dans les cours des ministères ces tas de bois destinés aux bureaux sans penser à toute la poésie, à toute l'ombre, à tout le pittoresque, à toute la santé et la vie qui, débités ainsi en falourdes, vont s'envoler en fumée !

Aujourd'hui les « coins » exquis sont devenus des fourrés où croissent, enchevêtrés, les ronces avides et les arbres encore grêles. Et dans ce fouillis d'arbustes, d'orties, d'herbes et de fougères, les Parisiens « en balade » ou les rôdeurs ruraux ont tracé, conquis des clairières spéciales où les morceaux de journaux déchirés et les tessons de bouteille et les débris de verre marquent le passage de nos contemporains et conservent la trace d'églogues où Virgile n'aurait rien à voir.

Oh! comme aux lieux déserts les cœurs sont peu farouches !
Que de fleurs aux buissons, que de baisers aux bouches,
Quand on est à l'ombre des bois !

C'est ce que chantait le poète des *Contemplations*

dans le volume ayant pour titre *Autrefois*. C'est « autrefois » qu'il pouvait mener paisiblement ses petits-enfants dans les bois de Verrières ou de Fourqueux, au bois du Loup-Pendu ou de l'Homme-Mort (noms faits pour lui), aux alentours de Bièvres. C'est « autrefois » qu'il pouvait, tandis que les fauvettes le regardaient, prendre la coccinelle rose et tachée de noir sur la blancheur du cou de Lise. Aujourd'hui — ah ! aujourd'hui — les idylles sont terriblement réalistes et les bois ressemblent fort à ces paysages semés d'écailles d'huîtres que nous décrivaient les Goncourt et qu'un moment peignit J.-F. Raffaëlli.

Plus de débris de gazettes que de fauvettes au bois ! On se penche, et c'est l'image de Mme Soleilland photographiée au moment précis où elle écrit « sa lettre », ou c'est le profil de la guillotine qu'on aperçoit sur l'herbe pelée. Si l'on s'en va « sous bois » comme Theuriet, et qu'un bruit furtif de branchettes froissées se fasse entendre, ne croyez pas à la fuite soudaine d'un chevreuil. Non, c'est quelque faunesse déjà décoiffée qui vous fait un signe, et Galatée s'enfuit (libre à vous de la suivre) non vers les saules, mais vers les taillis. Quelques œgipans, j'imagine, logent aussi, et vous attendent dans les fourrés. Gibier de cour d'assises guettant le gibier d'aventure.

Parfois, sous les arbres où le poète assure que les oiseaux mêlent

A la chanson des cœurs le battement des ailes

on entend bien encore le cri de quelque geai effrayé

qui s'envole et l'on perçoit aussi la musiquette d'un pinson ; mais quelque souquenille laissée là, quelque paire de souliers boueux rappellent qu'un errant est venu, a quitté ses hardes déchirées et troqué pour des vêtements moins affreux sa « pelure » de misère. Et il semble que ce soit là qu'un homme des bois ait changé de peau.

Hommes des bois, gamins des bois ! C'est en suivant les sentiers où les orages de l'été ont roulé l'herbe de la Sablonnière, en cueillant des noisettes ou des châtaignes, que ces flâneurs sinistres se rencontrent et se racontent leurs observations, leurs connaissances de la topographie du pays. « Es-tu comme nous dans la purée ? — Oui. — Connais-tu le moyen d'en sortir ? — Oui. Une vieille qui vit seule. — Et qui a le sac ? — Je suppose. » C'est le dialogue courant de ces philosophes péripatéticiens. Souvent ils échangent ces paroles sinistres après s'être vus pour la première fois. Une sorte de magnétisme les attire, les prévient. Ils se « reconnaissent ». Ils ont d'ailleurs leur argot, leurs signes cabalistiques tracés çà et là sur les murailles, et la fraternité du mal les unit immédiatement, sur l'heure : « Tu es de Versailles ? — Oui. — Moi je suis d'Asnières. — Moi de la Chapelle. — Allons-y ! »

Et tous ces chevaliers du couteau et du hasard sont très jeunes, on l'a répété bien des fois. Le vieux forçat, le Jean Valjean de Victor Hugo, est un attardé, ridé, un romantique. Le crime aujourd'hui est à peine pubère. Je ne sais pas encore ce qu'est l'ironique *Forçat honoraire* que m'envoie aujourd'hui M. Ernest

La Jeunesse. Mais je sais bien, et nous savons tous par les statistiques, que la criminalité se fait à la fois plus nombreuse et plus « juvénile ». On arrête plus souvent les criminels sans doute, et il y a peut-être moins de crimes impunis. Mais le flot monte, boueux et rouge.

A vrai dire, un mauvais vent souffle, et il est grand temps de se préoccuper de la question morale. Le goût du paradoxe vient aux lèvres jusqu'à nous donner la nausée. On invente le mariage à l'essai ou l'essai avant le mariage, au choix. Une hystérique crève un tableau dans une galerie publique. J'attendais, lorsqu'on a tailladé le *Naufrage*, du Poussin, que quelque bon peintre de nos voisins s'écriât : « On a bien fait. A bas le Poussin ! Ce Nicolas n'est qu'un pompier ! » Et le bon peintre s'est rencontré qui s'est écrié à propos de la *Chapelle sixtine*, d'Ingres : « Les folles qui lacèrent les tableaux sont moins coupables que les gens de l'Institut qui coupent les ailes au génie. » Et voilà.

On me rapportait hier les réponses d'un « aimable voleur », comme eût dit Nadaud, qui s'était approprié certains objets dans un théâtre où il figurait encore il y a quelques jours.

— Ainsi c'est vous qui avez volé ces...

La phrase ne fut pas achevée.

— Pardon, pardon. Je n'ai point volé. J'ai emprunté. Combien vous dois-je ?

— Dérober n'est pas emprunter. Encore une fois, c'est...

— Pardon, pardon. Je suis pauvre. Vous êtes

riche. Je ne dérobe rien. Je vous dis que j'emprunte. Je partage, si vous voulez !

Rien à répliquer à cela. C'est, encore une fois, le vent qui souffle. Gastibelza eût dit : « Il nous rendra fous. » Et vraiment on jurerait qu'on n'a point fait de grands progrès et que la bête humaine est toujours atrocement sauvage, lorsqu'on constate d'un côté la férocité des criminels et de l'autre la férocité des foules. J'ai reçu à ce propos une lettre d'une lectrice du *Temps*, bonne mère de famille, et s'élevant, à la veille de la grâce du misérable Soleïlland, contre ces cris de : « Guillotine ! guillotine ! » répétés çà et là et scandés sur l'air des *Lampions*.

« Quelle chose décourageante, m'écrit ma correspondante, que de constater la bassesse et la vilenie des êtres quand les instincts prennent le dessus. C'est d'abord la femme du condamné qui *écrit* pour *protester* contre le fait d'avoir demandé au président de la République la grâce de son mari ! C'est « un syndicat » de pères et de mères de famille qui, au nom de la « morale », demandent que le condamné subisse sa peine. C'est un sympathique « habitant de Montmartre », douloureusement affecté des embarras de la municipalité qui ne sait où placer l'échafaud, qui offre, à « titre gracieux », pour y installer la « veuve », un grand hall lui appartenant. On n'ajoutait point s'il eût loué les places, le jour de l'exécution, ou s'il les eût gratuitement offertes à ses amis et connaissances. Et c'est surtout cette lie d'hommes et de filles stationnant, la nuit, près de la prison de Soleilland, en demandant sa tête... »

« C'est sa tête, sa tête, sa tête,
« C'est sa tête qu'il nous faut ! »

Certes, s'il est un crime qui ait soulevé l'horreur et le dégoût, c'est celui de Soleilland. Le meurtrier d'un vieillard est moins sinistre que l'égorgeur d'un enfant. Mais il n'est pas bon, il n'est pas sain que la foule réclame avidement les saignées données en spectacle. Instinct de justice vengeresse, dira-t-on. Mais les cris de mort d'une cohue ont une férocité qui terrifie. La loi de Lynch n'est pas une loi. Je sais bien que la colère d'une foule devant un crime atroce, un petit cadavre, un pauvre être égorgé et mutilé pourrait être malaisément contenue une fois déchaînée. Un père tuerait certes, sur l'heure, l'assassin de sa petite fille. Je sais aussi que les honnêtes gens ont le droit de se défendre et que la multiplicité des attaques amènera la multiplicité des ripostes. Mais le même homme qui a son revolver en poche contre un apache ira-t-il publiquement réclamer la guillotine : « Guillotine ! guillotine ! », comme on répète « Au rideau ! » quand la toile ne se lève pas assez vite sur le mélodrame attendu ?

Non. Cependant il a le droit d'être protégé, et s'il ne l'est pas assez, il peut prendre alors le droit de se protéger soi-même.

Il en est de nos rues parisiennes et de nos bois des environs de Paris comme des salles de notre vieux Louvre. Pas assez de gardiens ici, pas assez d'agents là. M. Lépine, si actif, si militant, et par cela même si populaire, se mêlant à la foule, parlementant et agissant, prenant les manifestants par la raison avant

de les prendre par le collet, et qui, certains jours de stratégie urbaine, m'a fait comprendre qu'il peut y avoir des « généraux civils », le préfet de police a un mot qu'il répète et qui devrait être entendu de tous :

— Pas d'argent, pas d'agents !

Payons nos agents et nos gardiens, gardiens de nos tableaux et de nos personnes. Et surtout gardons-nous nous-mêmes.

C'est le sentiment qui se manifestait parmi les groupes formés, à Versailles, devant la maison de la rue Albert-Joly où l'on a surpris dans son sommeil la vieille fille poignardée, et la plupart des gens répétaient le même mot :

— Voilà tout. Il faut se défendre.

La psychologie de la foule — ou, si l'on veut, du public massé près d'un logis où s'est commis un crime est singulière. On parle bas, tout prend aussitôt un air de mystère. Le soupçon naît avec une rapidité étonnante : on sent que tout inconnu peut être un coupable et les gens entre eux s'interrogent et se répondent avec des précautions infinies.

La maison est là, petite, avec la grille qu'en un bond il est facile de franchir, et son bec de gaz, au ras de la fenêtre de la chambre de mort, qui a peut-être éclairé le forfait. Derrière ces volets clos s'est déroulé le drame, et les yeux des voisins, des promeneurs ou des étrangers en villégiature à Versailles profitant de l'occasion de voir « un mur derrière lequel il s'est passé quelque chose » — ces yeux avidement se fixent sur la fenêtre fermée. Des curieux lisent leur journal et comparent avec le croquis qu'on

leur donne la réalité, le décor vrai, banal, peu pittoresque, terrible parce qu'on ne s'explique pas que les voisins, si proches, n'aient rien entendu.

— Oh ! vous savez, ces êtres-là sont si lestes, si rapides !... Des chats de gouttière !

Et les commentaires vont leur train, tandis que le valet de chambre d'une villa, qui le premier est entré dans la maison, a vu l'égorgée, donne au public des détails sur l'horreur aperçue. « Ah ! la malheureuse ! » Alors un brave homme à tournure d'ouvrier s'approche, se mêle aux groupes, interroge :

— Il y a eu un crime commis, à ce qu'il paraît ?

— Oui, un crime.

Chacun le dévisage. Des femmes s'éloignent de lui, un peu. Les prunelles qui le regardent ont cette lueur de soupçon dont je parlais.

— Où ça a-t-il eu lieu ? demande-t-il.

— Mais là, vous voyez bien : cette maison blanche.

J'attendais presque un : « Vous devez bien le savoir ! »

L'homme regarde — comme tout le monde — puis, lentement, s'éloigne, va à son travail.

Une femme aussitôt hoche la tête :

— On ne sait pas à qui l'on parle. Ou plutôt on sait bien que les assassins viennent d'habitude rôder autour de leur crime.

Elle suit des yeux l'ouvrier, qui s'en va du côté de la butte de Picardie. Pour un peu, elle dénoncerait. Tous les ressouvenirs de lectures de romans judiciaires ou de causes célèbres remontent aux cerveaux. C'est d'ailleurs la folie actuelle, la passion du

moment, ces récits de police, ces exploits de détectives anglais ou français. Un symptôme à noter. Depuis que Sherlock Holmes a fait fortune, tous les limiers du monde ont suivi. Les jeunes générations se gavent de *Dick Carter*, une série de nouvelles extraordinaires, comme nous lisions, nous, les aventures de Robert-Robert et de Jean-Paul Choppart, et comme nos fils achetaient Jules Verne ou André Laurie. Rudyard Kipling, qui a du génie, a cédé le pas à Conan Doyle. Chez nous, Arsène Lupin, le gentilhomme cambrioleur, tient tête à Raffles et à Sherlock Holmes. Mais Dick Carter semble prendre la corde, et son succès s'affirme par la concurrence même. Il a déjà un rival, Marc Jordan, détective français, sans parler de Buffalo Bill, qui exploite aussi sa popularité, et ce sont des histoires de têtes coupées, d'auberges du crime, de courses à la mort, de satyres parisiens. Raoul dit l'Assommeur et Gingeole dit l'Andouille ont remplacé les héros du *Tour du monde en 80 jours* et les enfants du capitaine Grant.

M. de Wyzewa nous signalait hier un livre de lady Bell sur une ville manufacturière anglaise, Middlesbrough, qui n'était qu'un hameau en 1801 — 31 habitants — et qui est une cité de 100 000 âmes aujourd'hui. Lady Bell a multiplié là les écoles. « Tout le monde sait lire à Middlesbrough, mais la plupart des ouvriers ne profitent de leur instruction que pour lire les journaux de sport ou bien encore des récits de crimes, réels ou imaginaires. » Eh bien, ce qui se passe à Middlesbrough-sur-le-Tees se passe aussi

partout. La littérature de bookmakers et de détectives est en tous pays la littérature actuelle. La France passe (à tort) pour fournir de la pornographie au monde. L'Allemagne et l'Angleterre lui fournissent les histoires de voleurs, de coupeurs de bourses et de coupeurs de têtes. Et on les dévore, ces histoires farouches, féroces, sanglantes, où l'habileté du conteur entraîne le lecteur dans le monde du crime comme Gustave Aimard autrefois, ce Fenimore Cooper de faubourg, entraînait les gens dans les pampas et les forêts vierges.

Tout à présent est au détective. Arsène Lupin triomphe, Raffles rayonne. Gaboriau aujourd'hui, ce Gaboriau que M. de Beust et M. de Bismarck lisaient tour à tour entre deux dépêches comminatoires, Gaboriau aurait un succès triple. Il serait un grand homme, ce précurseur. Et Paul Féval ! Je me rappelle un roman de lui, les *Couteaux d'or*, où un Indien bon teint, d'une tribu d'Amérique, — peut-être même un Apache authentique, — était amené par le romancier en plein Paris et luttait de ruses, de pièges, de coups de couteau et de coups de théâtre avec les voyous et les bandits de nos tapis francs. Paul Féval, ironique et fin, qui souvent se gaussait du lecteur, se divertit cette fois-là à ce paradoxe : opposer un véritable Indien, un sauvage, aux sauvages de nos faubourgs. Et il allait, venait, ce Peau-Rouge, épiait, rampait, dormant sur un banc du boulevard extérieur comme au pied d'un arbre d'une forêt de son pays, poursuivant le crime avec une patience et une audace effrayantes, Apache justicier

qui opposait ses instincts, la finesse de son oreille, l'acuité de ses yeux d'oiseau de nuit, la souplesse de son corps aux instincts et aux férocités de la canaille civilisée, et ses bonds de jaguar aux exercices de savate des « gouapeurs » de cabaret. C'était un récit amusant, un drame tout fait. M. Ferdinand Dugué, habitué au succès, en fit même une pièce qui, à l'Ambigu, ne réussit pas. Et Paul Féval, l'auteur des *Couteaux d'or*, de lui écrire :

« On t'en donnera, des petits couteaux, pour les perdre ! »

Le romancier avait peut-être résolu dès ce temps-là le problème de la sécurité parisienne : faire des derniers sauvages des policiers officiels, transporter les derniers Indiens à Paris et les lâcher sur nos apaches nationaux comme les goumiers sur les Kabyles. Sauvages pour sauvages, je préfère encore les Peaux-Rouges authentiques. Ils ne sont presque pas plus tatoués, ils sont aussi redoutables et ils sont infiniment plus pittoresques.

Et c'est cette sauvagerie, un peu partout constatée, depuis la littérature au revolver jusqu'à la réalité au « coup du père François », qui effare un peu les bonnes gens et les pousse aux soudaines colères. « Plus je me suis enfoncé dans l'intérieur de l'Afrique, m'écrivait hier un explorateur intrépide, plus j'ai trouvé des gens d'autant plus doux qu'ils semblaient plus sauvages. Des noirs que beaucoup de blancs pourraient prendre pour modèles. Et peut-être la théorie de Jean-Jacques sur la nature, l'homme naturellement bon, est-elle vraie. » Mon

« Africain » est un optimiste, du moins en ce qui concerne l'Afrique. C'est que notre civilisation tachée de rouge l'effraye. Quand on pense que ce matin, les journaux nous annoncent que l'entérinement des lettres de grâce sera fait au sinistre Soleilland comme à huis clos parce que l'on craint que quelque coup de revolver ne soit tiré sur le « satyre » en pleine audience. Ce simple fait montre où en sont les passions. Le huis clos était réclamé autrefois pour le supplice. Aujourd'hui, il est nécessaire pour la grâce.

Et la correspondante dont je citais tout à l'heure la protestation n'ajoute-t-elle pas en terminant sa lettre: « Demandez donc que tout apache, pris dans l'exercice de ses fonctions, reçoive vingt-cinq coups de fouet, et avant trois mois nous pourrons revenir chez nous les mains dans nos poches à n'importe quelle heure de la nuit. »

Ainsi voilà la note : au nom de la justice, les uns demandent quoi ? la guillotine ; au nom de la sécurité, les autres, les pitoyables, réclament quoi ? le knout. Au fond de tous ces sentiments il y a l'horreur et il y a la peur. Ce qui prouve qu'il faut rassurer les gens et agir et se défendre comme le héros des *Couteaux d'or*.

Mais quoi ! je répéterai le terrible mot : « Pas d'argent, pas d'agents. » Alors passons au mot d'ordre : « Garde-toi, je me garde ! »

XXVIII

Une affiche sur une palissade. — Cinq francs par jour. — La pièce de cent sous. — Murger et Diderot. — De l'argent, de l'argent ! — L'argent au théâtre et dans la vie. — Le luxe contemporain. — Les automobiles. — Une opinion de Montesquieu. — Le monument de Bernardin de Saint-Pierre au Jardin des Plantes. — Sénèque et Mme de Boigne. — La bonhomie de l'auteur de *Paul et Virginie*. — Bernardin en chaire. — La nature. — Voltaire et les statues. — La saison parisienne. — Les dîners et le chic. — Dîners priés, dîners de famille. — Comment Victor-Emmanuel faisait ses invitations.

18 Octobre.

Devant une des palissades de la place de l'Opéra, la foule est arrêtée, se poussant pour lire de plus près une affiche rouge. Les passants viennent, autour du groupe déjà compact, grossir ce rassemblement de curieux. C'est l'affiche d'une corporation d'employés, d'un syndicat qui réclame une augmentation de salaires. On lit tout bas, ligne par ligne. Puis, sans commentaire, chacun s'éloigne. De ces affiches, désormais il faudra prendre l'habitude. On y semble accoutumé déjà.

Mais ce qui est original et imprévu et pittoresque en ce placard, voisin ironique des affiches de concert et de théâtre, c'est l'image qui le couronne, l' « illustration » qui s'étale en tête de l'affiche, le

dessin attirant le regard, — la représentation même, par le plus frappant des symboles, des revendications et des plaintes : c'est la pièce de cent sous qui apparaît là, domine la prose, matérialise la pensée même du factum, semble briller comme une étoile, la pièce de monnaie qui fixe le taux, le tarif souhaité des journées de labeur : cinq francs ! Et ces cinq francs, que demande impérieusement le papier affiché, ils sont là, accrochant les yeux des passants, des désœuvrés, des curieux, et visibles comme un mot d'ordre qui deviendrait brusquement une icone.

La « pièce de cent sous » ! La course à la « pièce de cent sous » ! Le besoin de la « pièce de cent sous » ! C'est le problème universel, l'immense chasse à courre de l'humanité en détresse. Pour combien de gens est-elle la « noble étrangère » dont parle le héros de Murger ! Les rédacteurs de l'affiche rouge sont des artistes : ils ont voulu rendre éclatante leur revendication. Ils savent que les vérités ou les plaintes ou les colères frappent moins aisément l'esprit que les prunelles. C'est par les yeux que l'on va droit au cerveau et au cœur. Et comme Jules Vallès autrefois illustrant d'une pièce de cent sous la couverture de son premier livre, — pièce couleur d'argent sur papier jaune couleur d'or, — ils ont mis cette pièce de 5 francs au haut de leur affiche comme une sculpture au fronton d'un monument.

L'*Argent !* C'était le titre du pamphlet de Vallès. Sa pièce de cent sous fut comme la marche à l'étoile des affamés et des réfractaires. L'argent, voilà le maître ! *Deus, ecce Deus !* Diderot l'avait bien dit

déjà lorsqu'il nous montrait le neveu de Rameau élevant au bout de ses doigts — comme un saint sacrement — un écu tout neuf, et disant à son fils : « Voilà ce qui donne le plaisir, la joie, la vie ! » Voilà de quoi, ajoutait Vallès, acheter du pouvoir et des hommes !

La pièce de cent sous de l'affiche rouge n'est pas mise là pour symboliser l'appétit de pouvoir, mais le besoin de vie. Il ne s'agit pas d'ambition, mais de pain. Plus que jamais la question du ventre se posera à une société où le luxe paraît augmenter à mesure que les ressources semblent diminuer. Il y a dans l'existence ultra-moderne quelque chose d'évidemment paradoxal. Tout le monde crie misère, et presque tout le monde vit en millionnaire. Je dis « presque » en pensant à la triste foule qui a tant de peine à « subsister », comme dit la cigale de la fable. Des gens dont les anxiétés intimes font pitié sont de tous les galas, de toutes les premières, de tous les banquets, et bien des Parisiens qui ont de la peine à payer leur tailleur trouvent le moyen d'avoir une automobile. Quelques-uns même en ont deux.

Ah ! le fameux vers terriblement bourgeois que le notaire d'Emile Augier murmurait à l'oreille de sa femme, ce vers qui fit en son temps sourire — et bondir — les poètes lyriques, quel effet d'anachronisme il ferait aujourd'hui !

Nous pourrons nous offrir le luxe d'un garçon.

Il faudrait corriger l'alexandrin si l'on reprenait *Gabrielle*, et Tamponnet devrait dire :

Nous pourrons nous offrir le luxe d'une auto.

Mais encore le notaire d'Augier avait-il dans son coffre-fort, en bonnes piles bien rangées, les pièces de cent sous que n'ont pas toujours les automobilistes ou les autophiles d'aujourd'hui. La question d'argent, la question « des entrailles » n'a jamais été aussi aiguë, aussi redoutable. Elle est partout. Difficile toujours à mettre au théâtre parce que le public demande volontiers à oublier ses soucis d'affaires, elle est plus malaisée encore à résoudre dans la vie publique et dans la vie domestique. Le sultan du Maroc a besoin de la pièce de cent sous pour payer ses soldats, comme le rapin pour payer son terme. L'Angleterre et l'Allemagne comptent fiévreusement les ballots qu'elles exportent et les cuirassés qu'elles construisent : question de pièces de cent sous. L'affiche que les passants épellent sur la place de l'Opéra est tout à fait représentative du problème éternel, plus âprement posé que jamais. Partout on pourrait placarder l'effigie que sur la palissade on montre à la foule. Partout le même cri sort comme des entrailles : *De l'argent, de l'argent* ! L'humanité a de nobles battements de cœur à de certaines heures héroïques ; mais lorsque son estomac a des tiraillements aussi et son ventre des borborygmes, elle sent en même temps une espèce de surdité l'envahir, ou plutôt elle n'entend plus que de certains mots qui, au lieu de l'apaiser, la surexcitent, et les appétits ne se calment pas avec des consolations.

Voilà ce que je me disais tout bas en traversant la

place de l'Opéra après avoir lu l'affiche écarlate et contemplé le profil de la République sur l'image de la pièce de cinq francs. La place était d'ailleurs délicieusement pittoresque, pleine de monde, bruyante et brillante. Les lumières électriques flambaient gaiement de tous côtés. Les grandes lettres lumineuses, alléchantes et provocantes, mettaient dans le ciel des promesses de voyages aux pays de rêve. Les fiacres automobiles filaient, à peine arrêtés, comme les autobus, par le bâton blanc des gardiens de la paix. Les petites midinettes, devenues des « soirettes », s'engouffraient en riant dans la cave du Métropolitain. Aux terrasses des cafés, des étrangers regardaient Paris qui passe, en prenant des boissons exotiques. Toutes les fenêtres des restaurants s'allumaient comme des phares. Il y avait de la joie partout, partout des robes encore claires, — les robes de la plage du mois passé, — partout du bruit, partout lestes, prestes, allant et trottant, des Parisiennes de Bac, de Préjelan, de Gerbault ou de Guillaume — des « guillaumettes » — aussi jolies que les Américaines de Gibson, les *Gibson's girls* de New-York.

Et dans ce bruit, ces lumières, ce fracas, dominant les trompes des autos, le roulement des cabs, le son de mitraille des « mortobus », les voix perçantes ou rauques des crieurs de papiers annonçaient les numéros des tirages de la « Pochette nationale ». Je dis bien : nationale.

Et là encore, là toujours, dans le rêve de la loterie comme dans la réalité du salaire, je retrouvais l'éternelle question qui secoue le monde comme un autre

tremblement volcanique, la question de la « pièce de cent sous » qui se pose pour les gouvernements aussi bien que pour les hommes. A tout prendre, disait un pessimiste, il n'en est pas d'autre, et le neveu de Rameau, étrange éducateur, avait inventé l'instruction obligatoire — cynique sans doute, mais pratique — lorsqu'il enseignait le culte de la pièce ronde à son fils.

« L'argent, disait Montesquieu, est le signe des valeurs. Il est clair que celui qui a besoin de ce signe doit le louer. » Il parlait là de l'intérêt de l'argent. Mais si l'auteur de l'*Esprit des Lois* écrivait en financier, l'auteur des *Lettres persanes* eût pu dire en moraliste et en satirique :

— L'argent est le signe de la valeur. Il est clair qu'on doit l'encenser.

Il eût d'autant mieux pu le dire qu'il était de la race de ceux (j'en connais encore) qui tout en ne le méprisant point, — car il vaut surtout (et seulement peut-être) par ce qu'il permet et par ce qu'il donne, — ne l'encenseraient pas.

Je suis persuadé que si l'on avait interrogé sur ce sujet l'écrivain illustre dont on inaugure aujourd'hui le monument au Jardin des Plantes, Bernardin de Saint-Pierre eût été de l'avis de Montesquieu ; mais il eût exprimé son opinion d'un style moins net. Le bon Bernardin eût certainement évoqué Sénèque et parlé, une fois de plus, du mépris des richesses. Thème facile à qui ne réclame pas les

5 fr.

par jour

comme les signataires de l'affiche. Mme de Boigne cite, dans ses *Mémoires*, une maxime d'une philosophie pratique, de lord Sidmouth, ministre de l'intérieur dans le cabinet de lord Liverpool :

« Nous parlions de je ne sais quel jeune ménage auquel un petit accroissement de revenu serait nécessaire pour être à son aise.

« — Cela se peut dire, répondit lord Sidmouth ; cependant je leur conseillerais volontiers de se contenter de ce qu'ils ont, car ils n'y gagneraient rien s'ils obtenaient davantage. Je n'ai jamais connu personne, dans aucune circonstance ni dans aucune position, qui n'eût besoin d'un peu plus pour en avoir assez (*A little more to make enough*). »

« Cette morale m'a paru très éminemment sage et bonne à se rappeler pour son compte. Toutes les fois que je me suis surprise à regretter la privation de quelque fantaisie, je me suis répété que tout le monde réclamait *a little more to make enough*, et me suis tenue pour satisfaite. »

Bernardin de Saint-Pierre eût pensé comme Mme de Boigne, mais à lui comme à elle il était facile de se contenter du *little*, qui à tout prendre était acceptable. Cette spirituelle grande dame avait un peu de superflu, ce semble, et le sage philosophe des *Etudes de la nature*, le bon Bernardin, fut un aimable égoïste, qui, souriant, ému, sensible, — oh ! d'une sensibilité délicieuse ! — songea surtout à se faire en son coin une existence doucement ouatée.

Il y a un nom pour cette bonhomie. Béranger, avec sa bienveillance qui avait des griffes, fut de cette

école-là. Bernardin de Saint-Pierre avait attendri son siècle, et le siècle lui en témoignait sa reconnaissance en le saluant comme un patriarche de la bonté.

En réalité, Bernardin de Saint-Pierre était de ceux qui mettent tout leur cœur dans leurs livres, et qui n'en gardent que de tout petits morceaux pour la vie courante. Il avait été le parrain de plusieurs générations de nouveau-nés. Tous les garçons s'appelaient Paul, toutes les filles se nommaient Virginie. L'auteur de *Paul et Virginie* avait tout naturellement baptisé ses enfants du nom des héros de son roman.

Et lorsque son fils mourut, savez-vous comment il annonça la nouvelle à un ami ? Ce n'est pas un on-dit. On a la lettre :

« Ma Virginie est *dépareillée* ! »

Peut-être est-ce son « petit Paul » qui fut dépareillé. Il faudrait vérifier.

Dépareillée ! C'est un mot d'auteur, ce n'est pas un mot de père. Cette âme sensible avait ainsi des chagrins fort littéraires et des consolations imprévues.

Sa popularité était extrême. A un point qu'elle le gênait dans son repos. Il eût voulu la savourer douillettement, dans un coin, — toujours comme Béranger, dont on a dit qu'il aimait sa gloire à la condition qu'il la vît passer dans la rue, du haut de sa fenêtre, derrière un rideau.

Cette popularité était telle que lorsque Bernardin de Saint-Pierre, chargé d'un cours, monta en chaire, il put à peine prononcer quelques mots. Non qu'il fût

intimidé sous son air paterne. Mais avant qu'il eût ouvert la bouche il était acclamé.

Il dit une parole. Les bravos éclatent. Il épelle quelques syllabes qui lui sont familières. « La nature... » Ah ! la nature ! On bat des mains, on se pâme, puis on se précipite vers la chaire. « La nature... » On veut s'emparer de lui, le porter en triomphe. « La nature ! La nature ! » Quel grand homme ! Quel orateur ! Quel poète ! « La nature ! Il a dit : La nature ! » Et ce « tarte à la crème » du bon et malicieux Bernardin suffit à remplir d'enthousiasme les âmes sensibles qui composent l'auditoire.

Le pauvre Rousseau, son maître, avait reçu des pierres en ses promenades ; Bernardin ne recevait que des fleurs.

J'imagine que M. Melchior de Vogüé n'aura point rappelé ce souvenir que contait Jules Simon avec humour. M. de Vogüé n'est pas un narquois, et la mémoire de Bernardin de Saint-Pierre est en bonnes mains. On peut d'ailleurs éloquemment parler d'un homme qui, s'il eut ses pensées égoïstes, eut du moins l'inappréciable don des larmes. Je ne sais si l'on s'attendrirait aussi profondément aujourd'hui sur la mort de Virginie et sur le désespoir du malheureux Paul, dépareillé comme la fille de Bernardin. Les demi-vierges de M. Marcel Prévost trouveraient certainement Virginie un peu bégueule, et le raki des romans modernes n'a plus, pour parler comme Bernardin lui-même, la douceur des cannes à sucre. Ce qui est certain, c'est que cet écrivain qui attendrissait ses contemporains et faillit, dit-on, endormir Buffon,

mérite du moins la statue qu'on lui élève. Il en avait une déjà au Havre, devant le musée, en pendant avec celle de Casimir Delavigne que Musset inaugura en quinze ou vingt lignes — rechignant et grognant. Il en aura une dans ce « Jardin du Roy » qu'il enrichit avec les bêtes fauves de la ménagerie de Versailles.

Bernardin dotant Paris de bêtes fauves, c'est un paradoxe comme un autre ; mais si l'enfer est pavé de bonnes intentions, l'histoire est faite d'une mosaïque de paradoxes. De ces monuments et de ces statues que les hommes élèvent aux hommes, un peu au hasard parfois, Voltaire disait : « Les statues ne sont qu'un spectacle passager. Périsables copies d'un modèle qui a péri, elles chargent quelque temps la terre d'une image insensible ; quelle que fût la main qui les dressa, la justice ou le temps, le crime ou l'ignorance les renverseront un jour et feront presque subir à celui qui les obtint l'affront d'une seconde mort. » Et encore, à propos des tombeaux qui sont une sorte de statuomanie, ce même Voltaire disait, prenant là un ton à la Bourdaloue : « Un tombeau est le plus vil de nos besoins, et le luxe qui s'y attache ne dément pas son inconséquence ordinaire. »

Je ne crois pas que Bernardin de Saint-Pierre subisse « cette seconde mort » dont parle le grand railleur. Il a eu la bonne fortune de se résumer en une de ces œuvres de petit volume que la postérité, un peu embarrassée par tant de colis, emporte facilement dans ses bagages. *Paul et Virginie*, sujet d'aquatinte, est en même temps un compagnon de

promenade. L'œuvre est pour la vertu ce que *Manon Lescaut* est pour le vice : un livre de poche, Montaigne étant un livre de chevet, et Laclos, si joliment remis à la mode par le théâtre, un livre de traversin. Fragonard eût illustré celui-ci. Quelle illustration du « bon » Bernardin nous eût donnée l'excellent Chardin !

Et voilà la première manifestation littéraire en plein air de la saison, la première statue ! Il faut se hâter pour ces inaugurations, car le vent s'élève et les feuilles tombent. Là-bas, dans le pauvre Midi, les pluies redoublent, les ruisseaux gonflent. C'est « la nature » qui fait des siennes, la nature adorée de Bernardin, la mère nature qui si souvent se fait marâtre. Et une à une les fenêtres parisiennes s'ouvrent. Les persiennes closes laissent voir les vitres. Telles des prunelles encore un peu ensommeillées. Les marmottes dorment tout l'hiver. Certaines rues, certains boulevards de Paris dorment tout l'été. Voici le réveil, la saison recommence, la saison des dîners priés, des réunions qui n'en finissent pas, des gastrites et des insomnies.

Quelqu'un qui m'écrit à propos de « l'heure du théâtre » gémit sur les *five o'clock*, qui deviennent de plus en plus fréquents, et sur les « cinq à sept », thés ou réceptions, qui feront de plus en plus reculer le moment du dîner, et par conséquent le lever du rideau.

La moindre durée des entr'actes serait un remède à la longueur des spectacles. Mais on nous demande des décors modernes si complets et si compliqués —

avec meubles, bibelots, étagères garnies, bibliothèques réelles — que toute pose de décor devient un emménagement. Molière, qui était cependant tapissier, n'avait nul besoin de tant de mobiliers.

Puis, expliquez pourquoi le public, qui arrive à l'heure pour écouter un opéra et admet fort bien qu'on commence *Faust* assez tôt, ne trouve pas qu'il soit nécessaire d'arriver dès le début d'une comédie ou d'un drame. Il a pour la musique des respects et des obéissances qu'il ne témoigne pas toujours à la littérature.

Je parle là des Parisiens, car les étrangers se présentent à l'heure des bureaux. Mais nous reviendrons sur cette question de l'heure des repas, et M. Brisson nous reparlera certainement de l'heure des théâtres. Les repas ! Il n'en est plus de simples et de familiers comme jadis, et toute invitation est une « réception ». De là vient la vogue de ces dîners d'hommes où entre camarades on peut tout dire et où l'on se met à table en veston. La simplicité n'exclut pas l'élégance, notez bien. La pose n'est pas nécessairement une distinction. C'est ce luxe et ce chic éclatant d'en haut qui font les revendications d'en bas. Les affiches sur papier rouge répondent aux cartes sur bristol.

Où est le bon temps des dîners de famille, et, comme soupirait Monselet, des « godiveaux défunts » ? Un ami a relevé pour moi, dans une lettre du maréchal Vaillant adressée à M. Beaulieu, conservée à la bibliothèque municipale de Nancy, et datée de Milan, quartier général de l'armée d'Italie

(24 septembre 1859), ces lignes terriblement ironiques aujourd'hui :

« Je vais demain dîner avec le roi, à midi.

« — Mon cher, voulez-vous venir dîner avec moi dimanche ?

« Cependant que je m'inclinais en signe d'acceptation et de respect :

« — Si cela vous embête, ne vous gênez pas, ne venez pas. »

Nous sommes loin du temps où, sans façon, le *re galantuomo* invitait ainsi un maréchal de France.

XXIX

CONVERSATION DE FUMOIR

A propos de l'actualité et de la Vie à Berlin.

1er Novembre.

On aura parlé tout haut, un peu partout, cette semaine, de ce dont on ne parlait pas même tout bas, très bas, il y a quelques années. C'est le procès Harden qui l'a voulu ainsi. La causerie mondaine s'est faite médicale, et les propos courants, qui eussent réclamé le huis-clos, ont été conversations et plaisanteries de dessert. On a remué toute cette boue entre le sorbet et le raisin, et s'il est des juges à Berlin, il est des commentateurs à Paris.

Au cigare, dans le fumoir, quelques amis, de vieux Parisiens que rien ne surprend, se trouvaient réunis et causaient, en prenant le café. Il y avait là un médecin illustre, un publiciste renseigné, un peintre voyageur et un de ces curieux de tous les spectacles qui pourraient dire partout et en toutes choses, comme le personnage des *Plaideurs* : « Moi, je suis l'Assemblée ! »

Et tout naturellement ils parlaient de l'aventure tragique du comte de Moltke. O lendemains et revers de l'Histoire !

— Je ne crois pas, disait le publiciste, qu'il y ait eu jamais plus grand ou plus gros procès que celui-là. Jamais la toute-puissance de la presse ne s'est, ce me semble, affirmée avec plus d'irrésistible force. Un simple journaliste, dont le style, paraît-il, rappelle la mordante virulence des fameux *Mémoires* de Beaumarchais, s'attaque à tout ce qu'il y a de plus redoutable en son pays et terrasse ceux qu'il veut vaincre. Il chasse d'un coup de plume toute une association faisant partie d'une caste devant laquelle on s'incline. Le polémiste poursuit le hobereau jusque dans le palais d'un empereur. Et il semble que le duel de ces vivants ait pour témoin l'ombre farouche de Bismarck. Bismarck est là ; l'idée bismarckienne et le sifflement, la morsure du reptile rappellent les coups de dents du chancelier de fer. A travers la cour, on vise aussi la France.

« La France regarde. Elle éprouve une stupéfaction profonde à voir traîner sur la claie un soldat qui porte un nom tristement historique pour nous. Un Moltke ainsi déshabillé devant la foule comme dans une clinique publique ! La boue est de tous les pays, et il n'y a pas à se targuer d'éviter le scandale. Les moralistes allemands, qui parlent si volontiers des vices de « la Babylone moderne », n'ont pas à craindre les représailles. Je souhaite seulement qu'ils soient modestes et philosophes, qu'ils songent que l'humaine espèce a ses tares et que pas un peuple — pas

un — n'a le droit de réclamer le privilège de la vertu, un brevet de vertu A. G. D. G.

— Mais ce qui est frappant, dit le médecin, c'est la facilité, c'est la liberté avec lesquelles on aborde tout naturellement, devant des femmes (pas encore devant les jeunes filles, mais elles peuvent lire les journaux), ces sujets qui eussent semblé interdits il y a si peu de temps encore. Je n'aurais pas osé, tout à l'heure, au dîner, dire ce que la maîtresse de maison et ses invitées ont pu lire. Lorsque Méry publia sur ce sujet un roman qui fit scandale, on osait à peine prononcer le titre du livre. Un être quelconque qui eût été soupçonné de mœurs pareilles à celles que M. Harden reproche au général de Moltke et au comte d'Eulenbourg eût été mis non hors la loi, mais hors du monde. Le dégoût en eût fait justice, quoique, en vérité, parfois ces anormaux ne relèvent que du médecin. Aujourd'hui, le plus naturellement du monde, on constate que tel ou tel personnage — et on les nomme — figure parmi ces anormaux. L'Allemagne les flétrit, l'Angleterre les condamne au *hard labour*, nous les acceptons.

— Comment donc ! fit le peintre, nous les applaudissons. On me dit que l'heure n'est pas très éloignée où on leur élèvera des statues. Une franc-maçonnerie particulière s'est établie qui se réclame des mœurs virgiliennes et passe d'Alexis à Corydon. C'est charmant ! Vous nous déclarez, cher docteur, que ce sont des malades, et certains de vos confrères spéciaux apportent là les circonstances atténuantes. Mais ces malades prétendent être des raffinés, des

artistes d'une humanité supérieure, et ils méprisent volontiers ceux dont ils bravent le mépris. Ils ont leurs réunions, leurs bals priés ; — mieux ou pis encore : ils ont eu un moment leur journal officiel que la police saisit et dont les quelques numéros constituent une extrême rareté bibliographique.

— Il y a là, cher ami, des mystères insondables, des tares physiologiques sinistres, des cérébralités morbides.

— Sans doute. Mais en Allemagne, ce qui est maladie, impulsion, débilité physique est un crime, et le polémiste avait beau jeu qui tenait ses ennemis sous le couteau d'un article du Code. Comment le soldat diffamé par le journaliste a-t-il bravé le danger de l'audience publique et traîné son accusateur devant le tribunal de Moabit ? C'est l'aventure du malheureux Oscar Wilde espérant se laver, par un verdict, des attaques infamantes de lord Douglas, le père. Le monde est là qui pousse la victime à protester et lui répète : « Laisserez-vous donc en paix celui qui vous insulte ? »

Le vieux Parisien, spectateur de toutes les comédies, posa alors ce point d'interrogation au journaliste :

— En dehors même de la question maladive et du linge sale qui vient de s'étaler devant les Berlinois, que doit et que peut faire le diffamé lorsque publiquement on le déshonore avec une joie méchante ? Emile de Girardin répondait : « Il n'a qu'une arme, la meilleure : le silence. »

— Je ne devrais pas dire, moi, qui vis de la pu-

blicité, que c'est la meilleure, répondit le journaliste, mais dans mon for intérieur je le pense. Chaque fois que j'ai répondu à une attaque, je m'en suis mordu les doigts. Il faut passer et laisser dire !

— Laiser dire ?

— Parfaitement.

Le docteur haussa doucement les épaules :

— Parbleu ! c'est une méthode. Laisser dire ! cela est facile à certains tempéraments, malaisé pour d'autres. Et cependant vous avez peut-être raison. Nourri dans le sérail, vous en connaissez « les tours ». C'est la sagesse. Le pamphlétaire a tout à gagner au bruit. Un homme, fût-il le plus honnête de la terre, gardera toujours quelque éclaboussure à provoquer, à traverser, même légalement indemne, un scandale. Le monde est ainsi fait qui a inventé ce misérable proverbe : « Il n'y a pas de fumée sans feu. » Et le diable emporte vos taches d'encre !

Le Parisien sans profession prononça lentement, tout en fumant son cigare :

— Les Anglais ont un axiome paradoxal. Le connaissez-vous ? « Plus le libelle est vrai, plus il est coupable. » Et c'est à peu près le texte de la loi romaine : *Veritas convicit, non excusat.* Pardonnez-moi mon pédantisme. Le diffamateur serait donc condamnable dans tous les cas. Mais si contre lui le silence, ce silence que vous recommandez, est une arme, il est une autre arme que l'homme attaqué dans sa réputation peut manier — chose étrange — avec moins de risques qu'un procès. Cas de la légitime défense pour la renommée, comme pour le corps, je suis per-

suadé qu'un vieillard, comme le comte de Moltke, mis sur la claie, cloué au pilori par un pamphlétaire, et tuant net son diffamateur, eût été acquitté par un tribunal.

— Oh ! oh ! le revolver tout de suite ! Comme vous y allez !

— Je ne dis pas que ce soit là ni un moyen de défense ni un argument de polémique. La vie d'un homme est aussi sacrée que l'honneur d'un autre homme. Je dis qu'à cette aventure le diffamé eût moins perdu. Et c'est la morale affreuse, antihumanitaire de ces mœurs d'apaches de la plume.

— Apaches de la plume est dur pour mes confrères, dit en souriant le journaliste.

Le Parisien secoua dans le cendrier le bout de son cigare :

— Il y a confrères et confrères, vous le savez bien, et ce n'est pas parce qu'on envoie des bouts de papier à l'imprimerie qu'on est un écrivain et qu'on est le confrère d'un Carrel. Son adversaire, Girardin, prétendait que trente ans de journalisme ne valent pas vingt-quatre heures de pouvoir. Je trouve qu'il était fort ingrat pour le métier qui lui donnait, à défaut de ce pouvoir officiel après lequel il courut toute sa vie, la puissance absolue. Etre ministre de l'opinion publique, en vérité, mon cher, c'est dominer le monde. Un journaliste comme Maximilien Harden est aussi redoutable que l'empereur. On me dit qu'il a fait du théâtre, qu'il a été acteur (le théâtre est encore une des forces irrésistibles de ce temps). Jamais put-il rêver triomphe plus complet que son

acquittement après les articles de la *Zukunft* ? Il n'y a pas de doubles et triples et quadruples rappels de comédien populaire qui vaillent les acclamations du peuple berlinois saluant le justicier !

— Justicier ! fit le docteur. Est-ce une profession ? Est-ce qu'on passe ses examens de justicier ?

— Vous êtes formaliste ! (Et le journaliste riait toujours.) On naît justicier, comme on naît rôtisseur, dirait Brillat-Savarin.

Le peintre, à son tour, intervint :

— Reconnaissons qu'il y a comme une grandeur sinistre dans ce rôle de justicier qu'un Harden s'attribue. Il faut être bien sûr de soi, diantre ! pour faire ce douloureux métier de justicier. Mais autour de l'exécuteur — voulez-vous mon avis ? — il y a trop d'aides, en vérité, dont les doigts m'inquiètent. La femme divorcée de M. de Moltke, cette comtesse d'Elbe, qui vient froidement déposer contre l'homme dont elle porta le nom, qui livre à ces juges le secret de l'alcôve, défait les draps du lit nuptial, tandis que l'accusé, qui n'a qu'un mot à dire pour nier, reste impassible et ne dément pas la parole terrible comme un couperet de celle qui fut sa femme, — cette compagne, fort jolie encore si j'en juge par les photographies, élégante et implacable, me paraît être, comme le gendarme de Courteline, sans pitié. Et si la pitié n'est pas nécessairement une des vertus du gendarme, même du « bon gendarme », je me suis laissé dire qu'elle était un des charmes et des apanages de la femme. La comtesse d'Elbe n'est pas de cet avis. Elle pouvait sauver l'honneur de cet

homme, elle ne l'a pas fait. C'est encore une justicière. Peut-être aussi croit-elle, comme M. Harden, avoir sauvé la patrie. On ne l'a pas cependant portée en triomphe, et si on l'eût voulu faire, j'imagine que plus d'une femme allemande, sans absoudre M. de Moltke, eût protesté.

— A moins, dit le docteur, qu'il n'y ait certaines injures que les femmes, même les plus femmes, je veux dire les meilleures, précisément parce qu'elles sont très femmes, ne pardonnent pas.

Puis on en revint à cette toute-puissance du journalisme qui, de sa propre autorité, même les instructions judiciaires, pilorie par avance des prévenus qui ne seront peut-être pas demain des accusés, se substitue à toutes les magistratures, pénètre dans tous les logis, interroge toutes les douleurs, fait succéder au journalisme à idées et à principes le journalisme à cancans et à racontars ; et le publiciste aimable et distingué qui était là rompit des lances non pas en faveur de Harden, mais pour la cause de ce besoin du monde moderne : le « renseignement ».

— Au fond, tout se résume dans la formule que Labiche choisit, un jour, comme titre à une de ses comédies du Palais-Royal : *Doit-on le dire ?* Le journaliste né ne pourra jamais s'empêcher de parler, et vous savez le mot étonnant d'un directeur de journal célèbre, mort aujourd'hui : « Si j'apprenais que ma femme me trompe, je voudrais être le premier à l'imprimer dans mon journal ! » C'est une théorie. Il est certain que le journal ne crée pas le scandale, il le constate.

— Il en vit, dit le médecin.

— Comme vous vivez des plaies humaines. Il est aussi un chirurgien. Maximilien Harden est un chirurgien en son genre.

— Sans diplôme ! Et d'ailleurs, quand je fais une opération, je n'invite pas la foule à me voir opérer sur la place publique.

— A chacun son lot. Vous avez le secret professionnel. Ce qui est professionnel chez nous, c'est l'indiscrétion !

— Et c'est bien ce que je vous reproche. Vous vous dites des justiciers. En révélant certains secrets hideux, vous faites — comment dirai-je ? — de la propagande pour le vice. Le musée Dupuytren n'est pas ouvert à tout le monde ; vous en poussez la porte à deux battants.

— Vous croyez, dit le docteur, que parce que vous aurez fait savoir que la grande tenue de grenadiers en pantalons blancs avait une signification particulière et qu'un mari avait contracté avec sa femme un mariage aussi blanc que ces pantalons, vous avez rendu service à quelqu'un ?

— A la vérité, qui est bonne à dire toujours.

— Vous aurez ajouté une dose nouvelle à ce mépris, ce tas de mépris que les pauvres diables, qui ont des vices comme tout le monde, mais des vices de misère, éprouvent pour les vices d'en haut. Et ce sentiment, qui doit nécessairement agiter l'Allemagne, tous les misérables l'éprouvent dans le monde entier. La nausée est universelle. « Voyez-vous ces privilégiés ! Voilà ce qu'ils en font, de leurs privilèges ! »

— Eh bien, répliqua le publiciste, et quand cela serait ? N'est-ce pas une leçon de morale, de morale par le dégoût, qu'aura donnée cet homme qui est peut-être, qui doit être l'instrument d'un parti, qui a joué son rôle d'exécuteur, comme autrefois, comédien, il eût rempli dans *Intrigue et Amour* de Schiller celui qu'on lui eût distribué ? *Intrigue et Vice*, politique et homosexualité, tout ce que vous voudrez. Quand ce petit écrivain à face rase eût donné aux puissants cette simple leçon : « Tenez-vous bien, on vous regarde ! », ne croyez-vous pas qu'il aurait rendu service non seulement à son pays, mais à tous les pays où les aristocraties se doivent d'être un exemple et les heureux de ce monde de se faire pardonner leur bonheur en s'en montrant dignes ? Je parle comme un sermonneur, mais avouez que je suis dans le vrai.

— Ce qui n'empêche pas, s'écria le peintre, que si un monsieur s'avisait de parler de moi comme le citoyen Harden a parlé de M. de Moltke, je ne sais si j'aurais le courage de renoncer à l'argument de tout à l'heure !

— Lequel ?

— Le revolver. Et je verrais ce que me répondrait le jury lorsque je viendrais lui dire : « Mes tableaux appartiennent à la critique ; tout le monde peut librement publier que je suis le dernier des barbouilleurs, et que le marchand de vins du coin serait un imbécile de me demander de lui peindre une enseigne. Mais ma personne n'appartient à personne. Mais on n'a pas le droit de m'insulter, de me dif-

famer, de me déshonorer. Mais je tire sur le diffamateur comme sur le cambrioleur. Ce cambriolage moral peut vous arriver à vous demain comme il m'arrive aujourd'hui. Concluez. Votre verdict, je l'attends ! »

— Et votre manière de polémiquer ne ressemblerait guère aux façons de l'hôtel de Rambouillet !

— Les mœurs de certains journalistes rappellent-elles donc les manières du grand siècle ? A la barbarie de l'injure, j'oppose la férocité de la réplique. Je suis persuadé que les insulteurs pèseraient un peu plus leurs épithètes s'ils savaient qu'ils risquent leur peau. Cest leur mot à quelques-uns. D'un fonctionnaire, d'un ministre, d'un rival, d'un confrère, ils disent couramment : « Je vais faire contre lui campagne et j'aurai sa peau ! » — J'aurai sa peau ! Eh bien, soit ! Dent pour dent, peau pour peau !

— Et voilà, conclut le fin Parisien narquois, voilà où nous en sommes, au début du xxe siècle, à Paris, autour d'un moka tout à fait réussi et d'un kummel incomparable. Voilà les propos qu'échangent d'aimables convives après un dîner excellent. Vices, maladies, vengeances, meurtres. On croirait, ma parole, que nous potassons un scénario de mélodrame ! Parlez donc de fraternité, de bonté, de progrès...

— Le progrès ? Il marche, malgré les vieux marcheurs anormaux. Il est éclatant, le progrès !

— Dites qu'il est écrasant ! J'ai failli le constater sous un autobus tout à l'heure !

— Tout progresse, en effet. Même l'espionnage. On dirait que cela devient un métier.

— Et vous savez, Berton est franc-maçon !

— Je sais aussi que Ullmo est juif.

Les propos allaient s'animer, s'exacerber peut-être. La porte du fumoir s'ouvrit.

Sur le seuil, souriante, la maîtresse du logis parut.

— Les cigares durent bien longtemps ! dit-elle d'un ton de reproche caressant. Ces dames vous réclament, messieurs.

— Ces dames ! C'est vrai, fit le peintre. Fichtre ! ne restons pas plus longtemps. Harden nous guette !

— Et, dit le docteur, je suis là pour déclarer qu'il vous calomnierait !

Il secoua la cendre de son cigare.

— De tout cela, voilà ce qui reste !

— *Pulvis es*... dit encore le Parisien ami du latin.

— Oui, mais tout de même, conclut le peintre, sur cette poussière il est tombé trop de boue !

Et l'on alla rejoindre les dames pour parler d'autre chose — ou pour reparler de Maximilien Harden.

XXX

A propos d'un catalogue de modes nouvelles et de l'Exposition de l'Automobile-Club.

15 Novembre.

Feuilles d'automne !

Elles ne tombent pas seulement des arbres du boulevard, elles ne tourbillonnent pas uniquement, comme des oiseaux de nuit, dans la féerie de la lumière que l'Automobile donne aux Champs-Elysées; elles arrivent au logis sous forme de prospectus des grands magasins, le facteur les apporte, la poste les colporte, et de Paris aux petites villes de province, les femmes de France — nombre de femmes de France — sont occupées à feuilleter les cahiers de la mode, les albums illustrés, les annonces chargées de promesses. Velours, soieries, plumes, fourrures : toutes les élégances mises à la portée de tous les désirs.

Quand je dis : à la portée, c'est une erreur. Le « luxe effréné », que signalait et flétrissait du haut de la tribune du Sénat M. Dupin, est terriblement dépassé aujourd'hui, et la petite bourgeoise du temps présent trouverait provinciale peut-être une mon-

daine du temps passé. Le luxe fait du cent à l'heure. Il est loin le moment où la Musette de Murger déclarait qu'elle avait atteint le maximum de la dépense (elle dirait aujourd'hui battre le record) en se faisant offrir un corset de 80 francs. Les corsetières souriraient de la grisette parvenue. Et les modistes ! Dans ces catalogues illustrés, qui sont certainement la littérature automnale la plus feuilletée et la plus lue, il n'y a pas si longtemps que l'on rencontrait l'annonce de chapeaux de 30, 40, 50 francs. Le minimum semble aujourd'hui de 100, 150 francs. Pour donner l'illusion d'un bon marché factice, on mettra, au besoin, sur l'étiquette : 99 fr. 50. Et 99 fr. 50, ce n'est pas 100 francs. C'est une « occasion ».

Les chapeaux féminins de 700 ou 800 francs sont courants. Pauvre bonnet de Mimi Pinson crânement posé sur les cheveux de la jolie fille blonde ! Combien valait-il ? Mimi Pinson, en se regardant dans la glace, trouve aujourd'hui qu'elle est assez charmante pour avoir droit au chapeau de 700 francs. Le droit au chapeau, la folie du chapeau, voilà ce qui perd maintenant les filles d'Eve. La pomme symbolique a changé d'aspect. Il faut avoir un chapeau « comme tout le monde », et comme aussi généralement les chapeaux se payent, on fait, pour les payer, quelques concessions au dieu Hasard. D'aimables intermédiaires sont là, souriantes, pour aider à apurer les comptes de couturiers ou de « chapelières ».

Les plumes d'autruche coûtent si cher ! Et les aigrettes ! Et les renards bleus ! Une femme pourtant ne saurait aller nue, et il lui faut bien quelque étole

d'hiver. Pourquoi le mari ne les donne-t-il point ?

Il y avait eu, à propos des oiseaux, ces malheureux oiseaux dont on déchiquette les ailes, dont on coupe les têtes (un peu comme on a décapité le cadavre de Yan Dargent, le peintre des joueurs de biniou et des saules étêtés, fantastiques et noirs), ces oiseaux qu'on dissèque pour planter leur plumage sur les chapeaux spécialement destinés à servir d'écrans aux spectateurs des théâtres, une campagne féminine assez gentiment sentimentale. Des femmes du monde, amies des volatiles, avaient décidé de former une ligue contre l'abus des plumages d'oiseaux sur les chapeaux. On devait respecter la gent ailée. Plus d'ailes de faisan doré, plus de mouettes, d'oiselets de Paradis, de colibris ou d'oiseaux des îles. Des chapeaux très simples, avec tout au plus une touffe de fleurs, des paquets de cerises ou des nœuds de dentelles. Mais la ligue me semble n'avoir pas réussi dans sa campagne. Elle a peut-être fait comme Michelet, qui, en son livre de l'*Oiseau*, s'attendrit sur un poulet et le mange. Les autruches continuent à fournir de leurs plumes les chapeaux féminins, et les oiseaux de Paradis contribuent de leurs ailes à la beauté des Parisiennes.

Et je me demande ce que, dans sa province, une bonne petite bourgeoise doit se dire en lisant dans les interviews de son journal que le taux prochain d'un chapeau de femme sera de mille francs tout juste et qu'une Parisienne à la mode, si l'on s'en rapporte à l'évaluation d'une comédienne célèbre, dépense pour sa toilette deux cent cinquante mille francs dans son

année. La petite provinciale ouvre de grands yeux, s'endort très tard et fait de mauvais rêves. Ou de beaux rêves, comme vous voudrez.

Ah ! Mme Bovary, à présent, ne se contenterait pas du luxe « écrasant » d'un bal quelconque dans une gentilhommière ! En recevant dans son logis d'Yonville les catalogues des grands magasins parisiens, elle rêverait non plus des menues nouvelles de Rouen, du fiacre fameux qui déchaîna contre Flaubert tant de colères ; elle songerait aux enivrements de l'auto et aux chapeaux de mille francs ! Et elle l'aurait, ce chapeau ; et entre deux trains elle le rapporterait de Paris, en disant au bon Charles, crédule et dévoué :

— Une occasion superbe ! Un chapeau qui ne vaut pas cent francs !

En vérité, quelle idée peut bien se faire de notre vie de Paris une petite-nièce de Mme Bovary parcourant la brochurette qui lui arrive par le courrier et qui lui donne, heure par heure, la journée d'une Parisienne ? Quelle Parisienne ? La « Parisienne », c'est-à-dire cet être d'exception qui n'est ni la mère de famille, ni l'associée, ni l'ouvrière, ni la laborieuse, ni ces milliers et milliers de Parisiennes qui ne comptent point parce qu'elles n'ont que des devoirs et qu'elles n'ont pas d' « histoires ».

La Parisienne dont rêve la petite provinciale effarée, stupéfaite, troublée, anxieuse, éperdue, habite un quartier « chic », se lève tôt, passe une heure à sa toilette, — parce qu'elle est pressée de sortir, — va au Bois, monte en auto ; se livre « de

trois à cinq » au plaisir de la visite aux rayons des expositions ; à cinq heures, au thé du five o'clock de quelque « palace » ; de « six à sept », au labeur de l'« essayage » — ah ! l'essayage ! la grande affaire en fait de mode et d'art dramatique ! — à huit heures, au restaurant, puis au théâtre ou à l' « éden » ; après minuit, au souper, aux huîtres et aux valses lentes. Le tzigane est le grand accompagnateur de toutes ces heures fiévreuses, le poète spécial de cette course à l'ennui.

Et comme elles doivent s'amuser, ces Parisiennes élégantes ! C'est la vie, la « vie inimitable » que menait Cléopâtre. Pourquoi ne l'imiterait-on pas ?

Ainsi les névrosées de Paris font les détraquées de province. Les « heures » délicieuses que suivent de loin les exilées du boulevard sont pour les femmes ce que les comptes rendus des premières représentations sont pour les clercs de notaire ou les officiers énamourés de littérature qui rêvent de rideaux levés sur leurs œuvres et de pièces de théâtre acclamées par des publics en délire. Fabrique à désillusions !

A vrai dire, le théâtre est un des grands agents de luxe, un des adjuvants à ce besoin de dépense qui fait que tous, plus ou moins, à l'heure où nous sommes, nous dépensons plus que nous ne devrions dépenser. Les comédiennes font la mode et les couturiers mènent les comédiennes. Une pièce nouvelle « lance » plus fréquemment encore une robe qu'un auteur. On ne s'imagine pas l'importance et le rôle que joue dans une œuvre littéraire — et à plus forte

raison dans un ouvrage quelconque — cet « essayage » dont je parlais tout à l'heure.

Le mŏment de l'essayage est sacré.

— Où est Mlle X... ? demande l'auteur pendant une répétition.

— Mlle X... essaye !

— Elle est à l'essayage !

Le ton grave, le ton respectueux du régisseur qui répond n'admet pas de réplique.

Et plus nous irons, plus l'essayage et le couturier auront d'importance en art. Une Américaine demandait à l'une de nos comédiennes, le jour de notre dernière répétition générale :

— Avez-vous de belles toilettes ? Combien de toilettes ?

Une artiste qui se trouve peu favorisée dans la distribution des rôles dira très bien à son directeur :

— Au moins, accordez-moi une robe nouvelle à chaque acte !

La description des toilettes commence à tenir presque autant de place dans les journaux que le compte rendu de la pièce elle-même. Et à Yonville — toujours — Mme Bovary, la petite-nièce de Mme Bovary, lit et relit, et médite, et apprend par cœur la description des « toilettes ». Ah ! les modestes robes de mousseline blanche de Mlle Mars — la « sainte mousseline » de Victorien Sardou !

Ce qui est à noter aussi, dans les prospectus que reçoit de Paris la provinciale d'Yonville, c'est le peu de place que tient l'enfant dans la vie de la Parisienne. Car enfin, en dépit de cette autre ligue pour

la limitation des familles, la Parisienne — j'entends la Parisienne qu'on nous donne pour le type même de la Parisienne — consent encore à avoir des enfants. Un tout au moins.

L'enfant ? C'est un objet de luxe, un bibelot comme un autre. On le promène comme un manchon. Il « fait bien ». Il joue au diabolo. Vêtu luxueusement, lui aussi, il accompagne la maman. Il la complète. Il est le porte-respect et souvent sert de porte-parole. Mais à vrai dire, les catalogues, à moins qu'ils ne soient spéciaux, ne s'en inquiètent qu'à demi. Les enfants ont leurs « rayons particuliers ». Ils ne sont que des espèces de jolis petits grooms de la Parisienne.

Ainsi en fait le théâtre du reste. Dans la plupart des conflits moraux que l'on nous apporte à la scène, les enfants, presque toujours, sont oubliés. Tous ces divorcés, toutes ces adultères qui semblent composer la totalité de la société française, — comme si les héros des caricatures de *Simplicissimus* ou des *Lustiger Blatter* concentraient toute l'Allemagne, — ces héros de nos comédies n'ont pas d'enfants. L'enfant reste généralement, au théâtre, dans la coulisse, comme dans la vie il reste trop souvent à la cuisine.

Nestor Roqueplan écrivait jadis un article (qu'on pourrait fort bien réimprimer aujourd'hui, car tout s'oublie, surtout les articles de journaux, et on ne relit guère), un article où il comparait l'enfant que promène la mère élégante au chien de luxe qu'elle tient quelquefois sur ses bras. C'est l'enfant-réclame — hélas ! je le redis — l'enfant-intermédiaire, l'enfant qui rapprochera la promeneuse du causeur, et

qui amènera celui-ci à offrir à celle-là le fameux chapeau de mille francs (j'en ai vu un orné d'une seule plume, « un chapeau de plage », qui en coûtait même onze cents).

Ah ! le catalogue tentateur, le catalogue qui porte au fond des provinces tout le luxe, toutes les séductions des mondaines, demi-mondaines et quarts de mondaines ! On ne saura jamais la révolution qu'il aura opérée dans les mœurs, et en propageant l'élégance quel besoin de « plus de toilette » il aura fait naître chez les petites bourgeoises, les petites ouvrières, et au besoin les petites paysannes. C'est l'inévitable nécessité.

Pourquoi le besoin de « faire de la poussière », comme dit le peuple, n'agiterait-il que les désœuvrés ? On suit en bas l'exemple d'en haut, et bien des gens de toutes conditions vivent un peu comme ces Arabes qui n'ont de fortune que ce qu'ils portent sur leur personne, les plus riches mettant tout leur luxe sur eux-mêmes comme beaucoup de nos Parisiens sur leurs automobiles.

Et l'automobile donne, pour quelques soirs, une étonnante fête aux promeneurs. C'est le flamboiement de l'électricité, c'est la fête de la lumière. De la place de la Concorde au rond-point des Champs-Elysées, le décor éclatant est délicieux.

Je me figure la page étincelante que Théophile Gautier eût écrite sur ce paysage parisien « ruisselant d'inouïsme » (l'expression est de lui), sur cette frise de drapeaux tricolores flottant dans la clarté au haut de l'Automobile-Club, ces girandoles dorées

tendues comme des cordages lumineux à travers la place Louis-XV, comme disait le général Trochu, sur cette fièvre, ce mouvement, cette aveuglante apothéose. Dès le Ministère de la Marine aux fenêtres éclairées, les yeux s'ouvrent sur un décor étonnant. Les Champs-Elysées sont en kermesse et — contraste singulier — devant l'hôtel de Castries, désert et défoncé, gît un tas de pierres et de briques qui semble, à deux pas du cercle de la rue Boissy-d'Anglas, quelque barricade oubliée par Gaillard père, avec les roues d'un haquet figurant là un canon braqué dans une embrasure de pavés.

A travers les arbres rouillés par l'automne apparaissent les guirlandes des ampoules dorées, et les allées sont aussi peuplées qu'aux jours tapageurs des retours de courses. Le reflet même de l'illumination donne aux Champs-Elysées un air de fête. Les vitres des cafés-concerts désertés flambent là-bas, dans l'ombre, parmi les arbres, comme si les chansons et les quadrilles de l'été s'y faisaient entendre encore. Les tramways, aux carreaux soudain embrasés, semblent des voitures chargées d'or qui passent.

La tour Eiffel projette comme par ondées, largement, ses rayons à travers le ciel,

Verse des torrents de lumière
Sur ses obscurs contemplateurs,

et montre aux Parisiens, de minute en minute, l'heure qui fuit, les instants qui meurent, rappelle à ces curieux la brièveté des joies, tandis que la lune — morceau d'argent planant sur ces longues traînées

d'or — contemple le torrent des chars, des autos, des coupés, le flot d'équipages, la coulée de voitures, la marée de véhicules dont le bâton blanc du gardien de la paix est le *quos ego*.

Et jusqu'au Rond-Point, c'est l'illumination joyeuse, comme aux grands jours des fêtes publiques, mais cette fois en l'honneur de l'industrie du travail. Un enguirlandement stellaire entoure le palais dont la coupole et les parois ressemblent à une gigantesque lanterne allumée, les larges baies laissant apercevoir çà et là des lumières donnant à ces verrières des aspects de vitraux magiques. Et c'est, des deux côtés de l'avenue qui mène à l'Esplanade, une suite de mâts lumineux, de rubans de clarté, des colonnettes rouges et vertes, des couronnes d'or, des étoiles, et au fond, une sorte d'immense, d'énorme diadème de lumière, un lac d'or entre deux ruisseaux d'or, une masse qui flamboie, superbe, laissant apparaître au-dessus d'elle le dôme des Invalides qui, par contraste, semble pâle et produit l'effet d'un spectre de monument, d'un fantôme de dôme entrevu dans la nuit.

On est ébloui, littéralement, et voilà encore une de ces tentations inévitables de la vie, du luxe modernes. Comme le logis semblera sombre au petit bourgeois, à l'ouvrier qui rentrera chez lui après avoir eu l'éblouissement de cette vision qui apparaît par un tour de clef, disparaît par un coup de manette et coûte trois mille francs par heure ! On en aura joui. L'automobile offre à la foule un spectacle que ne lui ont point donné les rois, et pour cause. Mais c'est

encore un besoin de luxe nouveau que crée ce torrent lumineux.

— Ce qui m'a étonné en rentrant chez moi, me disait un de mes amis devenu ministre et quittant le ministère après un scrutin adverse pour rentrer au logis, c'est la différence de lumière entre les salons officiels et mon appartement. Je n'y vois plus clair !

La lumière est le luxe auquel on s'habitue le plus vite et auquel on renonce le plus difficilement. C'est que la lumière, c'est la vie même, la vie décuplée, et l'électricité, qui fait pâlir la lune, fait tout bonnement concurrence au soleil.

Le temps est loin où le roi Henri, de gasconne mémoire, mouchait lui-même au Louvre la chandelle avec ses doigts, — M. Alfred Franklin nous l'affirme du moins. Tout est colossal, *kolossal* disent les Allemands, dans les illuminations comme en toutes choses, comme dans les constructions, les hôtels, les cuirassées, les krachs, les scandales. Le monde moderne, c'est un Brobdingnac gigantesque habité par des Lilliputiens.

XXXI

« Le » *Patrie* et « la » patrie. — Ce qu'attendaient les gens de Lorraine. — En l'air. — Les dirigeables. — Encore l'opinion de Victor Hugo sur les ballons et l'hélicoptère. — Le parachute. — Le vent. — La *Rose de l'infante.* — Ce qu'est devenu le dirigeable. — « Le » *Ville-de-Paris.* — Question de grammaire. — *Fluctuat...* — Un drame sur le *Siège de Paris.* — Une soirée au théâtre de Grenelle. — Le public populaire et le mélodrame. — Le peuple et le drapeau. — Personnages historiques. — Le roi Guillaume devant le public parisien. — Un régiment qui passe.

6 Décembre.

Avez-vous lu cette dépêche du pays messin où il nous était dit que les bonnes gens de Lorraine se désolaient à l'idée qu'ils ne verraient point, dans les airs, apparaître — symbole flottant — le dirigeable *Patrie ?* Nos chers Lorrains savaient que le ballon venait d'arriver à Verdun et ferait une ascension prochaine. Peut-être planerait-il sur la terre lorraine, car la question est de savoir s'il y a, en l'air, une frontière. Dans tous les cas, en levant les yeux, on apercevrait le dirigeable portant des Français, et peut-être un bout de drapeau tricolore. Et ce serait une joie imprévue pour les bonnes vieilles gens, pour des jeunes aussi.

Oui, de dire que là-haut, passent, respirent, pen-

sent des officiers qui portent l'uniforme autrefois familier aux habitants de la ville de Metz — l'uniforme des artilleurs ou des élèves de l'Ecole d'application qu'on voyait jadis sur l'Esplanade. Apercevoir, quand l'âge a cassé les jambes et courbé la taille, qu'on ne peut plus voyager, aller en France, un peu de France aérienne, si je puis dire ! Voir ce miracle : la patrie qui plane ! Et ce nom, ce nom sacré, l'épeler sur un ballon, bulle d'air qui porte une idée et emporte des hommes : *Patrie !* Je conçois le désespoir de ceux qui, là-bas, ont vu s'enfuir, se volatiliser ce rêve !...

J'ai connu un vieil officier de l'armée d'Afrique et de Crimée qui, infirme et ne pouvant plus combattre, se consolait dans sa petite ville picarde durant l'occupation prussienne en regardant, au haut d'une armoire, un bateau, un petit bateau que son petit-fils faisait naviguer d'ordinaire dans un bassin du jardin public, et qui, là-haut, sur le meuble où on l'avait placé, conservait quoi ? Rien de bien étonnant, mais quelque chose d'infiniment précieux pour le pauvre homme : un minuscule pavillon aux trois couleurs françaises. Et lorsque passait dans la rue quelque patrouille allemande ou que les tambours prussiens battaient la retraite, le vieillard levait les yeux vers le semblant de drapeau et se consolait avec ce tricolore enfantin.

Mon ami Veretschaguine, à qui je contais le fait, me répondait :

— Cher ami, voulez-vous que je vous dise ? C'est puéril.

Et après avoir traité de puérilité cette consolation du vaincu par la contemplation d'un jouet d'enfant, Veretschaguine est allé mourir sous le pavillon d'un vaisseau de guerre, devant Port-Arthur. L'héroïsme est-il aussi un enfantillage ? Sublime, en tout cas.

Enfantillage encore, dira-t-on, cet espoir des Lorrains levant les yeux pour apercevoir le *Patrie*. J'ai écrit « le » *Patrie*. Je le regrette. Je ne sais rien de plus inutilement imprévu que cette façon de masculiniser les noms sous prétexte que le mot *ballon* est sous-entendu. M. Harduin s'en irritait et s'en amusait hier dans un de ses billets du matin. Le *Patrie !* Le *Ville-de-Paris* ! Le *République* ! Le *Marseillaise* ! On aura beau faire, répéter qu'il s'agit d'un dirigeable, « le *Patrie* » et « le *République* » paraîtront d'une langue plutôt paradoxale. Il semble que ceux qui disent le *République* jouent une scène de *l'Anglais tel qu'on le parle*. Il serait si facile de dire *Patrie* ou *République* ou *Ville-de-Paris* tout simplement.

Patrie, le « dirigeable fantôme », où est-il, le ballon qui évoluait sur Paris, donnait la sensation stupéfaite et charmée d'un de ces voyages fantastiques imaginés par Jules Verne ou crayonnés par Robida ? On dirait qu'une partie de nos fiertés nous a été arrachée avec lui et qu'un coup de vent hostile a balayé, emporté à travers l'espace une de nos espérances (1).

Victor Hugo, dans des pages écrites spécialement pour son ami Nadar, le prophète du « plus lourd que

(1) Déchiqueté, le ballon est allé finir, mourir en Irlande.

l'air », comparait les ballons à des projectiles qui traversaient l'air. Et il ajoutait, ou plutôt il expliquait :

« Projectile, ce mot semble inquiétant, il ne l'est pas. Tout homme a été et sera projectile. On est tous les jours projectile sans le savoir. Galoper ventre à terre, c'est être projectile. Etre en wagon et faire dix lieues à l'heure, c'est être projectile. Supposez un temps d'arrêt brusque, et le cavalier et le voyageur seront violemment lancés contre l'obstacle, en vertu d'une vitesse acquise qu'ils ont en eux et dont ils ne se défient point. Il y a mieux. On peut être projectile immobile. Deux hommes tiennent les deux bouts d'une corde tendue ; la corde casse, ils tombent rudement à terre. Ils étaient projectiles à l'état latent. »

Le dirigeable qui s'est échappé des mains des soldats de la garnison de Verdun pendus à ses cordes est devenu brusquement « projectile » et a fendu l'air comme un obus gigantesque. Encore une fois, où est-il maintenant, le ballon-spectre ? On l'ignore à l'heure où j'écris. On le saura peut-être quand paraîtront ces lignes. Il y a là une ironique aventure qui eût pu être tragique et fait songer non plus à la prose prophétique de Victor Hugo, apôtre du progrès, mais aux admirables vers de la *Rose de l'Infante*, la « rose éparse sur l'eau » devenue noire du bassin, tandis que les bateaux de l' « Invincible Armada » du roi Philippe sont brisés, là-bas, par la tempête :

On croit voir dans un gouffre une flotte qui sombre,
« Madame, dit la duègne avec sa face d'ombre,

« A la petite fille étonnée et rêvant,
« Tout sur terre appartient aux princes, hors le vent. »

Le vent souffle, en effet, qui fait sombrer les navires de l'onde et emporte ceux de l'air. Le vent, maître de la terre, lorsqu'il passe en cyclone. Le vent ! Mais contre le vent l'homme trouvera aussi des armes de combat, comme le marin en a contre la tempête. Et puis l'éternel et farouche imprévu, c'est l'inévitable péril dans la bataille contre les éléments, contre les hommes, contre les choses. L'accident ne prouve rien contre rien. L'automobile, reine du monde, ne fait pas plus de victimes que l'antique diligence, au temps préhistorique des *Voitures versées*. Et d'ailleurs l'auteur de la *Rose de l'Infante* affirmait encore que le vent, le vent qui n'est l'esclave de personne, ni des princes, ni des aéronautes, n'est cependant pas plus périlleux que la vapeur, par exemple.

« Etablissons ceci, dit-il : Le voyageur dans l'hélicoptère lancé à toute vitesse court moins de risques que le voyageur dans un convoi de wagons lancé à toute vapeur. Nulle rencontre possible. Nul choc. Nul déraillement. Nul péage. Nul tunnel. »

Dans l'air, nul tunnel, en effet. La remarque est vaine. Et Victor Hugo ajoute :

« Pourtant le naufrage est possible. En ce cas, l'hélicoptère a le parachute. »

Soit. Mais, dans le cas actuel, le ballon étant emporté par la bourrasque qui eût pu faire manœuvrer le parachute, à moins (je dis là sans doute une hérésie) que le parachute n'eût été automatique ? Vrai-

ment ce naufrage sans navigation, cette fuite vers l'infini, cette disparition soudaine ont quelque chose de sinistre. Les Messins qui attendaient l'apparition de l'énorme cigare, les Parisiens qui connaissaient et aimaient leur *Patrie* se répètent les uns aux autres qu'il y a là une malchance acharnée. Cuirassés qui sombrent, dirigeables qui s'envolent... Soyons un peu Américains sur ce point-là et remettons-nous à l'œuvre en hâte. Faisons et refaisons des ballons et des navires. Plaie d'argent, dirait Sancho, n'est point mortelle, et la grammaire vous prouvera que si « le » *Patrie* est perdu, « la » patrie n'est pas pour cela compromise.

Et c'est bien pourquoi il est bon de rouvrir ou le vieux Lhomond ou Larive et Fleury et de réétudier le chapitre III : *De l'article.* « L'article est un mot que l'on place devant un nom pour annoncer que ce nom est déterminé. » « Le » ne détermine pas *Patrie*, et le nom devient vague, je le répète, lorsqu'on parle de « le » *République* et de « la » République. Nous prenons plaisir, semble-t-il, à faire de plus en plus de la langue française un argot quasi scientifique et international. Il serait sans doute un peu plus long, mais il serait certainement un peu plus clair de dire : le dirigeable *République*, le dirigeable *Ville-de-Paris*. Et à tout prendre, le nom de la ville de Paris appliqué à un ballon me choquerait moins que l'article « le » accolé à ces mots : *Ville-de-Paris*.

« Le » *Ville-de-Paris* fait partie d'un déplorable jargon.

Mais que ce soit « le » ou « la » *Ville-de-Paris*,

souhaitons au dirigeable qu'il soit fidèle à la devise de la « ville de Paris » : *Fluctuat nec mergitur.*

Et fidèle, il le sera.

Et tout justement comme je pensais à la devise de la cité et à la destinée du dirigeable, une rencontre a voulu que j'apprisse qu'on jouait ces jours-ci, dans un théâtre populaire de Paris, un drame, un drame en onze tableaux, s'il vous plaît, où le siège de Paris — tout un passé, avec des figures légendaires maintenant — est évoqué, où figurent des amis qui me furent chers et qu'on voit là conversant avec un personnage qui porte mon nom.

Le plaisir de se voir, apparaissant sur les planches, rajeuni — et point *pamphlété* (ce qui est inattendu) — m'a fait hier passer une soirée en ce théâtre de Grenelle que MM. Romain et Larochelle administrent en même temps que les scènes de Montparnasse et des Gobelins. Et ce ne fut point, comme eût dit Musset, une soirée perdue. Non, certes. Je ne parle pas de l'amabilité de M. Romain m'expliquant avec sa bonne grâce habituelle les changements qui se produisent dans les goûts de ce public de « quartier », fidèle au drame, mais n'aimant plus les vieux mélodrames et demandant, comme tout le monde, du « nouveau » ; préférant, jusque dans les pièces à complications romanesques, celles qui ont « de la littérature » ; si bien que les directeurs de ces scènes toutes spéciales en viennent et en viendront de plus en plus à représenter des œuvres vraiment littéraires et donneront par exemple bientôt une pure comédie dramatique de M. Gustave Rivet, un poète.

Vive le mélodrame où Margot a pleuré!

Soit. Mais vive aussi la pièce où Marguerite a « pensé » !

Et je me rendais d'autant plus compte de cette évolution particulière que j'assistais à une suite de tableaux où tous les beaux et bons sentiments, ceux dont on se moque en certains milieux, sont exaltés, où l'on parle de la patrie sans chauvinisme pénible, où l'ennemi lui-même peut se faire écouter de cette foule pour qui la plupart des êtres évoqués là sont des fantômes — comme « le » *Patrie* — et qui tend l'oreille à certaines scènes, d'ailleurs bien faites, et à certains récits, d'ailleurs exacts, comme elle entendrait de l'histoire.

C'est cette foule, c'est ce public qui intéresse le spectateur de la *Vie à Paris*. M. Adolphe Brisson me pardonnera de parler du théâtre de Grenelle et de ce drame qui va disparaître dans quelques jours, mais dont le succès a été vif sur la rive gauche, presque aussi vif que les « revues » du même auteur, M. Emile Herbel. Car c'est un peu mieux qu'un spectacle quelconque, c'est un « signe », un trait de ce temps.

Le Siège de Paris ! Le siège de Paris représenté devant des Parisiens dont les pères ont vu ces scènes douloureuses, souffert de ces maux, saigné de ces blessures ; le siège de Paris, qui pour nous est d'hier, qui pour ces jeunes gens et ces jeunes filles assis là est aussi lointain, plus lointain que ne l'était pour nous Waterloo ; le siège de Paris avec les femmes piétinant dans la neige, stationnant devant

les boucheries, les boulangeries ; le siège de Paris, avec ses sorties pleines d'espoirs et ses rentrées désespérées ; le siège de Paris, avec son bombardement, ses obus qui tuent des enfants et dont se moque Gavroche, tout ce qui fut pour nous un cauchemar, est pour les Parisiens de 1907 une pièce de théâtre. Au Grenelle d'aujourd'hui on parle de Grenelle bombardé. Et Grenelle écoute, regarde, frémit — et quand les marins du Bourget escaladent, hache en main, les maisons crénelées, et quand Garibaldi apparaît à cheval, en chemise rouge, et quand un officier français, prisonnier parmi les chefs et souverains allemands, répond à Bismarck déclarant que la France est morte : « La France est immortelle ! » et que le fond du théâtre laisse voir, planant au-dessus des soldats blessés, soignés par les ambulancières, l'image de la France et celle de la République, Grenelle applaudit, Grenelle acclame, et on se demande s'il est des antimilitaristes dans cette salle, parmi ce peuple vibrant et enthousiaste qui de ses bravos salue le drapeau.

Nous vivons trop dans nos mondes spéciaux. Nous attachons trop d'importance — j'espère — à tels journaux, à tels discours, à telles propagandes qui n'entament pas le fond même du caractère français. Grattez l'antimilitariste, vous trouverez le citoyen qui bravement, sous l'uniforme, défendra la patrie comme l'a fait son père. Avec une chance meilleure peut-être. J'étais heureux de constater le chaud accueil que faisaient là ces ouvriers, ces gens du quartier, aux chants patriotiques et à l'apparition du

tricolore. Ces Parisiens s'emballaient comme des Messins.

Et — quelle fantasmagorie saisissante ! — des figures historiques se montraient là, que le public acceptait avec stupeur ou accueillait avec enthousiasme. C'était Bismarck fabriquant la dépêche d'Ems, Napoléon III déclarant la guerre, le prince impérial demandant à sa mère de marcher à la frontière, Bazaine et Rouher promettant la victoire, Jules Favre, Gambetta proclamant la République, Rochefort passant dans la foule ; puis Moltke et le roi Guillaume ; Jules Favre, les larmes aux yeux, abordant Bismarck implacable ; Meissonier, commandant d'état-major, conversant, chaussée du Maine, avec Alphonse Daudet en capote de garde national : tout un monde de souvenirs, tout un défilé d'ombres qui pour moi étaient des contemporains, quelques-uns des amis, et pour ces spectateurs de Grenelle des évocations historiques.

Chose à noter : ce peuple de Paris écoutait silencieusement ce que disait un Bismarck, un Moltke ; il soulignait même d'un mouvement ému qui n'était pas de l'horreur les hésitations du vieux Guillaume reculant devant l'ordre de bombarder, de brûler Paris. Il gardait son mépris et sa haine pour l'espion, le terrible, le fameux, le sinistre espion qui fut le « spectre » de tout Parisien durant le siège. Dans l'espèce, ce traître est un Mexicain, d'Alvarez, dont Bazaine a fait fusiller le père à Puebla et qui a juré une haine implacable aux Français. On le voit cravaté et chamarré de croix à la cour des Tuileries,

correct et froid dans la tente de Bismarck, déguisé en franc-tireur au Bourget, en porteur de dépêches devant Garibaldi. Et toujours le public l'accompagne de ses interjections et de ses huées. C'est une joie pour cette foule lorsque l'espion, qui a voulu voir de près agoniser Paris, tombe frappé d'un éclat de ces obus que ses amis les Allemands envoient brutalement aux Parisiens. Ah ! quelles clameurs vengeresses !

— C'est bien fait !

— Vive la France !

Car c'est par ce cri que s'achève cette sorte de diorama dramatique commencé par les clameurs des « blouses blanches » : « A Berlin ! A Berlin ! »

Et le vieux cri de « Vive la France ! » a de l'écho dans cette foule populaire. Il en aura toujours, disait le général Foy, en un temps où les esprits et les cœurs étaient sans doute moins divisés qu'aujourd'hui. Mais quoi ! ces spectacles sont faits pour nous enlever de notre pessimisme. Encore une fois, nous ne sortons pas assez de chez nous. En avons-nous le loisir, hélas ! Ce n'est pas loin, Grenelle, ce n'est pas un voyage bien long qu'une course à la rue Croix-Nivert. Qu'on le fasse, un soir, au lieu d'aller au music-hall ou aux petits théâtre où le lit joue le principal personnage, et je crois bien qu'on en reviendra tout étonné de ce qui reste de foi naïvement patriotique dans les âmes et tout heureux de cette constatation réconfortante.

Est-ce un fait exprès ? Comme j'achève ces feuillets, un régiment monte, musique en tête, la rue de

Courcelles, sous mes fenêtres du boulevard Haussmann. Je regarde. Le soleil fait briller les cuivres des clairons et met des étincelles au bout des baïonnettes. Les képis rouges oscillent comme sous la brise des coquelicots mouvants, et les pantalons rouges se meuvent en leurs mouvements réguliers. Les tambours battent maintenant. Des deux côtés du trottoir, des gamins suivent, et des jeunes gens, et aussi des hommes. Les fenêtres s'ouvrent, et les femmes se penchent pour regarder le régiment qui passe. Hier, le public de Grenelle écoutait tristement les comédiens (ils jouent fort bien, entre parenthèses) parler de Sedan. Ce matin, ces passants, ces curieux, ces curieuses pensent peut-être au Maroc, à ceux qui meurent, en contemplant ces fantassins montant la rue dans le soleil.

Je hais la guerre, mais il ne me déplaît pas de constater que le peuple de Paris « se souvient » ; que d'un mot on l'émeut, on le réveille, et que ces soldats marchent bien, dont les pékins, sur le trottoir et sur l'impériale du tramway, saluent le drapeau, les trois couleurs.

XXXII

Le roi de Suède. — Un ami des Français. — Oscar II et la Norvège. — Propos de roi, lecture de roi. — A la Comédie-Française et à la légation de Suède. — Une lettre de Bernadotte. — Oscar II amateur d'art. — Les amateurs de tableaux. — Le président de Brosses. — Au musée d'Amiens. — Une scène de Jules Verne. — C'est la faute des « amateurs ». — Jules Chéret et les musées. — Les prix Nobel et les prix d'audace.

13 Décembre.

C'était un Français du Nord ou, comme on voudra, un Suédois du Midi que le roi Oscar dont on va célébrer les funérailles et à qui succède un prince pensif, sévère et résolu. Il nous aimait, et chez nous on l'aimait. Le ruban dont il se plaisait à orner sa boutonnière était un ruban tricolore : le ruban d'une médaille de sauvetage. Le roi avait, un jour, arrêté à Nice un cheval emporté, et les gens qui se trouvaient dans la voiture lui avaient dû la vie. Il souriait quand on lui disait qu'il était un des rares souverains qui, au lieu de faire tuer des hommes, se donnaient pour tâche de les arracher à la mort.

Les Suédois, m'a-t-on assuré, lui tenaient un peu rigueur de n'avoir pas fait la guerre à la Norvège, lors de la séparation des deux peuples. Il n'avait

voulu, durant son règne, guerroyer que contre l'ignorance et contre l'alcoolisme. Ce roi soldat, que j'avais vu passer devant ses drabans formant la haie, et redressant sa haute taille, les regarder droit dans les yeux, ce marin qui jadis avait bravé — et chanté — la tempête, était un roi philosophe. Il restait en lui du poète, et son plaisir était, sûr de son éloquence, de riposter jadis par quelque discours aux harangues entraînantes d'un Bjoernson et, souverain, de combattre le tribun avec son arme, la parole.

C'est au printemps de l'an dernier que ce Paris, où il se plaisait à venir, le vit pour la dernière fois. C'est en mai qu'il vint à cette Comédie-Française qu'il avait voulu revoir, ou plutôt « saluer » comme il disait en 1900, lorsqu'elle s'était réfugiée à l'Odéon. Le roi de Suède demanda lui-même qu'on organisât un gala sur la rive gauche. Et il vint au foyer de l'Odéon, promettre aux artistes une visite prochaine lorsque la Comédie serait rentrée « chez elle ».

M. Mounet-Sully cria : « Vive le roi ! » et Oscar II sourit à Œdipe.

L'an dernier, il assistait à une représentation de *Paraître*, et je le retrouvai toujours superbe, la taille droite, non courbé, attristé pourtant. La pièce de M. Donnay l'intéressa, bien qu'à son avis les comédiens parlassent trop vite.

— Comme « *dans la vie* ». Ce devait être tout d'abord le titre de la pièce.

Il sourit à ma réponse :

— Oui, oui, je sais, la diction sévère, c'est le vieux

jeu. En toutes choses on veut changer. En littérature... en peinture... Mon fils faisait de la peinture « moderniste ». Il en revient.

Et pendant un entr'acte, sur le canapé, dans le salon officiel que nous avions fleuri de jaune et de bleu, — les couleurs suédoises, — revenant à cette pensée « on veut changer » et partant du théâtre pour arriver peu à peu à la politique, triste, lentement, comme si les mots eussent monté d'un cœur gonflé, ce roi, qui me consolait six ans auparavant de l'incendie et des angoisses, me dit brusquement :

— J'ai eu des malheurs depuis que je ne vous ai vu...

Et il parla de la Norvège, la voix basse, l'œil rêveur, comme suivant une vision lointaine, dans ce tête-à-tête émouvant.

— Je *les* aimais, me dit-il, et *ils* m'aiment encore !... *Ils* se sont divisés !... Réunis, les deux peuples étaient plus forts pourtant contre une agression.

Puis avec un geste où je retrouvais, dans le vieillard, le souverain passant là-bas la revue des drabans :

— Ah ! si j'avais voulu !

Il me regardait :

— Ils auraient été écrasés !

Et sa main s'était levée ; sa voix maintenant se faisait retentissante, l'œil s'allumait.

C'était le soldat.

Puis il fit, hochant la tête :

— Et après ?... Reconquérir un peuple par la force !... Du sang !...

Le geste ajouta un *non*.

C'était maintenant le philosophe, le roi paternel. Le nom de la Finlande fut prononcé.

— Ils sont malheureux, les Finlandais ! Les Norvégiens ne l'étaient pas !

Et dans tout ce qu'il disait, je sentais que le vieux souverain était blessé au cœur, un cœur douloureux, amèrement plein. D'ailleurs toujours cordial, ce colosse qui vous prenait par la main, vous frappait sur l'épaule, souriait encore, retrouvait pour quelque plaisanterie son beau rire gascon.

Je lui parlai de son *Charles XII*, dont la traduction venait de paraître et que je lisais :

— Ce n'est pas nouveau. C'est la réunion de deux livres en un, et écrits autrefois, quand j'étais prince royal.

Ce livre, Oscar II devait deux jours après nous en lire lui-même, de sa voix profonde, un passage qui lui semblait correspondre à ses pensées présentes.

C'était dans le salon de la légation de Suède où le roi recevait, levant son verre et portant le *skoll* suédois à ses hôtes, à M. le comte Gyldenstolpe, son distingué ministre plénipotentiaire. Après le déjeuner, devant la cheminée du salon, sous le buste de Gustave-Adolphe, le roi, assis entre Mme la princesse de Ligne et Mme la comtesse Greffulhe, ouvrit le volume et nous demanda d'écouter. Il avait volontairement cherché, choisi dans son œuvre une page

mélancolique et résignée qui répondait visiblement à l'état de son âme.

« L'histoire, lisait-il, est le miroir dans lequel les puissants de la terre, aussi bien que ses plus humbles habitants, peuvent contempler les événements du passé, pour s'éclairer et se perfectionner mutuellement. Mais le miroir n'acquiert tout son brillant que quand les événements cessent d'être obscurcis par les nuages qu'amène devant l'aube du soleil le jeu changeant des vents de la journée ou quand ils ne sont plus cachés derrière le voile du préjugé et de l'esprit de parti. »

Il interrogeait nos regards. Sa voix prenait une gravité de plus en plus mélancolique. Il songeait à ses épreuves de la veille, à la Norvège, à son royaume diminué. Il me rappelait ainsi un autre souverain, l'empereur du Brésil, que j'avais entendu parlant du passé, et comme le roi de Suède, du « jeu changeant des vents de la journée ».

Les deux grandes dames, auditrices de cette sorte de confession d'un roi, ne doivent pas, j'en suis certain, avoir oublié l'impression, l'émotion ressentie :

« En fait, continuait le roi en poursuivant la lecture de son livre, la destinée de toutes les nations est tissée d'une seule étoffe : l'histoire nous le montre. Tous les hommes sont frères : notre religion nous l'enseigne.

Et lentement, sur le ton d'un prêche :

« La postérité est tenue de vénérer l'héroïsme dans le courage et le zèle à accomplir son devoir. En de telles circonstances, nous ne devrions point juger

uniquement d'après les résultats. Ces derniers sont dans des mains plus puissantes que les nôtres et déterminées par des lois supérieures à celles qui sont à la portée de l'intelligence superficielle des spectateurs contemporains. Quels sont les efforts auxquels tend l'humanité, voilà ce qui décide le verdict de la postérité. »

Et Oscar s'arrêta, insistant sur les derniers mots. « La postérité. » Quelques minutes auparavant : « L'éternel soleil de la justice ! » Evidemment le lecteur en appelait à l'avenir. Mais il prononçait avec une solennité pleine de foi ce mot, ce grand mot : l'humanité. On eût dit qu'il mettait dans sa lecture une intention testamentaire. Il ressemblait, sous l'image de Gustave-Adolphe, à un pasteur moralisant un roi.

Puis, satisfait d'avoir retrouvé l'expression de la pensée présente dans les feuillets du passé, laissant là le livre, il revint en courant à ce Paris qu'il allait quitter — et qu'il n'allait plus revoir.

— Je resterais bien : mais la reine m'a dit : « Je t'attends à Wiesbaden, le 7... » C'est son pays...

Il évoquait alors l'Allemagne, les souvenirs de 66, de 70. Il rappelait les fautes commises et qui, si facilement, pouvaient être évitées.

— Enfin ! Enfin !... (Et il faisait un mouvement en levant le bras, comme arrêté par le *secret professionnel.*) Je voyais se préparer tant de choses... tant de choses... Je ne peux pas dire !

Oui, il y a un « secret professionnel » pour les chefs d'Etat, comme pour les médecins, comme pour les journalistes, ces autres souverains.

Et comme, laissant là ces tristesses, nous parlions, en les comparant, du présent, de l'avenir, du bonheur, la comtesse Greffulhe disant qu'il faut être résigné et profiter du présent, et le roi qu'il faut songer à l'avenir :

— Mais le passé ? dit quelqu'un. Le bonheur, au point de vue intime, n'est-il point dans le passé ?

C'était aussi, je crois bien, l'avis du roi philosophe.

Le passé, c'était — encore une fois — les uniformes des « bleus » de Charles XII, les soldats aux culottes de basane jaune, faites avec de la peau de renne, les cavaliers aux longs gants blancs tannés, aux larges ceinturons de cuir ; c'était la mer, les poèmes et les périls de la mer du Nord, les fjords, le soleil de minuit, les hymnes de Pâques et les chansons des marins ; c'était la chambre de travail, au château de Sofiero, dans le détroit d'Helsingborg. Souvenirs de jeunesse, temps disparus, où le poète pouvait dire, avant de régner :

« Le lit où je dors en paix se trouve sous un toit paisible. Mes jours sont remplis par l'art, la science, la poésie, et chaque jour je bois le nectar que me versent l'air des forêts et la vague de l'océan ! »

Et c'était ce rêveur de jadis, resté généreux et bon, qui, devenu vieux, me disait au théâtre (et je n'oublierai jamais l'accent de cette voix brisée dans la douleur, résolue dans l'oubli) :

— Reconquérir un peuple par la force !... Non !...

Le petit-fils du Français de Gascogne était un homme de cœur.

On a conté qu'il se plaisait à visiter souvent la

maison natale de Bernadotte, à Pau. Je l'ai entendu, au congrès de la presse, à Stockholm, rappeler à un de nos confrères marseillais que son aïeule Clary était Marseillaise. L'atavisme faisait de lui, je le répète, une sorte de Français transplanté aux pays du Nord. Il y a dans la bibliothèque d'Upsal une lettre de Bernadotte adressée à l'évêque d'Upsal lors de la conversion au protestantisme du futur roi de Suède. « Paris vaut bien une messe », avait dit le huguenot Henri IV, né à Pau comme le prince de Ponte-Corvo.

Bernadotte donnait une variante au mot du Béarnais. Il écrivait à l'évêque d'Upsal : « J'étais déjà protestant de cœur, le jour de ma première communion. »

Si le roi Oscar a lu cette lettre (et sans nul doute il l'a lue), il a dû sourire en pensant au grand-père ; mais fût-ce pour un trône, le roi poète était incapable de l'écrire. C'est une intelligence haute, c'est une âme loyale et une grande figure qui disparaissent avec Oscar II, petit-fils de Français et ami de la France.

On pourrait ajouter aux qualités du roi de Suède qu'il fut amateur d'art. Il aimait les tableaux, les tapisseries. « J'en ai de fort belles à Stockholm. J'en ai tant que je ne puis les déballer toutes. » L'admirable suite des Gobelins qui décore la légation de Suède à Paris a été envoyée et donnée par lui. Il y a là une scène de *Rodogune* qui nous servit lorsque je remontai cette tragédie pour le troisième centenaire du poète, la « Semaine de Corneille ».

Oscar II se plaisait à visiter les magasins d'antiquités, les librairies d'art. Il avait la passion de ces découvertes qui font la joie des chercheurs de bibelots ou de bouquins. Cette passion devient parfois une frénésie, et j'admire le président de Brosses osant avouer en ses *Lettres sur l'Italie* que devant un tout petit tableau de Raphaël, facile à décrocher et à emporter, il s'était senti poussé par le démon de la tentation et avait failli (c'est bien le mot) glisser le tableautin sous son manteau et le rapporter à Dijon.

Peut-être les voleurs de musées qui viennent d'opérer à Amiens après avoir fait leurs essais à Rouen sont-ils tout simplement des impulsifs, comme le fut, un moment, le magistrat bourguignon. Des amateurs en leur genre, des amateurs qui savent choisir, si j'en juge par la liste des tableaux qu'ils ont dérobés. Des amateurs d'œuvres spéciales.

— Que *faites*-vous ? demandent aux collectionneurs de gravures les marchands d'estampes. *Faites*-vous le XVIIIe ?... Le XIXe ?

Les « amateurs » du musée d'Amiens me semblent *faire* spécialement le XVIIIe siècle. Ils ont « collectionné » des Van Loo, des Boucher et des Fragonard. *Hercule et Omphale*, des *Amours*, une *Jeune femme mettant sa jarretière*. Oui, en vérité, oui, ce sont des spécialistes. Et je dirais volontiers que ce sont des gens de goût s'ils n'avaient confondu Fragonard le fils avec Fragonard le père et s'ils n'avaient pris une toile, *Henri IV et Sully chez Gabrielle d'Estrées*, du fils de « Frago » pour un « Frago » authentique. Cela, c'est une faute. Ces amateurs manquent d'éru-

dition. Ils savent seulement que les peintres du XVIIIe se donnent à prix d'or et ils ont catalogué le fils du maître parmi les artistes du XVIIIe.

Fragonard fils en eût été furieux, lui, qui, fier de ses grandes « machines » historiques, trouvait que son père n'était qu'un aimable barbouilleur, un peintre de badinages.

Mais ces « amateurs » du musée d'Amiens ne seraient-ils pas tout simplement des apaches ? Ils ont mutilé, nous dit-on, un tableau de Boucher, *Diane au bain*, qu'ils ne pouvaient emporter parce qu'il était « trop encombrant », et que sa grandeur l'attachait au musée. Cette fureur pourrait bien être aussi celle d'un amant jaloux défigurant la maîtresse qu'il est forcé de quitter.

— Ne pouvant plus être à moi, tu ne seras pas à un autre, belle comme je t'ai connue !

Et le visage est balafré par le poignard.

Cela se passe ainsi dans les romans et drames romantiques.

Mais ce qui est certain, c'est que les détrousseurs du musée picard sont des gymnastes de premier ordre. Ils ont grimpé jusqu'au toit par la tige du paratonnerre, qui n'est point un « paravol », et les figures altières et charmantes des fresques de Puvis de Chavannes ont dû être fort étonnées en contemplant ces nocturnes visiteurs promenant à travers les escaliers et les salles leurs curiosités, leurs avidités armées de bougies.

Il y a du roman d'aventures dans l'affaire, et si Jules Verne vivait encore, il eût été intéressé par ces

grimpeurs alertes et ces perceurs de toits, lui qui s'amusait des exploits des « forceurs » de blocus. Il ne quittait plus Amiens. Mais l'improbable, l'inattendu qu'il se plaisait à conter, vient tout droit à Amiens, en visite, et la chasse aux Fragonard et aux Van Loo dérobés qui va commencer est une aventure aussi extraordinaire que les extraordinaires voyages que le bon Verne se plaisait à conter.

La *Course aux Fragonard !* Voilà du Sherlock Holmes en action. Les pilleurs de musées sont des cousins et peut-être des compatriotes de Raffles. Si les collections de tableaux ou de médailles deviennent le but que visent plus spécialement les filous, nous allons assister à des luttes épiques entre les policiers avertis et ces « amateurs » improvisés.

C'est la folie du bibelot et de la collection qui en est cause. Comme les tableaux authentiques sont rares chez les marchands, il faut bien les trouver où « il y en a », pour les acheteurs qui les attendent. L'école de Thomas est un genre tout moderne. « On veut changer », comme le constatait le roi Oscar. Et au lieu de fouiller les boutiques des antiquaires ou les vieux logis de province, où l'on ne trouve plus rien à acquérir, on met en coupe réglée les musées, où du moins l'on est sûr de découvrir « quelque chose ». On se procure les œuvres d'art à la « foire d'empoigne ». Et l'on expédie au delà de la Manche ou de l'Atlantique les produits de ces « achats » qui n'ont pas coûté cher.

On s'étonne de ces exploits. Il est certain que les gymnastes d'Amiens sont faits pour stupéfier. Mais

ce qui est surprenant aussi, c'est que dans les musées de province, où les gardiens sont rares, les mutilations ou les vols ne soient pas plus fréquents.

— J'ai plaisir à visiter les musées quand je m'arrête en quelque ville, me disait hier le maître peintre Jules Chéret, dans cet atelier de la rue Bayen où il achève les panneaux délicieux qui vont décorer la préfecture de Nice. Le portier prend sa clef, ouvre les salles, et de loin, suit des yeux le visiteur. On est heureux sans doute de pouvoir librement aller et venir dans le musée désert, et de s'y sentir seul, de pouvoir s'arrêter devant le tableau qui vous séduit... Oui, cette solitude est exquise... Mais combien dangereuse ! Le portier peut-il surveiller tous les gestes ? Vous suit-il partout ? Non. Et c'est parfois la concierge qui nous guide, ou la fille de la concierge. Les œuvres d'art semblent la proie facile des visiteurs, qui peuvent être des « amateurs » dans le genre de ceux du musée d'Amiens. Il faut croire que le monde est, quoi qu'en disent les pessimistes, composé d'une incroyable majorité de braves gens, puisqu'il n'arrive pas plus de mésaventures et que les cambriolages ne sont pas plus fréquents !

Et Chéret a raison. Mais je conseillerai au préfet de Nice de veiller sur les panneaux de Chéret lorsqu'ils seront en place, — visions lumineuses, chevauchées dans le bleu des printemps ou le rouge des couchers de soleil, carnavals joyeux, échappés vers cette mer d'azur que célébrait Banville et qu'adora Maupassant, — panneaux faits pour tenter quelque gymnasiarque habile, qui les expédierait bien vite,

comme les Boucher et les Fragonard amiénois.

Moralité : il faut veiller. La vie moderne, sous quelque forme que ce soit, est une bataille quotidienne. Bataille à coups d'épingle ou à coups de couteau. Bataille de toutes les heures. Il n'y a pas de conférence de La Haye pour protester contre cette guerre, guerre continuelle que se font entre eux les hommes et qui ne cessera qu'avec cette humanité même pour laquelle travaillent quelques êtres d'élite dont le labeur compense la sottise ou la sauvagerie des autres. A ces bienfaiteurs d'autrui on décerne encore des prix Montyon, des prix Osiris, des prix Nobel. Je prévois le temps où des prix d'audace étant fondés par quelque arriviste arrivé, les artistes en cambriolage, comme les visiteurs du musée d'Amiens, les réclameront en disant :

— Eh bien, et nous ?

XXXIII

A propos de la réception de M. Maurice Donnay. — La *Correspondance* de Béranger. — Les lettres à Mlle Pauline Béga. — Molière et Aristophane. — La mère de l'auteur de *Lysistrata*. — La séance. — Souvenir du *Chat-Noir*. — Les œuvres inconnues. — Albert Sorel et ses pastiches. — Donnay et *Phryné*. — La *Marche à l'Étoile*. — Noël. — Les sapins. — Les Vosges à Paris. — Le réveillon des soupeurs et le réveil des pauvres.

20 Décembre.

On ne lit pas beaucoup, je pense, la *Correspondance* de Béranger pas plus que celle de P.-J. Proudhon. On a tort. Ces deux ouvrages traînent oubliés dans les boites des quais et figurent parmi les bouquins au rabais sur les catalogues des libraires. Il y a pourtant là des pages supérieures, d'une élévation et d'une colère prophétiques chez le pamphlétaire, d'un charme exquis chez le chansonnier. Béranger est méconnu aujourd'hui qui fut trop acclamé jadis. Legouvé, dans ses *Souvenirs*, l'appelle un « Franklin poète ». C'est un peu le bonhomme Franklin que l'on rencontre en cette *Correspondance* où j'avais surtout admiré autrefois des lettres que je viens de relire et qui n'ont rien perdu de leur grâce depuis que j'ai appris à qui elles étaient adressées.

Ce sont les lettres à Mlle Pauline Béga, fille de la propriétaire du logis que Béranger occupait à Passy. De 1841 à 1847, Béranger, en effet, habita la maison de Mme Béga, rue Vineuse, n° 17 (aujourd'hui 21), et dans le récit d'une visite faite par Michelet à Béranger, en décembre 1843, — et recueilli par Eugène Noël (voir *Michelet et ses enfants*), — Michelet parle de « sa propriétaire, femme d'un vieux militaire ».

Mlle Béga était une jeune fille sérieuse et charmante. Le chansonnier l'avait prise en affection et il avait entrepris de lui donner paternellement des leçons de littérature. L'ancien typographe ayant beaucoup lu était devenu un érudit, et son goût, très fin et très sûr, lui permettait d'instruire les autres après s'être instruit lui-même. L'autodidacte se faisait précepteur. Les lettres à Pauline Béga, dans la *Correspondance* de Béranger, forment une sorte de cours de littérature moins ambitieux et moins grandiloquent que celui de Lamartine, un cours portatif, une sorte de manuel de l'histoire de notre littérature. Cela est à la fois cursif et définitif. Béranger fait tenir, condense dans une lettre tout un long chapitre. C'est comme du Liebig littéraire.

Sainte-Beuve disait de ces cours de rhétorique concentré : « C'est un modèle en ce genre. » Si l'on publiait en une plaquette ces lettres à Mlle Béga, les jeunes filles d'aujourd'hui auraient à peu de frais et avec peu de poids un résumé de ce qu'un esprit sain et élevé doit savoir et même penser de nos écrivains classiques.

Mais le causeur du *Lundi* a plus sûrement qu'on ne le saurait faire analysé, en quelques lignes, cette correspondance du vieillard souriant et bon avec la jeune fille.

« Une branche charmante de la *Correspondance*, dit Sainte-Beuve, est celle qui s'adresse à Mlle Béga, la fille, je crois, d'une de ses anciennes hôtesses de Passy. Il s'était de bonne heure intéressé à la petite *Lilie* (Pauline), et quand elle eut fait sa première communion et qu'elle commença à se préparer pour ses examens d'institutrice, il entama avec elle par lettres un petit cours de rhétorique naturelle qui est un modèle de ce genre. Il faut le voir en présence de cette intelligente enfant qui devient peu à peu une personne. Comme il s'y prend bonnement et gentiment pour lui donner une idée du style, de la manière d'écrire et de lire ! « Mettre des faits dans la mé-« moire, c'est se donner de l'expérience, c'est riva-« liser avec le temps. » Il lui explique *Phèdre*, *Britannicus*, et en quoi l'une ou l'autre de ces pièces est supérieure. Il raisonne sur Racine, Corneille, Molière, La Fontaine, Mme de Sévigné, en maître élémentaire, consommé, et comme il y en a peu. Le mot souvent cité de Louis XIV à Mme de Sévigné après une représentation d'*Esther* : « Il est vrai que Racine *a bien de l'esprit* » amène sous sa plume le commentaire que voici, à la portée de la jeune lectrice :

« Le mot esprit pouvait s'appliquer ainsi alors. A présent, quand on parle d'un grand poète, on dit génie. C'est l'effet d'une langue qui marche et qui

s'use en marchant. Les mots simples ne lui suffisent plus : elle enfle sa voix. Tu préfères Béranger à Lamartine, parce que tu connais l'un et non l'autre ; mais juge de la différence. En parlant de Lamartine on vante son *génie*, et de moi on ne doit vanter que l'*esprit*. Pourquoi ? Parce que les œuvres de l'un ont une élévation qui manque à l'autre. »

Et avec une bonne grâce, une finesse, une sincérité tout à fait rares, l'auteur du *Vieux Sergent* s'attache à faire comprendre à cette enfant comment Lamartine est un grand homme et Béranger un bonhomme tout simplement. Le morceau est remarquable :

« Ne va pas me croire plus modeste que je ne le suis. Parmi ces écrivains qui prennent le ton élevé, beaucoup sont plus boursouflés que forts et grands ; mais chez nous on aime l'emphase, et il a fallu bien du temps pour que La Fontaine fût traité d'homme de génie. J'ai été plus heureux avec beaucoup moins de titres, et plusieurs critiques m'ont baptisé de ce nom. Mais ne t'y trompe pas : ma popularité a fait plus pour cela que mon mérite littéraire. Dans mon âme et conscience, Lamartine est bien au-dessus de moi et je suis bien loin de La Fontaine. Quant à Lamartine, il est encore un point sur lequel tu te trompes : tu parles de ses vers trop travaillés. Hélas ! non ; dis donc ses vers trop négligés. Il improvise tout et ne peut corriger ; de là tant de vers qui font disparate avec des morceaux vraiment sublimes. C'est mon désespoir en lisant *Jocelyn* qui, j'en suis sûr, ne t'a pas ennuyée autant que la *Chute*

d'un Ange, sujet fantastique où se trouvent d'admirables passages, mais dont l'ensemble ne rachète pas les fautes de détail, comme dans l'autre poème. Racine, qui te paraît si naturel, et si coulant, travaillait ses vers. Ce travail-là, je m'y suis appliqué fort jeune, et c'est peut-être le beau côté de mon petit talent. »

Et de lettre en lettre, Béranger apprend à son « élève » à pénétrer dans l'âme même des auteurs que Mlle Béga étudie. Il a sur Corneille des mots superbes. Molière ne plaît qu'à demi à la jeune fille. Béranger défend Molière. « Relis le *Misanthrope*, et tu seras convaincue de la grandeur et de la bonté de son âme. Les Anglais, les Allemands le placent au premier rang de notre littérature. »

Et, narquois, Béranger ajoute finement :

« Les femmes seules ont fait quelques objections, mais fort timides. Ne t'étonne donc pas des doutes qui se sont élevés dans ton esprit : c'est l'effet de la robe. »

J'avais, je le répète, fort admiré jadis ces critiques, ces rapides portraits littéraires du « Franklin poète », et je me demandais qui était cette Mlle Béga, pour qui le chansonnier se mettait en frais de littérature, se faisait à la fois critique et moraliste. O surprise ! Mlle Pauline Béga allait devenir Mme Donnay, et l'élève de Béranger est la mère de ce délicieux confrère que l'Académie aura célébré aujourd'hui, M. Maurice Donnay.

Les *Annales littéraires* de M. Ad. Brisson — et de la Cousine Yvonne — publiaient ces jours-ci tout un

numéro consacré aux mères de quelques hommes célèbres. Que de fois aura-t-on pu dire de cet être cher et sacré, la mère : « Telle mère, tel fils » ! La mère revit souvent dans ce fils, soit par les traits du visage, soit par la tournure de l'esprit. Je ne sais si M. Maurice Donnay, qui est un poète délicat, aime fort Béranger, cet Horace de Passy. Passy est fort loin de Montmartre. Mais il est certain que la rencontre est singulière — et souriante — qui donne pour précepteur à la mère de l'auteur de *Paraître* l'auteur de *Roger Bontemps*, un Roger Bontemps qui put écrire en parlant de soi-même :

« Il serait plaisant que la postérité dît : Le judicieux, le grave Béranger ! Pourquoi pas ? »

Et en effet, pourquoi pas ? Il y a dans ces lettres à cette jeune fille des pages d'une philosophie pratique doucement apaisée. Béranger connaît la vie. Il dirait volontiers, avec cet autre, qu'elle est un malheur plus ou moins consolé. Il s'attache à la faire aimer à cette enfant, qui s'attriste au seuil de l'existence, devant l'inconnu de l'avenir. « Travaille sans t'inquiéter du succès : il arrivera en son temps. »

Et encore (6 décembre 1848) : « Tu t'ennuies, pauvre fille ! J'en souffre pour toi, je t'assure ; mais puisque tu te mets à travailler, l'ennui ne durera pas. Le travail, sous toutes les formes, est l'unique remède au mal que tu éprouves. On envie la richesse : si tu savais combien de gens riches s'ennuient ; et cela parce qu'il est rare que la richesse n'enfante pas l'oisiveté à la suite de la satiété qu'amènent bien vite des plaisirs trop faciles. Travaille donc avec cœur,

mon enfant ; instruis-toi ; ne t'effraye pas de ce qui te manque encore : tu as un long temps devant toi. Habitue-toi à te rendre compte de tout ; c'est le moyen de ne rien oublier. A ton âge, je n'en savais guère plus que toi, et même, sous le rapport de la langue, je ne soupçonnais même pas qu'on eût à apprendre tout ce que tu sais. Mais je regardais, j'examinais, j'approfondissais les moindres choses, et surtout je tenais bonne note de toutes mes fautes. Ce dernier point est le plus important. »

Béranger ajoute que c'est ainsi qu'il a fini par s'instruire. On trouvera peut-être que le bonhomme Franklin parle ici quelque peu comme M. Joseph Prudhomme. Mais comme M. de la Palisse, M. Prudhomme donne parfois de bons conseils. Il est souvent très hardi de proclamer que deux et deux font quatre.

Béranger n'a rien de « prud'homme » lorsque parlant de Corneille et de Racine, que Pauline Béga adore avant tous les auteurs dramatiques, il lui écrit :

« A quarante ans, tu leur préféreras peut-être Molière ! »

A ce Molière, le satirique, le polémiste qu'est Béranger préférerait peut-être Aristophane, ou plutôt il rapprocherait volontiers de l'auteur de *Tartufe* le seul Aristophane « que nous n'estimons pas assez ».

Et il est piquant de rencontrer, en tête du premier volume du *Théâtre de Maurice Donnay*, une pièce de cet Aristophane que Béranger signalait à Mlle Béga, une pièce d'Aristophane, *Lysistrata*

l'Athénienne, spirituellement arrangée à la parisienne.

Paul Boiteau, qui réunit la *Correspondance* de Béranger, n'a pas donné dans ses quatre volumes toutes les lettres du chansonnier à sa correspondante. Il n'a même point publié là les lettres écrites à Mme Béga, la mère ; et si j'en juge par l'analyse qu'il en donne dans le catalogue final de la correspondance recueillie et non imprimée, il en est de charmantes. M. Donnay doit les posséder. Mais il tient, je crois bien, à les garder comme un de ces intimes trésors qu'on ne livre pas volontiers au public.

Béranger écrit de Tours (où il habite la Grenadière, illustrée par Balzac) qu'il n'oublie pas tous les bons soins de Mme Béga depuis cinq ans. Le 31 mars 1851, il est malade et ne sait s'il pourra servir de témoin à Pauline pour son mariage. Car Pauline Béga se marie. La voici devenue Madame Donnay. « Ne manque pas, lui écrit Béranger, de supprimer les frais de noces, si tu veux que j'aie l'honneur d'assister à la cérémonie. » Il n'y assista pas. Il n'oubliait point cependant son élève. Tantôt il lui promet les *Lettres* de Mme de Sévigné, qu'il a fait acheter pour elle : « Je ne te les donnerai que volume à volume, car je veux les relire. » Tantôt il lui donne des leçons de grammaire : « Si j'avais le *Dictionnaire* de l'Académie sous la main, je vérifierais la singulière assertion de ton grammairien. Le dictionnaire de Boiste n'en dit rien. En attendant, tu as raison de toujours dire *aux* au pluriel de *bocal* et de *local*. »

Le *Dictionnaire !* Béranger, s'il l'eût voulu, eût pu y travailler, comme va le faire le fils de Pauline Béga. Il avait, dès sa jeunesse, raillé l'Académie, comme tout le monde, et en entrant, en 1813, au Caveau-Moderne, chansonné sur l'air *Tout le long de la rivière* la Compagnie où il refusa plus tard de prendre place, et préféra gaiement le Caveau à l'Académie.

Ainsi, j'en juge à votre accueil,
Ma chaise n'est point un fauteuil.
Que je vais chérir cet asile,
Où tant de fois le vaudeville
A renouvelé ses grelots
Et sur la porte écrit ces mots :
Joie, amitié, malice et bonhomie !
Non, non, ce n'est point comme à l'Académie.
Ce n'est point comme à l'Académie.

M. Maurice Donnay n'a point suivi le conseil du vieux précepteur de Pauline Béga. Il ne songeait peut-être pas à l'Académie lorsqu'il rimait ses très littéraires satires et ses revues du *Chat-Noir ;* mais l'Académie pensait à lui dès ses premiers vers, dès ses premières œuvres.

Le temps est loin où Alexandre Dumas, qui n'était pourtant pas « un Prudhomme », s'indignait contre le travestissement donné par Rodolphe Salis à ses garçons revêtus de l'habit vert des membres de l'Institut.

— Il y a là un scandale ! Le *Chat-Noir* est une école de mépris !

Non, ce fut une école de poésie. La *Marche à l'Etoile* avait pour conséquence la marche à la Cou-

pole. L'habit vert endossé là n'était point « trop vert » pour plus d'un rimeur. Et parmi les membres de cette école de la fantaisie, de l'esprit, de la mélancolie aussi, de l'humour et de l'amour, il y avait déjà un maître, l'auteur d'*Amants* et de l'*Autre danger* : Maurice Donnay, de l'Académie française !

Ce n'est pas M. Jules Lemaître, un des parrains de M. Donnay dans la séance d'aujourd'hui, qui reprocherait à son filleul ces *juvenilia* de la rue Victor-Massé. Il lui reprocherait plutôt de n'avoir pas donné place en son Théâtre choisi à ces amusantes satires qui s'appelaient *Phryné* et *Ailleurs*, fantaisies de poète et d'artiste qui mériteraient d'être recueillies par quelque éditeur ami des choses rares. Et que voilà une belle occasion, pour les bibliophiles, les « Amis des livres » ou les partisans du « Livre moderne » de demander à Maurice Donnay l'autorisation de publier ces « exquisités » à un nombre restreint d'exemplaires, pour les amateurs de fantaisies artistiques !

Il y a toujours, dans l'œuvre d'un écrivain, quelque ouvrage spécialement ciselé par lui, pour se distraire et pour faire sourire quelques amis, et qui, en sa curiosité et son « humour », montre chez le penseur le plus grave, l'historien le plus accompli ou le dramaturge le plus passionné, un homme intime, souriant, donnant à la plaisanterie de dessert quelque chose d'inattendu et de supérieur. On croyait n'avoir affaire qu'à un philosophe, et voilà qu'on se trouve devant un homme d'esprit pétillant. Nietzsche devait avoir de ces moments de détente. Le fils de

notre regretté Albert Sorel envoie, ce matin, aux amis de son père, un maître livre où il a réuni sous ce titre : *Pages Normandes*, tout ce qu'a écrit Sorel sur sa chère Normandie. Il y manque bien des chapitres projetés, entre autres le portrait de ce Jules Barbey d'Aurevilly, connétable des lettres, dont on célébrera le centenaire à Valognes dans quelques mois. M. Albert Sorel fils a bien fait de publier ce livre, de le déposer comme une couronne au pied de la tribune d'où l'on fera entendre aujourd'hui l'éloge de son père. Mais s'il publiait, à quelques rares exemplaires, les vers où se divertissait la verve cordiale et franche du solide Normand qu'était Albert Sorel, ne croit-il pas que l'on aurait un Sorel inattendu, un Sorel narquois, un Sorel imitant et parodiant (avec une sorte de respect) le grand Hugo, un Sorel qui ne nuirait pas, bien au contraire, au Sorel historien dont nous honorons la mémoire (1) ?

M. Ludovic Halévy priait naguère M. Maurice Donnay de donner une édition nouvelle de sa revue *Ailleurs*, et de *Phryné :*

— Ce sont des bijoux qu'il ne faut pas laisser perdre !

Nous en dirions volontiers autant des pastiches d'Albert Sorel. Un avocat, qui fut éloquent et applaudi, Delprat, est resté célèbre par une étonnante parodie de la *Légende des siècles*, les *Frères*

(1) M. Louis Barthou, le ministre lettré, maître bibliophile, a — vainement jusqu'ici — prié M. Sorel de céder au vœu des « amis des livres ». Il n'a pas renoncé à vaincre l'honorable résistance du délicat écrivain qu'est le fils de l'illustre écrivain.

d'armes, où se trouve entre autres détails divertissants ce trait sublime :

> Quelquefois il dormait à l'ombre de sa lance,
> Mais peu...

Les pastiches de Victor Hugo par Albert Sorel, amusements de nos dîners d'amis, sont supérieurs à ceux de Delprat. Ils faisaient dire à Dumas fils (qui, tout en raillant Hugo, le savait par cœur) :

— Quand je veux lire du très bon Hugo, je lis Sorel.

Et Dumas se plaisait à réciter les pièces de vers d'Albert Sorel, dont l'auteur des *Quatre vents de l'Esprit* eût souri tout le premier, car, lui aussi, aimait la plaisanterie et laissait volontiers tomber des quatrains spirituels que ses hôtes pouvaient recueillir. Miettes du génie (1).

La *Phryné* de Donnay méritait de précéder *Lysistrata* dans son premier volume. Elle est, avec d'autres œuvres données en son cabaret par Salis, un des bons souvenirs du temps où, rue de Douai, nous étions, About, Sarcey, Halévy, Voillemot, les voisins du *Chat-Noir*, et où « les Mystères », les drames sacrés dont le théâtre allait s'emparer commençaient par la *Marche à l'Etoile*.

Cette *Marche à l'Etoile* de Georges Fragerolle, dont je regardais encore tout à l'heure les groupes

(1) On m'assure qu'ayant entendu parler de son œuvre, il dit un jour : « M. Albert Sorel, paraît-il, fait des vers aussi bien que moi, mais moi je ne saurais pas faire les vers de M. Albert Sorel. »

de bergers et de rois, ces visions évoquées par Henri Rivière, ce défilé de pasteurs et de guerriers allant, comme hypnotisés par la lueur de la petite crèche où vagit un enfant, là-bas, — cette féerie biblique, d'une si intense poésie, et qui avec le *Sphinx*, *l'Epopée*, *Phryné*, marqua ce qu'on pourrait appeler les « grands soirs » du *Chat-Noir*, voilà qu'elle devient d'ailleurs une actualité et qu'on pourrait chanter le « Noël » du musicien poète. Le réveillon approche.

Les restaurants apposent leurs affiches : « L'établissement restera ouvert pendant la nuit du réveillon. » Paris s'apprête à souper, et non seulement les noctambules et les soupeurs d'habitude, mais les moins fous, mais les plus *paisibles*, comme sir Charles Dilke, en sa conférence magistrale, causerie d'homme d'Etat et d'humoriste, vient d'appeler les *pacifiques*. Noël, le Noël en famille ou au restaurant, est resté une des traditions de notre pays, et à vrai dire de tous les pays du monde. Les peuples, aussi anxieux que les enfants sont curieux, seraient tentés de mettre leur sabot dans la cheminée pour savoir si le bonhomme Noël y déposera une branchette d'olivier ou une cartouche de dynamite. Il nous reste, de notre tout jeune âge, un vestige de foi en ces mystérieux passages de bons génies.

Et Paris, au lieu de fleurs, se pare de sapins, d'arbres de Noël dont les branches vertes porteront des jouets bientôt. A la devanture des épiceries, ils s'entassent, ces sapins venus d'un peu partout, des pépinières voisines ou des forêts des Vosges. Le marché de la Madeleine est tout vert, comme un

habit d'académicien. Ce n'est pas un parterre, c'est une sapinière. Ils se dressent, ces sapins, aussi haut que les platanes contre lesquels on les appuie. Les uns montrent tristement leurs troncs sciés, pareils à des moignons, et rien n'est plus navrant que ces arbres abattus pour la joie des enfants et les illuminations prochaines ! Les autres, vivants encore, ont leurs racines dans la motte de terre qu'enserre une botte de paille. On croirait que leurs pieds sont pris par l'éléphantiasis. Et leur verdure change en bois de sapins le marché aux fleurs, où il semble qu'on puisse aller et venir, comme en une allée forestière, entre deux rangées d'arbres. Ce paysage parisien ne manque pas d'imprévu. Noël donne à la cité une note champêtre. Voilà les Vosges à portée de la main !

Hélas ! elle est toujours lointaine, la « ligne bleue des Vosges », dont le patriote parlait en poète, fixant sur elle les yeux de la pensée. Le Noël des exilés sera toujours mélancolique — comme celui des pauvres — si le réveillon des insouciants est tapageur, et bruyant, et brillant, et gai. Clément, le chansonnier, — plus amer que Béranger, bien qu'il ait chanté le temps des cerises, comme l'ami de Lisette le temps des amours, — Clément célébra le Noël des petits à qui l'on promet un fusil et des cartouches pour les Pâques prochaines :

Je veux, dit l'enfant grec, dit l'enfant aux yeux bleus,
Je veux de la poudre et des balles !

C'est qu'il y a bien des souffrances en ce monde

et que tous les noëls d'espérance ne les consolent pas. « *L'établissement restera ouvert toute la nuit du réveillon.* » Bien. Mais cette nuit-là, est-ce que la douleur laissera sa porte fermée ? Je sais des êtres pour qui le réveillon s'appelle le réveil, parce qu'il fait froid et parce qu'on a faim.

Et tout de même, c'est poétique et c'est charmant, cette annuelle poussée de sapins verts sur les pavés et les pierres de Paris !

XXXIV

31 Décembre.

Et voilà une année finie ! Une année, avec ses drames, ses comédies, ses œuvres généreuses et ses basses œuvres, ses espoirs, ses déceptions, ses scandales, tout ce qu'est « la vie à Paris » tout ce qu'est la vie humaine. De tout cela, que reste-t-il ? De la poussière. Un peu de bien pour les braves gens qui ont tâché d'être utiles. Plus de haine chez les méchants dont la joie est d'insulter, de calomnier et de nuire.

Il faut se dire que tout est peu de chose et que, du haut de Sirius, comme répétait le philosophe, nos batailles et nos colères sont bien petites et qu'un peu de la boue de ce globe terraqué ne compte guère et ne salit même pas. Il faut en souriant regarder la comédie contemporaine bien qu'on ait plus souvent envie de s'attrister que d'applaudir et que les trahisons soient trop nombreuses et les apaches de toutes sortes un peu trop triomphants, du moins en apparence. Eugène Sue, romancier qu'on peut relire, avait publié jadis un livre, *les Secrets de l'Oreiller.*

Il y prouvait que les plus audacieux et ceux qui semblent les plus fiers ont des sommeils tragiques parfois et des insomnies vengeresses. Tu as l'argent, tu n'as pas le repos. Tu es puissant en apparence, tu n'as ni le respect ni la paix. La dupe qui sommeille ou le brave homme qui continue, les yeux clos, son rêve de bonté est plus heureux, plus riche et plus puissant que toi.

« Il faut apprendre aux pauvres qu'ils sont nés pour être malheureux », disait cruellement le socialiste Lassalle à la fois romantique et bismarckien.

Je sais d'autres écrivains socialistes qui pratiquent la générosité sous forme littéraire et sans répéter le mot de Lassalle plaignent éloquemment les pauvres et ne les soulagent pas. J'ai failli, l'autre jour, être écrasé par une automobile. Elle appartenait à un moraliste qui m'a souvent répété : « Je n'estime que gens qui vont à pied. »

Mais, encore une fois, qu'importent toutes ces misères ? Vivons notre vie jusqu'à ce qu'elle s'envole dans un souffle. C'est ce souffle-là qui constitue l'égalité suprême. Vivons non pas seulement « joyeux » comme le décrétait Rabelais, mais en marchant droit, sans souci des insultes, sans amertume du lâchage — cette miniature de la lâcheté, — sans crainte des orages, avec l'estime des braves gens et l'affection des amis. C'est la seule façon de finir la route, la longue route où les cailloux sont plus nombreux que les fleurettes et dont les étapes, souvent dures, passent cependant si vite.

Une étape ? Une année, une minute dans un siècle qui dure lui-même à peine une heure.

La vie humaine c'est une ronde de moucherons dans un rayon de soleil.

Quand il y a du soleil...

TABLE ALPHABÉTIQUE DES NOMS

C

D

E

F

M

S

Z

3383-08. — Corbeil. Imprimerie Éd. Crété.

ŒUVRES DE JULES CLARETIE

8607. — Imp. Motteroz et Martinet, rue Saint-Benoît, 7, Paris.